

# Médecine des voyages Médecine tropicale

O. Bouchaud

P.-H. Consigny  
M. Cot  
S. Odematt-Blays

2<sup>e</sup> édition

 MASSON

ALIBIS

## *Chez le même éditeur*

### *Dans la même collection*

Les maladies sexuellement transmissibles, par M. Janier. 2009, 240 pages.

Nutrition : principes et conseils, par L. Chevallier. 2009, 3<sup>e</sup> édition, 272 pages.

Diététique et nutrition, par M. Apfelbaum, M. Romon, M. Dubus. 2009, 7<sup>e</sup> édition, 528 pages.

Éducation thérapeutique, par D. Simon, P.-Y. Yves Traynard, F. Bourdillon, R. Gagnayre, A. Grimaldi. 2009, 2<sup>e</sup> édition, 328 pages.

VIH et sida, par C. Katlama, J. Ghosn. 2008, 2<sup>e</sup> édition, 216 pages.

### *Autres ouvrages*

Du symptôme à la prescription en médecine générale. Symptômes, diagnostic, thérapeutique, par O. Blétry. 2009, 924 pages.

120 diagnostics à ne pas manquer, par E. Vidal-Cathala, C. Terlaud. 2009, 448 pages.

250 examens de laboratoires. Prescription et interprétation, par R. Caquet. 2007, 420 pages.



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, tout particulièrement dans le domaine universitaire, le développement massif du « photo-copillage ». Cette pratique qui s'est généralisée, notamment dans les établissements d'enseignement, provoque une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que la reproduction et la vente sans autorisation, ainsi que le recel, sont passibles de poursuites. Les demandes d'autorisation de photocopier doivent être adressées à l'éditeur ou au Centre français d'exploitation du droit de copie : 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Tél. 01 44 07 47 70.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés, réservés pour tous pays.

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (art. L. 122-4, L. 122-5 et L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle).

© 2009, Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-294-70867-1

---

Elsevier Masson SAS, 62, rue Camille-Desmoulins, 92442 Issy-les-Moulineaux cedex  
[www.elsevier-masson.fr](http://www.elsevier-masson.fr)

# Abréviations

<b>AMM:</b>	autorisation de mise sur le marché
<b>ARV:</b>	antirétroviral
<b>ATU:</b>	autorisation temporaire d'utilisation
<b>BCE:</b>	biopsie cutanée exsangue
<b>CIVD:</b>	coagulation intravasculaire disséminée
<b>CMV:</b>	cytomégalovirus
<b>CPK:</b>	créatine-phosphokinase
<b>CRP:</b>	<i>C-reactive protein</i>
<b>DEC:</b>	diéthylcarbamazine
<b>DEET:</b>	diéthyl-toluamide
<b>DV:</b>	diarrhée du voyageur
<b>EBV:</b>	Epstein-Barr virus
<b>ECBU:</b>	examen cyto bactériologique des urines
<b>ECM:</b>	érythème chronique migrant
<b>ELIFA:</b>	<i>enzyme linked immuno filtration assay</i>
<b>EPS:</b>	examen parasitologique des selles
<b>EPT:</b>	éosinophilie pulmonaire tropicale
<b>FID:</b>	fosse iliaque droite
<b>FTA:</b>	<i>fluorescent treponema assay</i>
<b>G6PD:</b>	glucose 6-phosphate déshydrogénase
<b>GRP:</b>	globules rouges parasités
<b>HI:</b>	hôte intermédiaire
<b>HPM:</b>	Hématies parasitées/mm <sup>3</sup>
<b>HRP2:</b>	<i>histidine rich protein 2</i>
<b>HTLV:</b>	<i>human T lymphotropic virus</i>
<b>IDR:</b>	intradermoréaction
<b>IFI:</b>	immunofluorescence indirecte
<b>IM:</b>	intramusculaire
<b>IMTSSA:</b>	Institut de médecine tropicale du service de santé des armées
<b>ISAGA:</b>	<i>immuno sorbent agglutination assay</i>
<b>IST:</b>	infections sexuellement transmissibles
<b>LCR:</b>	liquide céphalorachidien ou liquide cérébrospinal
<b>LDH:</b>	lactate déshydrogénase
<b>MC:</b>	maladie de Chagas
<b>MGG:</b>	May-Grünwald-Giemsa
<b>MIF:</b>	merthiolate-iode-formol
<b>NFS:</b>	numération formule sanguine
<b>OMS:</b>	Organisation mondiale de la santé
<b>PAIR:</b>	ponction-aspiration-injection-réaspiration
<b>PCR:</b>	<i>polymerase chain reaction</i>
<b>PL:</b>	ponction lombaire
<b>pLDH:</b>	<i>Plasmodium lactate déshydrogénase</i>

**XIV**      Abréviations

<b>PO:</b>	<i>per os</i>
<b>QBC:</b>	<i>quantitative buffy coat</i>
<b>QTc:</b>	Intervalle QT corrigé
<b>SNC:</b>	système nerveux central
<b>TDR:</b>	<i>tropical diseases research</i>
<b>THA:</b>	trypanosomose humaine africaine
<b>TPHA:</b>	<i>Treponema Pallidum haemagglutination assay</i>
<b>UIV:</b>	urographie intraveineuse
<b>VDRL:</b>	<i>venereal disease research laboratory</i>
<b>VS:</b>	vitesse de sédimentation

# Préface

Tout le monde sait que « nul n'est censé ignorer la loi » et l'on pourrait employer la même formule pour signifier que tout le monde doit connaître les risques de santé, plus ou moins graves, encourus lors de voyages ou de séjours prolongés en zone tropicale. Cette zone dite tropicale ne se limite évidemment pas aux territoires compris entre les deux tropiques, mais s'étend au-delà, au sud comme au nord, vers des zones jouxtant les zones tempérées mais où l'on trouve les ingrédients (température ambiante et pauvreté, synonyme de manque d'hygiène) qui favorisent l'installation endémique et parfois épidémique de certaines maladies, notamment infectieuses (bactériennes, virales ou parasitaires), facilement transmissibles.

Pour les habitants de l'hémisphère nord, tout voyage vers le Sud pose un risque de santé puisqu'un jeune Suédois, venu d'un pays riche au système de santé efficace, risque par exemple beaucoup plus d'attraper une hépatite virale A sur les côtes méditerranéennes que dans son pays. Or les voyages lointains sont de plus en plus nombreux malgré le terrorisme et le coût du kérosène en ce début de siècle.

Qui doit donc savoir ? « Tout le monde » peut paraître une banale simplification.

Je ne le crois pas et je range sous ce vocable tous ceux qui voyagent vers les zones à risques (et ceci quel que soit leur âge et tout particulièrement les enfants de moins d'un an et les « seniors » de plus de 65 ans), tous ceux qui les conseillent avant le départ et tous ceux qui les soigneront éventuellement, que cela soit sur place et/ou encore après le retour.

Ceux qui partent doivent savoir au minimum que des vaccins sont souvent nécessaires, voire obligatoires (mais pas toujours réalisables parce que le temps manque, ou chez l'enfant de moins d'un an), que le paludisme est toujours très répandu dans le monde, que sa prévention ne relève pas d'un vaccin et n'est jamais parfaite, et qu'enfin de nombreuses maladies sont liées à la consommation d'une alimentation qui charrie bactéries, parasites et virus. Ils doivent savoir où se renseigner avant le départ. Certains se tournent vers les agences de voyage dont ce n'est pas le métier et qui ne peuvent, qu'au mieux, retransmettre des conseils d'ordre général. L'ordinateur ne permet pas l'accès à des banques de données géographiques médicales suffisamment détaillées pour les particuliers. Il faut donc faire appel aux médecins de famille qui de plus en plus souvent ont reçu une formation sur les risques du voyage au cours de leur cursus universitaire et qui, eux, accèdent à des banques de données précisant les risques selon les régions des pays concernés et les modes de vie auxquels le voyageur (et sa famille) seront exposés.

Les médecins de familles des pays occidentaux ont donc un rôle considérable de conseil avant le départ et trouveront dans cet ouvrage matière à rafraîchir leurs connaissances. De même ils y trouveront également un complément d'information sur la pathologie observable lors du retour d'un séjour court. Il y est rappelé que les vraies urgences « tropicales » qui tuent en quelques heures sont représentées par le paludisme (environ 20 morts par an en France, mais toutes évitables) et le choléra (rare mais possible surtout après séjours en collectivités et pèlerinages...). Dans les

deux cas choisis, on ne peut accepter de passer à côté en pensant à une grippe parce que c'est la saison ou à une turista parce que c'est fréquent. Même si on ne connaît pas tous les symptômes de ces deux maladies, un interrogatoire détaillé recherchant l'existence d'un voyage récent permet d'approcher très vite le diagnostic. À l'inverse, si l'on a recueilli la notion d'un séjour sous les tropiques, il importe de se rappeler que les maladies cosmopolites y sévissent aussi, qu'il s'agisse d'une légionellose (séjour en hôtel climatisé) ou d'une méningite cérébrospinale (séjour avec exposition directe aux populations locales).

Les médecins « locaux » (ceux qui travaillent dans les zones à risques) connaissent tout du paludisme de l'enfant et de la fièvre typhoïde, mais doivent aussi penser à des situations qui leur sont moins familières (le paludisme sévère de l'adulte européen récemment arrivé, ou encore les phases aiguës initiales d'une bilharziose ou d'une trypanosomiase africaine qui passent habituellement inaperçus en zone rurale chez les populations autochtones et dont un diagnostic précoce peut obtenir une guérison définitive et sans séquelles). Les fiches consacrées aux syndromes et à l'interprétation des résultats d'un laboratoire de routine devraient leur être également très utiles.

Cet outil de travail devrait donc pouvoir répondre à mon souhait initial que tout le monde connaisse les problèmes de santé observés lors des voyages lointains et des retours et trouvera sa place dans les bibliothèques des acteurs, que ce soient ceux qui voyagent ou surtout ceux qui les conseillent ou les traitent.

Professeur Jean-Pierre Coulaud  
*Professeur honoraire à l'université Paris-VII  
Ancien directeur général de l'Institut de médecine et  
d'épidémiologie appliquée  
Fondation internationale Léon Mba*

# Avant-propos

Le titre de cet ouvrage *Médecine des voyages, Médecine tropicale* mérite quelques explications puisqu'il ne s'agit pas exactement d'un manuel traitant de « l'exercice de la médecine en milieu tropical ».

En effet, en termes de politique de santé, les deux champs médicaux que sont la médecine des voyages et la médecine tropicale peuvent apparaître contradictoires. La médecine des voyages est une médecine individuelle ; elle s'adresse principalement à des personnes vivant dans le monde industrialisé qui se rendent pour des périodes plus ou moins longues le plus souvent en zone tropicale ou dans un pays en développement. En comparaison, la médecine tropicale s'inscrit par essence dans la santé publique et dispose de moyens limités au bénéfice d'une collectivité vivant dans le monde tropical (le terme consacré est d'ailleurs maintenant « santé internationale »).

Si nous avons souhaité associer ces deux termes, c'est parce qu'il existe tout de même des interfaces évidentes (ne serait-ce que le rôle de « sentinelles » vis-à-vis de phénomènes épidémiques que peuvent jouer les voyageurs) et qu'il nous a paru important, tout en nous limitant au champ des maladies infectieuses, de donner aux lecteurs des informations générales sur l'épidémiologie « de terrain » et parfois même de traiter de pathologies tropicales qui ne concernent pas (ou très rarement) le voyageur occidental. Certaines de ces notions ne sont pas forcément indispensables pour les conseils précédant le départ ou la prise en charge éventuelle au retour. Elles permettent néanmoins de donner au lecteur une compréhension globale de la maladie dans son contexte d'origine.

Au-delà de ces notions générales, nos choix éditoriaux devraient permettre au lecteur, qu'il ou elle soit médecin généraliste ou hospitalier, urgentiste ou médecin du travail, infirmière « du voyage » ou travaillant dans une ONG sur le terrain, pharmacien ou étudiant enfin, de trouver rapidement l'information concrète dont il ou elle peut avoir besoin pour mieux conseiller un voyageur, éviter une erreur diagnostique ou choisir le traitement le plus approprié. Dans un monde complexe et changeant, la demande de sécurité sanitaire ne cesse de croître. L'outil que nous proposons, et qui nécessitera d'être réactualisé régulièrement, est bien destiné à apporter à nos concitoyens « le meilleur de la connaissance médicale du moment ». L'époque est bien révolue de la bonne vieille *Nivaquine* qui réglait tous (?) les problèmes de « palu »...

Face à une offre grandissante en médicaments, vaccins et dispositifs divers censés protéger toujours mieux le voyageur, il est important de se limiter à des prescriptions et des recommandations raisonnées. Nous espérons avoir trouvé dans cet ouvrage le juste équilibre, pour chaque situation, entre le niveau évalué

des risques sanitaires et les contraintes (coût, effets indésirables...) pour le voyageur. S'il satisfait aux attentes du public, nous comptons sur les suggestions de ses utilisateurs pour nous aider à l'améliorer au fil du temps.

Pr Olivier Bouchaud  
*Coordinateur de l'ouvrage*

Pr Jean Dupouy-Camet  
*Secrétaire général de la Société française de parasitologie*

Pr Éric Pichard  
*Secrétaire général de l'Institut fédératif français  
de médecine tropicale et de santé internationale*

Pr Éric Caumes  
*Président de la Société de médecine des voyages*



# Remerciements

Les auteurs, et tout particulièrement le coordinateur de cet ouvrage, remercient le professeur Jean Dupouy-Camet (laboratoire de parasitologie de l'hôpital Cochin) qui fut le premier maître d'œuvre de ce guide.

Les auteurs remercient également pour l'aide qu'ils ont apportée :

- Pierre Buffet, médecin, Hôpital de la Pitié-Salpêtrière, Paris ;
- Anne-Sophie Leguern, laboratoire d'analyses médicales du Centre médical de l'Institut Pasteur ;
- Sophie Renard-Cot, médecin généraliste.

Une mention particulière pour notre ami Fabrice Legros qui fut l'un des piliers du Centre National de Référence du Paludisme, qui a beaucoup œuvré pour améliorer ce guide et qui nous a prématurément quittés en 2009.

# Introduction

## Les maladies en voyage : évaluation des risques

Olivier Bouchaud

---

### Les voyageurs

Ces dernières décennies, le voyage s'est considérablement démocratisé avec un nombre croissant de nos concitoyens et, de façon plus générale, de personnes vivant dans les pays industrialisés qui se rendent soit dans un autre pays industrialisé, soit dans des pays en développement et notamment tropicaux.

Bien que les chiffres ne soient pas très précis, sur l'ensemble de nos concitoyens franchissant les frontières de l'hexagone, au moins quatre millions environ se rendent en zone à risque sanitaire élevé (pays tropicaux et/ou en développement). Pour des durées allant de quelques jours à plusieurs années (la moyenne des séjours touristiques est d'une dizaine de jours), ces voyageurs se classent grossièrement en trois catégories : les touristes, les voyageurs professionnels et les migrants.

Même si l'âge moyen des touristes se situe autour de l'adulte jeune, les âges extrêmes se rencontrent de plus en plus (des nourrissons aux seniors « avancés »).

De même, le profil de ces voyageurs varie entre le séjour en hôtel « club » et le voyage routard au budget limité, voire même le « voyage extrême en milieu hostile » parfois en solitaire. Les voyageurs professionnels font en règle des séjours brefs mais possiblement répétés, plutôt en milieu urbain mais ils peuvent être prolongés (expatriation) ou en site exposé (exploitation forestière, exploitation minière, etc.).

De même, les migrants originaires de pays en développement sont soit des primo-arrivants (avec possiblement des maladies chroniques préexistantes à l'arrivée en France et/ou des problèmes de santé liés aux conditions souvent difficiles du « voyage »), soit, plus souvent, ils vivent en France ou en Europe et retournent pour les vacances dans leurs pays d'origine où ils vont fréquemment séjourner de façon prolongée, souvent en zone rurale isolée (« au village »), dans des conditions d'hygiène très éloignées de leurs habitudes, parfois avec des enfants qui eux sont nés en Europe.

On comprend bien que les risques de problèmes de santé liés au voyage sont en grande partie dépendants de la durée et des conditions de voyage ainsi que du profil et des antécédents du voyageur. Ces risques sont donc très variables d'un voyage à l'autre et d'une personne à l'autre. Le médecin du voyage doit s'attacher à tenir compte de ces différences pour adapter conseils et moyens de prévention à la personne qu'il a en face de lui.

## Les risques des maladies du voyage

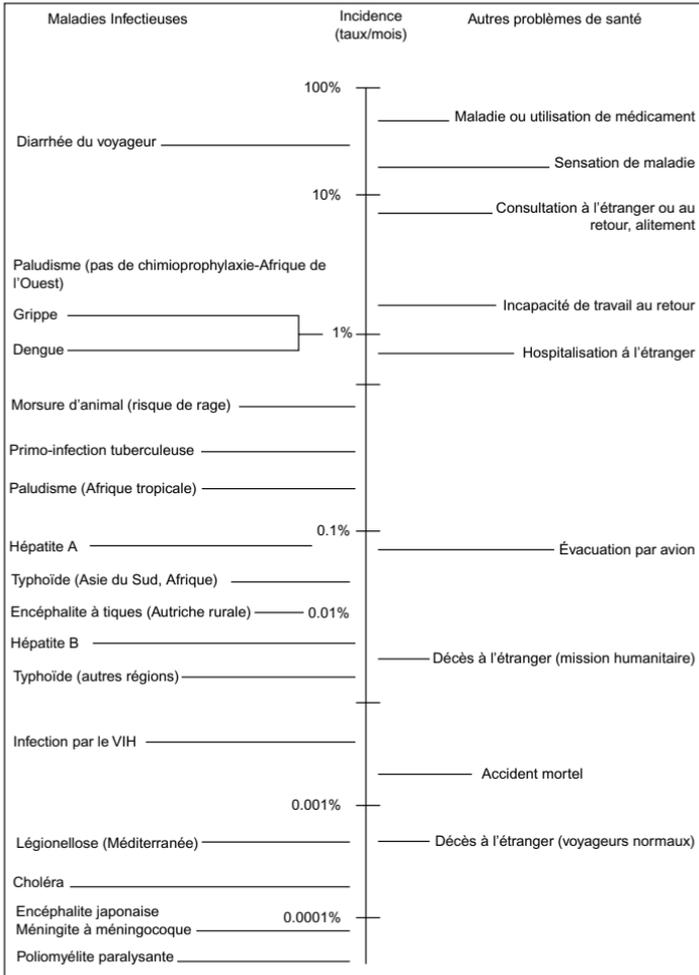
L'évaluation précise de ces risques est difficile car plusieurs facteurs entrent en compte. Ces risques sont par ailleurs évolutifs dans le temps. Enfin, les données objectives disponibles sont soit anciennes, soit altérées par un certain nombre de biais (études faites au retour dans des services spécialisés ; études faites sur une population générale et sous-estimant les risques dans des populations spécifiques, comme les personnes âgées, les voyageurs malades, les migrants...).

Deux notions sont cependant à bien garder à l'esprit :

- parmi l'ensemble des problèmes de santé rencontrés en voyage, les maladies purement tropicales restent relativement rares ;
- parmi les problèmes de santé graves, ceux liés à des maladies infectieuses ne représentent que 1 à 2 % des cas. Les causes principales de ces problèmes de santé sévères, dont un bon indicateur sont les causes de rapatriement, sont liées dans un tiers des cas environ à des traumatismes (accident de la voie publique, traumatologie sportive, etc.), dans un autre tiers à des maladies cardiovasculaires (infarctus, accident vasculaire cérébral, embolie pulmonaire, etc.), et dans 8 à 10 % des cas à des troubles psychiatriques.

La conséquence de ces deux notions est que les risques « exotiques » ne doivent pas être surestimés (sans pour autant être oubliés !) et que, à l'inverse, l'information sur les risques « universels » doit être d'autant plus renforcée que l'ambiance « tropicale » a tendance à faire oublier les règles sécuritaires de base (« oublié » de la ceinture de sécurité pour conduire un 4 × 4 dans les dunes, conduite de moto sans casque dans les rizières balinaises, etc.).

La figure ci-contre (figure 1) issue d'études faites il y a plus de 20 ans, mais récemment actualisée, donne des repères dans l'évaluation de ces risques. On y note que le risque de paludisme reste bien plus élevé (en Afrique) que celui d'autres infections tropicales (fièvre typhoïde, par exemple) pourtant souvent source d'un excès de recommandation vaccinale au détriment de la prévention du paludisme qui, en raison notamment du coût des antipaludiques, principalement chez les voyageurs à budget limité (routards, migrants...), est négligée.



**Figure 1**

**Incidence mensuelle des problèmes de santé pendant un séjour dans un pays en voie de développement.**

D'après Steffen et DuPont, 1994 et Steffen J Travel Med 2008.



# Conseils aux voyageurs

Olivier Bouchaud

---

<b>1</b>	<b>Problèmes généraux et mesures de prévention</b>	<b>7</b>
<b>2</b>	<b>Vaccinations</b>	<b>12</b>
<b>3</b>	<b>Prévention du paludisme</b>	<b>15</b>
<b>4</b>	<b>Prévention de la diarrhée du voyageur</b>	<b>19</b>
<b>5</b>	<b>Voyageurs à risque spécifique</b>	<b>21</b>
<b>6</b>	<b>Pharmacie du voyageur</b>	<b>26</b>

Même si la grande majorité des séjours en zone tropicale se passent sans anicroche significative, une information des voyageurs sur les risques connus et méconnus est indispensable. Parmi les risques de santé liés aux voyages, les maladies transmissibles sont les plus prévisibles. Vaccination, chimioprophylaxie (essentiellement du paludisme mais pas exclusivement) et hygiène permettent d'en diminuer notablement l'incidence. Il faut cependant garder à l'esprit que, en termes de sévérité, ce sont essentiellement des *problèmes de santé non infectieux* qui sont en cause pour lesquels la prévention est plus difficile à envisager. Ainsi les rapatriements sanitaires (reflet des problèmes graves de santé chez les voyageurs) sont liés dans un tiers des cas à des *causes traumatiques* (accidents de circulation, accidents de sport...), dans un autre tiers à des *causes cardiovasculaires*, et dans environ 10 % des cas à des *manifestations psychiatriques*, alors que les causes infectieuses n'en représentent que moins de 2 %. Enfin, il est indispensable de partir avec une assurance rapatriement et soins sur place en vérifiant le plafond de prise en charge (notoirement insuffisant sur certaines destinations où les coûts d'hospitalisation sont élevés : États-Unis, Japon, Brésil, etc.). En cas de dépassement du plafond, il est possible de faire jouer les différentes assurances (fréquence de la multi-assurance).

# Problèmes généraux et mesures de prévention

## Alimentation

La prévention de la diarrhée du voyageur fait l'objet d'un développement spécifique dans la fiche maladie *diarrhée du voyageur* (cf. p. 119). D'une manière générale, le voyageur est invité à goûter aux spécialités locales plutôt qu'à rechercher son alimentation habituelle dont les ingrédients, souvent peu courants dans le pays d'accueil, peuvent être plus source de problèmes que de félicité. Attention néanmoins aux mets trop épicés sur un estomac pas encore habitué (gastrite, diarrhée...).

Dans les zones insulaires et notamment de lagon corallien (Caraïbes, océan Indien et Pacifique), les voyageurs doivent se méfier de la *ciguatera*. Cette maladie, en règle peu sévère mais ne disposant pas de traitement spécifique, est liée à la consommation de poissons carnivores (surtout barracuda, mérou, poisson-perroquet, requin, mullet...) chez lesquels s'est concentrée une toxine. Le risque est d'autant plus élevé que le lagon a été malmené par une tempête, un cyclone, voire des travaux. Rapidement (d'un quart d'heure à quelques heures) après la consommation du poisson apparaissent troubles digestifs (vomissements, diarrhée), prurit, sueurs, salivation ou bouche sèche, sensations de fourmillements, myalgies et vertiges. Dans les cas graves, des signes neurologiques déficitaires incluant une dépression respiratoire et des troubles cardiaques (bradycardie, hypotension) sont possibles. Il n'y a pas de traitement spécifique et la prévention repose sur l'éviction de ces poissons à risque, notamment si la population locale ne les mangent pas (ce qui est un bon signe !) ou après les grosses perturbations météorologiques. La cuisson ne détruit pas la toxine.

En Asie, bien que le voyageur soit très peu exposé à ce type de risque, la consommation de certains crabes ou poissons pas ou peu cuits expose à des *distomatoses* (cf. fiche maladie, p. 121).

## Altitude (problèmes posés par les séjours en altitude)

Les treks notamment exposent au *mal d'altitude* (ou *mal aiguë des montagnes* [MAM]) qui touche une personne sur deux et est lié à une carence en O<sub>2</sub>, et à ses complications (1% des cas), parfois sévères (œdème pulmonaire ou cérébral d'altitude) lorsque l'ascension a été trop rapide ou «immédiate» (arrivée sur site en avion). Le mal d'altitude se manifeste dans les heures qui suivent l'arrivée par une asthénie parfois intense (impossibilité d'effort), des céphalées, insomnies, perte d'appétit, vertiges et nausées. Forcer ne sert à rien: la seule chose à faire est de se reposer, voire de redescendre si c'est insuffisant. Dans les formes graves, la mise en caisson hyperbare peut être nécessaire. Certaines pathologies

respiratoires, cardiovasculaires et neurologiques contre-indiquent de tels séjours ou nécessitent de réaliser des tests à l'hypoxie au préalable dans des centres spécialisés<sup>1</sup> (de même en cas d'antécédent de mal des montagnes). La meilleure prévention du mal d'altitude reste une ascension lente et progressive (moins de 400m de dénivelé par jour au dessus de 3500m) en évitant les efforts intenses en début de séjour. Dans certains cas (arrivée directe en haute altitude, antécédent de MAM, test à l'hypoxie défavorable), une prévention par l'acétazolamide (*Diamox* à la dose de 250mg/j soit 1/2 cp matin et midi ; début 1 à 2 jours avant l'arrivée à 3000m et pendant 5 à 7 j) est indiquée. En cas de MAM, le *Diamox*® peut également être utilisé (1cpx2/j) conjointement au repos ou à la redescente.

## Animaux

Il est prudent d'éviter les contacts avec les animaux surtout errants (chiens, chats, singes...), même d'aspect inoffensif, en raison notamment du risque de transmission de rage (cf. fiches maladies *rage* p. 208 et *vaccination*, p. 12). Dans les réserves, l'aspect souvent (faussement) inoffensif des animaux ne doit pas inciter à l'imprudence. Le risque de morsure par serpents est faible, mais il faut éviter de marcher dans des herbes hautes sans visibilité, surtout la nuit. Pour éviter les piqûres de scorpions, il faut secouer ses chaussures le matin et s'abstenir de retourner les pierres à la main.

## Avion (problèmes liés à l'avion)

- La sécheresse de l'air dans les avions conduit à conseiller aux porteurs de lentilles de les retirer durant le vol.
- *Otite barotraumatique* : les variations de pression dans la cabine entraînent des modifications de volume des gaz enfermés dans les cavités fermées de la sphère ORL responsables des sensations désagréables et des douleurs d'oreille lors des décollages et atterrissages, qui peuvent aller jusqu'à des lésions importantes du tympan (otite barotraumatique), notamment lorsque les fosses nasales sont partiellement obstruées (sinusite, rhinite...). Chez les enfants (et les adultes aussi !), sucer un bonbon ou mâcher un chewing-gum peut aider à égaliser les pressions ; chez le nourrisson, c'est un biberon qu'il faut prévoir. Si besoin, la désobstruction nasale par *Déturgylone*® avant décollage et atterrissage peut limiter ces complications. C'est le même mécanisme qui explique la distension gazeuse intestinale qui peut être limitée par des adsorbants type diosmectite.
- *Thrombose veineuse* : la sécheresse de l'air dans les avions, la baisse de la pression d'O<sub>2</sub> (la pressurisation dans les cabines est l'équivalent d'une altitude de 2000/2200 mètres), l'immobilité aggravée par la prise d'alcool et de somnifère, le croisement des jambes en position recroquevillée ou toute gêne au retour veineux (pantalons trop serrés...) exposent, essentiellement chez les personnes ayant déjà des facteurs de risque, à un risque accru de thrombose veineuse et

<sup>1</sup>Par exemple, laboratoire d'exploration fonctionnelle, Hôpital Avicenne, 93009 Bobigny.

d'embolie pulmonaire (ex-syndrome de la classe économique) et ce, d'autant plus que le vol est long (en règle au-dessus de 6 heures). Il est donc conseillé de boire régulièrement de l'eau, de se lever et de marcher toutes les deux heures et d'éviter les facteurs ci-dessus. Chez les personnes ayant déjà des facteurs de risque de thrombose, l'administration d'une injection d'héparine de bas poids moléculaire en sous-cutané est recommandée, 1 à 2 heures avant le vol. La prise d'aspirine ne semble pas apporter de bénéfice.

- *Contre-indications à l'avion* : femme enceinte à moins d'un mois du terme, femme ayant accouché dans les sept jours précédents, nouveau-né de moins de sept jours, accident vasculaire récent, infarctus du myocarde récent, insuffisance respiratoire sévère, anémie sévère, drépanocytose homozygote sévère (une supplémentation en O<sub>2</sub> est envisageable et possible : à organiser avec le transporteur), accident de décompression récent ou plongée sous-marine dans les douze heures précédentes.

## Bains en eau de mer

Dans les zones non organisées pour la baignade, il faut toujours se renseigner avant un bain auprès de la population locale sur les éventuels dangers et, notamment, les courants. Il faut par ailleurs éviter, dans les zones de lagon, de marcher sur les fonds en raison du risque faible mais responsable potentiellement de lésions très douloureuses et de complications graves par piqûre d'une épine dorsale de poisson-pierre (l'utilisation de chaussures de plastique n'apporte qu'une protection relative) (cahier couleur : figure 1.1). Les lésions liées aux contacts avec les méduses (parfois très douloureuses notamment en Australie) sont atténuées par leur rinçage au vinaigre ou à l'eau vinaigrée (5 à 8 %) pendant 15 à 30 minutes.

## Bains en eau douce

En Afrique subsaharienne essentiellement, ils exposent au risque de *bilharzioses* (*schistosomoses*) (cf. fiche maladie, p. 109). Il faut donc éviter de s'y laver ou s'y baigner, sauf si des informations fiables garantissent l'absence de transmission localement.

## Décalage horaire (*jet lag*)

Plus fréquent dans les déplacements ouest-est et apparaissant surtout lorsqu'on dépasse six fuseaux horaires, il se traduit principalement par des troubles du sommeil et des baisses d'efficacité intellectuelle. Pour en limiter les effets, le meilleur moyen est d'adopter dès l'arrivée le rythme social du pays d'accueil, notamment en se calquant d'emblée sur l'heure des repas. L'adaptation peut être facilitée par la prise de benzodiazépines de demi-vie brève, pendant le voyage et les premières nuits du séjour. La mélatonine, non commercialisée en France, n'a pas fait la preuve d'un intérêt significatif.

En cas de traitement continu (contraception, traitement antidiabétique, anticoagulant...), il faut se recalculer sur l'heure locale en décalant progressivement les prises afin d'éviter les risques de sur- ou sous-dosage. Pour les contraceptifs

minidosés, le décalage quotidien ne doit pas excéder 1 à 2 heures, l'autre solution étant de rapprocher deux prises à l'arrivée pour retomber sur le nouveau rythme circadien (le surdosage lié à la prise supplémentaire devrait être sans conséquences).

## **Infections transmises sexuellement ou par le sang et VIH-sida**

L'utilisation de préservatifs est indispensable lors de toutes relations sexuelles, y compris lorsque le partenaire n'est apparemment pas un(e) professionnel(le) du sexe. La vaccination contre l'hépatite B est très souhaitable pour les personnes sexuellement actives et notamment les plus jeunes. Les autres mesures de prévention de l'infection à VIH et des hépatites B et C sont les mêmes partout : éviter les injections avec du matériel non à usage unique, ainsi que tatouages, percement des oreilles, acupuncture, et soins dentaires non indispensables (intérêt d'une consultation « préventive » chez son dentiste avant le voyage, notamment en prévision d'un séjour prolongé). De même, dans les pays à infrastructure sanitaire rudimentaire, il ne faut avoir recours à une transfusion sanguine qu'en cas de nécessité absolue.

## **Marche pieds nus**

En zone tropicale humide, elle expose à la transmission transcutanée de parasites intestinaux :

- marche dans la boue ou sur sol humide : risque d'*ankylostomose* (cf. fiche maladie, p. 101) et d'*anguillulose* (cf. fiche maladie, p. 96) ;
- marche ou contacts cutanés avec le sable : risque de *larva migrans* cutanée (cf. fiche maladie, p. 149).

Cela expose aussi au risque de coupures et de blessures. Il faut donc éviter de marcher pieds nus et de s'allonger directement sur le sable.

## **Peau (soins de peau)**

Pour éviter les dermatoses liées à la chaleur et à l'humidité (bourbouille, intertrigos...), il est recommandé de se laver fréquemment avec de l'eau et du savon. En Afrique intertropicale, il est prudent de repasser avec un fer très chaud le linge séché à l'extérieur pour éviter la furonculose sous-cutanée due à la *myiase* (cf. fiche maladie, p. 184). Toute plaie ou blessure doit être désinfectée rapidement pour éviter surinfection, voire abcès.

## **Piqûres de moustiques et autres insectes**

Outre la nuisance, les moustiques et autres arthropodes transmettent de nombreuses maladies : paludisme, dengue, rickettsioses... (cf. fiches maladies, p. 198, 104 et 211). À côté des autres moyens (tortillons, insecticides...), l'utilisation de répulsifs sur la peau (Insect Ecran Peau®, Insect Ecran Spécial Tropiques®, 5 sur 5 Tropic®...), surtout en fin de soirée et à condition de faire des applications fréquentes ou sur les vêtements (Insect Écran Vêtements®), est efficace. L'usage de moustiquaires imprégnées est recommandé.

## Soleil

C'est l'un des principaux ennemis du voyageur. Outre, sur le court terme, le coup de chaleur, et surtout les « coups de soleil » dont certains peuvent être responsables de brûlures graves, il expose à terme au risque de cancer de la peau (et ce d'autant plus que l'exposition a commencé à un jeune âge) et accélère le vieillissement cutané. Il est impératif d'utiliser des écrans à haute protection.

## Traumatismes

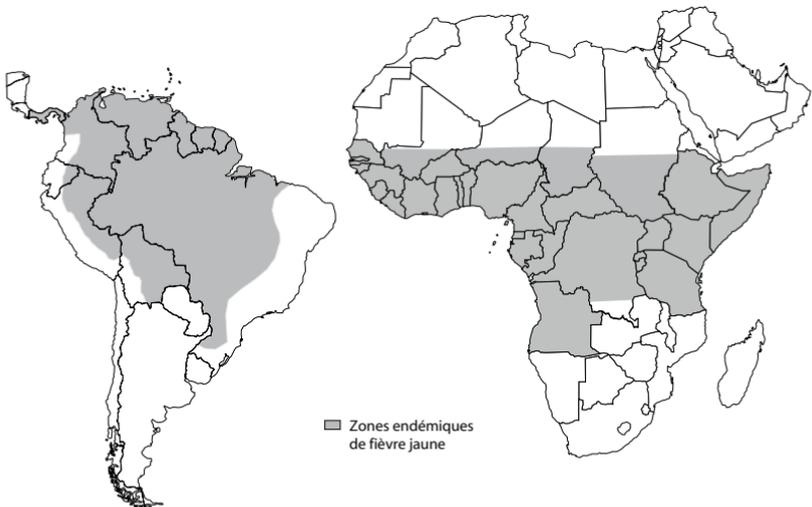
Le mauvais état des routes et des véhicules, le respect aléatoire du Code de la route, le non- ou mauvais éclairage de certains véhicules la nuit... et l'imprudence de certains voyageurs, qui perdent étonnamment leurs réflexes habituels de sécurité, expliquent un grand nombre d'accidents de la circulation dont certains sont graves (et ne bénéficiant pas des structures de prise en charge d'urgence habituelles en Europe). Il est donc impératif de rappeler aux voyageurs l'absolue nécessité de l'utilisation de la ceinture de sécurité ou des casques sur les motos..., même dans un contexte de vacances « exotiques ». De même, les critères de sécurité concernant le matériel ou les conditions d'exercice admis par tout le monde en Europe doivent être exigés et respectés lors de la pratique de sports à risque (plongée, moto, équitation, varappe...) en zone tropicale.

Leur choix doit se faire au cas par cas en fonction de l'évaluation du risque de la maladie cible. Les associations vaccinales peuvent être larges à condition de faire les injections dans des sites distincts. L'important est de ne pas surprotéger les voyageurs par des vaccins visant en règle des risques rares au détriment de la prévention du paludisme lorsque les moyens financiers sont limités.

## Vaccination obligatoire ou indispensable

*Fièvre jaune* (cf. fiche maladie, p. 107) : certains pays, du fait de la réglementation internationale, exigent un certificat de vaccination authentifié pour la fièvre jaune. D'autres pays, pourtant en zone d'endémie (Afrique et Amérique intertropicales, figure 2.1), n'ont pas cette exigence, mais il est indispensable que les voyageurs soient quand même vaccinés du fait de l'émergence imprévisible d'épidémies et du fait de la gravité de la maladie. Ce vaccin n'est réalisé que dans des centres agréés (cf. annexe 1).

La vaccination est contre-indiquée en cas de déficit immunitaire sévère (< 200 CD4 chez le voyageur VIH +), d'allergie vraie à l'œuf (rare), d'ablation du thymus et classiquement chez l'enfant avant un an et pendant la grossesse. En pratique, elle est possible à partir de l'âge de 6 mois et au cours de la grossesse si le risque d'exposition est considéré comme réel. Une injection unique



**Figure 2.1** Aires de répartition de la fièvre jaune.

protège dès le 10<sup>e</sup> jour pour une durée de 10 ans. En cas de revaccination, la protection débute le jour même pour une durée identique. Chez les personnes âgées en cas de primo-vaccination, le bénéfice/risque du vaccin doit être bien mesuré du fait de la survenue possible de réactions secondaires possiblement sévères (neurologiques ou systémiques).

## Vaccinations recommandées

- Mise à jour des vaccinations *antipoliomyélitique*, *antitétanique* et *antidiphtérique* (+ coqueluche chez les adultes jeunes).
- *Hépatite A* : la vaccination est recommandée pour les adultes et les adolescents non immunisés naturellement se rendant en zone d'endémie (Asie, Amérique latine, Afrique). Chez les jeunes enfants, du fait d'une infection le plus souvent asymptomatique, l'intérêt du vaccin est plus discutable. Le vaccin est inutile chez les migrants nés en zone d'endémie (immunisation naturelle). Une injection protège pour 1 an, un rappel entre 6 et 12 mois protège pour 10 ans au moins (et probablement à vie).
- *Hépatite B* : la vaccination est à discuter en fonction des risques liés à la transmission sexuelle, toujours évitable, et la contamination sanguine, accidentelle et imprévisible. Elle est recommandée à tous les voyageurs, surtout en âge d'activité sexuelle, ainsi qu'aux enfants se rendant en zone d'endémie pour une période prolongée. La protection n'est complète qu'après la troisième injection (M0, M1, M6). Des schémas courts avec les trois doses sur 1 mois sont possibles (rappel à 1 an souhaitable).
- *Typhoïde* : du fait de la faiblesse du risque chez le voyageur et d'une efficacité imparfaite, ce vaccin est surtout utile pour les voyageurs prévoyant un séjour prolongé. Une seule injection protège pour 3 ans.

## Vaccinations à indications particulières (cf. fiches maladies respectives)

- *Méningocoques A + C (W 135)* : les indications sont limitées aux voyageurs, particulièrement ceux ayant des contacts avec les enfants, à destination de pays d'endémie (en particulier Afrique subsaharienne sahélienne) pour des séjours de longue durée en saison sèche. Elle n'est efficace qu'à partir de l'âge de 3 mois (pour le groupe A) et 18 mois (pour le groupe C). Le vaccin incluant les valences Y et W 135 est obligatoire pour les pèlerinages à La Mecque et peut se proposer en période épidémique avec circulation d'une souche W 135. Une seule injection protège pour 3 ans.
- *Rage* : le vaccin antirabique (trois injections à J0, J7 et J28) est souhaitable chez les voyageurs au long cours, notamment s'ils risquent d'être en situation isolée ne leur permettant pas de gagner une grande ville en 3 à 4 jours pour bénéficier d'une vaccination postexposition avec des vaccins à normes internationales en cas de morsure, et chez les expatriés (particulièrement les enfants, notamment ceux qui commencent à marcher mais ne s'expriment pas correctement). En cas de morsure, une vaccination préventive ne dispense pas de faire une vaccination postexposition.

- *Encéphalite japonaise* : le nouveau vaccin (inactivé) IC51, pour le moment réservé à l'adulte, se fait en deux injections (J0, J28). Il est recommandé pour les séjours de plus d'un mois en zone rurale d'Asie du Sud et du Sud-Est pendant la saison des pluies. Ce vaccin est en pratique disponible dans les centres de conseil aux voyageurs.
- *Encéphalite à tiques* : la vaccination, nécessitant trois injections sur 3 à 9 mois, est recommandée chez les voyageurs désirant se rendre dans les zones forestières et rurales d'Europe centrale pour des séjours prolongés (forestiers, randonneurs...).
- *Grippe* : en dehors des indications usuelles (personne âgée ou fragilisée), la vaccination est recommandée pour les personnes voyageant en groupe (notamment croisières) ainsi que le personnel de bord des avions et navires de croisière et les accompagnateurs ou guides. Prendre en compte le fait que la composition du vaccin hémisphère sud (disponible par ATU) peut différer de celle de l'hémisphère nord.

## Vaccinations de l'enfant

Il faut vérifier avant le départ la validité des vaccinations habituelles : DT-Coq-Polio, ROR (la protection contre la rougeole étant très souhaitable, un vaccin monovalent est possible dès l'âge de 6 mois). Une vaccination contre l'hépatite B est souhaitable (possible dès la naissance). Le vaccin contre l'hépatite A est possible à partir de 1 an : son intérêt chez les enfants d'autant plus qu'ils sont jeunes est discutable (maladie le plus souvent asymptomatique). Maintenant que le BCG n'est plus obligatoire, sa réalisation est recommandée pour l'enfant voyageur d'autant plus qu'il est jeune et que le séjour sera prolongé. Le vaccin *anti-haemophilus* est recommandé avant 4 ans.

L'actualisation des recommandations vaccinales est disponible dans le BEH du début juin de chaque année (consultable en ligne : [www.invs.sante.fr/beh](http://www.invs.sante.fr/beh)).

La prévention repose essentiellement sur des mesures de protection physique individuelles (prophylaxie d'exposition) et sur la chimioprophylaxie selon des modalités qui varient principalement en fonction du risque de paludisme et du niveau de résistance de *Plasmodium falciparum* (cf. fiche maladie, p. 198). Le risque est variable selon les pays et les conditions de voyage. Il est important en Afrique subsaharienne (2 à 3 % par mois d'exposition en l'absence de prévention), beaucoup plus faible en Amérique latine et en Asie (< 0,05 %). Il est généralement plus faible en milieu urbain que rural (il est même considéré comme pratiquement nul dans les grandes villes d'Asie du Sud-Est et d'Amérique latine) et décroît avec l'altitude (presque nul au-delà de 2000 mètres). Ainsi, si la chimioprophylaxie est presque toujours indispensable en Afrique subsaharienne, l'abstention est licite dans la plupart des séjours touristiques courts « classiques » (nuitées en ville) en Asie et en Amérique latine (Guyane des fleuves exceptée) sous réserve de l'utilisation de répulsifs et de l'information du voyageur qu'une consultation est indispensable en cas de fièvre au retour (ou pendant le séjour).

## Prophylaxie d'exposition

L'activité des anophèles étant nocturne, il est très important de dormir sous une moustiquaire imprégnée d'un insecticide pyréthroïde à activité rémanente plusieurs mois (les imprégnations industrielles sont efficaces plus longtemps que l'imprégnation manuelle par vaporisation ou immersion). À partir du coucher du soleil et surtout en fin de soirée et en deuxième partie de nuit, les répulsifs cutanés doivent être utilisés sur les parties découvertes avec plusieurs applications. Les plus efficaces sont à base de DEET dosé à 50 % (Insect Ecran Peau Adulte®, Repel Insect Adulte®) ou d'icaridine (Insect Ecran spécial Tropiques®). L'effet protecteur est amélioré de beaucoup s'ils sont utilisés conjointement à l'imprégnation des vêtements par un insecticide (Insect Ecran Vêtements®). Leur utilisation pendant la grossesse doit être limitée en l'absence actuelle de garantie d'innocuité. On peut se procurer ces équipements dans les magasins spécialisés, en pharmacie ou sur Internet. Il est également possible de se protéger par des insecticides diffusibles (diffuseurs électriques, tortillons) mais l'efficacité est moindre. La climatisation n'a qu'une efficacité relative; citronnelle, ultrasons et vitamines B n'en ont aucune.

## Chimioprophylaxie (tableau 3.1 et annexe 2)

Le choix de l'antipaludique dépend du risque de transmission de *P. falciparum*, du niveau (évolutif dans le temps : toute l'Afrique subsaharienne est en zone 3

**Tableau 3.1**  
Schémas prophylactiques recommandés en fonction des pays de séjour

Groupe de pays (cf. cahier couleur : figure 3.1 et annexe 2)	Médicament	Spécialité la plus courante	Posologie et durée
Groupe 1 (pas de résistance à la chloroquine) Principalement <sup>(1)</sup> Haïti, République dominicaine, Amérique centrale	Chloroquine	Nivaquine® Cp à 100 mg ou sirop enfant (25 mg/5 mL)	1 cp/j (adulte) 1,5 mg/kg (enfant) Début la veille du départ Arrêt 4 semaines après le retour
Groupe 2 (chloroquino-résistance modérée) Principalement <sup>(1)</sup> Madagascar, Inde	Chloroquine-proguanil	Savarine (adulte) ou nivaquine® + Paludrine®	Adulte : 1 cp/j Enfant : 1,5 mg/kg + 3 mg/kg Début la veille du départ Arrêt 4 semaines après le retour
	Atovaquone-proguanil	Malarone® Cp adulte et enfant	Adulte et enfant > 40 kg : 1 cp adulte/j Enfants (cp enfant) : - 5 à 7 kg : 1/2 cp/j* - 7 à 11 kg : 3/4 cp/j* - 11 à 20 kg : 1 cp/j - 21 à 30 kg : 2 cp/j - 31 à 40 kg : 3 cp/j Début la veille du départ Arrêt 1 semaine <sup>(2)</sup> après le retour À prendre en mangeant *Hors AMM

(Suite)

**Tableau 3.1 (Suite)**

Groupe 3 (chloroquino-résistance élevée et/ou multirésistance) Principalement <sup>(1)</sup> toute l'Afrique subsaharienne, Asie du Sud-Est, Amazonie	Méfloquine	Lariam® Cp à 250 mg quadriséquable	Adulte (> 45 g) : 1 cp à 250 mg par semaine Enfant : - 5 à 15 kg : 5 mg/kg/semaine (hors AMM) - 15 à 20 kg : 50 mg/semaine - 20 à 30 kg : 100 mg/semaine - 30 à 45 kg : 200 mg/semaine Début 10 jours avant le départ Arrêt 4 semaines après le retour
	Atovaquone-proguanil	Malarone®	Cf. groupe 2
	Doxycycline	Doxypalu® cp à 100 et 50 mg Granudoxy®	Adulte, enfants > 40 kg : 100 mg/j Enfants < 40 kg et > 8 ans : 50 mg/j Début la veille du départ Arrêt 4 semaines après le retour

(1) Cf. détails annexe 2.

(2) Activité en phase hépatique du cycle.

depuis 2008) de résistance à la chloroquine dans le pays visité (cahier couleur : figure 3.1, carte de répartition selon les trois groupes) et d'éventuelles contre-indications (troubles neuropsychiatriques pour la méfloquine, grossesse et < 8 ans pour les cyclines). Le [tableau 3.1](#) résume les recommandations selon les destinations. La liste détaillée des pays pour lesquels une chimioprophylaxie est préconisée avec l'appartenance au groupe de résistance correspondant est proposée dans l'annexe 2 (actualisation disponible dans le numéro de juin du *Bulletin Épidémiologique Hebdomadaire*, [www.invs.sante.fr/beh](http://www.invs.sante.fr/beh)). Lorsque plusieurs choix d'antipaludiques sont possibles, la décision se fait en fonction des contre-indications, des effets secondaires possibles et surtout du compromis entre coût et confort de prise. Ainsi, si l'association atovaquone-proguanil est très « confortable » (bonne efficacité sous réserve d'une prise au cours d'un repas, peu d'effets indésirables, prise seulement une semaine après le retour du fait d'un effet sur la phase hépatique du cycle parasitaire), son utilisation est limitée par un coût élevé. Les cyclines sont peu onéreuses, très efficaces sous réserve de ne pas rater de prise (demi-vie courte), mais elles doivent être prises 1 mois après le retour. Leur tolérance est bonne, le risque (faible) de photosensibilisation étant diminué par une prise le soir. La méfloquine a l'avantage d'une prise hebdomadaire, mais n'est pas toujours parfaitement bien tolérée et doit être maintenue 3 à 4 semaines après le retour. L'association chloroquine-proguanil, en perte de vitesse du fait d'une efficacité en diminution, n'est pas toujours très bien tolérée. Chez la femme enceinte, chloroquine et proguanil sont sans danger, la méfloquine peut maintenant être utilisée de même que l'association atovaquone-proguanil s'il n'y a pas d'autre alternative. D'une manière générale, la protection n'étant jamais totale, les femmes enceintes doivent éviter de séjourner en zone impaludée et toute fièvre au retour doit faire évoquer un paludisme.

Lors de séjours prolongés (expatriation) en Afrique, la règle de base, même si elle est en pratique peu suivie, est la prise au long cours d'une chimioprophylaxie (associée à la prophylaxie d'exposition). En Afrique sahélienne, l'alternative est de n'appliquer de chimioprophylaxie que pendant la saison des pluies en prenant soin de débiter 1 mois après le début et surtout de n'interrompre que 4 à 6 semaines après la fin des pluies. Pour l'Asie et l'Amérique latine, l'abstention est licite (sauf situation particulière).

Dans certaines situations d'isolement où un diagnostic fiable n'est pas possible dans les 12 à 24 heures qui suivent la survenue d'une fièvre, un traitement pré-somptif curatif « d'urgence » (traitement de réserve) est envisageable (atovaquone-proguanil ou artéméter-luméfantrine).

Dans tous les cas, quelle que soit la destination ou la prévention utilisée, toute fièvre dans les semaines et mois suivant un retour de zone tropicale doit faire évoquer un paludisme.

## Prévention de la diarrhée du voyageur

La diarrhée du voyageur touche en moyenne un voyageur sur deux. Ses aspects épidémiologiques sont abordés dans la fiche maladie (*cf.* p. 119). Sa prévention est difficile. Elle repose en premier lieu sur le lavage des mains (avant les repas et après le passage aux toilettes). Les précautions alimentaires (dont l'efficacité n'a jamais été prouvée !) peuvent être simplifiées en disant aux voyageurs que tout ce qui est cuit et servi brûlant n'est pas à risque, que les aliments solides sont en général plus à risque que l'eau et que les hôtels « internationaux » ne sont pas par principe moins à risque que les restaurants de rue où l'on sert une nourriture cuisinée en extemporané et servie chaude (tableau 4.1).

Tableau 4.1

**Classification des aliments en fonction de leur risque de transmission d'une diarrhée du voyageur**

Aliments à risque élevé : à éviter	Aliments sans (ou à faible) risque : à privilégier
Fruits de mer	Plats cuits consommés chauds
Poissons et viandes mal cuits	Pain, biscuits et aliments secs
Plats préparés consommés froids	Confiture, miel
Glaces artisanales	Fruits épluchés par le voyageur
Lait et produits laitiers	Eaux et boissons encapsulées
Aliments avec trace de moisissures	Eau décontaminée (ébullition, filtrage, chloration, ion argent...)
Crudités, fruits pré-épluchés (risque moindre)	Boissons chaudes

Pour la désinfection de l'eau, on recommande les produits de nouvelle génération (Aquatabs<sup>®</sup>, Micropure Forte<sup>®</sup>) ou mieux, la filtration mécanique sur céramique, très efficace, existant maintenant avec des dispositifs individuels (système Katadyn<sup>®</sup>). Dans quelques rares cas où, soit la survenue d'une diarrhée peut décompenser un état fragilisé (facteurs de risque potentiels : tableau 4.2), soit le voyageur ne peut pas se permettre une « indisposition » (signature de contrat, conférence, etc.), une quinolone prophylactique (1 cp/j) pendant la durée du séjour et 2 jours après le retour peut se justifier à condition que le séjour soit bref (15 jours maximum). Une alternative, plus séduisante en termes de limitation de risques iatrogènes, mais non validée, serait de proposer un traitement en monoprise dès la première selle diarrhéique.

Tableau 4.2

**Facteurs de gravité dans la diarrhée du voyageur**

Facteurs de gravité potentiels (terrain)	Facteurs de gravité avérés
<ul style="list-style-type: none"> <li>- Seniors, enfants (surtout les plus jeunes)</li> <li>- <b>Maladie sous-jacente décompensable</b> (diabète, insuffisance cardiaque, pathologie « lourde »)</li> <li>- <b>Traitement associé s'accommodant mal de troubles ioniques</b> (digitaliques, diurétiques, lithium...)</li> <li>- <b>Hypo- ou achlorhydrie (gastrectomie, prise d'inhibiteurs de la pompe à protons ou anti-H2...)</b></li> <li>- <b>Immunodépression (VIH &lt; 200 CD4, néoplasie, immunosuppresseurs...)</b></li> <li>- <b>Pathologie colique sous-jacente (colite inflammatoire, néoplasie...)</b></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- <b>Déshydratation, voire choc hypovolémique</b></li> <li>- <b>Syndrome septique</b></li> <li>- <b>État général altéré</b></li> <li>- <b>Vomissements itératifs</b></li> <li>- <b>Diarrhée toxinique<sup>(1)</sup> sévère</b> (selles aqueuses abondantes + vomissements)</li> <li>- <b>Diarrhée invasive<sup>(1)</sup> sévère</b> (fièvre, douleurs abdominales, ± sang dans les selles, syndrome dysentérique)</li> </ul>

(1) La distinction entre mécanisme toxinique et invasif est difficile dans la mesure où certains germes agissent par ces deux mécanismes.

## Voyageurs à risque spécifique

### Conseils aux migrants repartant en vacances dans leur pays d'origine

Les migrants repartant dans leur pays d'origine pour des vacances sont exposés à des risques *a priori* plus importants que les « touristes » du fait de séjours fréquemment prolongés (cumulation des congés), de conditions d'exposition plus à risque (séjour au « village » dans un habitat traditionnel) et de contraintes socioculturelles et financières pas toujours facilitantes pour la prévention. C'est particulièrement vrai pour les enfants de « deuxième génération » nés en Europe. Le risque de paludisme, notamment, semble très supérieur à celui des voyageurs européens de « souche ». Il est donc très important de focaliser les conseils sur les quelques risques principaux (paludisme, prévention et traitement des diarrhées chez les jeunes enfants...) et de privilégier la prévention du paludisme plutôt que les vaccins (chez les adultes, la mise à jour diphtérie-tétanos-polio (dTP) et de la fièvre jaune est le plus souvent suffisante). Même si la prévention n'est pas simple, il faut sensibiliser ces voyageurs aux risques d'accidents de la voie publique qui sont particulièrement élevés.

### Voyageurs infectés par le VIH

Les personnes infectées par le VIH asymptomatiques, et/ou avec des CD4 supérieurs à 350/mm<sup>3</sup>, sont à considérer comme des voyageurs habituels : il n'y a, dans la majorité des cas, aucune raison de recommander des limites de durée ou de type de voyage. À l'inverse, les patients ayant des CD4 inférieurs à 200/mm<sup>3</sup> (*a fortiori* <100/mm<sup>3</sup>) sont potentiellement plus à risque : il est prudent dans ce cas de se limiter à des séjours brefs (10 à 15 jours). Entre 200 et 350 CD4, l'évaluation des risques dépend de la destination, de la durée du séjour et bien évidemment de l'état général du patient voyageur. Pour un éventuel séjour prolongé, il est important que l'évolution des CD4 soit stable : une pente descendante rendrait un tel séjour aléatoire.

Dans tous les cas et dans la mesure du possible, il convient de s'assurer que le pays d'accueil est capable de fournir des prestations de soins et de médicaments (fournir des adresses de correspondants si possible) et que la personne a une assurance soins et rapatriement qui lui permette de couvrir les frais parfois très élevés d'une hospitalisation éventuelle, voire d'un rapatriement (vérifier les causes d'exclusion).

Les séjours professionnels de longue durée sont autorisés avec réserve et dans la mesure où des soins peuvent y être donnés. Certains pays dont la Chine, Cuba, la plupart des pays du Moyen-Orient (Arabie Saoudite...), le Kazakhstan, etc., exigent pour une expatriation un certificat récent de séronégativité pour le VIH.

Avant le départ, les précautions générales sont les mêmes que pour tout voyageur. En ce qui concerne les vaccinations, les indications sont les mêmes en gardant à l'esprit que le risque est davantage une moins bonne réponse immunitaire (ce qui peut nécessiter un dosage des anticorps cibles préalable à des schémas renforcés) que des effets secondaires post-vaccinaux. La vaccination contre la fièvre jaune est autorisée au-dessus de 200 CD4/mm<sup>3</sup>. De même, les indications à la prévention du paludisme sont superposables à celle du voyageur immunocompétent avec les mêmes molécules et les mêmes posologies.

Les précautions concernant l'exposition solaire sont impératives dans la mesure où les risques sont plus importants chez les immunodéprimés.

La pharmacie de secours doit comporter les éléments usuels (cf. chapitre 6) et bien évidemment la totalité (+ une marge de sécurité en cas d'impondérable) du traitement antirétroviral (ARV) habituel, la disponibilité sur place étant aléatoire. Dans les pays chauds, la recommandation (relative) de conserver le ritonavir au réfrigérateur peut être contournée par une adaptation du traitement (lopinavir/ritonavir forme sèche, atazanavir à 400 mg sans boost...). Dans l'avion, ces médicaments sont à répartir entre le bagage à main et les bagages de soute. Par ailleurs, il serait imprudent d'initier ou de modifier une trithérapie juste avant un départ à l'étranger.

Durant le séjour, le sujet immunodéprimé est sensible aux agents infectieux habituels, peut-être à des doses infectantes plus faibles, mais surtout à des agents opportunistes dont certains sont peu connus. En Thaïlande, par exemple, il faut prendre en compte le risque d'infection à *Penicillium marneffeii*. De même, en Californie ou au Mexique, l'histoplasmosse est une infection opportuniste assez fréquente. Les infections du tractus digestif, si communes chez les voyageurs, sont chez l'immunodéprimé plus fréquentes et plus sévères (risque de bactériémie). Outre les règles d'hygiène alimentaire, la prévention de la diarrhée du voyageur peut justifier une chimioprophylaxie par 1 cp quotidien d'une fluoroquinolone (FQ) chez les patients ayant moins de 200 CD4, à condition que le séjour n'excède pas une quinzaine de jours. Un autotraitement (dose unique d'azithromycine ou de 2 cp de FQ) systématique dès la première selle anormale serait une alternative (non validée).

L'endémie à *M. tuberculosis* est importante dans les pays en voie de développement : le risque d'infection chez le séropositif voyageur doit être pris en considération de même que toutes les infections à développement intracellulaire (leishmaniose...).

Au retour, en cas de problème de santé, les règles de prise en charge sont identiques à celles du voyageur immunocompétent. Il faut cependant et ce, d'autant que l'immunité est altérée, envisager la survenue d'une infection opportuniste au même titre qu'une infection « tropicale ».

## Personnes âgées

Environ 13 % des voyageurs sont des personnes âgées de plus de 65 ans, dont le tiers est porteur de maladies chroniques. Deux tiers des décès de voyageurs surviennent après l'âge de 65 ans essentiellement en lien avec des maladies cardiovasculaires.

Ces éléments ne sont pas des arguments pour limiter les voyages chez les seniors mais pour renforcer l'information et les conseils, sachant que c'est l'âge « physiologique » qui compte le plus.

Dans la majorité des cas, c'est le bon sens qui doit être la base du conseil : un premier voyage en pays andins ou himalayens chez un senior non entraîné n'est certainement pas recommandé. Plus que pour tout autre voyageur, une consultation pré-voyage est indispensable, incluant les contrôles habituels en cas de pathologie associée. Il n'y a pas de restriction particulière pour les vaccinations (incluant la vaccination antigrippale) mais des contrôles sérologiques préalables (notamment vis-à-vis de l'hépatite A) peuvent éviter des injections inutiles. Le rapport bénéfice/risque doit être bien mesuré en cas de primo-vaccination contre la fièvre jaune (risque d'effets indésirables graves). Les médicaments usuels doivent être emportés en quantité suffisante pour tout le voyage et en prévoyant une marge de sécurité en cas d'impondérable (cf. chapitre 6). Compte tenu du fait que l'âge est un facteur de risque de gravité dans le paludisme, la prévention doit être particulièrement rigoureuse. Le risque de « turista » est moins élevé chez les seniors, mais les conséquences peuvent être plus sévères en cas de déshydratation (cf. fiche maladie, p. 119). Bien évidemment, une assurance rapatriement et soins sur place est absolument indispensable, en prêtant une attention toute particulière aux clauses d'exclusion.

## Femmes enceintes

Prendre un avion ne pose pas de problème particulier, mais la plupart des compagnies refusent l'accès à bord aux femmes en fin de grossesse (au-delà de 7 à 8 mois). La prévention du paludisme est indispensable (conséquences potentiellement sévères en cas de paludisme pendant une grossesse) :

- l'association chloroquine-proguanil peut être utilisée sans réserve ;
- la méfloquine (Lariam®) n'est plus contre-indiquée ;
- la Malarone® n'est, *a priori*, pas fœto-toxique mais, en l'absence de pharmacovigilance suffisante, elle ne doit être utilisée qu'en l'absence d'autre alternative ;
- les cyclines sont contre-indiquées.

Du côté des répulsifs, la contre-indication ne repose sur aucune donnée très solide : une utilisation parcimonieuse est possible en cas de besoin.

Pour les vaccinations, la mise à jour diphtérie-tétanos-polio peut se faire sans restriction. Par prudence, les autres vaccins inactivés doivent être réservés aux situations où la femme est particulièrement exposée. La vaccination antirabique préventive n'est pas recommandée, mais doit se faire bien évidemment sans réserve en cas de morsure à risque. La vaccination contre la fièvre jaune est théoriquement contre-indiquée, mais peut être réalisée si le risque est avéré (par exemple, situation d'épidémie).

Les séjours en altitude sont déconseillés.

## Enfants

Là encore, dans les limites du bon sens, il n'y a pas de contre-indication de principe même chez le jeune enfant. Durant les voyages en avion (surtout longs),

penser à hydrater régulièrement les enfants (sécheresse de l'air en cabine) et prévoir un biberon chez les nourrissons (gomme à mâcher pour les plus grands) à l'atterrissage et au décollage (douleurs d'oreilles). Pendant le séjour, rester très vigilant sur les risques d'accidents domestiques ou de la circulation, limiter l'exposition solaire et éviter les contacts avec les animaux. Dans les ambiances très « tropicales » (hypersudation), une douche pluriquotidienne (en évitant les savons trop agressifs pour la peau) est nécessaire pour éviter la bourbouille. En cas de diarrhée et d'autant plus que l'enfant est jeune, le risque de déshydratation est réel (surtout s'il vomit) et peut venir rapidement : la réhydratation précoce accompagnée des précautions alimentaires habituelles est indispensable. La prévention contre le paludisme a les mêmes indications que chez l'adulte : les formes galéniques adaptées à l'enfant doivent être utilisées.

## **Patients porteurs de pathologies chroniques**

Là encore, il n'y a pas de contre-indication de principe aux voyages mais le bon sens impose que la pathologie en question soit stabilisée et qu'une consultation spécifiquement en lien avec la maladie en cause soit organisée. La gestion du traitement est envisagée dans le chapitre 6.

### **Voyageur diabétique**

Plus encore que dans sa vie courante, il doit fonctionner par anticipation. Il doit savoir que le voyage va entraîner une perturbation de son rythme de vie habituel (souvent activité physique plus importante, repas de composition différente et à horaires éventuellement irréguliers...) : il y a donc un risque accru de déséquilibre du diabète et, notamment, d'hypoglycémie. En cas de traitement par insuline, le décalage horaire doit être pris en compte : lors d'un trajet en avion vers l'ouest (allongement de la journée), il faut le plus souvent ajouter une dose d'insuline rapide avec une collation. Lors d'un déplacement vers l'est (raccourcissement de la nuit), l'insuline intermédiaire du soir peut être remplacée par une insuline ordinaire. En tout état de cause, la surveillance glycémique doit être plus attentive et plus rapprochée.

Pour les diabétiques sous traitement oral soumis au décalage horaire, l'erreur est de rapprocher de façon trop importante les prises médicamenteuses. Il vaut mieux plutôt sauter une prise et surtout ne jamais prendre son traitement sans repas, le risque étant l'induction d'une hypoglycémie.

### **Voyageur cardiaque**

Il doit respecter les mêmes règles de bon sens vues plus haut, certaines situations étant cependant des contre-indications aux voyages : infarctus récent (moins de 4 semaines), angor instable, hypertension artérielle non contrôlée, accident vasculaire récent (moins de 2 semaines), maladie thrombo-embolique pulmonaire (moins de 4 semaines), trouble du rythme non contrôlé, bloc auriculoventriculaire ou dysfonction sinusale symptomatique non appareillée, trouble du rythme ventriculaire non appareillé. La plupart des détecteurs d'aéroports sont maintenant compatibles avec les pacemakers (vérifier une éventuelle indication contraire).

### **Patient insuffisant rénal dialysé**

Il a de plus en plus de possibilité de voyager, y compris dans certains pays étrangers. Bien évidemment, de tels voyages ne supportent pas l'improvisation et tout doit être réservé à l'avance. Des organismes comme l'*International Dialysis Organisation* donnent tous les conseils *had hoc* et peuvent même se charger d'organiser le voyage (153 rue du Pont, 69390 Vernaison. Tél : 04 72 30 12 30).

Parmi les différents éléments à prendre en compte pour constituer la « trousse » (tableau 6.1), trois sont fondamentaux : la durée du voyage ainsi que les conditions du séjour et l'existence d'un traitement de fond. Ainsi schématiquement, un voyageur en bonne santé partant pour 8 jours en voyage organisé dans un pays structuré comme la Thaïlande peut ne rien emporter, alors qu'un voyageur allant au même endroit mais porteur d'une pathologie chronique nécessitant un traitement au long cours se doit de partir avec une trousse « solide » (tableau 6.1).

L'idée générale qui doit servir de fil conducteur pour sa constitution peut se résumer en trois objectifs :

- palier les « petites » urgences (coupure, plaie, mal de tête, diarrhée aiguë, etc.) sans avoir à consulter, sachant que dans la plupart des destinations touristiques « classiques » les pharmacies locales ont une gamme de médicaments assez large qui permettent de prendre le relais ;
- avoir avec soi en quantité suffisante ses traitements habituels qui, eux, n'auront pas forcément d'équivalent sur place ;
- avoir avec soi en quantité suffisante les traitements préventifs notamment antipaludiques qui ne sont pas toujours disponibles sur place.

**Tableau 6.1**

**Différentes rubriques à envisager pour constituer la trousse du voyageur selon la durée du séjour, le type de voyage, l'existence de problèmes de santé préexistants ou d'antécédents, l'âge et le sexe**

Médicaments usuels	Contraceptifs oraux Traitements de fond continu pour une maladie chronique (diabète, hypertension, pathologie cardiaque, asthme, épilepsie, infection par le VIH/sida...) Traitement épisodique pour une maladie connue évoluant possiblement de façon paroxystique (crise d'asthme, crise hémorroïdaire, migraine, lumbago...) Traitement de secours anti-allergique chez les allergiques connus sévères (adrénaline, corticoïdes...)
Antipaludiques préventifs et répulsifs à moustiques	Selon la prescription faite
Produits d'action locale pour les « petites » urgences	Antiseptiques locaux (type Héxomédine®) Compresses Pansements multi-tailles, stérilstrip Collyre antiseptique unidose Vinaigre (lésions cutanées après contact avec méduses ; disponibilité sur place en général)

Tableau 6.1 (Suite)

<b>Antidiarrhéiques et désinfectant de l'eau</b>	Antisécrétoires (racécadotril) ou adsorbants (diosmectite) ou lopéramide (usage modéré) Antibiotiques (quinolones en l'absence de contre-indications et à réserver aux séjours prolongés ou exposés, aux formes sévères ou aux voyageurs à risque de décompensation d'une pathologie sous-jacente en cas de diarrhée) Sels de réhydratation orale pour les jeunes enfants Aquatabs®, Micropure Forte® (désinfection de l'eau) ou mieux système de filtre individuel (Katadyn®) pour les treks
<b>Antalgiques/antipyrétiques</b>	Paracétamol (en rappelant au voyageur qu'un fébrifuge ne traite pas la cause de la fièvre) Antispasmodique
<b>Antibiotiques (à réserver aux situations ou voyageurs à risques – insuffisant respiratoire, drépanocytaire... – ou aux séjours prolongés : &gt; 1 mois, « tour du monde »)</b>	Amoxicilline (infection du tractus respiratoire) Quinolones (infections digestives et urinaires chez la femme)
<b>Produits de « confort »</b>	Médicament contre le mal des transports Antinauséeux Anti-histaminiques Pommades corticoïdes (piqûres de moustiques avec réaction très inflammatoire) Crème solaire Somnifère à brève durée d'action Préservatifs ...

En termes de galénique, il faut préférer les comprimés, les gélules, les présentations perlinguales plutôt que les poudres ou les gouttes. Par ailleurs, les sirops ou les suppositoires supportent en règle mal la chaleur.

Il est, en outre, important de recommander aux voyageurs, surtout ceux ayant un traitement de fond, de respecter quelques précautions :

- avoir avec soi une ordonnance complète exprimée en dénomination commune internationale (pouvoir se procurer la même molécule existant sous un nom différent ou une molécule équivalente) ;
- ne jamais mettre tous ses médicaments dans le même sac de voyage : il faut au contraire les répartir, notamment pour l'avion, entre le sac de cabine et les bagages de soute ;
- emporter toujours une quantité supérieure de traitement pour pallier une éventuelle prolongation imprévue (ou volontaire !) de séjour (problème d'avion, problème de santé, conflit...), 8 jours supplémentaires apparaissant suffisants ;

- pour les traitements nécessitant des injections et donc du matériel pour injection, partir avec un certificat (rédigé en anglais dans les pays anglophones) justifiant ce traitement et ce matériel. De même, les patients devant prendre des morphiniques ou d'autres molécules pouvant être considérées comme « illicites » dans certains pays ont intérêt à pouvoir disposer d'un certificat expliquant les raisons médicales d'un tel traitement.

# Situations cliniques chez un patient revenant de zone tropicale

## Troubles généraux

Olivier Bouchaud

### Fièvre au retour

La survenue d'une fièvre est l'un des motifs de consultation les plus fréquents parmi les problèmes de santé survenant après un séjour en zone tropicale. Même si cette fièvre peut n'avoir aucun rapport avec le séjour à l'étranger, le premier réflexe est d'envisager les maladies possiblement liées à ce séjour, en premier lieu desquelles le paludisme du fait de son caractère potentiellement léthal.

L'orientation étiologique se fait souvent dès l'interrogatoire. Les principales informations à recueillir sont décrites dans le tableau 7.1. Le bilan biologique « minimal » est indiqué dans le tableau 7.2.

Les principales étiologies à envisager sont indiquées dans la figure 7.1 avec leurs éléments essentiels pour le diagnostic et le traitement. Le raisonnement

**Tableau 7.1**

**Principales données anamnestiques dans le bilan d'une fièvre au retour d'une zone tropicale et intérêt d'orientation**

Lieu, durée du séjour et conditions de voyage	Évaluation des risques, zone d'endémie palustre ?
Prise d'une chimioprophylaxie antipalustre	N'élimine pas le diagnostic de paludisme ++ Faux négatif possible sur le frottis-goutte épaisse
Vaccinations	Certaines maladies cibles peu probables (ex. : hépatite A)
Début des symptômes et date d'apparition par rapport au retour	Compatibilité avec les durées habituelles d'incubation
Durée d'évolution	Élément pronostique
Type de la fièvre (hectique, en plateau...)	Fièvre palustre habituellement hectique
Signes d'accompagnement (diarrhée, céphalées, myalgies, éruption cutanée...)	Diarrhée : infection entérique ou paludisme (enfants ++); myalgies : paludisme, dengue, virose; éruption : dengue
Prise d'un autotraitement antipalustre (ou autre)	Faux négatif possible sur le frottis-goutte épaisse

diagnostique doit faire envisager en premier lieu et systématiquement le paludisme puis les maladies cosmopolites à potentiel évolutif sévère. Une fois ces diagnostics (provisoirement) écartés, les autres étiologies « tropicales » peuvent être envisagées avant d'évoquer un syndrome grippal banal. À tout moment le

**Tableau 7.2**

**Bilan biologique « minimal » dans le bilan d'une fièvre au retour d'une zone tropicale et intérêt d'orientation diagnostique**

NFS	Hyperleucocytose : infection bactérienne, amibiase tissulaire Leuco- ou normopénie : dengue, virose, paludisme Thrombopénie : paludisme ++, dengue ++, virose Anémie : paludisme (en règle minime sauf formes graves)
ALAT	Si très élevées : hépatite virale (A notamment)
Bilirubine	Si fraction libre élevée : paludisme (hémolyse)
Frottis-goutte épaisse	Affirmation de paludisme
Hémocultures	Infections bactériémiques : typhoïde, etc.
Bandelette urinaire (femmes ++)	Infection urinaire haute probable si positive

diagnostic de paludisme doit être reposé sachant que, dans le doute, et malgré la négativité du frottis-goutte épaisse, il est admis qu'un traitement antipalustre présomptif est licite (cf. fiche maladie *paludisme*, p. 198).

## Asthénie

Une fatigue au retour de zone tropicale doit s'interpréter selon qu'elle est isolée ou associée à d'autres symptômes. Dans ce dernier cas, c'est en général ces autres symptômes plus spécifiques qui vont mettre sur la voie.

Lorsqu'elle est isolée, l'interprétation en est beaucoup plus délicate car si les causes « fonctionnelles » ou psychosomatiques sont fréquentes (« dépression » du retour prenant parfois des proportions importantes soit réactionnelle à des situations vues sur place difficiles à supporter, soit liée au fait de replonger dans les contraintes multiples de la vie « habituelle » après avoir goûté à un mode de vie plus confortable), il ne faut pas passer à côté de causes organiques. Il est important dans cette situation de rechercher un problème, notamment infectieux, résolutif mais survenu dans les semaines précédentes.

Parmi ces causes organiques, dont il n'est pas possible de dresser ici une liste exhaustive tant elles sont potentiellement nombreuses, il est important d'avoir quelques diagnostics en tête à évoquer systématiquement :

- paludisme : à évoquer de principe. Un paludisme « décapité » par une prophylaxie mal prise ou inadéquate, ou par un autotraitement à dose ou efficacité insuffisante, peut pendant quelque temps ne s'exprimer que par une sensation de malaise et de fatigue sans fièvre. De même au décours d'un paludisme, une asthénie peut persister plusieurs semaines voire mois après un traitement bien conduit en l'absence de toute rechute. Il n'y a là aucun traitement spécifique complémentaire à apporter ;

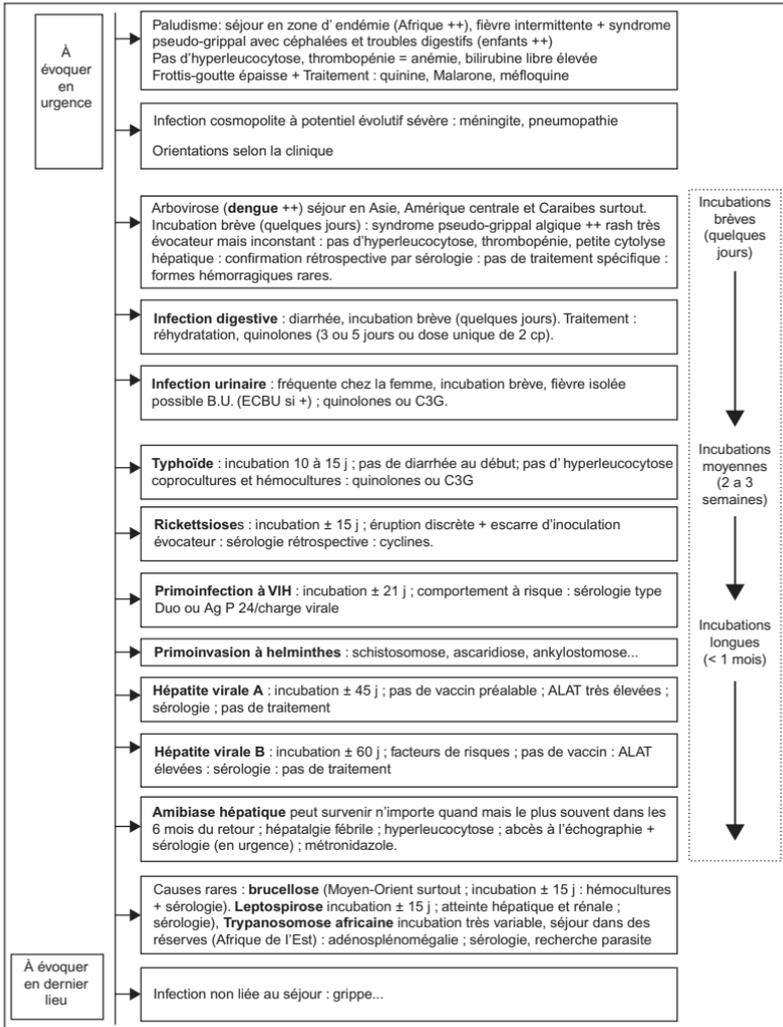


Figure 7.1

### Principales étiologies à envisager devant une fièvre au retour d'une zone tropicale, avec leurs éléments essentiels pour le diagnostic et le traitement.

La liste des étiologies possibles n'est pas exhaustive et les informations fournies sont schématiques.

- syndrome post-dengue et autres syndromes post-viraux : il s'agit d'un tableau d'asthénie chronique, parfois très handicapante et d'évolution fluctuante, qui peut persister plusieurs semaines ou mois après l'épisode initial aigu (qui a pu d'ailleurs passer plus ou moins inaperçu). Ces tableaux se rapprochent du

syndrome d'asthénie chronique pour lequel des causes infectieuses et notamment virales cosmopolites ont été évoquées ;

- parasitoses digestives (notamment giardiase) ;
- effet secondaire d'un médicament (antipaludiques notamment, comme la méfloquine et l'association chloroquine-proguanil).

## Troubles digestifs

Olivier Bouchaud

### Diarrhées aiguës

La diarrhée est un des problèmes de santé les plus fréquemment rencontrés par le voyageur.

L'étiologie principale en est la diarrhée du voyageur (turista), traitée p. 119. Parmi les diagnostics différentiels, il faut évoquer les effets secondaires des antipaludiques, de fréquence difficile à évaluer, et surtout de diagnostic de certitude difficile à affirmer. Il faut également penser aux diarrhées accompagnant une infection autre qu'entérique au premier rang desquelles vient le paludisme particulièrement chez les enfants et ce, d'autant plus qu'ils sont jeunes. Il est donc capital devant toute gastroentérite fébrile, de considérer le diagnostic de paludisme en premier lieu (frottis-goutte épaisse obligatoire) avant d'envisager toute autre étiologie, notamment celle de la turista. Le lien entre entérite infectieuse et syndrome du côlon irritable est maintenant établi.

### Diarrhées chroniques

Les diarrhées chroniques ou diarrhées persistantes sont des diarrhées qui durent plus de 3 à 4 semaines.

Elles représentent environ 2 % des diarrhées du voyageur.

Tout comme les diarrhées aiguës, leur bilan étiologique est souvent décevant et elles n'entraînent que rarement un retentissement sur l'état général : dans ce cas, les explorations doivent être réalisées rapidement.

Parmi les causes infectieuses, les parasites (*Giardia* le plus souvent, plus rarement amibes ou protozoaires dits émergents, tels que *Isospora belli*, cryptosporidies, microsporidies, cyclopora...) sont plus fréquemment retrouvés que les causes bactériennes.

En l'absence d'étiologie retrouvée, on peut évoquer des modifications de la flore intestinale, cadre nosologique peu validé, pouvant entraîner des troubles digestifs durant plusieurs mois avant que les choses ne rentrent progressivement dans l'ordre.

Le problème principal posé par ces diarrhées chroniques est la décision ou non d'entreprendre un bilan exploratoire avec coloscopie pour rechercher une cause organique (colite inflammatoire, polypose, cancer colique...) révélée par une entérite infectieuse initiale ou la rare sprue tropicale (séjour prolongé surtout asiatique, anémie macrocytaire, syndrome de malabsorption, efficacité d'une antibiothérapie large spectre et de l'acide folique).

En pratique, il est logique de commencer les explorations dans tous les cas par des examens coprologiques comprenant une coproculture et deux à trois examens parasitologiques des selles espacés de plusieurs jours (en précisant la recherche des protozoaires émergents). Devant la négativité de cette exploration coprologique, on peut tenter un traitement d'épreuve associant une quinine (traitement minute de 2 cp ou 1 cp matin et soir pendant 3 à 5 jours), ou de l'azitromycine (1 g en monodose), à du métronidazole (250 mg 3 fois/j pendant 7 jours). En cas de persistance de la diarrhée, on peut alors discuter une coloscopie qui est réalisée d'autant plus facilement que le patient est plus âgé, qu'il a des signes d'accompagnement et, notamment, un retentissement sur l'état général ou qu'il a des antécédents personnels ou familiaux.

Chez les sujets jeunes, le lien entre les diarrhées du voyageur et les colites inflammatoires, sans être prouvé, a été évoqué par plusieurs auteurs, l'entérite infectieuse initiale pouvant être le phénomène princeps du mécanisme inflammatoire local.

### Nausées et troubles dyspeptiques ; constipation

Ces symptômes sont également fréquents chez le voyageur, qu'ils soient isolés ou associés à une diarrhée. Leur caractère non spécifique est très lié à une dimension psychogène qui rend difficile leur prise en compte dans des cadres nosologiques bien précis.

Trois champs étiologiques peuvent cependant être évoqués :

- gastroentérite avec composante gastritique principale (durée brève, début brutal, odeur « œufs pourris » de l'haleine...) ou gastrite irritative (alimentation épicée...);
- effets secondaires de médicaments, notamment antipaludiques préventifs (méfloquine/Lariam®, chloroquine + proguanil/Savarine®...);
- parasites intestinaux : helminthes (ascaris, ankylostome...), *Giardia*...

Devant la persistance des symptômes, le bilan étiologique minimum comporte donc une numération formule (recherche d'hyperéosinophilie) et des examens parasitologiques des selles.

La constipation est paradoxalement aussi fréquente que la diarrhée. Liée aux modifications des habitudes alimentaires, elle rentre dans l'ordre le plus souvent au retour, mais peut nécessiter un traitement symptomatique (lactulose...).

### Extériorisation d'un vers

L'extériorisation d'un vers est un événement fréquent en zone tropicale qui s'observe régulièrement chez le voyageur. Il survient soit isolément, soit associé à des troubles digestifs, voire des signes généraux (essentiellement chez l'enfant en zone d'endémie, dans les cas d'infestation massive).

En dehors de l'ascaris qui peut s'extérioriser également par la bouche lors d'efforts de vomissement (quasiment exclusivement chez l'enfant avec infestation massive en zone tropicale), les vers sont extériorisés par l'anus, soit isolément (ascaris), soit avec des selles (oxyures, notamment).

Leur reconnaissance est en règle facile selon leur forme et surtout leur taille (tableau 7.3).

**Tableau 7.3**  
**Caractéristiques des vers pouvant s'extérioriser**

Taille et aspect du ver	Parasites	Épidémiologie	Traitements
15 à 30 cm	Ascaris	Répartition mondiale Transmission féco-orale Fréquente	Albendazole (Zentel®) 400 mg/j en 1 fois ou pendant 3 jours
3 à 5 cm	Trichocéphale ( <i>Trichuris trichura</i> )	Fréquent en zone endémique Rare chez le voyageur	Albendazole (Zentel®) 400 mg/j pendant 3 jours
2 à 10 mm	Oxyure ( <i>Enterobius vermicularis</i> )	Très fréquent en zone endémique Transmission féco-orale	Albendazole (Zentel®) 400 mg/j en une prise à renouveler 15 jours plus tard
	<i>Capillaria philippinensis</i>	Asie du Sud-Est, Japon, Philippines, Égypte, Iran Rare chez les voyageurs Ingestion de poissons d'eau douce crus ou mal cuits	Albendazole (Zentel®) 400 mg/j pendant 3 semaines
Anneaux plats	Ténia ( <i>Taenia saginata</i> et <i>solium</i> )	Répartition mondiale Consommation de viande de bœuf ( <i>Taenia saginata</i> ) ou de porc ( <i>T. solium</i> ) mal cuite	Praziquantel (Biltricide®) 10 mg/kg en prise unique
	Bothriocéphale	Zones froides et tempérées (hémisphère nord) Consommation de poissons d'eau douce crus	

## Atteinte cutanée et des phanères

Paul-Henri Consigny

Les consultations pour des symptômes dermatologiques sont fréquentes au retour d'un voyage, que ces derniers s'intègrent dans le cadre d'une dermatose commune sans rapport avec le voyage, d'une maladie infectieuse aiguë, le plus souvent fébrile, ou qu'ils surviennent isolément, proches ou à distance du retour. Parmi les premiers, on retrouve surtout les éruptions cutanées généralisées, symptomatiques d'une infection virale, bactérienne, parasitaire, voire d'origine allergique. Parmi les derniers, moins fréquemment en contexte fébrile, on retrouve les éruptions cutanées localisées, les ulcérations « tropicales » d'origine bactérienne, fongique, parasitaire, plus rarement virale ou allergique. Les atteintes isolées du cuir chevelu et des phanères sont essentiellement d'origine fongique.

*Démarche diagnostique* : les atteintes cutanées observées au retour de voyage peuvent être d'origine tropicale, mais dans une grande partie des cas, elles restent en rapport avec des dermatoses communes éventuellement préexistantes (eczéma, urticaire, psoriasis, lichen...) et sans rapport avec le voyage.

## Éruption cutanée

Les éruptions cutanées généralisées s'intègrent le plus souvent dans un contexte de maladie infectieuse aiguë virale, bactérienne ou parasitaire, en général fébrile, ou subaiguë, ou d'allergie médicamenteuse. L'orientation diagnostique se fait sur la présence d'une fièvre, d'un prurit ou de certaines caractéristiques sémiologiques dermatologiques (purpura, maculopapules, vésiculopustules) : elle est résumée dans le tableau 7.4.

Les éruptions cutanées localisées, très polymorphes, s'intègrent en général dans un contexte de maladie infectieuse ou de réaction à un agent externe (insecte, médicament, soleil...). L'orientation diagnostique se fait sur les éléments sémiologiques dermatologiques, la topographie des lésions et sur les éléments associés anamnestiques et épidémiologiques : elle est résumée dans le tableau 7.5.

**Tableau 7.4**

### Orientation diagnostique devant une éruption cutanée généralisée

Caractéristiques	Étiologies : moyen diagnostique	
En contexte fébrile	Prurigineuse	Helminthose en phase d'invasion <sup>(1)</sup> (urticaire) : <i>sérologie</i>
		Toxidermie (syndrome d'hypersensibilité médicamenteuse) : <i>clinique</i>
		Hépatite virale (urticaire) : <i>sérologie</i>
	Purpurique ou à composante purpurique	Méningococcémie aiguë (purpura fulminans) : <i>hémocultures et ponction lombaire</i>
		Rickettsioses : <i>sérologie</i>
		Dengue et arboviroses, fièvres hémorragiques : <i>sérologie</i>
Maculopapuleuse, rash cutané	Origine virale : dengue ou autres arboviroses, fièvre hémorragique virale, mononucléose infectieuse, CMV <sup>(2)</sup> , primo-infection à VIH <sup>(2)</sup> , rougeole, rubéole <sup>(2)</sup> , roséole, entéroviroses, parvovirose B19 <sup>(2)</sup> : <i>sérologie</i>	
	Origine bactérienne : rickettsioses : <i>sérologie</i> ; syphilis secondaire <sup>(2)</sup> : <i>sérologie</i> ; scarlatine : ± prélèvement de gorge ; leptospirose : <i>sérologie</i> ; fièvre typhoïde : hémocultures ; syndrome toxico-infectieux staphylococcique	

(Suite)

**Tableau 7.4 (Suite)**

Caractéristiques		Étiologies : moyen diagnostique
		Origine parasitaire : trichinellose : <i>sérologie</i> ; toxoplasmose <sup>(2)</sup> : <i>sérologie</i> ; trypanides de la trypanosomiase africaine : <i>frottis sanguin, ganglionnaire,</i> <i>sérologie</i> ; helminthose en phase d'invasion <sup>(1)</sup> : <i>sérologie</i>  Maladie de Kawasaki : <i>histologie</i>  Allergie médicamenteuse : <i>clinique</i>
	Vésiculeuse ou pustuleuse	Varicelle : <i>clinique</i>  Formes papulovésiculeuses de certaines rickettsioses : <i>sérologie</i>  Monkeypox virose, vaccine : <i>virologie</i>  Toxidermie (pustulose exanthématique aiguë généralisée) : <i>clinique</i>
Sans contexte fébrile	Prurigineuse	Gale sarcoptique : <i>recherche de sarcoptes à la base des sillons</i>  Onchocercose (gale filarienne) : <i>recherche de microfilaries à la biopsie cutanée exsangue</i>  Miliaire sudorale (« bourbouille ») : <i>clinique</i>  Tréponématose endémique (pinta) : <i>sérologie</i>
	Non prurigineuse	Syphilis secondaire (roséole, syphilides) : <i>sérologie</i>  Tréponématoses endémiques (Pian, Béjel) : <i>sérologie</i>  Allergie médicamenteuse

<sup>(1)</sup> Helminthoses avec phase d'invasion : bilharziose (schistosomose), distomatose, ascarirose, ankylostomose, toxocarose...<sup>(2)</sup> À éliminer systématiquement chez une femme enceinte ou en cas de grossesse dans l'entourage.

**Tableau 7.5****Orientation diagnostique devant une éruption cutanée localisée**

Caractéristiques		Étiologie : diagnostic positif
Prurigineuse, avec trajet serpigneux		<i>Larva migrans</i> cutanée (larbich) : <i>clinique</i> (cahier couleur : figure 7.2)  <i>Larva migrans</i> gnathostomienne : <i>clinique + sérologie</i> (cahier couleur : figure 7.3)  <i>Larva currens</i> (anguillulose) : <i>examen parasitologique des selles avec méthode de Baermann</i>  Myiase rampante : <i>clinique</i>

(Suite)

Tableau 7.5 (Suite)

Caractéristiques		Étiologie : diagnostic positif
Prurigineuse, sans trajet serpiginieux		Dermatite des nageurs : <i>clinique</i> (cahier couleur : figure 7.4)
Érythématosquameuse		Pytiliasis versicolor : <i>clinique ou mycologique</i>
		Dermatophytie sur peau glabre (herpès circiné) : <i>examen mycologique, culture sur Sabouraud</i>
		Érythrasma : <i>examen direct, culture</i>
		Syphilides palmoplantaires : <i>sérologie</i>
Touchant les plis	Aspect érythématosquameux	Intertrigo dermatophytique (pied d'athlète, eczéma marginé de Hébra) : <i>examen mycologique, culture sur Sabouraud</i>
	Aspect érythémato-suintant	Intertrigo à <i>Candida</i> : <i>examen mycologique, culture sur Sabouraud</i>
Érythémateuse localisée		Infection bactérienne à pyogènes (érysipèle) : <i>clinique</i>
		Érythème chronique migrant (maladie de Lyme) : <i>clinique dans un contexte de morsure de tique, sérologie</i>
		Maladies d'inoculation : rouget du porc (érysipéloïde), pasteurellose (douleur +++ ) : <i>examen direct, culture</i>
		Allergie médicamenteuse (érythème pigmenté fixe) : <i>clinique</i>
Papulonodulaire		Leishmaniose cutanée : <i>examen direct, culture</i> (cahier couleur : figure 7.5)
		Trypanosomose africaine (trypanome d'inoculation) : <i>frottis, sérologie</i>
		Mycoses profondes : histoplasmose, sporotrichose... : <i>examen mycologique, culture sur Sabouraud</i>
		Mycobactérioses cutanées ( <i>M. marinum</i> ...) : <i>examen direct (Ziehl), culture sur Löwenstein</i>
		Tungose (puce chique) : <i>clinique (extraction)</i> (cahier couleur : figure 7.6)
		Piqûre d'insecte : <i>clinique</i>
Vésiculeuse et/ou bulleuse		Dermatoses vésicantes de contact (coléoptère, papillonite) : <i>clinique</i>
		(Photo)phytodermatoses : <i>clinique</i>
		Herpès cutané : <i>cytodiagnostic, culture virale</i>

(Suite)

**Tableau 7.5 (Suite)**

Caractéristiques		Étiologie : diagnostic positif
Verruqueuse	De petite taille	Pian (pianomes) : <i>sérologie</i> Histoplasmose : <i>examen direct, culture sur Sabouraud</i>
	De grande taille	Chromomycose : <i>examen direct, culture sur Sabouraud</i>
Anesthésique ou hypoesthésique		Lèpre : <i>examen direct (Ziehl)</i> (cahier couleur : figure 7.7)

## Ulcération cutanée

Les ulcérations cutanées orientent soit vers l'évolution de lésions initialement papuleuses ou papulonodulaires, d'évolution en général traînante (ex. : leishmaniose), soit de lésions primitivement vésiculeuses, bulleuses, localisées ou généralisées (ex. : varicelle). Dans la situation d'ulcérations chroniques, le diagnostic est souvent apporté par une biopsie cutanée avec analyse histologique et mise en culture sur différents milieux (pour bactériologie, mycobactériologie, mycologie, parasitologie [leishmaniose]). L'orientation diagnostique devant une ulcération cutanée, croûteuse ou non, est résumée dans le tableau 7.6, à l'exclusion

**Tableau 7.6**

### Orientation diagnostique devant une ulcération cutanée

Caractéristiques	Étiologies : moyen diagnostique
De petite taille (furonculoïde : papulonodule ulcéré ou ulcécroûteux)	Pyodermite à staphylocoque ou streptocoque (furoncle, impétigo, ecthyma) : <i>examen bactériologique</i>
	Leishmaniose cutanée : <i>examen direct et culture</i> (cahier couleur : figure 7.8)
	Mycétome fongique ou bactérien (présence de fistules multiples) : <i>ponction, examen des grains</i>
	Mycoses profondes : histoplasmose, sporotrichose... : <i>examen direct et culture sur milieu de Sabouraud</i>
	Myiase furonculoïde : <i>extraction de la larve</i> (cahier couleur : figure 7.9)
	Dracunculose (orifice laissant passer le ver) : <i>extraction progressive du ver</i>
	Chancre syphilitique <sup>(1)</sup> : <i>examen direct au microscope à fond noir</i>
	Charbon (± associé à un syndrome infectieux sévère) : <i>examen bactériologique, culture</i>
	Diphthérie cutanée : <i>examen bactériologique, culture</i>
	Tularémie : <i>sérologie</i>
	Pian, bétel (au stade de gomes cutanées tardives) : <i>sérologie</i>

(Suite)

**Tableau 7.6 (Suite)**

Caractéristiques	Étiologies : moyen diagnostique
De grande taille	Ulcère de Buruli et autres mycobactérioses : examen direct (Ziehl) et culture sur milieu de Löwenstein
	Leishmaniose cutanée : <i>examen direct, culture</i>
	Mycoses profondes : histoplasmose, sporotrichose... : <i>examen direct, culture sur Sabouraud</i>

des causes primitivement vésiculeuses, bulleuses ou pustuleuses (citées dans les tableaux 7.4 et 7.5).

## Atteinte des phanères

En dehors des causes non infectieuses, la pathologie du cuir chevelu, des ongles, des poils reste une pathologie principalement d'origine fongique : l'orientation clinique est confirmée ultérieurement par l'examen mycologique (direct, culture). L'orientation diagnostique devant une atteinte isolée des phanères, ongles, cheveux ou poils, est résumée dans le tableau 7.7.

**Tableau 7.7**

### Orientation diagnostique devant une atteinte des phanères

Phanère atteint	Caractéristique	Étiologie : moyen diagnostique
Cuir chevelu	Grandes plaques d'alopecie peu nombreuses	Teignes tondantes microsporiques : <i>mycologie</i> <sup>(1)</sup>
	Petites plaques d'alopecie en grand nombre	Teignes tondantes trichophytiques : <i>mycologie</i> <sup>(1)</sup>
	Alopecie avec « godets » et croûtes malodorantes	Teigne favique : <i>mycologie</i> <sup>(1)</sup>
	Macarons inflammatoires suppuratifs Alopecie en clairière Présence d'ectoparasites ou d'œufs sur le cheveu	Teigne inflammatoire (kéryon) : <i>mycologie</i> <sup>(1)</sup> Syphilis secondaire : <i>sérologie</i> Pédiculose du cuir chevelu : <i>clinique</i>
Ongles	Atteinte unguéale distale	Onychomycose dermatophytique : <i>mycologie</i> <sup>(1)</sup> Onychomycose à moisissures (scytalidiose) <sup>(1)</sup>
	Atteinte unguéale proximale avec périonyxis	Onychomycose candidosique <sup>(1)</sup> : <i>mycologie</i>
Atteinte des poils	Macarons inflammatoires suppuratifs	Teigne inflammatoire (kéryon) de la barbe <sup>(1)</sup>
	Présence de nodosités sur le poil	Piedra noire, blanche <sup>(1)</sup>
	Présence d'ectoparasites à la base du poil	Phtiriose du pubis : <i>clinique</i>

<sup>(1)</sup> Diagnostic mycologique direct et culture sur milieu de Sabouraud.

## Infections génito-urinaires et suspicion d'infection sexuellement transmissible

Sophie Odermatt-Biays

### Infections urinaires

Les infections urinaires (cystite, prostatite, urétrite, pyélonéphrite) ne sont pas spécifiques des tropiques, à l'exception des manifestations génito-urinaires de la bilharziose à *Schistosoma haematobium* où les complications infectieuses sont une des expressions courantes de la parasitose (cf. fiche maladie, p. 109). Les hématuries associées à des urines troubles doivent faire systématiquement évoquer cette parasitose (ainsi que la tuberculose urinaire).

Chez les voyageuses, la conjonction des troubles digestifs, d'une hygiène parfois mise à mal et de la déshydratation, liée soit au séjour tropical, soit à la sécheresse de l'air dans les cabines d'avion, explique la fréquence des infections urinaires, notamment hautes, dans les jours suivant le retour ou pendant le séjour.

### Infections sexuellement transmissibles (IST)

Les IST sont fréquentes en zone tropicale et pas rares chez le voyageur.

Toute infection génitale haute (salpingite, prostatite ou épидидymite) ou basse (urétrite, cervicite, ulcération génitale...) doit faire suspecter une infection sexuellement transmise. Toute infection sexuellement transmise doit faire rechercher systématiquement une infection simultanée par une autre IST et surtout par le VIH. En effet, une IST multiplie par deux à dix le risque de transmission du VIH.

La confirmation d'une IST se fait par l'identification de l'agent pathogène en cause par une analyse de laboratoire. Cette confirmation est importante pour un suivi épidémiologique et l'étude des résistances aux antibiotiques, mais n'est pas absolument nécessaire pour la prise en charge de chaque patient.

L'Organisation mondiale de la santé préconise, dans les pays en voie de développement, une méthode permettant le diagnostic et le traitement des IST sans recourir aux examens de laboratoire : il s'agit de l'approche syndromique. Dans cette approche, tous les micro-organismes qui peuvent être à l'origine de ces syndromes sont traités simultanément. Des algorithmes ont été développés pour les syndromes suivants :

- écoulement urétral ou vaginal ;
- ulcérations génitales/bubon inguinal ;
- tuméfaction du scrotum ;
- douleur abdominale basse ;
- conjonctivite du nouveau-né.

Dans les pays développés, les traitements probabilistes sont recommandés pour les urétrites et les cervicites non compliquées après un prélèvement bactériologique. Pour chaque patient, et ceci quels que soient l'IST et son lieu de prise en charge, en plus de la prescription de médicaments, il convient de le sensibiliser pour :

- changer de comportement (utilisation systématique des préservatifs, privilégier un partenaire sexuel unique) ;
- obtenir son accord pour prendre en charge ses partenaires ;
- proposer de le revoir après une semaine s'il n'y a pas d'amélioration ;

- assurer la confidentialité du diagnostic ;
- proposer systématiquement les tests VIH, de l'hépatite B, de l'hépatite C et de la syphilis ;
- proposer de contrôler 2 à 3 mois plus tard la sérologie VIH si elle est initialement négative et de le vacciner contre l'hépatite B si la sérologie est négative.

### Écoulement urétral

Chez un homme, un écoulement urétral a deux étiologies principales : l'urétrite à gonocoques (*Neisseria gonorrhoeae*) ou à *Chlamydiae* (*Chlamydia trachomatis*). Le trichomonas (*Trichomonas vaginalis*) peut également être en cause mais sans conséquences graves. L'écoulement de pus par le méat urétral peut être spontané ou être retrouvé par pression du gland. L'urétrite à gonocoques, dans les formes typiques, est très symptomatique avec une dysurie, des brûlures mictionnelles intenses et un écoulement urétral purulent et abondant survenant après une incubation courte (2 à 5 jours). L'urétrite à *Chlamydiae* est beaucoup plus fréquente mais beaucoup moins symptomatique et passe même inaperçue dans plus de 50 % des cas. En pratique, l'interrogatoire et l'examen clinique permettent rarement de différencier ces trois étiologies. De plus, les co-infections ne sont pas rares.

#### Diagnostic de confirmation

En cas d'urétrite, l'examen microscopique d'un frottis des sécrétions urétrales montre la présence de plus de cinq polynucléaires par champ au grossissement  $\times 1000$ . La coloration de Gram peut permettre de mettre en évidence des gonocoques (diplocoques Gram négatif). En cas de gonococcie, la culture apporte un diagnostic de certitude. La mise en évidence des *Chlamydiae* est plus difficile et coûteuse, car elle nécessite une mise en culture ou une identification par *polymerase chain reaction* (PCR).

#### Stratégie de traitement (tableau 7.8)

Le traitement associe un antibiotique antigonococcique et un anti-*Chlamydiae*. *Neisseria gonorrhoeae* est traité par la ceftriaxone 500 mg IM en dose unique (DU). Les alternatives sont la cefixime *per os* (PO) en DU de 400 mg ou une injection de spectinomycine de 2 g IM en cas d'allergie aux bêta-lactamines. Les *Chlamydiae*, bactéries intracellulaires, se traitent préférentiellement par 1 g d'azithromycine PO en DU. Les alternatives sont la doxycycline PO à raison de 200 mg/j divisé en 2 prises (div2) pendant 7 jours, l'érythromycine (femme enceinte) PO à la dose de 2 g/j divisés en 4 prises pendant 7 jours.

Si, après une semaine, l'écoulement persiste alors que le traitement a été bien suivi et qu'un risque de réinfection peut être écarté, un traitement spécifique est entrepris en fonction des résultats des prélèvements et de l'antibiogramme. Un traitement contre les trichomonas peut s'avérer nécessaire avec 2 g de métronidazole PO en DU.

### Écoulement vaginal

L'écoulement vaginal peut être dû, comme une urétrite masculine, à une infection par gonocoques, *Chlamydiae* ou trichomonas. Cependant ces étiologies ne sont

**Tableau 7.8**  
**Traitement des infections sexuellement transmises**

IST	Traitement, premier choix	Traitement alternatif
Gonococcie	Ceftriaxone <sup>(1)</sup> IM 500 mg  Ceftriaxone IM 50 mg/kg (nouveau-né)	Céfixime PO 400 mg DU Spectinomycine <sup>(1)</sup> IM 2 g Kanamycine
Infection à <i>Chlamydiae</i>	Azithromycine PO 1 g DU Doxycycline 100 mg 2 fois/j pendant 7 jours  Érythromycine (nouveau-né)	Érythromycine <sup>(1)</sup> PO 2 g/j (4 prises) pendant 7 jours Amoxicilline <sup>(1)</sup> Ofloxacine Tétracycline
Lymphogranulome vénérien	Doxycycline Érythromycine <sup>(1)</sup>	Tétracycline
Syphilis précoce	Benzathine-benzylpénicilline <sup>(1)</sup> 2,4 millions UI en IM DU en 2 sites d'injection	Procaine pénicilline Doxycycline PO 100 mg 2 fois/j pendant 15 jours Tétracycline Érythromycine <sup>(1)</sup>
Chancre mou	Ciprofloxacine Érythromycine <sup>(1)</sup> Azithromycine	Ceftriaxone <sup>(1)</sup>
Herpès génital	Aciclovir <sup>(1)</sup> PO 200 mg 5 fois/j pendant 5 jours Valaciclovir PO 2 g/j (1 ou 2 prises) pendant 7 jours Famciclovir PO 750 mg/j (3 prises) pendant 7 jours	Les posologies peuvent être doublées chez le patient VIH +
Condylomes acuminés	Podophylline Cryothérapie	
Granulome inguinal (donovanose)	Doxycycline PO 100 mg 2 fois/j Azithromycine PO 1 g, puis 500 mg/j jusqu'à guérison	Érythromycine <sup>(1)</sup> Tétracycline Sulfaméthoxazole-triméthoprime
Vaginose bactérienne	± Métronidazole <sup>(1)</sup>	Gel métronidazole <sup>(1)</sup> , clindamycine crème vaginale
Trichomonase	Métronidazole <sup>(1)</sup> PO 2 g DU Tinidazole	
Candidose	Clotrimazole <sup>(1)</sup> ovules Miconazole <sup>(1)</sup> ovules Fluconazole	Nystatine <sup>(1)</sup> 100 000 UI cp gynéco

<sup>(1)</sup> Molécules pouvant être utilisées pendant la grossesse sauf au 1<sup>er</sup> trimestre pour le métronidazole.

Sources : Guide OMS pour la prise en charge des maladies sexuellement transmissibles, 2005, [www.who.int/reproductive-health/publications/fr/mngt\\_stis/guidelines.fr.pdf](http://www.who.int/reproductive-health/publications/fr/mngt_stis/guidelines.fr.pdf)  
[www.afssaps.fr/Infos-de-securite/Mises-au-point/Traitement-antibiotique-probabiliste-des-uretrites-et-cervicites-non-complicuees/\(language\)/fre-FR](http://www.afssaps.fr/Infos-de-securite/Mises-au-point/Traitement-antibiotique-probabiliste-des-uretrites-et-cervicites-non-complicuees/(language)/fre-FR)

pas les seules et une vaginite bactérienne, une candidose ou un écoulement vaginal physiologique peuvent aussi être en cause. Après des prélèvements vaginaux et cervicaux, un traitement probabiliste est recommandé, selon l'approche syndromique, sur l'examen clinique :

- en présence d'une cervicite, définie cliniquement par un écoulement muco-purulent par le col, des érosions cervicales, des métrorragies ou saignements lors des rapports sexuels :
  - avec des annexes non douloureuses, le traitement simultané pour *Chlamydiae* et gonocoques est entrepris,
  - avec des annexes douloureuses, la salpingite est prise en charge différemment selon le risque d'IST ou les antécédents immédiats d'accouchement ou d'avortement :
    - IST : traitement simultané pour *Chlamydiae* et gonocoques associé à du métronidazole à raison de 1 g/jour en 2 prises pendant 14 jours,
    - après accouchement ou avortement : amoxicilline (ou céphalosporine) associée à gentamicine et métronidazole ;
- en l'absence de cervicite, la vaginite est traitée par :
  - métronidazole PO à raison de 2 g en dose unique (DU) si l'écoulement est abondant (vaginite bactérienne ou à trichomonas),
  - ou clotrimazole intravaginal 500 mg en DU si écoulement blanchâtre grumeleux (candidose vaginale).

### Ulcérations génitales

En dehors de leur situation sur les organes génitaux externes, les ulcérations génitales peuvent être difficiles à repérer. Chez l'homme, elles peuvent se dissimuler sous le prépuce. Chez la femme, elles peuvent se situer sur le col ou la paroi du vagin.

Les ulcérations génitales ont cinq étiologies principales : la syphilis (*Treponema pallidum*), le chancre mou (*Haemophilus ducreyi*), le granulome inguinal (donovanose, *Calymmatobacterium granulomatis*), la lymphogranulomatose vénérienne (*Chlamydia trachomatis*) et l'herpès (virus *Herpes simplex*). En cas d'ulcération unique ou de quelques ulcérations confluentes, la syphilis (ulcération indolore et indurée, incubation d'environ 3 semaines), le chancre mou et le granulome inguinal sont à discuter. L'approche syndromique propose de traiter la syphilis plus une autre étiologie selon le profil épidémiologique local de ces infections (syphilis et chancre mou ou syphilis et granulome inguinal ou syphilis et lymphogranulomatose vénérienne). L'herpès ne se confond pas : il s'agit de multiples petites érosions sur fond rouge, douloureuses (précédées d'un stade vésiculeux rarement observé). Le patient présente un prurit et rapporte des épisodes identiques antérieurs à moins qu'il ne s'agisse d'une primo-infection.

### Bubon inguinal

Les bubons inguinaux sont des ganglions lymphatiques hypertrophiés. Ils sont douloureux, chauds et sensibles à la palpation. On discute dans ce cas la lymphogranulomatose vénérienne et le chancre mou. Les deux étiologies peuvent être traitées

par la ciprofloxacine PO associé à la doxycycline PO ou à défaut par l'érythromycine. Localement, on peut aspirer par voie transcutanée les ganglions fluctuants.

## Atteinte du foie, de la rate et des ganglions

Paul-Henri Consigny

### Hépatomégalie

L'hépatomégalie observée au retour d'un pays tropical peut s'intégrer dans le cadre d'une maladie infectieuse aiguë fébrile, mais peut être de découverte fortuite chez un patient asymptomatique.

Elle se définit par une hauteur hépatique supérieure à 11 cm sur la ligne médio-claviculaire. Un débord hépatique peut être observé en cas de ptose hépatique.

*Démarche diagnostique.* Très souvent, le contexte clinique permet de donner une première orientation étiologique :

- contexte fébrile, aigu ou subaigu, éventuellement évocateur d'une étiologie particulière ;
- contexte de chronicité, avec hépatomégalie isolée ou associée à d'autres éléments cliniques d'orientation (hypertension portale, splénomégalie...).

Les examens biologiques de débrouillage comprennent systématiquement : NFS, VS (ou CRP), transaminases, phosphatases alcalines, gamma-GT, et, en cas de fièvre, frottis sanguin-goutte épaisse et hémocultures.

L'échographie est souvent nécessaire pour préciser les caractéristiques de l'hépatomégalie (homogène, hétérogène, lésion lacunaire...).

D'autres examens peuvent être demandés en fonction du contexte clinique (examen parasitologique des selles et des urines, sérologies...).

### Hépatomégalies fébriles aiguës ou subaiguës

Elles sont dans la grande majorité des cas d'origine infectieuse. Les étiologies sont indiquées dans le tableau 7.9.

### Hépatomégalies chroniques

Dans ce cadre, les étiologies infectieuses sont moins nettement prédominantes, et le contexte fébrile est en général absent, sauf complication surajoutée. Le tableau 7.10 récapitule ces différentes étiologies.

### Splénomégalie

La splénomégalie est une anomalie clinique fréquemment observée au retour d'un pays tropical : elle s'intègre le plus souvent dans le cadre d'une maladie infectieuse aiguë fébrile, tout particulièrement le paludisme, mais peut être une découverte fortuite chez un patient paucisymptomatique.

Elle se définit par la perception de la rate sous le rebord costal gauche (en inspiration uniquement en cas de splénomégalie modérée) : la taille normale de la rate est au maximum de 12 cm.

Parmi les diagnostics différentiels, on retrouve les kystes rénaux, les tumeurs de l'angle colique gauche, les kystes de la tête du pancréas.

**Tableau 7.9**  
**Diagnostic étiologique des hépatomégalies fébriles**

Échographie hépatique	Éléments biologiques d'orientation	Étiologies : diagnostic positif	
Hépatomégalie homogène	Cytolyse +++	Hépatites virales aiguës (A, B, E) : <i>sérologies</i>	
		Leptospirose : <i>sérologie</i>	
		Arboviroses (fièvre jaune), fièvres hémorragiques virales (Lassa...) : <i>sérologie</i>	
	Cytolyse et cholestase variables		Hépatites bactériennes (fièvre Q, brucellose, borréliose récurrente [b.r.], rickettsioses, bartonelloses, syphilis) : <i>sérologie, hémocultures sur milieux spéciaux, frottis sanguin (b.r.)</i>
			Autres « hépatites virales » (EBV, CMV...) : <i>sérologies</i>
			Paludisme : frottis sanguin–goutte épaisse
			Tuberculose hépatosplénique ou disséminée : <i>IDR, radio de thorax, recherche de BK dans les sites accessibles en cas d'atteinte disséminée, biopsie hépatique</i>
			Trypanosomose africaine (en phase lymphatico-sanguine) ou américaine : <i>frottis sanguin–goutte épaisse, ponction ganglionnaire, sérologie</i>
			Mycoses profondes disséminées : histoplasmose américaine ( <i>H. capsulatum</i> ) ou africaine ( <i>H. duboisii</i> ), blastomycoses, coccidioïdomycoses : <i>diagnostic mycologique ou sérologique</i>
			Hémopathies malignes
Pancytopénie		Leishmaniose viscérale : <i>sérologie, leuco-concentration, myélogramme, ponction ganglionnaire</i>	
		Syndrome d'activation macrophagique, primitif ou plus souvent secondaire : ( <i>hypertriglycéridémie</i> ), <i>myélogramme, biopsie médullaire</i>	
Hyperéosinophilie		Bilharziose en phase d'invasion : <i>sérologie</i>	
		Toxocarose ( <i>larva migrans viscérale</i> ) : <i>sérologie</i>	
Hépatomégalie avec image lacunaire	Hyperleucocytose, polynucléose	Abcès hépatique amibien : <i>sérologie</i> Abcès hépatique à pyogène : <i>hémocultures, ponction de l'abcès</i>	
Hépatomégalie hétérogène	Hyperéosinophilie	Distomatose en phase d'invasion : fasciolose ++, opisthorchiose, clonorchiose : <i>sérologie</i>	
	Hémogramme normal ou subnormal	Hépatocarcinome Métastases hépatiques	

**Tableau 7.10**  
**Diagnostic étiologique des hépatomégalies chroniques**

Échographie hépatique	Étiologies : diagnostic positif
Hépatomégalie homogène	Hépatite virale chronique ou cirrhose post-hépatitique : <i>sérologie B, C, delta ; PCR virales</i>
	Fibrose hépatique d'origine parasitaire : - bilharziose, principalement à <i>S. mansoni, japonicum</i> ou <i>mekongi</i> : <i>hyperéosinophilie inconstante, recherche d'œufs dans les selles, biopsie rectale, hépatique, sérologie</i>
	- distomatoses hépatobiliaires (par cirrhose d'origine biliaire) : <i>hyperéosinophilie inconstante, recherche d'œufs dans les selles, sérologie</i>
	Bilharziose à <i>S. haematobium</i> : <i>recherche d'œufs dans les urines, biopsie rectale, sérologie</i>
	Cirrhose, hépatopathie chronique éthylique ou d'autre origine
	Stéatose (alcoolique, de la malnutrition protéino-calorique...), maladies de surcharge, amylose, hémochromatose, thrombose portale, syndrome de Budd-Chiari...
	Maladies systémiques (sarcoïdose...)
	Insuffisance cardiaque droite
Hépatomégalie avec image lacunaire	Hydatidose : <i>aspect à l'imagerie, hyperéosinophilie inconstante, sérologie</i>
	Maladie hépatique polykystique : <i>aspect à l'imagerie</i>
Hépatomégalie hétérogène	Échinococcose alvéolaire : <i>hyperéosinophilie très inconstante, sérologie</i>
	Hépatocarcinome
	Métastase(s) hépatique(s)

Les complications possibles des splénomégalies sont la rupture splénique (qui peut s'observer en situation aiguë comme chronique), et l'hypersplénisme, qui est bien sûr l'apanage des splénomégalies chroniques.

*Démarche diagnostique.* Le plus souvent, le contexte clinique permet de donner une première orientation étiologique :

- contexte fébrile, aigu ou subaigu, éventuellement évocateur d'une étiologie particulière ;
- contexte de chronicité, le plus souvent apyrétique ou peu fébrile, associé éventuellement à d'autres éléments cliniques d'orientation (hypertension portale, hépatomégalie, polyadénopathies...).

### Splénomégalies fébriles aiguës ou subaiguës

Elles sont dans la grande majorité des cas d'origine infectieuse. La cause la plus fréquemment retrouvée reste le paludisme.

Les examens de débrouillage comprennent systématiquement : NFS, VS (ou CRP), transaminases, phosphatases alcalines, frottis sanguin-goutte épaisse et hémocultures. D'autres examens peuvent être demandés en fonction du contexte clinique (sérologie, échographie...). Le tableau 7.11 récapitule étiologies et moyens de diagnostic.

**Tableau 7.11**  
**Diagnostic étiologique des splénomégalies fébriles aiguës ou subaiguës**

	Étiologie	Diagnostic positif
<b>Splénomégalies bactériennes</b>	Fièvre typhoïde	Hémocultures (Sérologie de Widal et Felix)
	Septicémie à pyogènes	Hémocultures
	Endocardite infectieuse	Hémocultures Échographie cardiaque
	Abcès splénique à pyogène	Échographie splénique Hémocultures (Ponction de l'abcès)
	Borréliose récurrente (fièvre récurrente à tique/pou)	Frottis sanguin
	Fièvre Q	Sérologie <i>Coxiella burneti</i> Hémocultures sur milieux spéciaux
	Rickettsioses	Sérologies rickettsioses Hémocultures sur milieux spéciaux Culture de biopsies cutanées
	Bartonellose	Sérologie bartonelloses Hémocultures sur milieux spéciaux
	Leptospirose	Sérologie leptospirose
	Brucellose	Hémocultures Réaction au Rose Bengale Sérologie de Wright
	Syphilis	TPHA–VDRL
	Tuberculose hépatosplénique ou disséminée	IDR, radio du thorax Recherche de BK dans les sites accessibles en cas d'atteinte disséminée Biopsie hépatique
<b>Splénomégalies parasitaires</b>	Paludisme : - accès palustre aigu - paludisme viscéral évolutif (PVE), le plus souvent chez des enfants	Frottis sanguin–goutte épaisse Sérologie <i>P. falciparum</i> (en cas de PVE)
	Leishmaniose viscérale (Kala-Azar)	NFS : cytopénies Sérologie leishmaniose Leuco-concentration (sang) Myélogramme Ponction ganglionnaire
	Bilharziose en phase d'invasion	NFS : hyperéosinophilie Sérologie bilharziose

(Suite)

Tableau 7.11 (Suite)

	Étiologie	Diagnostic positif
	Abcès amibien	Échographie hépatosplénique Sérologie amibienne
	Trypanosomose africaine (en phase lymphatico-sanguine)	Dosage des Ig : hyper-IgM Frottis sanguin (cellules de Mott, trypanosomes) Ponction ganglionnaire Sérologie trypanosomose africaine
	Babésiose	Frottis sanguin
	Toxoplasmose	NFS : syndrome mononucléosique Sérologie toxoplasmose
	Toxocarose ( <i>larva migrans</i> viscérale)	NFS : hyperéosinophilie Sérologie toxocarose
<b>Splénomégalies virales</b>	Mononucléose infectieuse	NFS : syndrome mononucléosique MNI-test Sérologie EBV (IgM anti-VCA)
	Infections à CMV	NFS : syndrome mononucléosique Sérologie CMV
	Rubéole	NFS : syndrome mononucléosique Sérologie rubéole
	Hépatites virales	Transaminases : très élevées NFS : syndrome mononucléosique Sérologie HAV, HBV, HEV
	Infections à VIH	NFS : syndrome mononucléosique Sérologie VIH ARN VIH
<b>Splénomégalies fongiques (le plus souvent dans le cadre d'atteintes disséminées)</b>	Histoplasmosse américaine ( <i>H. capsulatum</i> ), rarement africaine ( <i>H. duboisii</i> )	Diagnostic mycologique ou sérologique
	Blastomycoses	
	Coccidioïdomycose	
<b>Splénomégalies non infectieuses</b>	Hémopathies malignes aiguës ou chroniques	NFS, myélogramme, biopsie médullaire, voire biopsie ganglionnaire...

(Suite)

**Tableau 7.11 (Suite)**

	Étiologie	Diagnostic positif
	Syndrome d'activation macrophagique (primitif ou plus souvent secondaire)	NFS : pancytopénie Biologie : hypertriglycéridémie Myélogramme, voire biopsie médullaire
	Maladies systémiques	

### Splénomégalies chroniques

Dans ce cadre, les étiologies infectieuses sont moins nettement prédominantes et ne s'accompagnent en général pas de fièvre, ce qui n'est pas toujours le cas pour d'autres étiologies, en particulier certaines hémopathies ou maladies systémiques.

Les examens de débrouillage comprennent le plus souvent : NFS, VS, transaminases, phosphatases alcalines, gamma GT et échographie hépatosplénique, et bien souvent examen parasitologique des selles et des urines et sérologie palustre. D'autres examens peuvent être demandés en fonction du contexte clinique (sérologie, myélogramme, électrophorèse de l'hémoglobine...).

Le tableau 7.12 récapitule ces différentes étiologies.

### Adénopathies

*Démarche diagnostique* : dans un premier temps, un examen clinique soigneux détermine le caractère unique ou multiple de l'adénopathie. Il note les caractéristiques sémiologiques des adénopathies (inflammatoires, douloureuses en cas d'infection à pyogène, dures en cas de métastase), leur topographie, ainsi que l'aspect des territoires de drainage (plaie, lymphangite, lésion d'inoculation), la présence d'autres signes cliniques (fièvre, splénomégalie, hépatomégalie), particulièrement en cas de polyadénopathies.

### Adénopathie isolée

Dans cette situation, un foyer infectieux locorégional dans le territoire de drainage de l'adénopathie doit être recherché en priorité, de même qu'une lésion cutanée d'inoculation, particulièrement dans un contexte fébrile. En dehors de ce contexte d'infection bactérienne locorégionale, ou d'une anamnèse d'inoculation (plante, animal...), il est le plus souvent nécessaire de pratiquer des explorations complémentaires (biologie, IDR, sérologie), voire une ponction ou une biopsie ganglionnaire.

Les étiologies à évoquer devant une adénopathie isolée sont récapitulées dans le tableau 7.13.

### Polyadénopathies

Dans ce contexte, un bilan biologique de débrouillage, comportant en particulier une NFS et une VS (ou CRP) est indispensable pour avancer sur le plan diagnostique. La polyadénopathie est en effet alors le plus souvent le témoin d'une infection ou d'une maladie systémique.

En l'absence d'information obtenue à l'aide de ces examens biologiques de base, il est le plus souvent nécessaire de passer à l'étape suivante de la ponction ou de la biopsie ganglionnaire.

**Tableau 7.12****Diagnostic étiologique des splénomégalies chroniques**

	Étiologie	Diagnostic positif
<b>Splénomégalies par hypertension portale (avec hépatomégalie)</b>	Cirrhose post-hépatite virale chronique	Sérologies virales B, C, delta PCR virales (ARN VHC, ADN VHB)
	Fibrose hépatique d'origine parasitaire – Bilharziose (principalement à <i>S. mansoni</i> et <i>S. japonicum</i> ou <i>mekongi</i> )	NFS : hyperéosinophilie inconstante Recherche d'œufs dans les selles Biopsie rectale Biopsie hépatique (mise en évidence de granulomes bilharziens)
	– Distomatose hépatobiliaire (par cirrhose d'origine biliaire)	Recherche d'œufs dans les selles ( <i>Clonorchis</i> , <i>Opisthorchis</i> ) Sérologie distomatose
	Cirrhose éthylique (ou d'autre origine)	
	Syndrome de Budd-Chiari	
	Thrombose portale	
<b>Splénomégalie d'origine hématologique</b>	Hémopathie maligne – Syndrome lymphoprolifératif chronique – Syndrome myéloprolifératif chronique – Leucémie aiguë lymphoblastique ou myéloblastique – Lymphome (hodgkinien ou non)	NFS : anomalies quantitatives ou qualitatives Myélogramme, biopsie médullaire, voire biopsies ganglionnaires
	Hémolyse chronique – Anomalie constitutionnelle du globule rouge, responsable d'hémolyse chronique • Hémo-globinopathie (drépanocytose S ou C, thalassémie...) • Déficit enzymatique (G6PD...) – Anémie hémolytique acquise...	NFS : anémie régénérative Électrophorèse de l'hémoglobine Dosages enzymatiques... Test de Coombs...
<b>Autres splénomégalies d'origine parasitaire (non fébriles)</b>	Bilharziose à <i>S. haematobium</i>	Recherche d'œufs dans les urines

(Suite)

**Tableau 7.12 (Suite)**

	Étiologie	Biopsie rectale
	Hydatidose splénique	Échographie hépatosplénique Sérologie hydatidose
	Splénomégalie palustre hyper-réactive <sup>(1)</sup>	Sérologie palustre (titres très élevés)
<b>Causes rares de splénomégalie</b>	Maladie systémique (sarcoïdose, polyarthrite rhumatoïde, maladie périodique, lupus...)	
	Maladie de surcharge	
	Amylose, hémochromatose	
	Porphyrie	
	Tumeur splénique...	

<sup>(1)</sup> La splénomégalie palustre hyperréactive constitue la grande majorité des cas de « splénomégalie tropicale idiopathique », et se caractérise par : une splénomégalie volumineuse, une augmentation polyclonale des immunoglobulines, particulièrement les IgM, et la réponse lente à un traitement antipaludique. Cette entité s'apparente au paludisme viscéral évolutif.

**Tableau 7.13****Diagnostic étiologique d'une adénopathie localisée**

Cause	Étiologie : diagnostic positif
Bactérienne	Adénite à pyogène
	Adénopathie satellite d'une infection locorégionale : - cervicale : angine, abcès dentaire - inguinale : maladie sexuellement transmissible (syphilis primaire, chancre mou, lymphogranulomatose vénérienne, donovanose, herpès) : <i>examen direct de la lésion génitale, sérologies</i> - plaie chronique, érysipèle sur territoire de drainage
	Maladies d'inoculation : - bartonellose (maladie des griffes du chat) : <i>sérologie</i> - pasteurellose (morsure, griffure animale, piqûre végétale) : <i>culture de pus, hémoculture</i> - tularémie (manipulation de lièvre) : <i>sérologie</i> - sodoku, haverhilliose (morsure de rat) - rouget du porc (contexte professionnel : boucher...) - charbon (manipulation de peaux, laines, os contaminés) : <i>hémoculture, prélèvement de lésion cutanée</i>
	Rickettsiose (adénopathie drainant l'escarre d'inoculation) : <i>sérologie</i>
	Peste bubonique <sup>(1)</sup> : <i>hémoculture, ponction ganglionnaire</i>
	Tuberculose <sup>(1)</sup> : <i>IDR, recherche d'adénopathies profondes, ponction ou biopsie ganglionnaire</i>
	Mycobactérioses atypiques <sup>(1)</sup> (chez l'enfant) : <i>ponction ganglionnaire</i>
	Fongique
Non infectieuse	Métastase ganglionnaire, hémopathie maligne (lymphome) <sup>(1)</sup>

<sup>(1)</sup> Ponction ou biopsie ganglionnaire le plus souvent nécessaire.

Les étiologies à évoquer devant des polyadénopathies sont récapitulées dans le tableau 7.14.

**Tableau 7.14**  
**Diagnostic étiologique de polyadénopathies**

Résultat de la NFS	Étiologie : diagnostic positif
Syndrome mononucléosique	Viral : VIH, CMV, EBV, hépatites virales, rubéole, parvovirus B19, varicelle, poxviroses (monkeypox) : <i>sérologies</i>
	Parasitaire : toxoplasmose : <i>sérologie</i>
Hyperéosinophilie	Filariose lymphatique : <i>microfilariémie nocturne, sérologie</i>
	Syndrome d'hypersensibilité médicamenteuse
Pancytopénie	Leishmaniose viscérale <sup>(1)</sup> : <i>sérologie, leuco-concentration, ponction médullaire, ganglionnaire</i>
Hyperleucocytose, avec monocytose	Trypanosomose africaine (THA) et américaine <sup>(1)</sup> : <i>frottis-goutte épaisse, sérologie, ponction ganglionnaire, dosage des IgM totales (THA)</i>
Anomalie qualitative ou quantitative des leucocytes	Leucémie aiguë ou chronique <sup>(1)</sup>
NFS irrégulièrement informative	Bactéries : brucellose, syphilis secondaire : <i>sérologie</i>
	Tuberculose, mycobactérioses atypiques : <i>IDR, recherche d'adénopathies profondes (imagerie thoracique, abdominale), recherche de BK sur les sites accessibles</i>
	Mycoses profondes disséminées <sup>(1)</sup> (histoplasmoses, blastomycoses, coccidioïdomycose) : <i>ponction ganglionnaire</i>
	Maladie de Whipple <sup>(1)</sup> : <i>sérologie, biopsie ganglionnaire (culture, PCR)</i>
	Lymphomes <sup>(1)</sup> (Hodgkin, non hodgkinien)
	Connectivites (lupus, sarcoïdose, polyarthrite rhumatoïde...), maladie de Still, syndrome de Kawasaki
	Maladie de Castelman <sup>(1)</sup>
	Maladie de Kikuchi <sup>(1)</sup> (adénopathies cervicales + +)

<sup>(1)</sup> Ponction ou biopsie ganglionnaire le plus souvent nécessaire.

### Pour en savoir plus

Bordessoule D, Conduite à tenir face à une splénomégalie. Rev Prat 1998; 48: 1575–80.

Bourée P, Splénomégalie tropicale. Presse Med 2004; 33: 569–70.

Guerci AP, Adénopathie superficielle – orientation diagnostique Rev Prat 1997; 47: 211–14.

Pillegand B, Sautereau D. Hépatomégalie – Orientation diagnostique. Rev Prat 1993; 43: 2021–24.

Puente S, Subirats M, Benito A, Rubio JM, Gonzalez-Lahoz JM, Hyperreactive malarial splenomegaly in Europeans: report of five cases. J Travel Med 2001; 8: 322–24.

## Troubles oculaires

Olivier Bouchaud

### Conjonctivite

#### Causes

Due à une inflammation aiguë de la conjonctive par une infection bactérienne ou virale, par une allergie ou une irritation « mécanique », elle est fréquente chez le voyageur lors de voyage en zone désertique ou sèche (vent de sable, poussières, sécheresse de l'air...), en altitude (sécheresse de l'air, ophtalmie de neiges), ou lors de trajets prolongés en avion (sécheresse de l'air en cabine).

Les porteurs de lentilles doivent être vigilants en les retirant au moindre signe d'irritation (toujours emporter des lunettes de « secours ») et en respectant une hygiène stricte dans leur manipulation (utiliser des solutions adaptées en évitant l'eau du robinet).

En zone tropicale, la conjonctivite est par ailleurs très fréquente, surtout chez les enfants.

#### Signes cliniques et traitement

Dans tous les cas, il existe une rougeur de la conjonctive et une sensation de corps étranger dans l'œil.

Lorsque ces signes sont associés :

- à des sécrétions abondantes, purulentes avec cils collés au réveil, plutôt bilatérales au début, il s'agit d'une conjonctivite bactérienne *a priori* qui nécessite un nettoyage des yeux 4 à 6 fois/j au chlorure de sodium 9/1000 et une pommade antibiotique (sans corticoïde) 2 fois/j dans les deux yeux pendant 7 jours ;
- à des sécrétions aqueuses avec larmoiement et absence de prurit, il s'agit d'une conjonctivite virale *a priori* justifiant un nettoyage des yeux (4 à 6 fois/j) avec du chlorure de sodium 9/1000. L'utilisation d'un antibiotique local n'est justifiée que si l'évolution se fait vers une surinfection bactérienne ;
- à un larmoiement important, un œdème des paupières et un prurit, il s'agit d'une conjonctivite allergique *a priori* justifiant un nettoyage des yeux (4 à 6 fois/j) avec du chlorure de sodium 9/1000 et un anti-histaminique par voie générale.

#### Cas particuliers

- Penser à rechercher un corps étranger sous-conjonctival, si contexte évocateur.
- Chez l'enfant en zone d'endémie, penser à rechercher systématiquement des follicules évocateurs de trachome en retournant les paupières supérieures (cf. fiche maladie, p. 224).
- En zone d'endémie chez le nouveau-né, penser à la conjonctivite :
  - à gonocoque (2 à 7 jours après la naissance, bilatérale dans la moitié des cas) et traiter rapidement (risque de cécité) : ceftriaxone + pommade *tétracycline* ophtalmologique à 1 % ;
  - à *Chlamydia* (1 à 2 semaines après la naissance), souvent unilatérale ; traitement par érythromycine par voie générale et pommade *tétracycline*.

- En zone d'endémie d'onchocercose (cf. fiche maladie, p. 195) :
  - une rougeur conjonctivale, avec gêne à la vision et larmoiement, associée à l'existence d'une membrane blanchâtre triangulaire au niveau de la conjonctive doit faire évoquer un ptérygion dont le traitement ne peut être que chirurgical ;
  - une rougeur de l'œil avec prurit, larmoiement et photophobie évoque une iridocyclite onchocercienne.

### Passage oculaire de ver

Le passage fugace (quelques minutes) d'un ver sous la conjonctive s'accompagnant d'une rougeur conjonctivale et d'un prurit intense est un phénomène relativement fréquent en zone d'endémie de la loase (passage d'un ver adulte Loa-loa). Cela s'observe essentiellement dans le bloc forestier centre-africain (notamment au Cameroun) ou chez des ressortissants de ces pays. Bien que plus rare, il est également possible chez le voyageur ou l'expatrié ayant séjourné, habituellement de façon prolongée et surtout en zone forestière, dans ces pays d'endémie. Des phénomènes d'inflammation conjonctivale fugaces sans observation de ver peuvent également s'observer lorsque la Loa-loa passe sous la conjonctive dans une zone où elle n'est pas visible. Compte tenu de la durée d'incubation longue (plus de 6 mois), ce phénomène peut s'observer longtemps après le séjour en zone d'endémie. Outre le traitement antiparasitaire (cf. fiches maladies *filariose*, p. 133 et *loase*, p. 156), le traitement consiste en l'extraction du ver lorsque c'est possible (ce qui est rare, compte tenu de la vitesse de reptation) par un ophtalmologiste.

### Héméralopie (baisse de la vision crépusculaire)

Dans le cadre de la médecine tropicale, ce trouble de la vision ne s'observe pratiquement qu'en zone d'endémie, essentiellement chez les enfants, surtout malnutris, et chez les femmes enceintes.

Cette gêne puis cette perte de la vision crépusculaire (à la tombée de la nuit, les enfants atteints cessent de se déplacer de peur de se heurter aux objets) sont dues à une carence en vitamine A (xérophtalmie) qui se traduit par un épaississement de la conjonctive avec apparition de plaques (tache de Bitot) puis de la cornée qui devient sèche et s'ulcère.

Le risque à terme est l'évolution vers la cécité par kératomalacie.

Le traitement doit être le plus rapide possible dès l'apparition des premiers signes par l'apport de vitamine A (rétinol).

Une héméralopie peut être également observée au cours de l'onchocercose.

### Troubles psychiatriques et neurologiques

Paul-Henri Consigny

Les manifestations neurologiques sévères (crise comitiale, parésie, paralysie) immédiatement au retour d'un voyage s'intègrent le plus souvent dans un contexte fébrile, symptomatique d'une maladie infectieuse aiguë à tropisme neuroméningé avec atteinte cérébrale (encéphalite, méningite, lésion cérébrale focale) ou médullaire (myélite, polyradiculonévrite, compression médullaire). En l'absence de fièvre, les causes sont plus volontiers toxiques ou toxiques, si l'on

excepte les pathologies neurologiques préexistantes. Ces manifestations peuvent aussi apparaître à distance du voyage, et révéler une parasitose de localisation ectopique. Dans la plupart des cas, une imagerie cérébrale, voire médullaire, ainsi qu'une ponction lombaire sont nécessaires.

En zone tropicale, les troubles neurologiques sont fréquents : à titre d'exemple, il y a 4 à 5 fois plus d'épilepsie que dans les pays industrialisés.

À côté des manifestations psychiatriques d'origine « organique » – qui dans quelques cas peuvent être isolées ou prédominantes avec les risques d'errance diagnostique qu'on imagine et qui rejoignent la problématique des manifestations neurologiques – des troubles psychiques parfois sévères peuvent être liés (ou aggravés) aux voyages (voyage « pathologique »). Dans ce champ, et même s'il n'y a pas toujours de séjour « exotique » déclencheur, la parasitophobie touchant plus volontiers la femme d'âge mûr, caractérisée par la conviction délirante d'être infesté par des parasites, peut se révéler extrêmement invalidante.

### Crises comitiales

Devant un tableau de crises convulsives, il convient d'évaluer tout d'abord le contexte :

- en contexte fébrile, particulièrement s'il existe aussi des troubles de la vigilance ou une atteinte paralytique, en général peu de temps après le séjour, une cause infectieuse doit absolument être recherchée, les crises comitiales s'intégrant le plus souvent dans le cadre d'un tableau « encéphalitique » au sens large ;
- en l'absence de fièvre, l'éventail des causes est plus large, incluant des causes infectieuses, en particulier parasitaires, toxiques, métaboliques mais aussi les causes usuelles non infectieuses d'épilepsie ;

**Tableau 7.15**

**Orientation diagnostique devant une crise comitiale (immunodépression exclue)**

Contexte	Type d'atteinte	Étiologie : diagnostic positif
Fièvre évolutive	Tableau « méningo-encéphalitique », ou méningé associé à des signes neurologiques centraux, ou « encéphalopathique » (sans préjuger du mécanisme)	<p><b>Origine virale : liquide cérébrospinal lymphocytaire</b>            Encéphalites arbovirales : sérologie, PCR dans le liquide cérébrospinal, dans le sang            - encéphalite japonaise            - encéphalite à tique            - autres arboviroses (dont dengue...)            Autres méningo-encéphalites virales (herpès, Nipah...) : PCR dans le liquide cérébrospinal, sérologie            Rage : PCR, sérologie dans le liquide cérébrospinal            Primo-infection VIH : sérologie (Western Blot), charge virale VIH</p> <p>Encéphalite vaccinale (vaccin vivant contre la fièvre jaune)</p>

(Suite)

Tableau 7.15 (Suite)

Contexte	Type d'atteinte	Étiologie : diagnostic positif
		<p><b>Origine bactérienne :</b>  Méningites purulentes bactériennes : <i>liquide cérébrospinal puriforme, examen direct et culture du liquide cérébrospinal</i> ; Méningite tuberculeuse : <i>liquide cérébrospinal lymphocytaire hypoglycorachique, culture du liquide cérébrospinal</i>  Leptospirose : <i>sérologie, examen direct du liquide cérébrospinal</i>  Rickettsiose sévère : <i>PCR dans le liquide cérébrospinal, sérologie sanguine (ou autres bactéries intracellulaires)</i></p>
		<p><b>Origine parasitaire :</b>  Neuropaludisme +++ : <i>frottis sanguin-goutte épaisse</i>  Trypanosomose africaine au stade de polarisation cérébrale : <i>liquide cérébrospinal hypercellulaire, examen direct du liquide cérébrospinal</i>  Trypanosomose américaine : <i>goutte épaisse, sérologie...</i>  Méningo-encéphalite amibienne (à amibes libres) : <i>mise en évidence dans le liquide cérébrospinal</i></p>
	Tableau d'abcès cérébral	<p>Abcès à pyogène : <i>hémocultures, ponction d'abcès, liquide cérébrospinal souvent stérile</i></p>
		<p>Abcès amibien cérébral (rare) : <i>sérologie</i></p>
	Tableau d'hyperéosinophilie associée à des signes neurologiques centraux	<p>Parasitose en phase d'invasion avec migration parasitaire ectopique (rare) :  – bilharziose/schistosomose<sup>(*)</sup>  – ascarirose<sup>(*)</sup>  – trichinellose  – anguillulose (forme maligne)<sup>(*)</sup>  <i>Hyperéosinophilie sanguine (et dans le liquide cérébrospinal), sérologie, recherche à distance d'œufs, de larves dans les selles, les urines (pour<sup>(*)</sup>)</i></p>
		<p>Angiostrongylose : <i>liquide cérébrospinal hyperéosinophilique, examen direct du liquide cérébrospinal</i></p>

(Suite)

Tableau 7.15 (Suite)

Contexte	Type d'atteinte	Étiologie : diagnostic positif
		Encéphalite filarienne (loase, essentiellement après traitement à dose non progressive par Notézine®) : <i>microfilarémie, recherche de microfilaries dans le liquide cébrospinal</i>
		Toxocarose (forme encéphalitique rare) : <i>hyperéosinophilie, sérologie</i>
	Crise convulsive « isolée »	Crise convulsive hyperthermique : <i>diagnostic sur l'absence d'autre cause et sur un contexte évocateur (nourrisson ou petit enfant)</i>
		Déshydratation intracellulaire : <i>hypernatrémie</i>
		« Coup de chaleur » : <i>insuffisance rénale, rhabdomyolyse</i>
	Toute cause de fièvre chez une personne présentant un antécédent d'épilepsie : <i>présence d'un antécédent connu</i>	
Absence de fièvre (en règle générale)	Cause	Étiologie : <i>diagnostic positif</i>
	Causes infectieuses : parasitaires ++	Neurocysticercose ++ : <i>aspect multikystique à l'imagerie cérébrale, sérologie dans le sang et le liquide cébrospinal</i>
		Localisation cérébrale d'une autre helminthose (localisation ectopique d'œufs, de parasites ou de kystes) : - bilharziose : <i>recherche d'œufs dans les urines, les selles, sérologie</i> - paragonimose : <i>sérologie, recherche d'atteinte pulmonaire</i> - hydatidose (kyste) : <i>présence de kystes à l'imagerie, sérologie</i>
	Causes toxiques	Ictyosarcotoxismes (ciguatera...) : <i>diagnostic anamnétique</i>
	Causes toxiques ou médicamenteuses	Médicaments (méfloquine/Lariam®, chloroquine...) : <i>anamnèse</i>
		Toxiques (insecticides...) : <i>diagnostic anamnétique</i>
Autres causes	Hyperventilation (dans l'avion) : <i>diagnostic anamnétique</i>	
	Cédème cérébral de haute altitude : <i>diagnostic anamnétique (guérison lors de la remontée en pression)</i>	

(Suite)

**Tableau 7.15 (Suite)**

Contexte	Type d'atteinte	Étiologie : diagnostic positif
		Post-traumatique ( <i>accident de la voie publique, agression...</i> )
		Séquelles d'infection du système nerveux central
		Épilepsie commune (et ses différentes causes)

Dans les deux cas, des explorations sont impératives et doivent comprendre, en plus du bilan biologique sanguin, une imagerie cérébrale (scanner ou IRM cérébrale), voire un électroencéphalogramme et, en l'absence d'hypertension intracrânienne, une ponction lombaire pour étude du liquide cébrospinal, qui permet le plus souvent d'obtenir un diagnostic direct (mise en évidence du germe, PCR) ou indirect (sérologie).

Les différentes étiologies diagnostiques à évoquer devant une crise convulsive sont récapitulées dans le tableau 7.15.

### Parésies–paralysies

Là encore, devant un syndrome parétique ou paralytique, il convient d'évaluer tout d'abord le contexte et le tableau neurologique présenté :

- en contexte fébrile, plusieurs types d'atteintes, d'origine le plus souvent infectieuse, peuvent s'observer : tableau « encéphalitique », d'hypertension intracrânienne sur lésion intracérébrale, de myélite, de compression médullaire ;
- en l'absence de fièvre, les causes sont plus variées : infectieuse ou postinfectieuse, toxinique, toxique, vasculaire...

Dans tous les cas, cette orientation syndromique permet d'orienter les examens complémentaires vers, le plus souvent, une imagerie (scanner ou IRM) cérébrale ou médullaire, une ponction lombaire, en l'absence de signes hypertension intracrânienne, voire un électromyogramme.

Les différentes étiologies diagnostiques à évoquer devant une parésie ou une paralysie sont récapitulées dans le tableau 7.16 et séparées en contexte fébrile ou non.

### Manifestations psychiatriques du voyageur

Certaines des causes neurologiques vues ci-dessus peuvent s'exprimer sous forme psychiatrique pure (ou prédominante masquant les autres signes) représentant ainsi un piège source d'un retard diagnostique parfois lourd de conséquence en raison d'une orientation inadaptée du patient. Sans vouloir être exhaustif, et même si certaines de ces étiologies sont très rares dans cette forme d'expression, il ne faut pas perdre de vue cette possibilité : il en est ainsi du paludisme « cérébral », de la trypanosomose, des helminthoses à localisation cérébrale, de la tuberculose cérébrale, des encéphalites virales, des encéphalopathies toxiques, de

**Tableau 7.16**  
**Orientation diagnostique devant une parésie ou une paralysie**

Contexte	Tableau clinique	Étiologie
Fièvre évolutive ou récente	Tableau « encéphalitique » ou « encéphalopathique » (sans préjuger du mécanisme)	<b>Origine virale</b> : liquide cébrospinal lymphocytaire Encéphalites arbovirales : sérologie, PCR dans le liquide cébrospinal, dans le sang - encéphalite japonaise - encéphalite à tique - infection au virus West Nile - autres arboviroses Autres méningo-encéphalites virales (herpès...) : PCR dans le liquide cébrospinal Rage (forme paralytique) : PCR, sérologie dans le liquide cébrospinal
		<b>Origine bactérienne</b> : Borréliose récurrente (paralysie faciale ++): frottis sanguin
		<b>Origine parasitaire</b> : Neuropaludisme (parésies rares) : frottis sanguin-goutte épaisse Trypanosomose africaine au stade de polarisation cérébrale (parésies rares) : liquide cébrospinal hypercellulaire, examen direct du LCR
		Parasitose en phase d'invasion avec migration parasitaire ectopique : - bilharziose <sup>(*)</sup> - ascariidiose <sup>(*)</sup> - trichinellose - anguillulose (forme maligne) <sup>(*)</sup> Hyperéosinophilie sanguine (et dans le LCR), sérologie, recherche à distance d'œufs, de larves dans les selles, les urines (pour <sup>(*)</sup> )
Tableau d'hypertension intracrânienne avec effet de masse		Abscès à pyogène : hémocultures, ponction d'abcès Abscès ambien cérébral (localisation rare) : sérologie
		Tuberculose neuroméningée (avec tuberculomes) : liquide cébrospinal lymphocytaire hypoglycorachique, culture du liquide cébrospinal
	Myélite	Poliomyélite antérieure aiguë (paralysie flasque asymétrique) : PCR dans le liquide cébrospinal, sérologie

(Suite)

Tableau 7.16 (Suite)

Contexte	Tableau clinique	Étiologie
		Myélite arbovirale (paralysie flasque) : infection au virus West Nile, à d'autres arbovirus : <i>sérologie, PCR dans le liquide cérebrospinal</i>
	Compression médullaire	Infection bactérienne vertébrale avec abcès compressif ou épidurite : - tuberculose vertébrale - brucellose vertébrale - spondylodiscite bactérienne à pyogène : <i>ponction discovertébrale, sérologie (brucellose)</i>
Absence de fièvre (en règle générale)	Tableau d'hypertension intracrânienne avec effet de masse	Hydatidose (kyste) : <i>présence de kystes à l'imagerie, sérologie</i>
	« Polyradiculonévrite »	Borréliose de Lyme (méningoradiculite, paralysie faciale) : <i>sérologie dans le liquide cérebrospinal</i>
		Syndrome de Guillain-Barré ( <i>Campylobacter jejuni</i> ) : <i>dissociation albuminocytologique dans le liquide cérebrospinal, sérologie</i>
	Paralysie spastique	Infection à HTLV-1 (ancienne ++ ) : <i>sérologie</i>
		Intoxication aux cyanides (manioc mal préparé) : <i>diagnostic anamnétique</i>
		Carence en vitamine B12 ou folates : <i>dosage vitaminique</i>
	Compression médullaire	Localisation médullaire d'une helminthose (localisation ectopique d'œufs, de parasites ou de kystes) : - cysticercose : <i>kystes à l'imagerie, sérologie dans le sang et le liquide cérebrospinal</i> - bilharziose : <i>recherche d'œufs dans les urines, les selles, sérologie</i> - hydatidose (kyste) : <i>présence de kystes à l'imagerie, sérologie</i> - paragonimose : <i>sérologie, recherche d'atteinte pulmonaire</i>
Paralysie motrice progressive avec atteinte du système nerveux autonome	Botulisme : <i>mise en évidence de la toxine, EMG</i>	
Paralysie motrice ascendante progressive	Paralysie à tique : <i>diagnostic anamnétique et évolutif (en ôtant la tique)</i>	
	Ictyosarcotismes (ciguatera...) : <i>diagnostic anamnétique</i>	

(Suite)

**Tableau 7.16 (Suite)**

Contexte	Tableau clinique	Étiologie
		Envenimation (poisson pierre...) : <i>diagnostic anamnestic</i>
	Cause vasculaire centrale	Accident vasculaire cérébral : <i>diagnostic d'imagerie</i>

la thrombophlébite cérébrale, etc. Les causes iatrogènes (méfloquine surtout, chloroquine...) ou les intoxications volontaires ou non par consommation de champignons hallucinogènes ou de végétaux à effets neuropsychiques (khat, bétel, coca, haschich...) doivent également être envisagées. Ainsi, avant de conclure à un problème psychiatrique au retour d'un séjour outre-mer, il est impératif de s'être entouré des précautions nécessaires, *a fortiori* en l'absence d'antécédents psychiatriques, et outre de poser les « bonnes » questions, de réaliser au moindre doute un frottis-goutte épaisse, une ponction lombaire ou une imagerie cérébrale.

À côté de ces manifestations psychiatriques « organiques », le voyage peut déclencher, révéler ou aggraver des troubles psychiques. Il serait trop long ici de les détailler mais le praticien doit garder en tête que les patients présentant des troubles psychiques et souhaitant voyager pour « s'en sortir » doivent être, en règle générale, dissuadés de le faire en raison du risque important d'une décompensation ou d'une aggravation aux conséquences parfois lourdes. Deux pays, l'Inde et Israël, sont particulièrement concernés par ces « voyages pathologiques ». Une des preuves de l'importance de ce risque est la fréquence élevée des rapatriements médicalisés pour raison psychiatrique qui arrivent en troisième position après les pathologies cardiovasculaires et la traumatologie avec 8 à 10 % des cas.

## Parasitophobie

La parasitophobie, ou syndrome d'Ekbom, est un délire d'infestation cutanée, caractérisé par la conviction délirante d'être infesté par des parasites, qu'il s'agisse d'« endoparasites » ou d'ectoparasites. Ce délire s'accompagne souvent, au niveau de tout ou partie du revêtement cutané, de sensations subjectives variées, comme un prurit, des picotements ou des fourmillements. L'examen cutané ne retrouve le plus souvent que les conséquences des différents traitements administrés (antiparasitaires topiques, détergents...), comme la sécheresse cutanée, ou les stigmates de grattage ou d'autres actes « auto-agressifs » : lésions de grattage, excoriations, voire plaies (en rapport avec la « recherche » du parasite), parfois surinfectées. Par définition, aucune lésion évocatrice de parasitose n'est retrouvée.

Les critères diagnostiques de parasitophobie sont :

- un examen (cutané et général) soigneux ne retrouvant aucune pathologie parasitaire ;
- une caractéristique psychiatrique : la conviction délirante est de caractère monothématique et coexiste avec une adaptation sociale de relativement bonne qualité ;

- un terrain : cette affection survient typiquement chez une femme de plus de 60 ans, isolée sur le plan affectif.

Bien que difficile, la prise en charge repose sur les médicaments psychotropes, qu'il convient d'amener progressivement pour éviter de conforter la personne dans sa conviction de ne pas être entendue.

***Pour en savoir plus***

Awada A. Kojan S. Neurological disorders and travel. *Int J Antimicrob Agents* 2003; 21: 189–92.

Consoli SG. Parasitophobie L. Dubertret S. Aractingi H. Bachelez C. Bodemer O. Chosidow B. Cribier P. Joly Thérapeutique dermatologique Paris : Flammarion Médecine-Sciences 2001, 623-626.

Han MH. Zunt JR. Neurologic aspects of infections in international travelers. *Neurologist* 2005; 11: 30–44.

Preux PM. Druet-Cabanac M. Epidemiology and aetiology of epilepsy in sub-saharian Africa. *Lancet Neurol* 2005; 4 : 21–31.

La consultation systématique d'un médecin généraliste ou d'un spécialiste de médecine tropicale et des voyages n'est pas indispensable après tout séjour en zone tropicale. Elle est notamment superflue lorsqu'un séjour, de quelques jours à quelques semaines, s'est passé sans problème particulier.

À l'inverse, elle est recommandée dans les situations suivantes :

- *séjours prolongés* (expatriation, voyageur au long cours), même si aucun événement de santé n'est advenu. Au-delà de l'interrogatoire et de l'examen clinique, un bilan biologique simple peut être réalisé (en l'absence de signe d'orientation) : numération formule avec recherche d'hyperéosinophilie, transaminases hépatiques, glycémie, créatinine, examen parasitologique des selles (et des urines pour les séjours en Afrique). C'est également l'occasion de compléter un schéma vaccinal ou de faire les rappels nécessaires à l'entretien de l'immunité (rage, encéphalite japonaise, fièvre jaune, hépatite A, encéphalite à tiques...) ;
- *lorsqu'est survenu pendant le séjour un événement clinique marquant* (épisode fébrile, diarrhée prolongée, dermatose sévère, blessure ou traumatisme...) qui a guéri spontanément ou après une prise en charge locale. L'intérêt en est de :
  - confirmer ou infirmer le diagnostic proposé ou suspecté (intérêt des sérologies rétrospectives), comme dans la dengue (risque accru d'une forme plus sévère lors d'une nouvelle infection à venir), le paludisme (beaucoup ne sont pas confirmés) ou l'amibiase hépatique,
  - vérifier que le traitement a été adapté et complet (le compléter le cas échéant),
  - donner d'éventuelles explications ou commentaires ayant un intérêt particulier dans la maladie en cause ;
- *s'il y a eu exposition à un risque particulier* (même en l'absence de tout signe clinique) :
  - exposition sexuelle non protégée (sérologies VIH, hépatite B chez le non vacciné, TPHA/VDRL),
  - transfusion, soins par du matériel non à usage unique ou tatouage, perçing pratiqués dans des conditions inadéquates (sérologie VIH et hépatites B et C, transaminases hépatiques...),
  - séjours accidentels ou programmés dans des conditions à risque particulier :
    - baignades dans des fleuves ou des points d'eau, notamment en Afrique inter-tropicale (recherche de bilharziose/schistosomose... : hyperéosinophilie, sérologie, œufs dans les urines et dans les selles),
    - marche prolongée en forêt tropicale (rechercher notamment des lésions cutanées),
    - exploration de grottes (évoquer une histoplasmosse devant des troubles ou des anomalies radiologiques pulmonaires...).

## Orientation devant des calcifications au cliché thoracique et à l'abdomen sans préparation

Olivier Bouchaud

La visualisation de calcifications sur des clichés radiologiques est relativement fréquente, que cela soit en zone d'endémie ou en France, chez des migrants ou des voyageurs. Ces calcifications peuvent avoir des formes et des localisations très diverses et être en nombre variable. Elles peuvent être détectées fortuitement ou lors de bilans initiés par un signe d'appel particulier. Dans tous les cas, la difficulté est de relier ces images à d'éventuels signes cliniques. En pratique, ces calcifications correspondent la plupart du temps à des parasitoses, soit humaines soit en impasse parasitaire, anciennes et ayant guéri (la calcification est en règle une forme cicatricielle de guérison à l'exception de l'hydatidose qui peut se calcifier malgré un potentiel évolutif toujours présent).

Les exemples suivants des figures 9.1 à 9.5 sont donnés à titre indicatif.

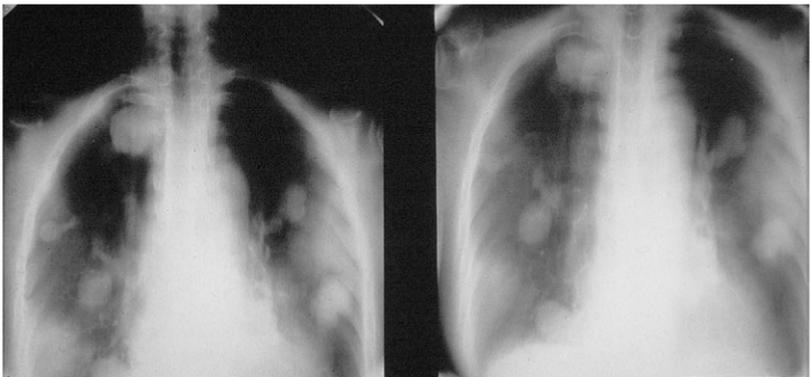


**Figure 9.1**

**Porocéphalose.** Aspect typique en anneau brisé de larves calcifiées d'un parasite des serpents, l'Armillifer, en impasse parasitaire ; contamination par manipulation ou consommation de serpent ; asymptomatique dans la majorité des cas.



**Figure 9.2**  
Cysticerose (larves calcifiées dans les muscles).



**Figure 9.3**  
Kystes hydatiques pulmonaires.



**Figure 9.4**  
Calcification de vers de Guinée (dracunculose).



**Figure 9.5**  
Filariose intratubaire calcifiée.

# Interprétation d'un résultat de laboratoire

## Anomalie de la numération-formule sanguine

### Anémies tropicales

Michel Cot

Après un séjour en zone tropicale, les principales étiologies d'un syndrome anémique ([tableau 10.1](#)) peuvent être parasitaires (voyageurs et autochtones), carentielles ou génétiques (essentiellement sujets originaires des zones intertropicales). En zone tropicale, il est très fréquent, notamment chez l'enfant, que l'anémie soit d'origine multifactorielle ce qui justifie des approches thérapeutiques « pragmatiques » (traitements antiparasitaires + supplémentation, par exemple).

### Anémies parasitaires

Il s'agit principalement du *paludisme* (cf. fiche maladie, p. 198) : l'anémie est de type hémolytique, souvent accompagnée d'une leuconéutropénie et d'une thrombopénie. C'est surtout le contexte clinique (accès fébrile) et la mise en évidence du parasite, ainsi que le lieu de séjour, qui permettent d'effectuer le diagnostic.

L'infection par les *ankylostomes* (cf. fiche maladie, p. 101), helminthes intestinaux très répandus en zone tropicale, réalise une spoliation sanguine qui se traduit par une anémie hypochrome et microcytaire, généralement bien tolérée, parfois grave si elle survient sur un enfant carencé et hébergeant de fortes charges parasitaires. La mise en évidence d'œufs dans les selles fait le diagnostic.

D'autres diagnostics sont beaucoup plus rares (formes sud-américaines de bartonelle) ou non strictement spécifiques des zones tropicales (bothriocéphalose).

### Anémies carentielles

#### Anémies par carence en fer

Elles surviennent chez les sujets résidant dans les zones tropicales et touchent préférentiellement les enfants et les femmes (notamment pendant la grossesse). Ce sont des anémies hypochromes et microcytaires, corrigées par l'apport de fer et la diversification de l'alimentation, et par le traitement éventuel de la cause (ankylostomose, hémorragies).

#### Anémies par carence en acide folique (vitamine B9)

Elles sont également fréquentes comme carences d'apport, particulièrement chez les enfants et les femmes enceintes en Afrique intertropicale et en Inde,

**Tableau 10.1**  
**Principales causes d'anémie tropicale<sup>(1)</sup>**

Cause de l'anémie	Type d'anémie	Diagnostic étiologique	Traitement spécifique	Risque chez le voyageur
Paludisme	Hémolytique	Présence de <i>Plasmodium</i> (F-GE ou TDR)	Antimalariques	Oui
Ankylostomose	Hypochrome, microcytaire	Présence d'œufs (examen parasitologique des selles)	Anti-helminthiques	Oui (mais nécessité d'infestation massive)
Drépanocytose	Hémolytique	Électrophorèse de l'hémoglobine	Aucun (symptomatique)	Non
Thalassémie	Hypochrome, microcytaire	Électrophorèse de l'hémoglobine	Aucun (symptomatique)	Non
Déficit en G6PD	Hémolytique	Dosage de G6PD	Arrêt du médicament responsable	Non
Carence en fer	Hypochrome, microcytaire	Ferritinémie	Supplémentation en fer + traitement de la cause	Oui ±
Carence en folates	Macrocytaire, mégaloblastique	Dosage des folates	Supplémentation en acide folique	Oui ±

<sup>(1)</sup> Les causes « universelles » d'anémie ne sont pas évoquées ici.

mais aussi à la suite d'affections gastro-intestinales (sprue tropicale, syndromes de malabsorption). Ces anémies peuvent être aggravées par la prise de médicaments antifoliques ou antifoliniques (pyriméthamine) utilisés dans le traitement du paludisme. Ce sont des anémies macrocytaires mégalo-blastiques. Le traitement repose sur la supplémentation en acide folique.

D'autres carences en micronutriments ont également été impliquées dans la survenue d'anémies : vitamine A, vitamine B6 ou vitamine B12 (bothriocéphalose).

## Anémies génétiques

### Hémoglobinopathies

Elles constituent la principale cause d'anémie héréditaire dans les zones tropicales. La *drépanocytose* est caractérisée par la présence d'une hémoglobine anormale (S) responsable de la déformation des hématies en faux. Du fait de leur rigidité, la viscosité sanguine augmente, en occasionnant des thromboses, mais aussi une hémolyse due à leur fragilité accrue. Elle touche essentiellement les Noirs africains en zone intertropicale et leurs descendants émigrés aux États-Unis et aux Antilles. Cette maladie, dont la persistance est attribuée à une protection contre le paludisme, est transmise sur un mode autosomique codominant et s'exprime soit :

- sous forme homozygote cliniquement grave (souvent létale avant l'âge adulte en zone tropicale), dans un tableau de crises vaso-occlusives douloureuses et d'hémolyse sévère sur fond d'hémolyse chronique ;
- sous forme hétérozygote asymptomatique, n'entraînant en général pas d'anémie.

Les facteurs déclenchants sont souvent une hypoxie ou une déshydratation. Des infections bactériennes sont souvent associées à la drépanocytose du fait d'une exclusion fonctionnelle de la rate et de foyers d'infarcissement viscéraux post-thromboses.

D'autres hémoglobinopathies plus rares (hémoglobinoses C en Afrique, D en Inde, E en Asie du Sud-Est) peuvent entraîner sous leur forme homozygote des syndromes anémiques discrets.

Le diagnostic des hémoglobinopathies se fait par électrophorèse de l'hémoglobine. Il n'existe pas de traitement spécifique, mais une amélioration importante de la qualité de vie des drépanocytaires homozygotes dans les pays industrialisés a été obtenue par une prise en charge adéquate des épisodes infectieux (antibiothérapie) et des crises vaso-occlusives.

### Thalassémies

Elles sont caractérisées par un déficit de synthèse d'une ou plusieurs chaînes polypeptidiques ( $\alpha$  ou  $\beta$ ) de l'hémoglobine, entraînant la formation d'hémoglobines anormales (A2 ou F remplaçant l'hémoglobine A dans les  $\beta$ -thalassémies, Bart's ou H dans les  $\alpha$ -thalassémies). Transmises sous forme autosomique codominante ( $\beta$ -thalassémies) ou plus complexe ( $\alpha$ -thalassémies), elles ont une expression clinique très variable selon le nombre de gènes touchés. Elles affectent de très nombreuses populations, essentiellement dans le Bassin méditerranéen, l'Extrême-Orient et l'Afrique subsaharienne pour les  $\beta$ -thalassémies, alors que les  $\alpha$ -thalassémies sont particulièrement répandues en Asie. Elles réalisent

des tableaux d'anémie hypochrome microcytaire, avec de nombreuses anomalies morphologiques des globules rouges dans le cas des  $\beta$ -thalassémies majeures. Le diagnostic se fait par électrophorèse de l'hémoglobine.

### Déficit en G6PD

Les déficits enzymatiques héréditaires, dont le plus répandu est le déficit en G6PD (glucose 6-phosphate déshydrogénase), sont également responsables d'anémies hémolytiques le plus souvent aiguës, le risque étant proportionnel à l'intensité du déficit enzymatique. Cette affection héréditaire liée au sexe (gène porté par le chromosome X) est extrêmement fréquente, surtout répandue chez les sujets noirs (Afrique, États-Unis), mais également dans les pays du pourtour méditerranéen, du Moyen-Orient et dans certaines zones d'Extrême-Orient. Les accès d'hémolyse fébrile sont presque toujours consécutifs à la prise d'un médicament oxydant (dont les sulfamides et la primaquine). L'anémie, d'expression variable selon les sujets, est de type hémolytique, normochrome et régénérative. Lors des crises aiguës, on peut trouver des corps de Heinz caractéristiques dans les hématies, mais c'est la mesure de l'activité enzymatique qui établit définitivement le diagnostic.

### Hyperéosinophilie

Olivier Bouchaud

L'hyperéosinophilie, qui se définit par un compte de polynucléaires éosinophiles supérieur à  $500/\text{mm}^3$ , est un motif de consultation courant dans le cadre de la médecine tropicale d'importation. S'il faut garder à l'esprit qu'une origine non parasitaire est évidemment possible (*cf. infra*), la recherche d'une helminthose (les protozooses, à l'exception de la toxoplasmose, n'entraînent pas d'hyperéosinophilie) dans un contexte de séjour en zone tropicale doit être un réflexe. La découverte d'une hyperéosinophilie se fait soit dans un contexte clinique évocateur (primo-invasion ou phase d'état), soit de façon fortuite (parasitose asymptomatique). Dans le cadre des helminthoses, le raisonnement étiologique s'organise principalement autour du niveau de l'hyperéosinophilie : lorsqu'elle est élevée (en règle, supérieure à  $1500$  ou  $2000/\text{mm}^3$  avec dans certains cas des valeurs allant jusqu'à  $8000$  et plus), cela traduit *a priori* une infection au stade de primo-invasion (en règle, dans les 6 à 8 semaines suivant l'infestation), le nombre de polynucléaires éosinophiles étant d'autant plus élevé que le parasite en stade larvaire a un cycle tissulaire profond (ascaridiose, schistosomose, trichinellose, toxocarose, etc.). Une fois le parasite parvenu au stade adulte (phase d'état), l'éosinophilie baisse progressivement jusqu'à des niveaux entre  $500$  et  $1000/\text{mm}^3$ , voire jusqu'à une éosinophilie normale ( $< 500/\text{mm}^3$ ) même si le parasite est toujours présent. Il est donc important de surveiller la cinétique de l'hyperéosinophilie, *a fortiori* après traitement. Au stade de primo-invasion, seules les sérologies (deux examens à 2 ou 3 semaines d'intervalle pour objectiver au mieux la séroconversion ou l'ascension significative – au moins deux dilutions – des anticorps) peuvent conduire au diagnostic. À ce stade, la recherche d'œufs ou de larves à l'examen direct est inutile puisque la ponte par les parasites adultes n'a pas encore débuté. La figure 10.1 synthétise la conduite à tenir.

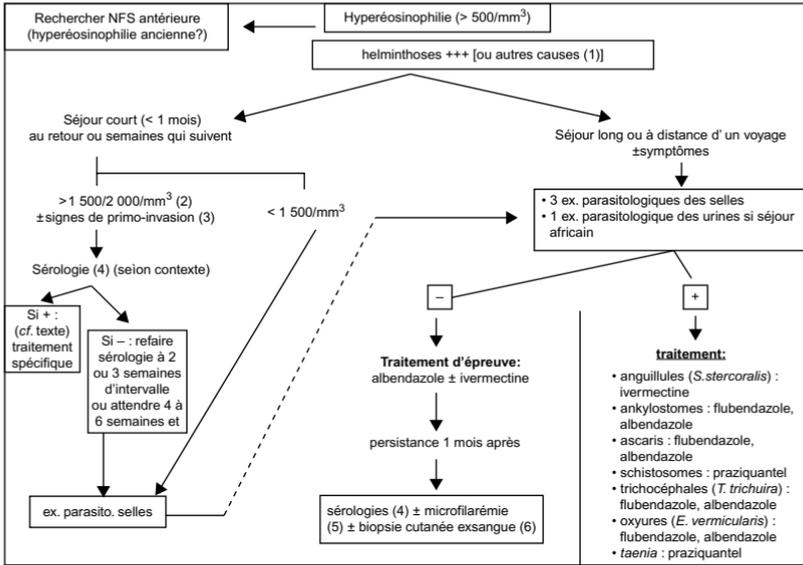


Figure 10.1

**Conduite à tenir devant une hyperéosinophilie.**

(1) Principales étiologies non parasitaires des hyperéosinophilies : a. allergie/atopie ; b. hémopathies malignes et néoplasies/syndromes paranéoplasiques (poumon, rein, estomac, utérus, etc.) ; c. maladies auto-immunes (polyarthrite rhumatoïde, périartérite noueuse, angéite, sclérodermie, etc.) et MICI (maladie de Crohn, rectocolite hémorragique) ; d. médicamenteuses ; e. hépatites chroniques et maladies infectieuses (VIH...).

(2) Peut aller jusqu'à 8000/mm<sup>3</sup> et plus dans les helminthoses à cycle tissulaire profond ou les syndromes de *larva migrans viscéral*.

(3) Associe diversément : fièvre, prurit, érythème cutané, urticaire, douleurs abdominales, toux sèche ± dyspnée...

(4) Filariose (réaction croisée avec les nématodoses digestives), schistosomoses, toxocarose, trichinellose, distomatose, cysticerose, hydatidose (cf. fiches maladies correspondantes).

(5) Si suspicion de loase (séjour au Cameroun ou bloc forestier centre-africain ; prélèvement vers midi) ou de filariose lymphatique (prélèvement en milieu de nuit) (cf. fiches maladies correspondantes).

(6) Si suspicion d'onchocercose (cf. fiche maladie, p. 195).

**Pancytopénie**

Paul-Henri Consigny

La démarche diagnostique devant une pancytopénie, associant une leucopenie, une anémie et une thrombopénie ne se fait qu'au regard des données cliniques, anamnestiques et épidémiologiques. La pancytopénie peut être d'origine périphérique, le plus souvent dans un contexte de paludisme, aigu sévère ou chronique, ou d'hypersplénisme par cirrhose, ou d'origine centrale, nécessitant une exploration médullaire (myélogramme, myélocultures, voire biopsie

médullaire), afin d'authentifier une cause infectieuse, le plus souvent dans un contexte d'infection disséminée, hématologique ou médicamenteuse.

*Démarche diagnostique* : la pancytopenie associe une leucopénie (leucocytes  $< 4000/\text{mm}^3$ ), avec neutropénie (polynucléaires neutrophiles  $< 1500/\text{mm}^3$ ), une anémie (hémoglobine  $< 12 \text{ g/dL}$ ) et une thrombopénie (plaquettes  $< 150\,000/\text{mm}^3$ ).

La démarche diagnostique devant une pancytopenie ne se fait qu'au regard du contexte clinique qui a motivé la réalisation de la NFS (signes cliniques, anamnèse, épidémiologie) : rarement de découverte fortuite, elle l'est plutôt à l'occasion d'un bilan de syndrome fébrile, d'adénopathies, de splénomégalie, de syndrome anémique (pâleur, asthénie) ou thrombopénique (hémorragies) au retour d'un voyage, éventuellement à distance de ce dernier. Dans ce cadre, les étiologies infectieuses sont prépondérantes, devant les causes hématologiques et médicamenteuses.

Devant une pancytopenie vraie :

- il convient tout d'abord d'éliminer une origine périphérique (hyperdestruction périphérique des trois lignées), en particulier un paludisme (paludisme sévère, paludisme viscéral évolutif) ;
- si cette dernière est éliminée, la cause est, dans la grande majorité des cas, centrale (défaut de production des trois lignées), d'origine infectieuse, hématologique ou néoplasique, ou médicamenteuse, et nécessite un myélogramme, des myélocultures, particulièrement en contexte infectieux (syndrome fébrile), voire une biopsie médullaire, en cas de moelle pauvre, afin de voir l'architecture médullaire.

Les principales causes de pancytopenie sont rapportées dans le [tableau 10.2](#). Elles n'incluent pas les cytopénies combinées mais d'origine multiple.

### **Pour en savoir plus**

Lavigne C, Lavigne E, Massenet D, Binet C, Bremond JL, Prigent D. Place des étiologies carenciales dans les pancytopenies à Djibouti : à propos de 81 patients consécutifs. *Médecine Tropicale* 2005 ; 65 (1) : 59-63

## **Diagnostic parasitologique direct et examens sérologiques**

Paul-Henri Consigny

### **Diagnostic parasitologique direct**

#### **Examen parasitologique du sang**

Il est indiqué principalement dans le diagnostic du paludisme, mais peut s'avérer utile dans d'autres infections parasitaires à protozoaires (mise en évidence de *Babesia*, de trypanosomes), à métazoaires (mise en évidence de microfilaries sanguicoles : *loa loa*, filaires lymphatiques, *mansonella*...), voire de certaines infections bactériennes (borrélioses récurrentes). Il repose sur le frottis sanguin et la goutte épaisse. Les tests rapides pour le paludisme ne permettent pas un authentique diagnostic direct, car ils ne mettent en évidence qu'un antigène parasite (HRP2...) ou une enzyme parasite (LDH...).

Tableau 10.2

**Principaux diagnostics à évoquer devant une pancytopenie au retour d'un voyage**

	Étiologie	Diagnostic positif
<b>Origine périphérique</b>	Accès palustre aigu (accès palustre sévère)	Frottis sanguin-goutte épaisse
	Dengue hémorragique, fièvre hémorragique virale	Sérologie, recherche de virus par PCR
	Hypersplénisme (neutropénie et thrombopénie prédominantes) : - paludisme chronique (paludisme viscéral évolutif) - cirrhose hépatique - autres causes de splénomégalie chronique	Frottis sanguin-goutte épaisse  Signes cliniques et biologiques d'insuffisance hépatocellulaire, d'hypertension portale
	Microangiopathie thrombotique (anémie et thrombopénie prédominantes)	Hémolyse ++ (avec schizocytes), insuffisance rénale
<b>Origine centrale à moelle riche</b>	Infection disséminée : - leishmaniose viscérale  - tuberculose disséminée  - mycose profonde disséminée (histoplasmosse) - brucellose disséminée	Myéloculture, leuco-concentration, sérologie Myéloculture, recherche de BK dans d'autres sites (crachats, urines...) Myéloculture, hémoculture, ± sérologie Myéloculture, hémoculture, sérologie
	Carence vitaminique (en folates, en vitamine B12)	Dosage sérique folates, vitamine B12
	Syndrome d'activation macrophagique, primitif ou secondaire	Hypertriglycémie sanguine, myélogramme, voire BM retrouvant une hémophagocytose
	Envahissement médullaire (par hémopathie ou métastase de cancer)	Myélogramme
	Myélodysplasie acquise (dont l'infection VIH)	Myélogramme, sérologie VIH
	<b>Origine centrale à moelle pauvre</b>	Aplasie médullaire médicamenteuse : chloramphénicol, sulfamides, amphotéricine B, pyriméthamine, arsenicaux, hydantoïnes, barbituriques...

(Suite)

Tableau 10.2 (Suite)

	Étiologie	Diagnostic positif
	Aplasie médullaire toxique (insecticides...)	BM, notion d'exposition soutenue
	Aplasie médullaire d'origine infectieuse : hépatites virales B et C, EBV, CMV, rubéole	Myélogramme, voire BM, sérologies virales
	Myélofibrose (dans le cadre d'une hémopathie)	BM

BM : biopsie médullaire.

### Diagnostic du paludisme

#### *Frottis sanguin-goutte épaisse*

Le frottis et la goutte épaisse se pratiquent sur un prélèvement sanguin veineux ou capillaire (au niveau d'un doigt).

Le frottis mince correspond à un étalement monocouche coloré au May-Grünvald-Giemsa (MGG), les structures des éléments figurés du sang et des parasites étant conservées. La goutte épaisse correspond, elle, à une technique de concentration aboutissant à un frottis « épais » coloré au MGG après hémolyse, ne permettant plus de visualiser les structures cellulaires, les parois cellulaires ayant été lysées : ce dernier est donc d'interprétation souvent plus délicate, si l'œil n'est pas entraîné, mais a l'intérêt de détecter des parasitemies faibles non identifiées sur le frottis.

Ces deux techniques sont indiquées en première intention et en urgence dans la présomption diagnostique du paludisme, permettant un diagnostic positif et, plus facilement pour le frottis mince, un diagnostic d'espèce, selon l'aspect microscopique observé, ainsi qu'une quantification de la parasitemie (cahier couleur : figure 10.2). Les principales caractéristiques de chaque espèce sont rapportées dans le [tableau 10.3](#).

#### *Tests de diagnostic rapide du paludisme (TDR)*

Ils regroupent deux types de tests :

- un test basé sur l'affinité de l'acridine orange pour l'ADN parasitaire, mis ensuite en évidence par fluorescence aux ultraviolets, sur sang centrifugé sur tube capillaire : le QBC (*quantitative buffy coat*). Il permet un diagnostic positif mais pas un diagnostic d'espèce. La fluorescence observée correspond aux acides nucléiques parasitaires intra-érythrocytaires, les hématies non parasitées étant exemptes d'acides nucléiques. Cette technique a tendance à être abandonnée ;
- des tests basés sur la recherche d'un ou plusieurs antigènes parasitaires, par bandellettes immunochromatographiques : ils utilisent soit l'antigène HRP2 (*histidine rich protein 2*), soit la pLDH (*plasmodium lactate deshydrogénase*), soit l'aldolase. Ils permettent un diagnostic rapide, positif et d'espèce pour certains d'entre eux, à l'exception des infections mixtes. Sur le terrain, la limite des tests antigéniques est la persistance des antigènes parasitaires jusqu'à quelques semaines après le traitement. Les principales caractéristiques de ces antigènes sont notés dans le [tableau 10.4](#).

Tableau 10.3

## Principales caractéristiques différentielles des différentes espèces plasmodiales sur un frottis sanguin

	Caractéristique	<i>P. falciparum</i>	<i>P. vivax</i>	<i>P. ovale</i>	<i>P. malariae</i>
Hématie parasitée	Taille	Normale	Grande	Grande	Petite
	Forme	Normale	Normale, $\pm$ déformée	Ovale, frangée	Normale
	Granulation	Taches de Maurer $\pm$	Grains de Schüffner ++	Grains de Schüffner + + +	Aucune
Parasite	Polyparasitisme	Fréquent	Rare	Rare	Rare
	Aspect du trophozoïte	Annulaire, petit, souvent binucléé, cytoplasme fin	1 ou 2 noyaux, cytoplasme épais irrégulier	1 noyau, cytoplasme épais régulier	1 noyau, cytoplasme régulier dense, souvent pigmenté
	Aspect du schizonte	Absent	Amoéboïde, pigment fin	Amoéboïde, pigment assez gros	En bande équatoriale, pigment gros abondant
	Aspect de la rosace	Absente	Irrégulière, 16–24 noyaux	Irrégulière, 8–10 noyaux	En marguerite, 6–12 noyaux
	Aspect du gamétocyte	En faux	Sphérique	Sphérique	Sphérique
Parasitémie	Moyenne	1 %	0,5 %	0,05 %	0,1 %
	Maximale	> 40 %	2 %	2 %	2 %

## Sensibilité des différentes techniques

Dans le paludisme, le seuil de détection de ces différentes techniques est de :

- frottis mince : 100 à 300 HPM (hématies parasitées/mm<sup>3</sup>) ;
- goutte épaisse : 5 à 20 HPM ;
- bandelettes réactives détectant des antigènes plasmodiaux : environ 100 HPM (la positivité à partir de 10 HPM est possible, mais avec une spécificité bien moindre) ;
- QBC : 0,1 à 1 HPM.

Tableau 10.4

## Tests de diagnostic rapide du paludisme

Antigène	HRP 2	pLDH	Aldolase
Spécificité de(s) l'antigène(s)	<i>P. falciparum</i>	<i>P. falciparum</i> <i>P. vivax</i> Panplasmodial <sup>(1)</sup>	Panplasmodial <sup>(1)</sup>
Stade parasitaire de production	Trophozoïtes, schizontes, jeunes gamétocytes	Toutes les formes sexuées (gamétocytes) et asexuées	Toutes les formes sexuées et asexuées
Durée de positivité après traitement	7-14 jours, pour les tests de 1 <sup>re</sup> génération	Fonction de la parasitémie viable persistante	Fonction de la parasitémie viable persistante
Possibilité de suivi de l'efficacité thérapeutique	Non	Oui	Oui ±
Faux positifs	Facteur rhumatoïde sur les tests de 1 <sup>re</sup> génération		
Exemples de kits commercialisés	ICT Malaria Pf®	Optimal® (avec la pLDH commune et l'antigène HRP 2 de <i>P.f.</i> )	Now Malaria® (avec l'aldolase commune et l'antigène HRP 2 de <i>P.f.</i> )
	Palutop®	Palutop® + 4 (avec la pLDH de <i>P.v.</i> , la pLDH commune et l'antigène HRP 2 de <i>P.f.</i> )	

(1) Antigène commun à toutes les espèces plasmodiales.

**Diagnostic d'autres affections parasitaires ou bactériennes**

Si le frottis sanguin et la goutte épaisse permettent prioritairement de faire le diagnostic de paludisme, ils sont aussi très utiles pour mettre en évidence d'autres parasites sanguins, qu'il s'agisse de protozoaires (trypanosomes, cahier couleur : figure 10.3 ; *Babesia*) ou de métazoaires (microfilaires sanguicoles, cahier couleur : figure 10.4), ou les bactéries spiralées responsables des borrélioses récurrentes (*Borrelia*, cahier couleur : figure 10.5).

Le prélèvement doit avoir lieu en période fébrile pour les trypanosomes, *Babesia* et *Borrelia*, ou conformément à la rythmicité d'émission des microfilaries selon la filariose suspectée (prélèvement à minuit dans la filariose lymphatique à *Brugia malayi* et *Wuchereria bancrofti*, à midi dans la loase).

Ces parasites ou bactéries peuvent tous être mis en évidence par frottis mince (ou épais) coloré au MGG, ou par un examen à l'état frais entre lame et lamelle, pour les parasites ou bactéries mobiles (microfilaries, trypanosomes, *Borrelia*). Pour ces trois derniers, une centrifugation est souvent nécessaire au préalable. Par ailleurs, le QBC permet de mettre en évidence ces différents parasites et bactéries, ces derniers étant aussi pourvus d'acides nucléiques.

### Examen parasitologique des selles

Il se décompose en plusieurs étapes :

- examen macroscopique, permettant de mettre en évidence des helminthes adultes de grande taille (ascaris, oxyures, anneaux de ténias : pour ces derniers, les caractéristiques des anneaux sont récapitulées au paragraphe diagnostic de la fiche *téniasis*, p. 215) ;
- examen microscopique direct :
  - à l'état frais, indiqué particulièrement pour les parasites mobiles et pour apprécier la vitalité de certains œufs,
  - après coloration pour mettre en évidence et identifier les kystes de protozoaires et les œufs d'helminthes, voire certains protozoaires, qui exigent des colorations spéciales ;
- examen microscopique après concentration : méthodes de concentration, souvent nécessaires pour bien mettre en évidence les kystes, œufs et larves, ceux-ci étant souvent excrétés de façon intermittente.

Afin d'assurer une bonne sensibilité à l'examen parasitologique des selles et compte tenu des cycles parasitaires, il est recommandé de pratiquer trois examens espacés de plusieurs jours répartis sur 8 à 10 jours.

### Examen direct

#### Pratique

Il se pratique à l'état frais, sur des selles fraîchement émises si possible dans l'heure précédente (prélèvement au laboratoire ++), en diluant un petit fragment de selle dans une goutte de sérum physiologique, et en l'examinant entre lame et lamelle. Il permet de retrouver les formes parasitaires mobiles, comme les formes végétatives d'amibe ou de *Giardia*, d'apprécier la vitalité de certains œufs (schistosomes), mais aussi de mettre en évidence les kystes de protozoaires, les œufs voire les larves d'helminthes, s'ils sont assez nombreux. Il permet par ailleurs de quantifier les leucocytes et hématies, de visualiser des cristaux de Charcot-Leyden.

Les colorations les plus employées sont :

- la coloration au lugol, particulièrement utile pour identifier les protozoaires, surtout les amibes (coloration en brun des vacuoles et noyaux des protozoaires) ;
- la coloration au MIF (merthiolate-iode-formol), dans la même indication ;
- La coloration de Ziehl-Neelsen modifiée, pour mettre en évidence les cryptosporidies (mais aussi les *Cyclospora* et *Isospora*).

Tableau 10.5  
Caractéristiques des principaux protozoaires digestifs à l'examen direct

	Protozoaire	Forme végétative		Taille (µm)	Kyste
		Taille (µm)	Détails		
<b>Flagellés</b>	<i>Giardia intestinalis</i> *	15 × 8	2 noyaux, corps parabasaux, 8 flagelles	12 × 8	Ovale, coque mince, 4 noyaux
	<i>Chilomastix mesnili</i>	15 × 6	Sillon de torsion, vacuoles, 3 flagelles	8 × 5	Piriforme, coque épaisse, 1 gros noyau
	<i>Trichomonas intestinalis</i>	12 × 8	Membrane ondulante, 5 flagelles		
<b>Amibes</b>	<i>Entamoeba histolytica</i> ou <i>dispar</i>	15–30	Petites vacuoles, hématies dans les inclusions si forme histolytica, membrane nucléaire fine, petit caryosome central	12–14	Sphérique, corps cristalloïdes épais, pas de vacuoles, 4 noyaux
	<i>Entamoeba coli</i>	20–40	Mobilité faible, nombreuses vacuoles, membrane nucléaire épaisse, gros caryosome excentré	15–30	Sphérique ou ovale, corps cristalloïdes fins, pas de vacuoles, 8 noyaux
	<i>Endolimax nana</i>	5–15	Mobilité faible, petites vacuoles, membrane nucléaire épaisse, gros caryosome	7–12	Sphérique ou ovale, pas de vacuoles, 1 à 4 noyaux
	<i>Pseudolimax butschlii</i>	8–15	Mobilité faible, nombreuses vacuoles, membrane nucléaire mince, gros caryosome	5–20	Forme variable, grande vacuole unique, 1 noyau
	<i>Dientamoeba fragilis</i>	3–15	Mobilité nulle, petites vacuoles, membrane nucléaire mince, caryosome central avec 4–5 granules	–	Pas de kyste
	<i>Entamoeba hartmani</i>	3–10	Petites vacuoles, membrane nucléaire mince, gros caryosome excentré	9–10	Sphérique, corps cristalloïdes épais, nombreuses petites vacuoles, 4 noyaux
	<i>Entamoeba polecki</i>	10–25	Mobilité nulle, grosses vacuoles, membrane nucléaire mince, petit caryosome	9–17	Sphérique, nombre de vacuoles variable, 1 noyau

\*Cahier couleur : figure 10.6

### *Les différents œufs, kystes et formes végétatives*

Pour les protozoaires, l'examen direct permet de distinguer les différentes formes végétatives et kystiques : le [tableau 10.5](#) récapitule les caractéristiques des principaux protozoaires retrouvés.

L'examen direct permet aussi de mettre en évidence les œufs d'helminthes : l'identification des principaux se fait selon un mode résumé dans le [tableau 10.6](#), prenant en compte la taille, la forme, les caractéristiques morphologiques de l'œuf.

### **Techniques de concentration**

Elles sont destinées à enrichir le prélèvement à analyser, afin d'augmenter le rendement de détection de kystes, d'œufs ou de larves d'helminthes, surtout en cas de pauci-infestation.

#### *Méthode de concentration de Ritchie*

Plusieurs techniques de concentration sont décrites, basées sur des méthodes physiques (sédimentation, flottation), diphasiques (séparation chimique en phase lipophile et hydrophile, et sédimentation) ou combinées.

La méthode de Ritchie est une méthode diphasique, utilisant le formol et l'éther. Après obtention d'une émulsion contenant les selles diluées et les réactifs, est effectuée une centrifugation. La lecture microscopique se fait sur le culot de centrifugation, où sont concentrés les parasites, les résidus fécaux ayant été dissous. Les résultats obtenus sont similaires à ceux de l'examen direct, avec une concentration des kystes et œufs.

D'autres techniques diphasiques sont largement utilisées, comme la méthode de Baileger (utilisant de l'acétate) ou de MIF-concentration (utilisant le MIF).

#### *Méthode de concentration de Baermann*

La méthode d'extraction de Baermann est destinée à mettre en évidence des larves d'anguillules (*Strongyloides stercoralis*), mais elle peut aussi mettre en évidence d'autres larves d'helminthes, comme les larves rhabditoïdes d'ankylostomes.

Cette technique est basée sur l'hygrotropisme et le thermotropisme des larves. La selle est déposée dans une passoire, sur de la gaze, elle-même dans un entonnoir relié à un tuyau fermé dont le fond est rempli d'eau chaude, où se rendent les larves en 1 à 4 heures. Après cette durée, le tuyau est ouvert, l'eau récupérée, centrifugée et le culot est examiné.

### **Examen parasitologique des urines**

La recherche s'effectue sur les urines du matin ou émises après un effort (marche, sautillerment...), voire sur toutes les urines de la journée (dont on recueille le dépôt). Les urines obtenues sont centrifugées et le culot analysé de façon directe, afin de visualiser les œufs et leur viabilité.

Il permet surtout la détection d'œufs de *Schistosoma haematobium* (cf. cahier couleur : figure 10.7) mais il peut parfois mettre en évidence des microfilaires en cas de chylurie (pour *W. bancrofti*) ou après prise de Notézine® (pour toutes les filaires), voire des protozoaires (*Trichomonas vaginalis*).

### **Examen mycologique**

Il repose sur l'examen direct et la culture. Ces deux examens sont indissociables pour obtenir l'identification précise de l'agent fongique.

Tableau 10.6

## Mode d'identification des principaux œufs d'helminthes

	Taille <sup>(1)</sup>	Présence d'un éperon		Présence d'un opercule	Présence d'une coque uniforme	
		Latéral	Terminal		Épaisse	Mince
<b>Œufs (ovoïdes ou sphériques)</b>	Grande > 100 µ	<i>Schistosoma mansoni</i> <sup>(2)</sup> (140)	<i>Schistosoma intercalatum</i> <sup>(2)</sup> (200) <i>Schistosoma haematobium</i> <sup>(2, 4)</sup> (150) Cahier couleur : figure 10.7	<i>Fasciola gigantica</i> <sup>(2)</sup> (180) <i>Fasciola hepatica</i> <sup>(2)</sup> (130) <i>Fasciolopsis buski</i> <sup>(2)</sup> (125)		
	Petite < 100 µ	Petit éperon : <i>Schistosoma japonicum</i> <sup>(2)</sup> (80) <i>Schistosoma mekongi</i> <sup>(2)</sup> (65)		Marron : <i>Dicrocoelium dendriticum</i> <sup>(2)</sup> (45) Jaune ou brun clair : <i>Paragonimus westermani</i> <sup>(2, 5)</sup> (90) <i>Diphyllobothrium latum</i> <sup>(3)</sup> (70) <i>Clonorchis sinensis</i> <sup>(2)</sup> (30) <i>Opisthorchis</i> sp. <sup>(2)</sup> (30) <i>Heterophyes</i> sp. <sup>(2)</sup> (25)	Striée, marron : <i>Taenia saginata</i> <sup>(2)</sup> (40) <i>Taenia solium</i> <sup>(2)</sup> (35) Mamelonnée, marron : <i>Ascaris lumbricoïdes</i> <sup>(3)</sup> (60) Avec 2 bouchons muqueux polaires : <i>Trichocéphale</i> <sup>(3)</sup> (55) Claire avec filaments : <i>Hymenolepis nana</i> <sup>(2)</sup> (45) Claire sans filaments : <i>Hymenolepis diminuta</i> <sup>(2)</sup> (70)	Symétrique : ankylostome <sup>(3)</sup> (60–70) Asymétrique : oxyure <sup>(2)</sup> (50)

(1) La taille indiquée entre parenthèses correspond une valeur moyenne du grand diamètre de l'œuf.

(2) Œufs embryonnés.

(3) Œufs non embryonnés.

(4) Retrouvé dans les urines.

(5) Retrouvé dans les expectorations.

Tableau 10.7

**Interprétation des tests sérologiques dans le diagnostic de stade de la syphilis**

TPHA	VDRL	FTA-abs	Interprétation
+ (160-1280)	+ (2-16)	++ (200-3200)	Syphilis primaire
++ (> 1280)	++ (> 16)	++ (> 3200)	Syphilis secondaire
+ (160-1280)	- (0-4)	+ (400-3200)	Cicatrice sérologique

**Examen direct**

L'examen direct peut se faire à l'état frais, ou après adjonction d'éclaircissant (ex. : potasse ou lactophénol pour les cheveux, squames, poils, ongles) et/ou coloration (Giemsa ; Grocott, principalement pour les prélèvements biopsiques). Il permet de noter la morphologie du champignon (levures et/ou filaments,  $\pm$  spores ; caractéristiques des filaments : septés ? fins ?...) et d'évaluer la quantité d'éléments fongiques dans le prélèvement.

Cet examen direct est particulièrement intéressant dans le diagnostic des teignes du cuir chevelu, permettant de différencier les aspects de parasitisme des cheveux, selon la disposition des filaments et des spores au niveau du cheveu infesté :

- endothrix (*T. tonsurans*, *T. soudanense*) : nombreuses chaînes de grosses spores remplissant le cheveu ;
- endo-ectothrix :
  - microsporique (*Microsporum*) : rares filaments à l'intérieur du cheveu, agglomérat de petites spores en surface,
  - microïde (*T. mentagrophytes*) : quelques filaments à l'intérieur du cheveu, petites spores en surface,
  - mégaspore (*T. verrucosum*) : filaments à l'intérieur du cheveu, grosses spores en surface ;
- favique (*T. schoenleinii*) : nombreux filaments dans le poil, filaments mycéliens enchevêtrés au niveau des godets.

**Culture**

La culture sur milieu de Sabouraud, éventuellement modifié (pour éliminer les contaminants bactériens ou fongiques), ou sur milieux spéciaux enrichis, permet de préciser l'espèce en cause, en évaluant les caractéristiques macroscopiques (aspect des colonies...) et microscopiques de la culture.

**Méthodes sérologiques**

De multiples techniques sont utilisées en sérologie parasitaire, plus ou moins standardisées.

**Sérologies parasitaires des protozooses****Amibiase**

La sérologie amibienne est indiquée pour le diagnostic d'amibiase tissulaire et n'a pas d'indication dans le diagnostic de l'amibiase intestinale, où la recherche d'amibes dans les selles est la référence. En cas de négativité du premier prélèvement, un deuxième doit être effectué 10-15 jours plus tard, même après

traitement, pour la certitude diagnostique. D'authentiques amibiases tissulaires ont été observées avec des sérologies restant négatives.

Plusieurs techniques sont utilisées :

- l'immunofluorescence indirecte (IFI) : cette technique utilise comme antigène des amibes *Entamoeba histolytica* (*E.h.*) dérivées de cultures ; elle se positive précocement, son seuil de positivité pour l'amibiase tissulaire est de 200, avec une sensibilité très élevée ; elle peut s'avérer positive au cours de l'amibiase intestinale (ou avec des amibes non pathogènes), mais le plus souvent à des taux faibles (50–100). Elle permet de suivre l'efficacité thérapeutique, le taux s'élevant après traitement pour redescendre après 3 mois et se négativer environ en 1 an ;
- l'hémagglutination passive : elle utilise des hématies humaines sensibilisées par un antigène d'*E.h.* ; elle est considérée comme spécifique à un seuil supérieur au 1/128<sup>e</sup> ; elle persiste plusieurs années après le traitement, ne permettant pas de suivi thérapeutique ; sa sensibilité est de 90 % dans l'amibiase tissulaire ;
- les autres techniques : immuno-électrophorèse (technique de grande spécificité, permettant de suivre l'évolution sous traitement, avec l'apparition d'un arc « post-thérapeutique », qui disparaît ensuite progressivement) ; électrosynérèse ; ELISA, latex (utilisés en dépistage et permettant un diagnostic d'urgence).

### Paludisme

La sérologie du paludisme n'a pas sa place dans le diagnostic de l'accès palustre aigu, dans la mesure où les techniques de mise en évidence directe donnent un diagnostic beaucoup plus rapide, et où elle ne permet pas de différencier une infection en cours d'un paludisme ancien. Son intérêt réside dans le diagnostic rétrospectif éventuel, en particulier dans les formes très peu parasitiques, dans le dépistage chez les donneurs de sang et dans les études épidémiologiques, et dans certaines splénomégalies chroniques suspectes d'origine palustre (paludisme viscéral évolutif).

Elle repose principalement sur deux techniques :

- l'IFI, technique la plus utilisée : elle utilise des antigènes plasmodiaux de *P. falciparum* ou de *P. cynomolgi* (plasmodium simien utilisé pour son analogie avec *P. vivax*) ; les anticorps apparaissent 15 à 21 jours après l'infestation pour atteindre un maximum à 1 à 2 mois et redescendre ensuite progressivement ; il n'existe pas de spécificité vraie d'espèce en sérologie ; la limite de spécificité de cette technique se situe entre 1/20<sup>e</sup> et 1/40<sup>e</sup>, mais seuls des taux supérieurs ou égaux au 1/80<sup>e</sup> signent un accès récent ;
- l'ELISA : basée sur des antigènes somatiques, sa spécificité est proche de l'IFI, mais sa sensibilité serait un peu moindre.

### Toxoplasmose

La sérologie de la toxoplasmose permet de poser un diagnostic de toxoplasmose aiguë récente ou ancienne. Elle repose sur de multiples techniques, dont les résultats peuvent être uniformisés par la quantification en unités internationales : le seuil de protection est évalué à 10 UI/mL pour les méthodes immuno-enzymatiques.

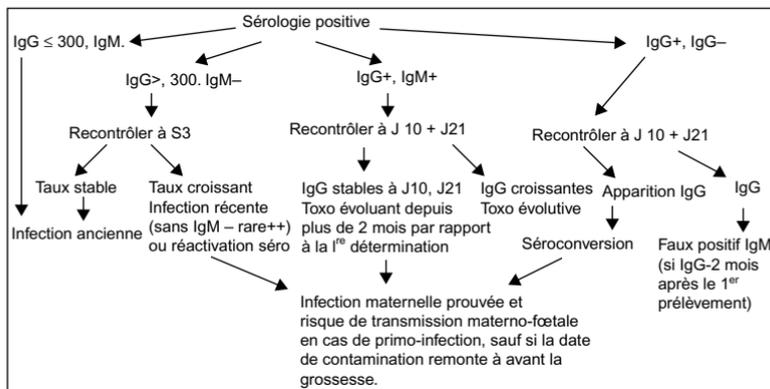
Les principales méthodes disponibles sont l'IFI, l'agglutination directe, l'agglutination au latex, l'hémagglutination, le Dye-test (qui utilise comme antigène

des toxoplasmes vivants), l'ELISA (mesure les IgG, IgM et IgA), l'ISAGA (*immuno sorbent agglutination assay* : mesure les IgM, les IgA et les IgE) et l'ELIFA (*enzyme linked immuno filtration assay* : mesure les IgG, IgM, IgA et IgE).

Lors de la primo-infestation, la sérologie se positive en IgA puis en IgM dans les premiers jours. Les IgM atteignent leur maximum en 2–3 semaines, et persistent en général 3 à 6 mois. Les IgG apparaissent au 12<sup>e</sup>–15<sup>e</sup> jour, atteignent leur maximum en 2 mois, puis restent durablement positives.

Le diagnostic d'infection aiguë repose sur la séroconversion ou l'ascension significative du titre d'IgG. En cas de doute sur une infection récente, un test d'avidité des IgG peut être effectué : des IgG de haute avidité signent une infection datant de plus de 3–4 mois.

L'algorithme décisionnel en cas de découverte d'une sérologie positive pendant la grossesse est récapitulé sur la figure 10.8. En cas de toxoplasmose documentée au cours de la grossesse, il convient de rechercher une infection fœtale,



**Figure 10.8**

**Conduite à tenir devant une sérologie toxoplasmique positive pendant la grossesse.**

d'autant plus fréquente que l'infection maternelle est tardive. Ce diagnostic peut se faire en anténatal par amniocentèse à partir de la 14<sup>e</sup> semaine de grossesse (par PCR, culture cellulaire ou inoculation à l'animal), ou à la naissance par diagnostic direct (recherche de parasite dans le sang de cordon ou le placenta) ou indirect, par ELIFA (recherche d'IgM ou d'IgA, qui ne passent pas la barrière fœto-placentaire : les IgA ont une spécificité excellente [99 %] et une sensibilité supérieure aux IgM en cas de toxoplasmose congénitale). Après la naissance, la contamination est exclue si les anticorps disparaissent en moins de 10 mois, alors qu'une réascension des IgG signe l'infection.

### Sérologies parasitaires des helminthoses

Les sérologies parasitaires utilisées dans les helminthoses sont hétérogènes, basées sur des antigènes plus ou moins standardisés : la plupart des méthodes de dépistage présentent des réactions croisées multiples entre les différents helminthes, rendant leur interprétation régulièrement délicate.

### **Bilharzioses (schistosomoses)**

L'intérêt de la sérologie réside principalement dans le diagnostic d'une bilharziose en phase de primo-invasion, quand le diagnostic parasitologique direct n'est pas encore possible. Elle permet aussi un diagnostic en phase d'état, sans permettre cependant de diagnostic d'espèce.

Les techniques utilisées en routine en France sont basées sur l'utilisation d'antigènes de *Schistosoma mansoni*, en raison des communautés antigéniques nombreuses entre les différentes espèces (la performance de ces sérologies reste cependant faible dans les schistosomoses asiatiques) :

- l'IFI : technique très sensible, mais spécifique pour des taux supérieurs ou égaux au 1/200<sup>e</sup> ; les anticorps apparaissent environ 3 semaines après l'infestation ; le taux augmente rapidement après traitement, pour diminuer ensuite lentement et se négativer en 12–15 mois, ce qui permet un suivi thérapeutique. La persistance d'une sérologie fortement positive 6 mois après le traitement signe le plus souvent un échec ;
- l'hémagglutination : technique sensible, dont le seuil de positivité est le 1/64<sup>e</sup> ; après traitement, le taux d'anticorps augmente moins systématiquement et se négative plus lentement après guérison ;
- d'autres techniques sont possibles : ELISA, agglutination au latex, immunodiffusion (mise en évidence d'arcs spécifiques : arc 4 spécifique du genre *Schistosoma*, arc 8 spécifique de l'espèce *S. mansoni*), électrosynérèse, Western Blot (en méthode de confirmation).

### **Filarioses**

La méthode de choix dans le diagnostic des filarioses repose sur la mise en évidence directe (microfilarémie ou microfilarodermie), mais la sérologie peut être intéressante dans les formes amicrofilarémiques ou avec peu de microfilaires, sans cependant permettre de diagnostic d'espèce.

Les techniques les plus utilisées sont :

- l'IFI, technique la plus utilisée, basée sur des antigènes de *Dipetalonema vitae* (filaire de hamster), dont le seuil de sensibilité est le 1/80<sup>e</sup> ; cependant, seuls les taux supérieurs ou égaux au 1/320<sup>e</sup> sont réellement à prendre en compte ;
- l'immunoprécipitation (immuno-électrophorèse, électrosynérèse) complète l'IFI ; elle utilise un antigène somatique de filaire adulte (*Onchocerca volvulus*) ou des antigènes d'ascaris de porc (*Ascaris suum*). La localisation et l'aspect de l'arc peuvent être évocateurs d'une filariose spécifique (notamment dans la loase).

La sérologie n'est fortement positive que dans la moitié des filarioses lymphatiques et environ 70 à 90 % des loases et des onchocercoses. Des taux élevés peuvent s'observer avec les filaires non pathogènes (*Mansonella*). Les réactions croisées avec d'autres nématodoses (ascaridiose, anguillulose, trichinose) sont fréquentes, voire avec d'autres helminthoses (hydatidose, fasciolose).

Après traitement, la sérologie se négative dans l'année qui suit.

### **Hydatidose**

La sérologie est la base du diagnostic positif de l'hydatidose, avec l'imagerie. De multiples techniques existent, utilisant des antigènes variés, purifiés (exemple : fraction antigénique 5, spécifique du genre *Echinococcus*) ou non (liquide de kyste).

On utilise en première intention une technique de « débrouillage » :

- l'hémagglutination indirecte, de bonne sensibilité (70 à 90 % selon la localisation du kyste), mais de spécificité limitée : des réactions croisées sont observées avec d'autres helminthoses à ver plat (échinococcose, fasciolose, clonorchiose), sauf à des taux élevés, supérieurs au 1/320<sup>e</sup> ;
- L'IFI, de sensibilité et de spécificité équivalentes à l'hémagglutination indirecte ; son seuil de positivité est le 1/100<sup>e</sup> ;
- L'ELISA, qui utilise la fraction 5, sensible et spécifique.

La sensibilité de ces différentes méthodes est de 60 à 70 % pour les localisations pulmonaires, de 80 à 90 % pour les localisations hépatiques.

La confirmation peut être obtenue par :

- les réactions de précipitation (immuno-électrophorèse, électrosynérèse), qui sont plus spécifiques : elles mettent en évidence des anticorps antifraction antigénique 5 spécifiques du genre *Echinococcus* (réactions croisées avec la cysticercose) ; la présence de cet arc 5 et d'au moins 4 arcs de précipitation constitue une très forte présomption d'hydatidose ;
- le Western Blot, très spécifique.

La sérologie permet aussi le suivi post-thérapeutique : si le taux augmente peu après le traitement, la négativation est obtenue habituellement en 18–24 mois (après traitement radical). La persistance d'un taux élevé et surtout la réascension du taux 6–12 mois après traitement signent que ce dernier a été insuffisant.

### **Distomatose**

Elle permet un diagnostic en phase d'invasion, mais aussi en phase d'état, car la mise en évidence d'œufs dans les selles est inconstante.

Elle associe le plus souvent une technique quantitative (hémagglutination, IFI, ELISA) et une technique de précipitation (immuno-électrophorèse, électrosynérèse), afin de garantir une bonne sensibilité et une spécificité correcte. Elle utilise en général des antigènes de *Fasciola hepatica*, mais d'autres antigènes, plus spécifiques, peuvent être utilisés dans certaines indications (*Paragonimus westermani*).

Les techniques utilisées sont :

- l'IFI : le seuil de positivité est de 1/10<sup>e</sup> à 1/20<sup>e</sup> ; la spécificité est limitée par les réactions croisées entre distomatoses et avec les bilharzioses ou certaines filarioses ; elle se positive à partir de la 3<sup>e</sup> semaine après l'infestation et le reste longtemps ;
- l'hémagglutination : précoce, elle est considérée comme positive pour des taux supérieurs au 1/320<sup>e</sup> ; elle se négative plus rapidement que les autres techniques ;
- l'ELISA utilise des antigènes somatiques purifiés, présente une grande sensibilité et une bonne spécificité ; elle se positive dès la 2<sup>e</sup> semaine ;
- l'immuno-électrophorèse ou l'électrosynérèse : l'existence de plusieurs arcs de précipitation, en particulier de l'arc 2 (spécifique de *F. hepatica*), suffit à poser le diagnostic ; ces précipitines apparaissent dès la 2<sup>e</sup> semaine après l'infestation et disparaissent progressivement en plusieurs mois. La sensibilité est bonne, sauf dans les distomatoses anciennes.

Avec ces différentes techniques, le titre des anticorps s'élève après traitement, atteignant un maximum après 6 semaines, pour décroître et disparaître en général en 8 à 12 mois.

### **Cysticercose**

La sérologie (dont la positivité est cependant inconstante) est à la base du diagnostic de cysticercose avec l'imagerie. La positivité de la sérologie est durable, sans constituer un marqueur de viabilité des cysticerques, et s'observe plus volontiers dans les cysticercoses récentes que dans les anciennes (formes calcifiées).

La technique de dépistage est principalement l'ELISA, insuffisamment spécifique cependant (croisement avec d'autres cestodoses : hydatidose, ténias, cénuroses...), la confirmation étant obtenue par Western Blot.

En cas de neurocysticercose, il est important d'étudier simultanément le taux sanguin et le taux dans le liquide cébrospinal, ce dernier étant plus souvent positif que le sang.

### **Trichinellose**

La sérologie constitue le pilier du diagnostic positif de la trichinellose.

Les techniques utilisées, relativement spécifiques, sont :

- l'IFI, basé sur des antigènes de *Trichinella spiralis*, qui se positive tardivement, entre la 3<sup>e</sup> (50 % de positivité) et la 8<sup>e</sup> semaine (95 % de positivité) ;
- l'ELISA, dont les anticorps suivent une cinétique proche de l'IFI ;
- le Western Blot, le plus spécifique.

Ces anticorps persistent au minimum jusqu'au 9<sup>e</sup> mois après l'infestation.

### **Toxocarose (*larva migrans viscérale*)**

La sérologie de la toxocarose n'est suffisante pour poser un diagnostic de *larva migrans viscérale* que s'il existe un contexte épidémiologique et clinique évocateur. Sa positivité isolée ne signe pas une toxocarose récente, en raison de la séoprévalence souvent élevée de cette parasitose.

Les méthodes sérologiques utilisées sont l'ELISA (avec des antigènes de *Toxocara canis*) en dépistage et le Western Blot en confirmation, mettant en évidence des bandes spécifiques.

En cas d'atteinte oculaire, le dosage des anticorps dans l'humeur aqueuse peut s'avérer décisif, le dosage sérique étant souvent négatif.

### **Sérologie bactérienne : sérologie des tréponématoses**

Les tests diagnostiques sont classiquement utilisés dans la syphilis, mais ils ne permettent en fait pas de différencier les tréponématoses entre elles (syphilis vénérienne et tréponématoses non vénériennes).

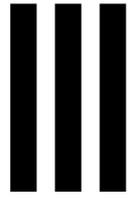
Les principaux tests sérologiques utilisés sont :

- le TPHA (*treponema pallidum haemagglutination assay*) : de très bonne spécificité (99,5 %), il se positive dans les 15 jours après l'apparition du chancre ;
- le VDRL (*venereal disease research laboratory*) : technique sérologique non tréponémique (cardiolipidique), il se positive après le TPHA, en général en fin de phase primaire ; il permet de suivre l'évolution sous traitement, son titre chutant rapidement après ce dernier ; en cas de diminution insuffisante ou de remontée, un retraitement s'avère nécessaire ; sa spécificité est limitée par de nombreuses causes de fausse positivité, d'ordre infectieux (viroses, maladies bactériennes, parasitaires) ou non (grossesse, hépatopathie chronique, cirrhose, connectivite, dysglobulinémie...) ;

- le FTA (*fluorescent treponema assay*) : technique d'immunofluorescence, c'est le test le plus précoce, qui se positive dès le 5<sup>e</sup>-10<sup>e</sup> jour du chancre ; sa limite de positivité après absorption est le 1/50<sup>e</sup> ; cette technique peut aussi être utilisée pour détecter les IgM spécifiques antitreponémiques.

L'association de ces différents tests sérologiques permet le diagnostic de stade évolutif, comme cela est rappelé dans le [tableau 10.7](#).

La sérologie peut être utilisée dans le liquide cébrospinal pour confirmer une atteinte méningée : elle repose sur la positivité du VDRL ou du FTA-IgM dans le liquide cébrospinal, le TPHA et le FTA étant toujours positifs dans le liquide cébrospinal, comme dans le sang.



# Fiches maladies

## Amibiase/amoébose

(*Amoebiasis*)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- *Entamoeba dispar*, dix fois plus fréquente mais non pathogène ne peut être distinguée en pratique usuelle d'*Entamoeba histolytica* qui, seule, est pathogène.
- Une amibiase tissulaire, principalement hépatique, fait toujours suite à une amibiase intestinale.
- Abscès amibien du foie = séjour tropical + hépatalgie fébrile + abcès à l'échographie + sérologie positive.
- L'amoébicide de contact reste un complément au métronidazole.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Il existe deux espèces d'amibes dont la distinction n'est actuellement pas possible par microscopie optique : *Entamoeba dispar*, dix fois plus fréquente mais non pathogène, et *Entamoeba histolytica* qui, seule, est pathogène mais ne devient invasive que dans 10 % des cas. Ainsi comparativement au nombre de personnes porteuses « d'amibes », l'amibiase-maladie est relativement rare et ne se rencontre pratiquement qu'en zone tropicale ou, en France, dans le cadre des maladies d'importation. Dans l'amibiase invasive, après ingestion de kystes (aliments, eau, mains sales = péril fécal), l'amibe pénètre dans la sous-muqueuse et réalise une entérite. Si le phénomène invasif se poursuit, les parasites peuvent se retrouver par effraction dans les veinules mésentériques et, arrêtés au niveau du foie, déterminer une amibiase tissulaire hépatique ou abcès amibien (5 à 10 % des amibiases intestinales aiguës, plus souvent chez l'homme et plus souvent dans le lobe droit) potentiellement sévère en l'absence d'un traitement rapide. Beaucoup plus rarement, des amibes peuvent dépasser le filtre hépatique et se localiser dans n'importe quel autre organe (poumon ++). Les amibiases tissulaires sont relativement rares chez le voyageur et surviennent habituellement dans les 6 mois suivants le retour, même si des délais de plusieurs années sont possibles.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

### Amibiase intestinale

La *colite amibienne aiguë* se traduit par des douleurs abdominales, un syndrome dysentérique avec des selles classiquement glairo-sanglantes. Une fièvre est possible mais reste modérée. L'examen clinique retrouve volontiers un abdomen sensible. Cette forme aiguë peut évoluer vers la chronicité (colite amibienne chronique) se manifestant par des épisodes récurrents de diarrhée. Ce tableau peut être difficile à distinguer d'une colite inflammatoire chronique.

La *colite amibienne fulminante* (ou amibiase colique maligne) est rare, s'observe essentiellement en zone d'endémie chez les jeunes enfants et se manifeste par une diarrhée sanglante profuse avec fièvre élevée et syndrome toxi-infectieux menaçant le pronostic vital.

L'*amoebome* est très rare : il s'agit d'une réaction granulomateuse pseudo-tumorale de la paroi colique qui peut donner le change avec un cancer colique.

La *colopathie post-amibienne* serait liée à des séquelles de colite amibienne. Elle se manifeste de façon non spécifique par des troubles fonctionnels intestinaux. Le diagnostic est d'autant plus difficile que l'EPS est négatif et que l'existence réelle de cette entité reste discutée.

Le diagnostic d'amibiase intestinale se fait par l'EPS sur des selles fraîchement émises (« fragilité » des parasites) qui permet de visualiser des formes végétatives mobiles ou des kystes. Une rectosigmoidoscopie, dont l'indication n'est pas systématique, permettrait de visualiser des ulcérations typiquement « en coup d'ongle », bien que la muqueuse puisse être simplement érythémateuse, voire normale. Dans cette forme, la sérologie n'a qu'un intérêt limité (elle est d'ailleurs souvent négative). Dans les centres spécialisés, des techniques par PCR ou anticorps monoclonaux permettent de distinguer *E. dispar* de *E. histolytica*.

### Amibiase hépatique

Après un épisode intestinal aigu qui passe souvent inaperçu, le tableau est évocateur avec une douleur de l'hypochondre droit associée à une fièvre élevée et un foie douloureux spontanément et à la percussion (hépatalgie fébrile). L'état général peut être très altéré. L'hépatomégalie est inconstante. Les complications, rares mais potentiellement très sévères, sont la rupture de l'abcès dans la plèvre, dans le péritoine ou, plus grave, dans le péricarde.

Le diagnostic est évoqué par le contexte, le tableau clinique et l'existence d'un syndrome inflammatoire avec polynucléose franche. La confirmation se fait par l'association d'une (ou plusieurs) image(s) d'abcès à l'échographie ou au scanner (figure 1) à la positivité de la sérologie dont une technique peut être demandée en urgence (elle peut cependant être négative en début d'évolution). L'EPS n'est pas un élément déterminant, sa négativité n'éliminant pas le diagnostic et sa positivité n'en étant pas garante.



**Figure 1**  
**Abcès amibien du foie (scanner).**

Le diagnostic différentiel peut se discuter avec un abcès d'origine non amibienne ou, parfois, avec certaines formes de cancer primitif du foie nécrosé.

### **Principes du traitement (en milieu hospitalier, si possible spécialisé)**

Pour les formes tissulaires, il se fait en urgence et initialement en milieu hospitalier spécialisé. Le métronidazole (ou dérivés) est donné à la dose de 1,5 à 2 g/j chez l'adulte pendant 7 jours. Le principal effet secondaire est l'effet antibuse lors de la prise d'alcool. Son excellente biodisponibilité permet un traitement par voie orale, une voie IV n'étant nécessaire que dans les formes sévères où la prise orale est difficile. Un amoebicide de contact (tilbroquinol, Intétrix® : 4 gélules/j pendant 10 jours chez l'adulte) est recommandé en complément pour éliminer les formes kystiques intraluminales et éviter ainsi des récives possibles.

Lors de la découverte fortuite d'amibes, le même traitement est recommandé devant l'impossibilité en routine de distinguer *E. dispar* de *E. histolytica*.

Dans les abcès tissulaires, notamment hépatiques, le traitement médical suffit en règle. Un drainage percutané écho-guidé (très rarement chirurgical), n'est envisagé qu'en cas de volumineux abcès (supérieur à 10–12 cm de diamètre) ou en cas d'évolution sous traitement non rapidement favorable. La persistance pendant plusieurs mois après traitement d'une image échographique hypodense est normale.

### **Prévention**

Au niveau individuel, le voyageur doit respecter les règles d'hygiène alimentaire avec principalement lavage des mains avant les repas et après passage aux toilettes et consommation prioritairement d'aliments cuits servis chauds. Au niveau collectif, la prévention rejoint la lutte contre le péril fécal.

#### **Pour en savoir plus**

Bercu TE, Petri WA, Behm JW. Amebic colitis: new insights into pathogenesis and treatment. *Curr Gastroenterol Rep* 2007 ; 9 (5) : 429-33.

Salles JM, Salles MJ, Moraes LA, Silva MC. Invasive amebiasis: an update on diagnosis and management. *Expert Rev Anti Infect Ther* 2007 ; 5 (5) : 893-901.

## Angiostrongylose

(*Angiostrongyliasis*)

Sophie Odermatt-Biays

### Points essentiels

- L'angiostrongylose due à *Angiostrongylus cantonensis* est la principale cause de méningite à éosinophiles.
- La transmission du parasite est favorisée par des coutumes alimentaires fréquentes en Asie du Sud-Est.
- Le traitement est essentiellement symptomatique jusqu'à ce que les larves meurent et que les symptômes s'atténuent.
- L'angiostrongylose abdominale due à *Angiostrongylus costaricensis* est connue en Amérique centrale et du Sud.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'angiostrongylose (angiostrongyloïdose) à *Angiostrongylus cantonensis* existe dans la ceinture intertropicale, mais est essentiellement présente en Asie, notamment du Sud-Est et dans les îles du Pacifique. Cette pathologie est émergente dans les îles Caraïbes.

*Angiostrongylus cantonensis* est un parasite du rat. L'hôte intermédiaire est un mollusque qui se nourrit des déjections du rat. Le rat s'infeste à son tour en mangeant les mollusques. Occasionnellement, *A. cantonensis* peut parasiter l'homme, mais la larve se retrouve en impasse parasitaire dans le cerveau où elle finit par mourir. L'homme s'infeste le plus souvent en mangeant des mollusques infestés. Occasionnellement, il peut s'infester par ingestion d'un prédateur des mollusques (hôte paraténique) comme les poissons, les varans, les grenouilles, les crustacés ou par ingestion de légumes ou salades souillés par des excréta de mollusque infesté.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Deux semaines (2 à 35 jours) après le repas infectant, le patient présente des céphalées importantes, voire un tableau de méningite avec vomissements ou une méningo-encéphalite avec paralysie des nerfs crâniens notamment oculomoteurs, des douleurs radiculaires, voire un coma. L'association à une hyperesthésie douloureuse est très évocatrice. La larve peut aussi se localiser dans l'œil et provoquer une tumeur oculaire parfois responsable d'une cécité. Autour des larves, il peut se former un granulome inflammatoire pouvant être à l'origine d'épilepsie ou d'un abcès. La maladie évolue jusqu'à ce que les larves meurent. La fièvre est peu élevée ou absente. Le plus souvent, les symptômes disparaissent en quelques semaines. Des formes graves allant jusqu'au décès sont possibles mais très rares. La maladie est souvent plus sévère chez les enfants. Elle peut laisser des séquelles pendant plusieurs mois à type de dysesthésies et de douleurs.

Une hyperéosinophilie sanguine est présente dans plus de 80 % des cas. À la ponction lombaire, le LCR est volontiers hypertendu avec une hyperéosinophilie ( $\geq 10$  éosinophiles/ $\mu\text{L}$  de LCR) retrouvée dans 65 % des cas. L'IRM (mieux que le scanner) cérébrale montre souvent des images micronodulaires.

La sérologie ELISA permet de distinguer l'angiostrongylose, la gnathostomose et la cysticercose qui sont trois causes parasitaires communes de méningite à éosinophiles. Le parasite est très rarement retrouvé dans le LCR (coloration au Giemsa indispensable).

## Principes du traitement

Le traitement est symptomatique (corticothérapie et antalgiques). Les ponctions lombaires répétées permettent de réduire la pression intracrânienne et de soulager le patient de ses céphalées. Aucun traitement anthelminitique n'a jusqu'à présent montré une grande efficacité chez l'homme bien que plusieurs, comme l'albendazole, soient des larvicides efficaces chez la souris.

## Prévention

Au niveau individuel, elle consiste à éviter la consommation d'escargots, de grenouilles, de poissons et de légumes crus provenant d'une zone d'endémie. D'une façon générale, comme pour la gnathostomose, l'opisthorchiase, la paragonimose..., on recommande la consommation d'aliments bien cuits.

Au niveau collectif, toute mesure visant à éliminer les rats contribue à réduire la transmission.

### Pour en savoir plus

Graeff-Teixeira C, Da Silva AC, Yoshimura K. Update on eosinophilic meningoencephalitis and its clinical relevance. *Clin Microbiol Rev* 2009 ; 22 (2) : 322-48.

Hughes AJ, Biggs BA. Parasitic worms of the central nervous system: an Australian perspective. *Int Med J* 2002 ; 32 : 541-53.

Slom J, Cortese MM, Gerber SI et al. An outbreak of eosinophilic meningitis caused by *Angiostrongylus cantonensis* in travelers returning from the Caribbean. *N Engl J Med* 2002 ; 346 (9) : 668-75.

[www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/angiostrongyliasis.htm](http://www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/angiostrongyliasis.htm)

## Anguillulose

(*Strongyloidiasis*)

Michel Cot

### Points essentiels

- L'anguillulose, à transmission transcutanée, est souvent asymptomatique.
- L'existence d'un cycle d'auto-infestation explique la persistance possible des parasites pendant des décennies en l'absence de réinfection.
- La corticothérapie ou l'immunodépression peuvent entraîner une hyperinfestation parfois mortelle (anguillulose maligne).

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'anguillulose (ou strongyloïdose) est une maladie parasitaire causée par un ver rond intestinal, *Strongyloides stercoralis*, dont les larves pénètrent activement par la peau. C'est une maladie surtout fréquente dans les régions tropicales et subtropicales humides (notamment Asie du Sud-Est, Afrique subsaharienne, Brésil et Caraïbes), touchant environ 50 millions de personnes dans le monde. Le risque de contamination pour un voyageur est modéré.

Dans des conditions ambiantes favorables (chaleur, humidité), les larves infectantes présentes sur le sol pénètrent activement à travers la *peau*. Elles sont acheminées par voie sanguine jusqu'aux poumons, puis remontent les voies respiratoires pour basculer dans le tube digestif. Elles y subissent une maturation et se transforment uniquement en vers adultes femelles de 2 mm de long, fixés à la muqueuse de l'intestin grêle. Ces femelles se reproduisent par parthénogenèse en émettant des œufs qui éclosent dans la muqueuse intestinale et libèrent des larves. Soit ces larves sont disséminées par les fèces (périspéciale) dans le milieu ambiant (où peut se produire un cycle sexué, avec transformation des larves en adultes mâles et femelles facilitant la survie du parasite à l'extérieur de l'hôte), soit (lorsque les conditions naturelles de transmission sont défavorables) elles évoluent localement en réinfectant l'hôte à travers la peau de la région périnéale ou même en traversant la paroi colique pour se retrouver dans la circulation. Ce dernier mode évolutif rend compte du cycle d'auto-infestation (externe ou interne), qui permet à l'anguillulose de persister plusieurs dizaines d'années après le départ de l'hôte de la zone d'endémie.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'anguillulose est souvent asymptomatique. Les signes, quand ils existent, peuvent être cutanés, à type d'urticaire récidivante des fesses et des poignets, ou d'éruption linéaire mobile (*larva currens*) correspondant à la migration des larves lors d'un cycle d'auto-infestation externe. Les signes digestifs dus aux adultes sont des épigastralgies et des diarrhées rarement sévères. On peut également observer une toux avec hyperéosinophilie lors de la migration pulmonaire. L'infection par HTLV-1 est souvent associée à des anguilluloses chroniques malgré des traitements adaptés.

Une complication grave spécifique de ce parasite est l'*anguillulose disséminée* (anguillulose maligne), suite à une dépression de l'immunité (étrangement, rarement dans le cadre du VIH-sida) ou à un traitement par corticoïdes. L'emballement du cycle d'auto-infestation interne conduit à une prolifération des larves dans l'ensemble de l'organisme, qui peut entraîner un syndrome abdominal aigu, des manifestations neurologiques et pulmonaires, une septicémie parfois mortelle. Des méningites « parasitaires » ont été rapportées avec surinfection bactérienne gravissime qui pourraient être dues au fait que les anguillules aient entraîné avec elles des bacilles Gram négatif.

Le diagnostic parasitologique direct se fait par mise en évidence de larves (« rhabditoïdes ») de 200 µ de long environ, plutôt que d'œufs, en général éclos lorsque les selles sont émises. Un tableau clinique évocateur (hyperéosinophilie fluctuante, diarrhée, provenance géographique) doit faire rechercher le parasite

par plusieurs examens de selles successifs, car les larves sont rares. Il existe une méthode de concentration des selles spécifique (cf. de Baermann, p. 81) qui permet de sensibiliser l'examen. On peut également rechercher les larves dans le liquide d'aspiration duodéno-jéjunale ou réaliser une sérologie par ELISA, plus sensible que la recherche directe du parasite.

### Principes du traitement (en ambulatoire pour les formes simples)

Le traitement le plus efficace est l'ivermectine (Stromectol®), à la dose unique de 200 µg/kg *per os* (12 mg chez l'adulte). L'albendazole (Zentel®), en prise quotidienne de 400 mg pendant 3 jours, est également efficace. Le traitement de l'anguillulose disséminée n'est pas codifié, certains auteurs proposant des doses élevées et prolongées d'ivermectine.

Toutes les formes d'anguillulose, même a- ou paucisymptomatiques, doivent être traitées en raison du risque de dissémination des larves, et bien sûr un traitement doit être instauré systématiquement avant toute corticothérapie ou traitement immunosuppresseur chez tout patient ayant résidé en zone d'endémie même très longtemps auparavant.

### Prévention

L'anguillulose fait partie des programmes de déparasitage systématique prioritaires menés par l'OMS dans le cadre de son initiative « *Partners for Parasite Control* ».

Sur le plan individuel, le port de chaussures fermées dans les régions chaudes et humides suffit généralement à se protéger.

#### Pour en savoir plus

[www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/Strongyloidiasis.htm](http://www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/Strongyloidiasis.htm)

[www.who.int/wormcontrol/en/](http://www.who.int/wormcontrol/en/)

## Anisakiase

(*Anisakiasis, anisakidosis*)

Paul-Henri Consigny

#### Points essentiels

- Maladie parasitaire causée par l'ingestion accidentelle de larves d'*Anisakis simplex* ou de *Pseudoterranova decipiens*, lors d'un repas de poissons d'eaux salées, crus ou insuffisamment cuits.
- Le tableau clinique est abdominal, habituellement aigu, en rapport avec la pénétration muqueuse de la larve au niveau gastrique ou intestinal, et survient le plus souvent dans les 48 heures suivant l'ingestion.
- Le diagnostic est anamnestique et clinique dans la grande majorité des cas, souvent confirmé par une endoscopie gastrique qui est aussi thérapeutique en retirant la larve de la muqueuse. Même en l'absence d'extraction de la larve, la guérison est habituelle et spontanée en 2 à 3 semaines.
- La prévention repose sur la cuisson des poissons ou au moins la congélation préalable.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'anisakiase est une nématodose très fréquente chez les poissons d'eaux salées, particulièrement dans les mers froides (Atlantique nord, mer du Nord, Pacifique nord, mer du Japon). De nombreuses espèces sont concernées : harengs, saumons, maquereaux, merlans...

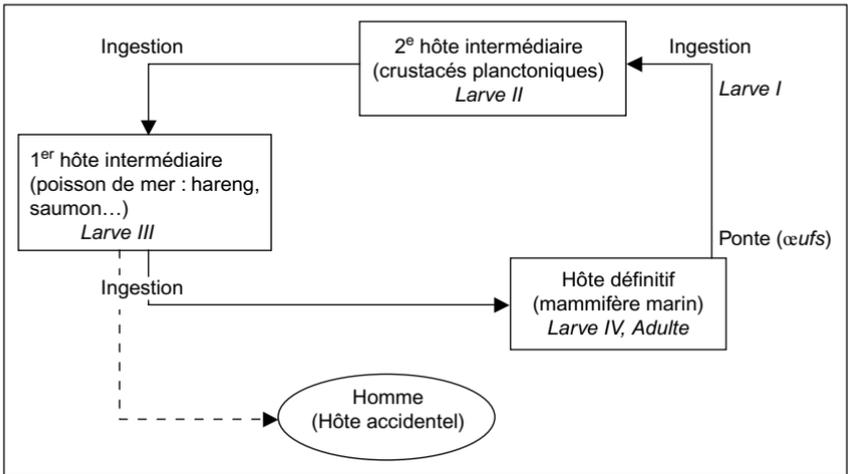
Elle se rencontre donc de façon privilégiée dans ces zones, particulièrement dans les pays où existent certaines habitudes de consommation ou de conservation : consommation de poisson cru (ex. : Japon), méthodes traditionnelles de conservation (salage, saumurage, fumage à froid).

L'homme se contamine accidentellement en ingérant des larves d'*Anisakis simplex* voire de *Pseudoterranova*, par la consommation de poisson cru ou insuffisamment cuit.

## Cycle du parasite

Le cycle naturel de l'*Anisakis* comprend un hôte définitif (un mammifère marin : baleine, cachalot, dauphin, marsouin, phoque, otarie) qui héberge le ver adulte, et deux types d'hôtes intermédiaires (petits crustacés planctoniques, puis poissons de mer), qui hébergent des stades larvaires successifs. La figure 2 récapitule ce cycle.

L'homme entre accidentellement dans le cycle en consommant du poisson infesté : la larve parasitaire reste en impasse parasitaire chez lui, avant de mourir.



**Figure 2**  
Cycle de l'*Anisakis*.

## Principales manifestations cliniques

Le tableau caractéristique est abdominal aigu, survenant en général dans les 48 heures suivant l'ingestion de la larve d'*Anisakis*, correspondant à la pénétration de la muqueuse digestive par la larve (figure 3). Deux localisations sont fréquentes :

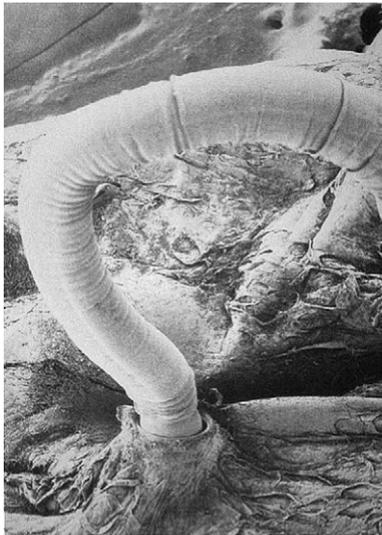
- la localisation gastrique, responsable d'un tableau pseudo-ulcéreux, avec des douleurs épigastriques intenses, des nausées, voire des vomissements ;
- la localisation intestinale (au niveau du grêle), responsable d'un tableau douloureux abdominal bas, pseudo-appendiculaire voire occlusif.

Occasionnellement est observée une irritation pharyngée, en rapport avec le passage de la larve, entraînant une expulsion de cette dernière lors d'un effort de toux.

En dehors de ces tableaux aigus caractéristiques, peuvent être observées des formes plus chroniques, pouvant durer plusieurs semaines ou mois, associant des douleurs abdominales, des troubles non spécifiques du transit (constipation, diarrhée), éventuellement une altération de l'état général, évoquant de prime abord une tumeur digestive.

Des manifestations allergiques aiguës (urticaire aigu ou autres réactions anaphylactiques) peuvent s'observer chez les consommateurs de poisson cru, en rapport avec des antigènes de larves d'*Anisakis* présentes dans les fruits de mer. Elles ne s'observent habituellement pas dans les tableaux d'anisakiase digestive, sauf en cas de sensibilisation antérieure.

Les complications sont liées le plus souvent au franchissement complet de la barrière digestive. Peuvent donc être observées des perforations digestives, qu'elles soient gastriques ou intestinales, responsables de péritonites, ou d'exceptionnelles localisations extradigestives (hépatique, pancréatique, pleuropulmonaire). En dehors de ce cas de figure, des tableaux occlusifs sont observés, en présence d'une obstruction de la lumière digestive par la larve et surtout le granulome éosinophile périphérique.



**Figure 3**  
Larve d'anisakis fichée dans la muqueuse gastrique (microscopie électronique).

## Principes du diagnostic

Le diagnostic est anamnestique et est confirmé éventuellement par des examens morphologiques ou sérologiques. La biologie usuelle est peu contributive, retrouvant le plus souvent à la phase aiguë une hyperleucocytose à polynucléaires neutrophiles. L'éosinophilie est inconstante, plus fréquente cependant après plusieurs jours d'évolution.

Une opacification radiologique digestive peut mettre en évidence l'image du granulome et éventuellement de la larve, devant un tableau aigu ou chronique.

Le diagnostic sérologique n'est utile qu'en cas de forme atypique (extradigestive) ou non accessible à un diagnostic direct : la sérologie se positive habituellement après le 10<sup>e</sup> jour, pour se négativer de nouveau 6 à 12 mois après.

En fait, la confirmation diagnostique est obtenue par l'endoscopie digestive haute, qui met en évidence la larve d'*Anisakis* fichée dans la muqueuse gastrique, et permet de procéder à l'ablation curative. De même, l'ablation chirurgicale d'une masse intestinale permet l'analyse anatomopathologique de confirmation : mise en évidence d'un granulome éosinophilique, centré en général par la larve d'*Anisakis*.

## Principes du traitement (en milieu spécialisé)

L'évolution est le plus souvent spontanément favorable en 2 à 3 semaines, sans traitement spécifique. Cependant, l'ablation endoscopique ou chirurgicale (en cas de complication) de la larve d'*Anisakis* à l'occasion de l'acte diagnostique permet cependant de hâter la guérison.

Aucun traitement antihelminthique n'a fait ses preuves, mais l'albendazole pourrait avoir un intérêt.

## Prévention

Les larves d'*Anisakis* peuvent résister à une température maximale de 50 °C, au salage, au saumurage, à certaines méthodes de fumage à froid.

Il est donc important de bien cuire tous les poissons d'eaux salées, ou de les congeler au moins 24 heures avant consommation.

### Pour en savoir plus

Audicana MT, Kennedy MW. *Anisakis simplex*: from obscure infectious worm to inducer of immune hypersensitivity. Clin Microbiol Rev 2008 ; 21 (2) : 360-79.

Sugimachi K, Inokuchi K, Ooiwa T, Fujino T, Ishii Y. Acute gastric anisakiasis – Analysis of 178 cases. JAMA 1985 ; 253 : 1012-3.

## Ankylostomose

(*Ancylostomiasis*)

Michel Cot

### Points essentiels

- La plupart des infections sont cliniquement muettes.
- Les ankylostomes sont les seuls vers intestinaux hématophages, responsables d'anémies dans les infections chroniques.
- Le risque d'infection est modéré pour un voyageur en raison du mode de contamination (pénétration percutanée de larves).

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'ankylostomose est une maladie parasitaire, liée au péril fécal, causée par un ver rond intestinal hématophage. Deux espèces infestent l'homme, *Ancylostoma duodenale* et *Necator americanus*, dont les larves pénètrent activement par la peau. C'est une maladie cosmopolite, touchant plus d'un milliard de personnes dans le monde, particulièrement fréquente dans les régions intertropicales chaudes et humides où les deux espèces sont souvent présentes simultanément. Le risque de contamination pour un voyageur est modéré.

Dans des conditions ambiantes favorables (chaleur, humidité), les larves infectantes présentes sur le sol pénètrent activement à travers la peau. Elles sont acheminées par voie sanguine jusqu'aux poumons, puis remontent les voies respiratoires pour basculer dans le tube digestif. Elles y subissent une maturation et se transforment en quelques semaines en vers adultes d'environ 1 cm de long, fixés à la muqueuse de l'intestin grêle (cahier couleur : figure 4) dont ils sucent le sang (0,2 mL/j). La durée de vie des adultes est de 1 à 2 ans, et va jusqu'à 5 ans. Les femelles pondent plusieurs milliers d'œufs par jour, qui s'embryonnent très vite dans les selles ou le milieu ambiant pour donner des larves, infectantes après 1 semaine environ.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La plupart des infections sont asymptomatiques.

La pénétration transcutanée des larves peut s'accompagner d'un prurit et d'une éruption. La migration pulmonaire peut entraîner des signes respiratoires (toux sèche irritative) et une hyperéosinophilie, moins fréquents que pour l'ascaridiose.

Lors de la phase intestinale, il peut se produire des douleurs épigastriques pseudo-ulcéreuses et des diarrhées. Les infections massives et chroniques en zones tropicales sont responsables d'une anémie ferriprive et à plus long terme d'hypoprotéinémie pouvant être responsable de retards de croissance et psychomoteurs chez les enfants.

Le diagnostic parasitologique direct se fait par mise en évidence d'œufs typiques de forme ovale contenant des cellules ou une larve déjà constituée dans les selles, similaires pour les deux espèces. On peut les trouver à l'examen microscopique direct, mais surtout après concentration (MIF-concentration ou méthode de Kato-Katz, par exemple). En cas d'infection importante, une anémie microcytaire hypochrome est souvent associée. L'hyperéosinophilie, qui peut être importante lors de la primo-invasion, est modérée ( $\leq 1000/\text{mm}^3$ ) voire absente en phase chronique. Il n'y a pas de diagnostic sérologique.

## Principes du traitement (en ambulatoire)

L'albendazole (Zentel<sup>®</sup>), en prise unique de 400 mg est efficace comme le flubendazole (Fluvermal<sup>®</sup>, 100 mg matin et soir pendant 3 jours). Le pyrantel (Combantrin<sup>®</sup>, hors AMM) est moins utilisé. Tous ces traitements sont en général bien tolérés, à l'exception du pyrantel contre-indiqué pendant la grossesse.

## Prévention

Les répercussions de cette parasitose peuvent être importantes dans les populations pédiatriques des pays intertropicaux, notamment en raison du risque d'anémie et de retard staturopondéral. C'est pourquoi des programmes de déparasitage systématique en milieu scolaire sont menés par diverses organisations coordonnées par l'OMS.

Sur le plan individuel, le port de chaussures dans les régions chaudes et humides suffit généralement à se protéger.

### Pour en savoir plus

[www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/ascariasis.htm](http://www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/ascariasis.htm)  
[www.who.int/wormcontrol/en/](http://www.who.int/wormcontrol/en/)

## Arboviroses

(Arbovirosis)

Olivier Bouchaud et Sophie Odermatt-Biays

Il existe plus de 150 virus (arbovirus : *arthropod-borne virus*) qui peuvent être transmis aux vertébrés (l'homme n'étant souvent qu'un hôte accidentel) par un insecte (tableau 1). Les tableaux cliniques sont très variables, allant de l'infection asymptomatique ou du syndrome arthromyalgique bénin aux tableaux hémorragiques sévères (cf. fiche *maladies virales rares et/ou émergentes pour les diagnostics différentiels avec les fièvres hémorragiques virales non transmises par vecteur*, p. 171) en passant par des méningo-encéphalites d'intensité variable. Il n'y a aucun traitement spécifique (sauf ribavirine pour la fièvre de Crimée-Congo). Excepté pour la dengue, le voyageur est peu concerné. Dans certains cas, un vaccin est possible, dans tous les cas l'utilisation de répulsifs et l'imprégnation des vêtements d'insecticides réduisent le risque de transmission (cf. *conseils aux voyageurs*, p. 5).

**Tableau 1**  
Principales arboviroses, virus responsable et insecte vecteur

<i>Flaviviridae</i>	Flavivirus	Fièvre Jaune	Moustiques ( <i>Aedes</i> )
		Dengue (virus types 1, 2, 3, 4)	Moustiques ( <i>Aedes</i> )
		Fièvre West Nile	Moustiques
		Encéphalite japonaise	Moustiques
		Encéphalite à tiques	Tiques
<i>Togaviridae</i>	Alphavirus	Fièvre Chikungunya, O'Nyong Nyong, Sindbis	Moustiques
<i>Bunyaviridae</i>	Bunyavirus	Fièvre Bunyamwera & Bwamba	Moustiques
	Nairovirus	Fièvre hémorragique Crimée-Congo	Tiques
	Phlébovirus	Fièvre de la Vallée du Rift	Moustiques et tiques

## Dengue

(Dengue fever)

### Points essentiels

- Virose liée à quatre sérotypes transmise par *Aedes* (activité diurne), en pleine expansion mondiale, actuellement endémique avec flambées épidémiques en Asie tropicale, îles du Pacifique, océan Indien, Caraïbes, Amérique centrale et du Sud et, à un bien moindre degré, Afrique. Risque important pour le voyageur.
- Tableau classique avec syndrome grippal « arthromyalgique », éruption cutanée et thrombopénie survenant sur place ou quelques jours après le retour (incubation courte), très évocateur.
- Formes graves (hémorragiques ou à choc) fréquentes chez les enfants en zone d'endémie mais pour le moment rares chez le voyageur.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La dengue initialement quasi cantonnée en Asie, son foyer principal, a envahi le monde tropical et subtropical à partir des années soixante et avec une forte accélération à la fin du siècle dernier : elle concerne maintenant 2,5 milliards de personnes avec un nombre de cas estimé de 50 à 100 millions/an. Cette progression est liée à des conditions favorisant la pullulation vectorielle : déforestation et explosion démographique dans un urbanisme anarchique (*Aedes aegypti* est un vecteur urbain très anthrophile qui pique dans la journée et se reproduit dans les collections d'eau – vieux pneus, objets abandonnés... – à proximité des maisons). L'Afrique subsaharienne a une situation particulière avec un cycle naturel présent mais peu de formes cliniques, pas de forme grave et pas d'épidémie rapportée, ce qui suggère une moindre susceptibilité à la maladie des populations africaines.

L'un des quatre virus en cause (DEN 1, 2, 3, 4) peut déclencher une épidémie sur un fond endémique le plus souvent lors de la saison des pluies. Il n'y a pas d'immunité croisée. La progression préoccupante des formes graves (dengue hémorragique et/ou avec choc ;  $\approx$  500 000/an, 10 à 15 % de mortalité), particulièrement fréquente chez les enfants, serait liée au fait qu'une infection préalable par un sérotype donné en laissant des anticorps « facilitants » favorise la réplication virale lors de l'infection par un nouveau sérotype (théorie de la facilitation immunologique), source d'une hyperproduction de cytokines responsables de troubles de la perméabilité vasculaire.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

#### Forme classique

Après une incubation courte (2 à 8 jours), apparition brutale d'une fièvre élevée, avec céphalées, douleurs rétro-orbitaires, arthromyalgies marquées, suivie d'une rémission puis reprise fébrile avec exanthème (50 % des cas ; parfois discrètement hémorragique). Régression spontanée en quelques jours mais un syndrome asthénique « post-dengue » peut persister plusieurs semaines ou mois. Des formes asymptomatiques ou non spécifiques sont courantes. Le diagnostic essentiellement clinique est conforté par une thrombopénie puis par la positivité de la sérologie (diagnostic virologique possible en laboratoire spécialisé).

**Formes graves**

Vers le 3<sup>e</sup> jour d'une forme classique, apparition de signes hémorragiques externes (cahier couleur : figure 5) puis internes et/ou d'un choc. Le signe du lacet (ou tourniquet) est constant (apparition de pétéchies après avoir gonflé un tensiomètre) mais a un intérêt pronostique médiocre.

**Principes du traitement et prévention (hospitalisation si forme sévère)**

Il n'existe aucun traitement spécifique ; seule une prise en charge symptomatique est possible allant des antipyrétiques (excluant l'aspirine du fait de la thrombopénie/pathie) et antalgiques à la réanimation.

La prévention collective repose sur la lutte antivectorielle à large échelle (larvicide surtout et élimination des collections d'eau en milieu urbain). Un vaccin tétravalent est en cours d'évaluation. La prévention du voyageur repose sur l'utilisation de répulsifs (dans la journée, notamment fin d'après-midi) et de vêtements imprégnés.

Depuis juillet 2006, la dengue est à déclaration obligatoire en France.

**Encéphalite à tiques d'Europe centrale***(Tick-born encephalitis)*

Cette infection virale, qui concerne très peu le voyageur, est transmise par morsure de tiques (*Ixodes*) ou plus rarement par consommation de produits laitiers non pasteurisés. Elle sévit essentiellement dans les zones forestières de la partie centrale du continent européen (de l'Alsace à l'Oural et de l'Oural à la côte pacifique de la Russie pour la variante rencontrée en Eurasie, responsable d'une maladie plus sévère liée à un virus très proche moins sensible au vaccin). La sévérité de la maladie est proportionnelle à l'âge, l'infection étant souvent paucisymptomatique (syndrome grippal non spécifique) ou asymptomatique chez les enfants. Seulement 5 à 30 % des cas évoluent vers la phase neurologique (encéphalite...) quelques jours après le syndrome grippal. Le traitement est purement symptomatique. La prévention repose sur l'utilisation de répulsifs (efficacité modérée sur les tiques) sur la peau et les vêtements, et le vaccin qui se fait en trois injections réparties sur 3 à 9 mois (cf. chapitre 2).

**Encéphalite japonaise***(Japanese encephalitis)*

Il s'agit d'une infection virale transmise par divers moustiques (notamment *Culex*) essentiellement dans les zones rurales et humides d'Asie, le porc jouant un rôle important de réservoir. L'infection est asymptomatique dans la majorité des cas. Après une incubation de 5 à 15 jours, les formes cliniques sont très variables, allant de tableaux fébriles bénins à des méningo-encéphalites potentiellement mortelles ou guérissant avec des séquelles neuropsychiques (30 % des cas).

En l'absence d'un traitement, et même si le risque est faible, ces formes sévères justifient chez le voyageur (cependant globalement peu concerné), outre les répulsifs et l'imprégnation des vêtements, la vaccination lorsqu'il se rend en Asie (principalement du Sud-Est) en période de mousson et en zone rurale pour des séjours longs (> 1 mois) (cf. chapitre 2).

## Fièvre Chikungunya

(*Chikungunya fever*)

Elle est due à un alphavirus de la famille des *Togaviridae* transmis principalement par un moustique du genre *Aedes*. Le réservoir animal concerne primates, bétail domestique et oiseaux. Le virus circule en Afrique (de l'Est surtout), Asie du Sud-Est et dans le sous-continent indien.

Environ 4 à 7 jours après la piqûre de moustique infectante, une fièvre élevée apparaît brutalement. S'y associent alors typiquement des arthralgies intenses (en bantu, chikungunya signifie « marcher courbé ») touchant les extrémités des membres (poignets, chevilles, phalanges), des céphalées et éventuellement une éruption maculopapulaire. Des hémorragies bénignes et des lésions bulleuses (cahier couleur : figure 6) peuvent survenir surtout chez les enfants. L'évolution est favorable en quelques jours, la maladie étant réputée sans forme grave et n'entraînant jamais de mortalité jusqu'à l'épidémie ayant débuté en 2005 à la Réunion qui a montré le contraire, principalement chez des sujets fragilisés, notamment du fait de méningo-encéphalites, de polyradiculonévrites, d'hépatites fulminantes, de myocardites, de péricardites, d'insuffisance rénale... Au cours de cette épidémie, a été démontrée pour la première fois une transmission materno-fœtale (infections néonatales incluant des méningo-encéphalites). Des formes chroniques existent, caractérisées par des arthralgies (arthrites et téno-synovites) persistantes plusieurs mois de mécanisme inconnu (pas de persistance de virus, pas de signe d'auto-immunité ; rôle d'une cryoglobulinémie ?). Des infections asymptomatiques sont possibles. L'immunité est durable. L'importation de cas en Europe est possible, la crainte d'une transmission secondaire ayant été confirmée en 2008 en Italie du fait de la recolonisation du Bassin méditerranéen par *Aedes albopictus*. Aucun traitement n'est disponible (l'action de la chloroquine n'a pas été confirmée), la prévention collective et individuelle (voyageur) étant commune à toutes les arboviroses (cf. *dengue*, p. 104). Un vaccin est en cours d'évaluation.

Depuis juillet 2006, la fièvre Chikungunya est à déclaration obligatoire en France.

## Fièvre hémorragique de Crimée-Congo

(*Crimee-Congo haemorrhagic fever*)

Cf. fiche *maladies virales rares et/ou émergentes pour les autres fièvres hémorragiques virales*, p. 171.

Initialement décrite au Congo (RDC), concernant sous forme de cas sporadiques l'Afrique et l'Asie, cette infection atteignant l'homme et certains animaux est transmise par des tiques (à la fois réservoirs et vecteurs). La transmission à l'homme est rare (morsures de tiques ou contact lors de l'abattage ou mise bas du bétail). Le tableau, peu spécifique, débute par de la fièvre suivie d'une rémission à J3-J4 précédant l'apparition de signes hémorragiques (dont éruption pétéchiale généralisée). La létalité est de 20 %. Le diagnostic se fait en milieu spécialisé (laboratoire OMS de référence). La ribavirine administrée très précocement a un intérêt. Les malades doivent être isolés. Aucun vaccin n'étant disponible, la prophylaxie repose sur la prévention vectorielle contre les tiques.

## Fièvre jaune

(*Yellow fever*)

Il s'agit d'une infection transmise par le moustique *Aedes* femelle uniquement en Afrique intertropicale (entre les latitudes 15° nord et 15° sud) et en zone amazonnienne et péri-amazonienne (cf. figure 2.1, p. 12), responsable d'une insuffisance hépatique et rénale aiguë sévère (mortalité de 50 à 70 % chez le voyageur). L'incidence annuelle serait de 200 000 cas, essentiellement en Afrique, responsable de 30 000 décès. À partir du cycle selvatique naturel fonctionnant entre *Aedes* et singes, le virus peut accidentellement passer chez l'homme déclenchant cas sporadiques puis épidémies, notamment en milieu urbain. Après une incubation courte de quelques jours, tous les tableaux cliniques sont possibles (rendant la reconnaissance d'une épidémie parfois difficile au début) : formes asymptomatiques, fièvres non spécifiques, tableaux aigus bruyants (début brutal hyperfébrile, douleurs diffuses, bradycardie, vomissements puis agitation, manifestations hémorragiques, ictère, anurie et coma). En zone d'endémie, le décès (coma hépatique, insuffisance rénale aiguë) survient dans 30 % des cas, principalement chez les enfants non encore protégés par les formes bénignes ou asymptomatiques, les autres patients guérissant sans séquelle et gardant une immunité solide. Le diagnostic clinique, parfois difficile du fait de son caractère non spécifique, est confirmé par sérologie ou isolement viral en milieu spécialisé. Il n'y a aucun traitement spécifique rendant pour le voyageur, compte tenu de la gravité de la maladie et du caractère imprévisible des épidémies et même si le risque est globalement faible, indispensable la réalisation du vaccin même dans les pays endémiques où il n'est pas obligatoire (Sénégal, Kenya...) (cf. chapitre 2). La prévention en zone d'endémie repose, outre la lutte antivectorielle, sur la vaccination de masse en période épidémique ou, mieux, intégrée au Programme Élargi de Vaccination.

## Fièvre de la vallée du Rift

(*Rift Valley fever*)

Initialement identifiée au Kenya puis dans plusieurs pays d'Afrique de l'Est, de l'Ouest ou australe ainsi qu'en Égypte et au Moyen-Orient, c'est une zoonose touchant surtout les moutons, chèvres et dromadaires. La transmission à l'homme se fait par le vecteur (moustiques) mais aussi par contact direct avec les animaux malades ou même par aérosols. Après une incubation de quelques jours, le tableau clinique est en règle bénin (souvent asymptomatique ou limité à un syndrome *dengue-like*) mais des formes sévères (1 % des cas) hémorragiques ou encéphaliques avec atteinte rétinienne possible existent (séquelles ou mortalité de 30 à 50 %). En dehors de la lutte antivectorielle et de la vaccination du bétail, un vaccin existe, mais il est limité aux personnes particulièrement exposées et ne concerne pas en règle le voyageur.

## Fièvre West Nile

(*West Nile Fever*)

Cette zoonose (chevaux, ovins et bovins) dont le vecteur est *Culex* et le réservoir les oiseaux, a maintenant une répartition mondiale. Le principal symptôme est un syndrome fébrile pseudo-grippal avec parfois adénopathies, angine, exanthème et encéphalite. Son évolution est en règle bénigne sauf sur terrain fragile.

**Pour en savoir plus**

Mackenzie JS, Gubler DJ, Petersen LR. Emerging flaviviruses: the spread and resurgence of Japanese encephalitis, West Nile and dengue viruses. *Nat Med* 2004 ; 10 : S98-109.

Petersen LR, Marfin AA. Shifting epidemiology of Flaviviridae. *J Travel Med* 2005 ; 12 Suppl 1 : S3-11.

Sudeep AB, Parashar D. Chikungunya : an overview. *J Biosci* 2008 ; 33 (4) : 443-9.

Wilder-Smith A, Schwartz E. Dengue in travelers. *N Engl J Med* 2005 ; 353 : 924-32.

**Ascariidose***(Ascariasis)*

Michel Cot

**Points essentiels**

- La plupart des infections sont cliniquement muettes.
- Quand les signes existent, ils sont liés à la présence du ver dans l'intestin ou à la migration des larves dans les poumons.
- Le parasite est cosmopolite et le risque d'infection élevé en zone tropicale.
- Des mesures simples d'hygiène alimentaire suffisent pour s'en prémunir.

**Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

L'ascariidose est une maladie parasitaire liée au péril fécal causé par un ver rond intestinal, *Ascaris lumbricoides*, dont les œufs sont ingérés par voie orale. C'est une maladie cosmopolite, touchant plus d'un milliard de personnes dans le monde, particulièrement fréquente dans les zones tropicales et subtropicales. Le risque de contamination pour un voyageur est élevé en l'absence de précautions d'hygiène alimentaire.

Après l'ingestion d'œufs embryonnés présents dans le sol, souillant les mains, des crudités ou l'eau de boisson, les larves sont libérées dans l'intestin dont elles traversent la paroi. Elles sont acheminées par voie sanguine jusqu'aux poumons où elles subissent une maturation. Elles remontent les voies respiratoires pour basculer dans l'intestin où elles se transforment au bout de 2 à 3 mois en vers adultes de 15 à 20 cm de long. Les femelles, dont la durée de vie est de 1 à 2 ans, peuvent pondre plusieurs centaines de milliers d'œufs par jour. Ces œufs ne s'embryonnent dans le milieu ambiant que s'il y a eu fécondation des vers adultes.

**Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic**

La plupart des infections sont asymptomatiques.

À la *phase de migration larvaire* (une dizaine de jours après ingestion des œufs), il peut se produire une toux sèche irritative et une fièvre modérée avec hyperéosinophilie, très rarement une vraie pneumonie avec hémoptysie et présence d'infiltrats labiles à la radiographie pulmonaire (syndrome de Loeffler).

La *localisation intestinale des adultes* est en général cliniquement muette. Les infections massives en zones tropicales peuvent donner des douleurs abdominales et entraîner des tableaux chirurgicaux (occlusion intestinale par pelote de vers cahier

couleur : figures 7 et 8, obstruction biliaire, appendicite). À long terme, des retards de croissance peuvent survenir chez les enfants chroniquement infectés par ces vers. Il arrive enfin que un ou des vers adultes soient éliminés par l'anus ou expulsés par la bouche ou le nez lors d'un effort de toux ou un vomissement.

Le diagnostic parasitologique direct se fait par mise en évidence d'œufs typiques, embryonnés ou non, dans les selles, à l'examen microscopique direct, mais de préférence après concentration (MIF-concentration ou méthode de Kato-Katz, par exemple). Le ver adulte, quand il est éliminé par voie orale ou dans les selles, est aisément identifiable grâce à sa taille. Lors de la phase larvaire, les signes cliniques et l'hyperéosinophilie élevée (éventuellement les images radiologiques) peuvent faire rechercher des larves dans les expectorations. Cette phase est suivie après quelques semaines par l'élimination fécale des œufs. Il n'y a pas de diagnostic sérologique.

### Principes du traitement (en ambulatoire)

L'albendazole (Zentel®), en prise unique de 400 mg chez l'adulte (200 mg chez l'enfant), est efficace de même que le flubendazole (Fluvermal®, 100 mg matin et soir pendant 3 jours). Le pyrantel (Combantrin®, hors AMM) est moins utilisé. Tous ces traitements sont en général bien tolérés, mais contre-indiqués pendant la grossesse, à l'exception du pyrantel. Chez la femme enceinte, le plus sage est d'attendre l'accouchement pour traiter ces affections en règle bénignes.

### Prévention

Les répercussions de cette parasitose peuvent être importantes dans les populations pédiatriques des pays intertropicaux, notamment en raison du risque de retard statur pondéral. C'est pourquoi des programmes de déparasitage systématique en milieu scolaire sont menés par diverses organisations coordonnées par l'OMS.

Sur le plan individuel, il convient de respecter des règles d'hygiène fécale et alimentaire simples, notamment le lavage des mains avant de manipuler la nourriture, le pelage des fruits et légumes s'ils sont consommés crus, la consommation d'eau non souillée.

#### Pour en savoir plus

[www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/ascariasis.htm](http://www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/ascariasis.htm)  
[www.who.int/wormcontrol/en/](http://www.who.int/wormcontrol/en/)

## Bilharzioses (schistosomoses)

(Schistosomiasis)

Olivier Bouchaud

#### Points essentiels

- Les bilharzioses sont des infections parasitaires d'évolution chronique, courantes en zone tropicale (principalement en Afrique subsaharienne) liées aux contacts cutanés répétés avec l'eau douce.

- Il existe deux formes cliniques très différentes dues à des parasites (helminthes) différents : une forme urogénitale liée à *Schistosoma haematobium* (en Afrique) et une forme digestive hépatosplénique liée à *S. mansoni* (en Afrique et Amérique du Sud/Caraiïbes) et à *S. japonicum* ou *mekongi* (en Asie).
- La forme urinaire, responsable plus de morbidité que de mortalité, se manifeste d'une part, par des hématuries et d'autre part, par des complications chroniques : dysurie, infections urinaires basses et hautes avec à terme insuffisance rénale.
- La forme digestive hépatosplénique, responsable d'une morbi-mortalité importante, se manifeste principalement par des signes d'hypertension portale liée à une cirrhose.
- La lésion élémentaire de ces manifestations chroniques est une réaction à corps étranger autour d'un œuf (granulome) dont la multiplicité conduit à une fibrose des tissus.
- Le voyageur européen est très peu concerné par les manifestations chroniques mais plus par des manifestations aiguës de primo-infection : quelques semaines après un bain infestant peuvent survenir des signes de la lignée allergique (fièvre, prurit, urticaire, troubles digestifs...). Le diagnostic est confirmé par une hyperéosinophilie importante et la positivité de la sérologie.
- Le traitement repose sur le praziquantel (dose unique de 40 à 60 mg/kg) complété en zone d'endémie par des mesures de lutte (aménagement sanitaires et destruction des mollusques spécifiques, hôtes intermédiaires obligatoires dans le cycle).

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

### Épidémiologie

Les bilharzioses ou schistosomoses sont des maladies parasitaires dues à des helminthes trématodes qui concernent environ 300 millions de personnes principalement en Afrique subsaharienne où coexistent *S. haematobium* et *S. mansoni*. Les foyers asiatiques se limitent maintenant pratiquement à la Chine « tropicale », aux Philippines et à Sulawesi (*S. japonicum*) ainsi qu'à quelques foyers le long du Mékong (sud du Laos et nord du Cambodge ; *S. mekongi*). En Amérique, c'est essentiellement le Brésil et quelques foyers dans les Caraïbes qui sont concernés (*S. mansoni*). Dans le bloc forestier centre-africain, *S. intercalatum* donne une maladie rectale sans grandes conséquences en santé publique. La transmission est transcutanée via des contacts avec l'eau douce répétés lors des activités quotidiennes (corvée d'eau, riziculture, pêche, baignades chez les enfants...) ou accidentels chez le voyageur européen.

Le cycle parasitaire est complexe (et se fait également chez certains animaux pour *S. mansoni*, *japonicum/mekongi*) : une fois excrétés par les urines ou les selles (périmètre fécal) dans l'eau, les œufs (*cf. cahier couleur* : figure 10.7) s'embryonnent (stade miracidium) et gagnent un mollusque spécifique d'espèce qui, après multiplication, relargue ensuite les formes infestantes (cercaire). Après passage transcutané aux heures chaudes de la journée, la cercaire devenue schistosomule gagne le cœur droit, le poumon puis le cœur gauche et la grande circulation, et enfin, via des anastomoses artérioveineuses, le système veineux splanchnique où ces formes larvaires deviennent adultes (*cahier couleur* : figure 9) et s'accouplent. Le couple gagne ensuite les plexus veineux électifs de ponte (arbre urinaire pour *S. haematobium*, intestin/foie pour les espèces digestives) où la ponte débute.

## Physiopathologie

La moitié environ des centaines ou milliers d'œufs (selon les espèces) pondus quotidiennement est éliminée dans les selles (*S. mansoni*, *japonicum/mekongi*) ou les urines (*S. haematobium*) pour la pérennité du cycle. L'autre moitié n'y parvient pas, bloquée dans les tissus par une réaction à corps étranger formant un granulome (cahier couleur : figure 10) dont la multiplicité entraîne à terme une fibrose progressive. Au niveau des tissus de l'arbre urinaire, il en résulte une perte de l'élasticité de la vessie (avec à terme calcification → vessie « porcelaine ») responsable d'infections à répétition d'abord basses (résidu post-mictionnel) puis hautes du fait d'anomalies urologiques liées à la fibrose (sténoses urétérales, dilatations pyélocalicelles) avec, à terme, insuffisance rénale. Ce processus peut aussi expliquer des cas de stérilité. Au niveau digestif, l'embolisation des œufs dans le foie entraîne fibrose puis cirrhose avec toutes les conséquences de l'hypertension portale. La présence des vers adultes dans les plexus veineux n'entraîne pratiquement aucune conséquence. Par contre, bien que rare, la migration aberrante d'œufs emportés par le flux sanguin peut déterminer des lésions à distance par exemple cutanées ou, plus graves, neurologiques (notamment médullaire avec des manifestations déficitaires aiguës) et pulmonaires (HTAP avec à terme insuffisance cardiaque droite ; plus souvent liées à *S. japonicum* ou *mansoni*).

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

En zone d'endémie, l'hématurie (traduisant le passage transpariétal des œufs) débutant dans l'enfance traduit la présence de *S. haematobium*, les complications infectieuses expliquées par la physiopathologie se développant à bas bruit et ne s'exprimant en règle qu'à l'âge adulte. Pour les formes digestives, les diarrhées plus ou moins sanglantes passent en général inaperçues et les complications d'hypertension portale (cahier couleur : figure 11) (hépatosplénomégalie, ascite, hémorragies digestives par rupture de varices œsophagiennes) sont là aussi souvent tardives, sauf en Asie où elles peuvent s'exprimer dès la grande enfance. Le diagnostic est confirmé par la présence d'œufs dans les urines (*S. haematobium*) ou dans les selles, ou par les tests rapides (antigènes urinaires). Le bilan des complications peut être évalué par échographie.

En France, le diagnostic se pose dans deux situations :

- chez le voyageur, infecté ponctuellement, il est le plus souvent évoqué au stade tout à fait initial de primo-invasion (fièvre, éruption/urticaire, prurit, dyspnée asthmatiforme, algies diffuses...) avec hyperéosinophilie souvent très élevée (parfois révélatrice) et confirmé par la sérologie. À ce stade, la ponte n'ayant pas débuté, la recherche d'œufs est inutile ;
- chez le migrant (ou plus rarement l'expatrié) : le diagnostic est fait soit fortuitement dans le bilan d'une hyperéosinophilie modérée ou devant la découverte d'œufs dans les selles (ou urines), soit devant des complications évolutives. Le bilan est alors fait par échographie (urinaire ou hépatosplénique), l'uro-scanner dans les formes urinaires n'ayant que peu d'indications. Lorsque l'examen parasitologique direct est négatif, la positivité de la sérologie ou la recherche d'œufs sur biopsie rectale (quelle que soit l'espèce) est d'une grande aide.

## Principes du traitement et prévention (en milieu hospitalier spécialisé pour les formes compliquées)

En France, à la phase d'état, le traitement se limite en règle à une ou, mieux, deux cures de praziquantel (Biltricide®) à la dose unique de 40 mg/kg (60 pour *S. japonicum/mekongi*), la prise en charge chirurgicale des complications devant être prudente dans les complications urinaires (tissus scléreux). Dans les rares formes neurologiques liées à des migrations aberrantes d'œufs, une corticothérapie est souvent justifiée. Dans les primo-invasions, le praziquantel, inefficace, est donné de façon différée ; les formes très symptomatiques sont traitées par corticothérapie. Pour les voyageurs, la prévention passe par l'évitement des baignades en eau douce (notamment en Afrique) sauf si des informations fiables garantissent l'absence de transmission localement.

En zone d'endémie, le traitement doit s'inscrire dans un programme de lutte visant d'une part, à interrompre la transmission (baisse de la charge parasitaire par traitement de masse, destruction des mollusques) et d'autre part, à éviter les contacts avec l'eau (éducation et aménagements sanitaires). La place des dérivés de l'artémisinine, dont l'effet a été montré récemment, reste à définir.

L'adaptation à l'homme d'un vaccin bovin s'avère plus difficile que prévu.

### Pour en savoir plus

Caffrey CR. Chemotherapy of schistosomiasis : present and future. *Curr Opin Chem Biol* 2007 ; 11 (4) : 433-9.

Gryseels B, Polman K, Clerinx J, Kestens L. Human schistosomiasis. *Lancet* 2006 ; 368 (9541) : 1106-18.

Jauréguiberry S, Paris L, Caumes E. Difficulties in the diagnosis and treatment of acute schistosomiasis. *Clin Infect Dis* 2009 ; 48 (8) : 1163-4.

Vennervald BJ, Dunne DW. Morbidity in schistosomiasis: an update. *Curr Opin Infect Dis* 2004 ; 17 : 439-47.

## Choléra

(Cholera)

Sophie Odermatt-Biays

### Points essentiels

- Le choléra est une maladie diarrhéique entérotoxinique d'origine bactérienne. La diarrhée est aqueuse, sans fièvre mais accompagnée de vomissements. Elle peut entraîner une déshydratation majeure en quelques heures et provoquer un décès en moins de 24 heures par choc hypovolémique.
- La maladie évolue sur le mode endémo-épidémique dans de nombreuses régions intertropicales. Les épidémies surviennent surtout lorsque se conjugue une forte densité de population avec des conditions sanitaires insuffisantes. Le risque pour le voyageur est très faible.
- La vaccination n'est plus recommandée par l'OMS et plus aucun pays ne l'exige. Le traitement est essentiellement basé sur la réhydratation.
- Le choléra est une maladie de la pauvreté et de l'urbanisation.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le choléra est resté limité au sous-continent indien. Il s'est étendu vers l'Europe puis l'Afrique, l'Australie, l'Amérique au cours de plusieurs pandémies tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Le *Vibrio cholerae*, identifié en 1884 et responsable de ces premières pandémies, n'a pas persisté dans ces nouveaux territoires. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la 7<sup>e</sup> pandémie est partie d'Indonésie et s'est étendue presque au monde entier. Le *Vibrio cholerae* séro-groupe O1 biotype El Tor est devenu endémique dans de nombreuses régions intertropicales. Actuellement, le choléra affecte 98 pays. Les épidémies ont souvent lieu pendant la saison la plus chaude dans les grandes villes des pays en voie de développement sous équipées en infrastructure d'adduction d'eau potable et d'élimination des eaux usées ou à l'occasion de rassemblements de population lors des fêtes populaires ou religieuses, des catastrophes et des guerres et notamment dans les camps de réfugiés.

En 1992, un nouveau séro-groupe (*Vibrio cholerae* O139) a été décrit responsable de larges épidémies en Inde et au Bangladesh. Il pourrait bien être à l'origine de la prochaine pandémie.

Le seul réservoir animal du vibron cholérique est l'homme, cependant le vibron peut survivre et se multiplier dans le milieu extérieur en association avec le plancton dans les eaux de surface. La transmission du vibron est féco-orale (péril fécal). Elle est directe de personne à personne (rôle des mains) ou indirecte par l'eau ou la nourriture souillées par les déjections de malades ou de porteurs sains (chaque millilitre de selles contenant jusqu'à 108 vibrions). Une fois ingérés, les vibrions doivent survivre à la traversée de l'estomac car ils sont détruits par l'acidité gastrique. De un patient sur trois à un sur cent développe une diarrhée sévère. La sévérité de l'infection dépend de l'immunité intestinale (exposition préalable), de la quantité de l'inoculum ingérée, de la quantité de liquide ingérée avec l'inoculum (une grande quantité accélère le transit), du groupe sanguin du patient (le groupe O est plus à risque) et de l'acidité de l'estomac. Cette acidité peut être abaissée par des prises de médicaments anti-acides, une gastrectomie ou le plus souvent – dans les populations pauvres – par une alimentation quotidienne insuffisante.

Dès qu'il est dans l'intestin grêle, le vibron s'y multiplie, adhère à la muqueuse intestinale et libère une toxine qui va faire sécréter l'eau dans la lumière intestinale avec un volume sécrété supérieur aux capacités d'absorption des intestins. De plus, la toxine inhibe aussi l'absorption d'eau par le côlon et a par ailleurs une action émétisante. Il en résulte une diarrhée aqueuse qui peut atteindre 15 à 20 L/j et des vomissements incoercibles responsables d'une déshydratation majeure.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Le temps d'incubation varie de 18 heures à 5 jours. La plupart des infections de choléra s'expriment par une diarrhée modérée ou sont asymptomatiques. Dans les cas sévères, le choléra provoque brutalement une diarrhée sans fièvre, profuse, non douloureuse, blanche avec des débris muqueux lui donnant l'aspect d'« eau de riz ». Des vomissements font suite à la diarrhée, puis des crampes musculaires dans les bras et les jambes. Sans traitement, une déshydratation

sévère s'installe en quelques heures. En l'absence de traitement, 50 % des patients décèdent mais seulement 1 % sous traitement.

L'OMS a proposé la définition clinique suivante : « Une épidémie de choléra doit être suspectée si un patient âgé de plus de 5 ans présente une déshydratation sévère ou meurt d'une diarrhée aqueuse aiguë, ou s'il y a une augmentation brutale des cas de diarrhées aqueuses aiguës spécialement des patients présentant des selles " eau de riz " caractéristiques du choléra. »

L'introduction des tests colorimétriques de diagnostic rapide (par exemple Smart<sup>®</sup> ou Crystal VC<sup>®</sup>) ont un intérêt épidémiologique pour diagnostiquer le début et la fin d'une épidémie, notamment dans les zones isolées et/ou sommairement équipées. Le diagnostic doit cependant toujours être confirmé par culture dans un laboratoire de référence pour identifier le sérotype et tester la sensibilité du germe aux antibiotiques. Les selles doivent être transportées sur milieu adapté : Cary-Blair<sup>®</sup> ou, à défaut, dans du sérum salé isotonique. Dans ce dernier cas, des pastilles buvard trempées dans les selles sont placées dans des tubes remplis de sérum salé.

## Principes du traitement

Il repose sur la réhydratation qui doit intervenir le plus tôt possible. L'évaluation de la déshydratation et les décisions de traitement se font selon des critères cliniques bien décrits par l'OMS :

- en cas d'absence de signes, réhydratation par voie orale (plan A) ;
- en cas de déshydratation modérée, réhydratation orale toutes les minutes (plan B).
- en cas de déshydratation sévère, le patient nécessite une réhydratation intraveineuse par une solution de Ringer lactate (plan C) (30 mL/kg en 30 minutes puis 70 mL/kg en 2 h 30). Il est placé sur un lit troué (ou mieux avec des sondes anales et urinaires) permettant de recueillir ses urines et ses selles et d'adapter ensuite les entrées de liquide.

Pour les cas modérés et sévères, l'antibiothérapie réduit la période pendant laquelle le vibron est excrété ainsi que la durée de la diarrhée. La durée d'hospitalisation et l'utilisation de consommables en sont réduites d'autant. L'antibiothérapie systématique des cas avérés ne devrait donc être justifiée qu'exceptionnellement, et en fonction de considérations logistiques en cas d'afflux massif de malades. Les cas de résistance du vibron aux antibiotiques classiques (tétracyclines, cotrimoxazole et érythromycine) sont de plus en plus fréquents. L'azythromycine et les quinolones sont des options possibles, mais dans tous les cas le profil de résistance doit être testé sur un échantillon de souches représentatives de l'épidémie en cause.

L'adjonction de sulfate de zinc à raison de 20 mg/j pendant 10 à 14 jours réduit la durée et la sévérité de la diarrhée et du choléra chez les enfants dans les zones endémiques.

## Prévention

### Prévention individuelle

Trois règles systématiques sont à prôner pour la prévention du choléra :

- cuire la nourriture et manger les repas chauds. Réchauffer les restes de nourriture des repas précédents. Ne manger que des fruits fraîchement pelés ;

- boire de l'eau bouillie ou décontaminée (par une solution chlorée ou par le soleil dans des bouteilles de plastique PET) ;
- se laver les mains au savon avant de préparer la nourriture, avant les repas, après l'utilisation des toilettes.

Pour les voyageurs, du fait d'un risque très faible, la vaccination par le vaccin oral (Dukoral®) doit être réservée aux professionnels exposés. C'est un vaccin tué. Il nécessite l'administration de deux doses (reconstituées dans de l'eau potable) à 3 semaines d'intervalle. Il protège de *Vibrio cholerae* O1, et non contre *Vibrio cholerae* O139 et il n'empêche pas le portage (donc la dissémination) des bactéries.

En zone d'endémie et en cas d'épidémie, il convient dans l'entourage immédiat d'un patient de :

- éliminer ses excréta et vomissements dans des latrines après leur désinfection ;
- exposer ses vêtements au soleil avant lavage.

### Prévention collective

Dans les communautés à risque, la prévention passe par la mise en place :

- d'un système sentinelle de surveillance incluant des informateurs clés pouvant alerter les autorités sanitaires ;
- d'équipes formées à l'investigation de l'épidémie sur place et l'installation de premières mesures : cartographie des cas de choléra, identification des populations à risque et distribution de solutions de réhydratation par voie orale, mise à disposition d'eau potable ou chloration de chaque bidon d'eau puisé dans les zones contaminées (lacs, mares.), éducation sanitaire. En tant qu'outil de santé publique dans le contrôle et la prévention des épidémies, la place du vaccin oral actuellement disponible n'est pas clairement établie. En outre, son administration nécessite une logistique non négligeable – de l'eau potable, une chaîne du froid et pouvoir revacciner la même population 2 semaines plus tard. Enfin, la protection procurée par le vaccin s'atténue progressivement et n'a pas été démontrée comme suffisante au-delà de 3 ans tout au plus ;
- d'infrastructures sanitaires formées à la prise en charge des cas, équipées en solutés de réhydratation par voie orale/parentérale, en antibiotiques et en hypochlorite de calcium pour décontaminer les mains, le linge, le sol, les objets des malades, les déjections et les morts.

La chimioprophylaxie ne doit pas être donnée aux sujets contacts asymptomatiques à cause du risque de développement de résistances. La mise en place d'un cordon sanitaire n'est pas une mesure efficace.

À long terme, la prévention du choléra repose sur l'amélioration des systèmes d'approvisionnement en eau potable et d'élimination des eaux usées notamment dans toutes les villes des PVD.

### Pour en savoir plus

Calain P, Chaine P, Johnson E et al. Can oral cholera vaccination play a role in controlling a cholera outbreak? *Vaccine* 2004 ; 22 : 2444-51.

Sack DA, Sack B, Nair B, Sidikke AK. Cholera. *Lancet* 2004 ; 363 : 223-33.

Wang XY, Ansaruzzaman M, Vaz R, Mondlane C et al. Field evaluation of a rapid immunochromatographic dipstick test for the diagnosis of cholera in a high-risk population. *BMC Infect Dis* 2006 ; 6 (1) :17.

## Cysticercose

(Cysticercosis)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Maladie parasitaire liée aux larves d'un cestode du porc, *Taenia solium*, conséquence de l'ingestion d'aliments souillés par des déjections humaines contenant des œufs de ce cestode.
- Localisation des larves au niveau musculaire, sous-cutané, mais aussi au niveau oculaire et du système nerveux central, faisant toute la gravité potentielle : cause très fréquente d'épilepsie en milieu tropical.
- Diagnostic par l'imagerie cérébrale (lésions kystiques ou, sur des formes anciennes, calcifications), et à un moindre degré la sérologie.
- Traitement le plus souvent médical, associant un antiparasitaire (albendazole ou praziquantel) à des corticoïdes.
- Prévention par le respect des mesures d'hygiène personnelle et alimentaire (cuisson de la viande de porc).

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La cysticercose se rencontre dans toutes les zones où sévit *Taenia solium* : principalement zones d'élevage extensif et familial de porc (Amérique latine, Mexique, Asie du Sud-Est, Chine, Inde, Afrique subsaharienne, Madagascar et Réunion, mais aussi Océanie, Europe de l'Est...). L'homme se contamine en ingérant des œufs de *Taenia solium* présents dans des aliments, particulièrement des crudités, souillés par des déjections humaines (périm fécal), ou par contact direct avec des mains souillées. Une auto-infestation est possible à partir d'un *Taenia* adulte présent dans l'intestin, faute d'hygiène après défécation. L'hypothèse de l'auto-infestation endogène par « remontée » puis lyse dans l'estomac d'anneaux d'un *Taenia* reste à ce jour non prouvée. L'homme est l'hôte définitif du *Taenia solium* mais, dans la cysticercose, maladie liée à la forme larvaire et non adulte, il tient le rôle d'hôte intermédiaire, à la place du porc. Dans cette situation, l'homme est une impasse parasitaire. Chez l'homme, les œufs de *Taenia solium*, sous l'effet de l'acidité gastrique, libèrent les embryons hexacanthés, qui traversent la paroi digestive et disséminent dans tout l'organisme pour se localiser, puis s'enkyster, sous forme de larves cysticercques (*Cysticercus cellulosae*), pour la plupart dans les muscles mais aussi dans d'autres tissus (système nerveux central, œil, peau, tissu sous-cutané, cœur...). Ces larves, constituées d'une vésicule contenant un scolex invaginé, atteignent leur taille définitive d'environ 1 cm en 2 à 3 mois, et peuvent rester viables pendant plusieurs années, avant de dégénérer.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

#### Symptomatologie

La symptomatologie observée dépend de la localisation des larves cysticercques, la gravité de la maladie tenant aux localisations oculaires ou du système nerveux central.

Les localisations musculaires sont le plus souvent asymptomatiques, pouvant être associées à des localisations sous-cutanées, qui se traduisent par des nodules sous-cutanés, indolores, mobiles, d'environ 1 cm de diamètre, souvent découverts fortuitement.

La localisation cardiaque est plus rare, le plus souvent asymptomatique, mais peut se manifester par des troubles de la conduction.

La cysticercose oculaire peut concerner toutes les parties de l'œil : surtout le vitré et la rétine, mais aussi l'espace rétro-orbitaire (exophthalmie possible), la conjonctive, la chambre antérieure, les muscles orbitaires. Les troubles visuels dépendent principalement de l'atteinte rétinienne ou de l'uvéite chronique induite. Des troubles visuels d'origine neurologique centrale (neurocysticercose) peuvent aussi s'observer.

Dans la cysticercose cérébrale, ou neurocysticercose, les signes neurologiques observés, non spécifiques, peuvent traduire une compression, avec éventuel effet de masse, un blocage de la circulation du liquide cébrospinal, ou sont le plus souvent les conséquences de la réaction inflammatoire retrouvée lors de la dégénérescence des larves cysticerques. Vont ainsi pouvoir être observées en premier lieu des crises d'épilepsie souvent révélatrices, mais aussi une hypertension intracrânienne, des déficits moteurs, une hydrocéphalie... ou tout autre signe neurologique (y compris des démences). Les localisations médullaires sont plus rares, responsables de tableaux compressifs.

Les complications neurologiques principales que sont l'hypertension intracrânienne, l'hydrocéphalie, voire certaines localisations cérébrales ou médullaires, peuvent engager le pronostic vital ou fonctionnel. De même, les localisations rétiniennes peuvent se compliquer d'une cécité définitive.

## Diagnostic

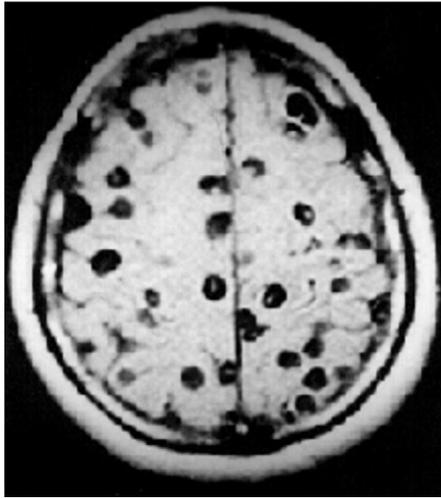
Le diagnostic repose sur un faisceau d'arguments : sérologie positive, imagerie compatible, voire antécédent éventuel de téniasse à *Taenia solium*.

L'éosinophilie est très inconstante et souvent discrète. Elle peut être retrouvée dans le liquide cébrospinal en cas de neurocysticercose.

Le diagnostic sérologique, dans le sang ou sur le liquide cébrospinal, en cas de neurocysticercose, apporte un élément d'orientation mais la positivité est inconstante. Restant longtemps positif, il ne constitue cependant pas un indicateur de viabilité des cysticerques. Il peut être fait par ELISA, avec risque de croisement avec d'autres cestodoses (hydatidose, certaines téniasse...), ou Western Blot, plus spécifique.

L'imagerie utile est la suivante :

- *scanner cérébral* : image typique de cysticercue viable (hypodense à bords nets, contenant un petit nodule hyperdense, correspondant au scolex) unique ou multiple. Lors de la dégénérescence de la larve, on observe une image iso-dense, rehaussée par l'injection de produit de contraste, puis, pour les lésions anciennes, des calcifications. L'IRM est un meilleur examen pour différencier les différents stades de la larve cysticercue et pour voir certaines localisations (figure 12). C'est souvent l'évolution des images qui conforte le diagnostic ;
- échographie du globe oculaire, pour visualiser les cysticerques intra-oculaires ;



**Figure 12**  
Image typique d'une cysticerose cérébrale à l'IRM.

■ radiographie des parties molles (cuisses notamment) objectivant des opacités calcifiées en grain de riz, dans les cysticeroses musculaires ou sous-cutanées anciennes (cf. figure 9.2, p. 67).

Le diagnostic de certitude est apporté par l'examen anatomopathologique d'un nodule sous-cutané ou de tout autre fragment biopsique.

### **Principes du traitement (hospitalisation en milieu spécialisé dans les formes oculaires ou neurologiques)**

Le traitement de la cysticerose dépend du nombre, de la localisation et de la viabilité des larves cysticerques. Il n'est pas indiqué dans les formes calcifiées, anciennes.

Pour la neurocysticerose, il repose sur deux axes thérapeutiques :

■ traitement étiologique antiparasitaire, par albendazole (15 mg/kg/j en 2 prises pendant 8 jours ; certains proposent 2 à 4 semaines ; hors AMM) ou praziquantel (50 mg/kg/j en 2-3 prises par jour pendant 15 jours ; hors AMM). Il induit une dégénérescence de la larve cysticerque et une inflammation périlésionnelle, pouvant être source de complications (aggravation des symptômes préexistants) justifiant en règle une corticothérapie associée ;

■ traitement symptomatique, associant des corticoïdes, des anticonvulsivants, voire des anti-œdémateux cérébraux, plus rarement un geste chirurgical (dérivation...).

La chirurgie est le plus souvent nécessaire pour les localisations oculaires, et souvent dans les localisations intracérébrales avec hydrocéphalie et médullaires.

Le traitement des localisations sous-cutanées ou musculaires est possible, selon un schéma similaire, mais d'intérêt discutable.

## Prévention

### Prévention individuelle

Elle repose sur le respect de mesures d'hygiène personnelle et alimentaire (prévention du péril fécal) : en particulier, il vaut mieux s'abstenir de crudités ou bien les laver en zone d'endémie. Elle repose aussi sur la prévention de la téniasse à *Taenia solium*, par la cuisson suffisante de la viande de porc : au moins 65 °C à cœur (rendant la viande brune). La congélation pendant 1 à 2 semaines est efficace.

### Prévention collective

Elle repose sur le traitement adéquat des déjections humaines pour éviter la contamination des prairies et des zones habitées, ce qui permet d'interrompre le cycle, et le traitement des porteurs de *Taenia solium*. Elle repose aussi sur la prévention de la téniasse humaine à *Taenia solium*, donc sur le contrôle vétérinaire des élevages de porcs et des abattoirs (carcasses de porcs : dépistage de la présence de larves). Ce contrôle est malheureusement rarement mis en œuvre.

#### Pour en savoir plus

Garcia HH, Gonzalez AE, Evans CAW, Gilman RH. *Taenia solium* cysticercosis. Lancet 2003 ; 362 : 547-56.

Sinha S, Sharma BS. Neurocysticercosis: a review of current status and management. J Clin Neurosci 2009 ; 16 (7) : 867-76.

## Diarrhée du voyageur (turista)

(Travel diarrhea)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- La diarrhée du voyageur (DV) est l'un des problèmes de santé les plus fréquents pour les voyageurs avec des taux d'attaque proches de 50 %.
- Les causes sont essentiellement infectieuses : bactériennes, notamment ETEC dans 80 % des cas, virales dans 15 à 20 % des cas et plus rarement parasitaires.
- La DV est le plus souvent bénigne, mais elle peut être grave aux âges extrêmes de la vie par le biais de la déshydratation.
- Outre l'importance de la déshydratation, les signes de gravité incluent le terrain (nourrissons, seniors, comorbidités, immunodépression) et les vomissements répétés qui gênent la réhydratation orale.
- Attention chez l'enfant à la « gastroentérite fébrile » qui peut masquer un paludisme.
- La pierre angulaire du traitement est l'hydratation (H<sub>2</sub>O + Na + K + glucose), plus accessoirement les anti-diarrhéiques en privilégiant les antisécrétoires (racécadotril) ou la diosmectite plus que les ralentisseurs du transit. Les antibiotiques (quinolones, azithromycine) sont réservés aux formes graves.
- La prévention repose sur le lavage des mains et les précautions alimentaires (privilégier les aliments cuits et servis brûlants).

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La diarrhée du voyageur (DV) concerne près de la moitié des voyageurs se rendant en zone à risque sanitaire (haut risque : Afrique, Asie, Amérique latine ; risque intermédiaire : Bassin méditerranéen, Moyen-Orient, Russie, Europe de l'Est, Chine ; risque faible : pays industrialisés). Les deux pics de fréquence se situent vers le 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> jour et vers le 10<sup>e</sup> jour. Il s'agit d'un épisode bref et bénin dans la majorité des cas, mais la DV impose un alitement dans 20 % des cas, dure plus de 1 semaine dans 10 % et devient chronique (durée > 1 mois) dans 2 %. Elle peut être à l'origine d'un syndrome du côlon irritable postinfectieux.

Bien que le « stress » du voyage, le décalage horaire ou les changements de nourriture (épices) puissent jouer un rôle, les étiologies sont essentiellement infectieuses : bactériennes dans 80 % des cas (principalement *Escherichia coli* enterotoxinogène mais aussi shigelles, campylobacter, salmonelles, autres *E. coli*...), virales dans 15 à 20 % ou plus rarement (sauf au stade de forme chronique) parasitaires (amibes, *Giardia*, cryptosporidium, cyclospora...).

## Principes de la prise en charge

Elle se conçoit soit organisée par le médecin, soit le plus souvent gérée par le patient lui-même, si possible avec les conseils reçus lors d'une consultation pré-voyage.

### Étape diagnostique

Si la reconnaissance de la diarrhée elle-même ne pose évidemment pas de problème, l'aspect essentiel en est l'identification de facteurs de gravité (cf. tableau 4.2, p. 20) qui influencent les choix thérapeutiques.

Dans les formes communes, les explorations ne sont en général pas nécessaires en première intention (faible « rentabilité » des coprocultures). Les examens coprologiques (coprocultures et parasitologie des selles) et, dans certains cas, la rectosigmoidoscopie sont recommandées en cas d'échec d'un premier traitement (cf. *infra* : cas particulier de la diarrhée chronique).

### Étape thérapeutique

Selon la sévérité, il y a trois alternatives, l'hydratation en étant la base. Le recours à l'hospitalisation dépend essentiellement du tableau clinique.

*(Re)hydratation seule.* Elle doit apporter de l'eau, du potassium, du sodium et du sucre (favorise l'absorption des électrolytes) : eau, thé, jus de fruits, gâteaux salés ou sels de réhydratation orale. Si vomissements, outre les anti-émétiques, il faut prendre de petites quantités répétées et il ne faut pas hésiter à avoir recours à une perfusion IV, même de quelques heures seulement, pour passer un cap difficile.

*Hydratation + traitements symptomatiques* (utiles mais pas indispensables). Il faut limiter les ralentisseurs du transit (lopéramide et dérivés) illogiques (retardent l'élimination des germes) et souvent responsables d'une constipation secondaire généralement gênante, voire de complications rares mais graves (perforation colique) pour les réserver aux situations « d'urgence ». On leur préfère les antisécrotoires (racécadotril : Tiorfan®) ou les adsorbants (diosmectite : Smecta® ou équivalent) qui n'ont pratiquement pas d'effets indésirables.

*Hydratation + traitement symptomatique + anti-infectieux.* Les antiseptiques intestinaux n'ayant pas fait la preuve de leur intérêt réel n'ont plus leur place.

Les antibiotiques sont efficaces mais ont des indications limitées aux facteurs de gravité (cf. tableau 4.2). Le choix se limite pratiquement aux quinolones (monoprise de 2 cp ou 1 cp, 2 fois/j pour 3 à 5 jours) et à l'azithromycine (monoprise de 1 g chez l'adulte). La rifaximine (non commercialisée en France) serait une alternative possible.

### Cas particulier de la diarrhée chronique

La démarche doit commencer par des examens coprologiques avec notamment parasitologie des selles. En cas de négativité, on peut proposer un traitement d'épreuve associant du métronidazole à une quinolone (ou azithromycine). Devant la persistance des troubles, le recours à un spécialiste est souhaitable pour discuter de l'intérêt d'une coloscopie (recherche d'une cause sous-jacente révélée par la DV, notamment colite inflammatoire) (cf. p. 34).

### Prévention

Elle repose sur le lavage des mains (avant les repas et après le passage aux toilettes). Les précautions alimentaires (dont l'efficacité n'a jamais été prouvée !) peuvent être simplifiées en disant aux voyageurs que tout ce qui est cuit et servi brûlant n'est pas à risque, que les aliments solides sont en général plus à risque que l'eau et que les hôtels « internationaux » ne sont pas par principe moins à risque que les restaurants de rue où l'on sert une nourriture cuisinée en extemporané et servie chaude (cf. tableau 4.1, p. 19).

Pour la désinfection de l'eau, il est recommandé les produits de nouvelle génération (Aquatabs<sup>®</sup>, Micropure Forte<sup>®</sup>) ou mieux, la filtration mécanique sur céramique, très efficace, existant maintenant avec des dispositifs individuels (système Katadyn<sup>®</sup>). Dans quelques rares cas où soit la survenue d'une diarrhée pourrait décompenser un état fragilisé (cf. tableau 4.2 des facteurs de risque potentiels), soit le voyageur ne peut pas se permettre une « indisposition » (signature de contrat, conférence, etc.), une quinolone prophylactique (1 cp/j) pendant la durée du séjour et 2 jours après le retour peut se justifier à condition que le séjour soit bref (15 jours maximum). Une alternative, plus séduisante en termes de limitation de risques iatrogènes, mais non validée, serait de proposer un traitement en monoprise dès la première selle diarrhéique.

### Pour en savoir plus

Cailhol J, Bouchaud O. Turista: travelers' diarrhea. *Presse Med* 2007 ; 36 (4) : 717-22.  
Hill DR, Ryan ET. Management of travellers' diarrhoea. *BMJ* 2008 ; 337 : a1746. doi : 10.1136/bmj.a1746

## Distomatoses

*(Distomatosis, flukes infection, food-borne trematodiasis)*

Sophie Odermatt-Biays

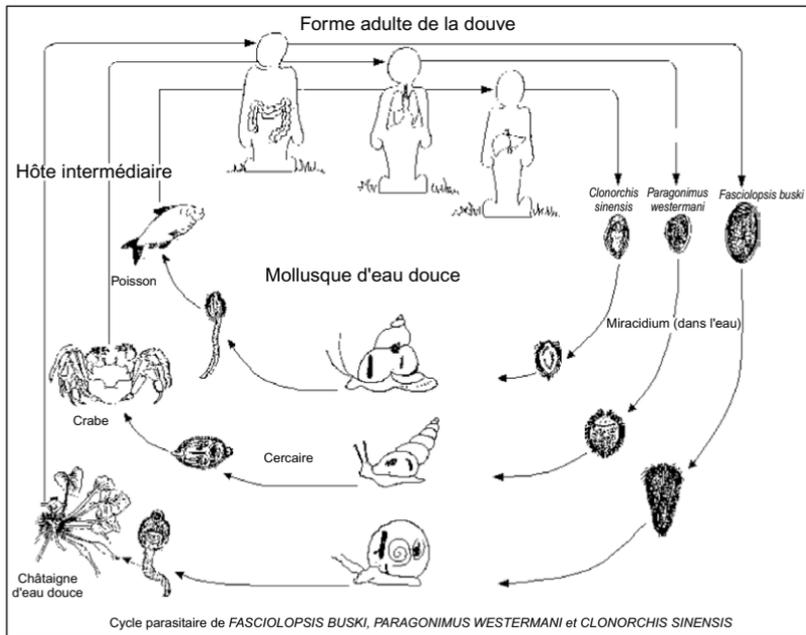
### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Les distomatoses sont des parasitoses provoquées par la présence de douves adultes dans les poumons, les voies biliaires ou les intestins. Ce sont des zoonoses : plus de 1000 espèces de douves parasitent les animaux dont plus de cent

parasitent aussi l'homme, touchant plus de 40 millions d'individus dans le monde. Elles se répartissent principalement en zone tropicale et surtout en Asie. Seule la fasciolose est cosmopolite.

Les douves sont des vers foliacés – qui ont l'aspect d'une feuille – présentant deux ventouses leur permettant de se fixer à l'épithélium biliaire. Elles appartiennent à la classe des trématodes. Elles sont assimilées aux *food-borne trematode* par opposition aux *water-borne trematode* que sont les schistosomes. Elles sont donc transmises par l'ingestion crue du second hôte intermédiaire (HI) qui héberge des métacercaires ou d'un hôte paraténique, animal ayant consommé le 2<sup>e</sup> HI et dans lequel les larves ne se développent pas mais demeurent infestantes pour le prédateur suivant.

Le cycle des douves passe par deux hôtes intermédiaires obligatoires (figure 13). Le premier est toujours un mollusque, le second est un animal (poisson, crabe, écrevisse) ou une plante aquatique (cresson, lotus, liseron d'eau...). L'hôte définitif varie selon la douve. L'homme n'est le plus souvent qu'un hôte définitif accidentel.



**Figure 13**  
Cycle des distomatoses.

La répartition des distomatoses se fait par foyers déterminés par la présence de plusieurs facteurs : le goût pour la consommation d'aliments crus, la proximité des hommes et des animaux, le manque d'installations sanitaires et l'utilisation des engrais humains et animaux pour fertiliser les mares... Du fait des habitudes alimentaires, il y a souvent plusieurs autres helminthiases acquises par la nourriture (*food-borne helminthiases*) dans ces communautés (tableau 2).

**Tableau 2**  
**Distomatoses humaines d'importance médicale**

Douves	2 <sup>e</sup> hôte intermédiaire	Tropisme	Hôte définitive (homme + ...)	Distomatose	Complication majeure (infestation massive)
<i>Paragonimus</i> sp.	Crabe, écrevisse	Pulmonaire	Chat, chien, renard, porc, sanglier, rat	Paragonimose	Insuffisance respiratoire, épilepsie
<i>Opisthorchis viverrini</i>	Poisson d'eau douce	Hépatique	Chat, chien, rat	Opisthorchiose	Cholangio-carcinome
<i>Clonorchis sinensis</i>				Clonorchiose	
<i>Fasciola hepatica</i> F. <i>gigantica</i>	Plante aquatique		Bœuf, mouton	Faciolose	Ascite
<i>Fasciolopsis buski</i>	Plante aquatique	Intestinal	Porc	Fasciolopsiose	Malnutrition (enfants)
<i>Heterophyes</i> sp.	Poisson, écrevisse		Oiseaux, mammifères	Hétérophysose	
<i>Echinostoma</i> sp.	Poisson, mollusque			Échinostomose	

La taille des douves adultes varie de 1 à 75 mm. Les adultes d'*Heterophyes* sp. sont de l'ordre du millimètre. *Paragonimus*, *Opisthorchis*, *Clonorchis* et *Echinostoma* ont environ 1 cm de long. *Fasciola* sp. et *Fasciolopsis buski* sont plus grandes et mesurent de 2 à 7 cm de long.

La taille des œufs de douves est aussi variable selon l'espèce. Les œufs peuvent être facilement confondus s'ils ont la même taille, car ils sont d'aspects similaires. Les œufs de *Opisthorchis viverrini*, *Clonorchis sinensis*, *Heterophyes* sp. sont petits (environ 30 µ), ceux de *Paragonimus* sont de taille moyenne (environ 100 µ) et ceux de *Fasciola* sp., *Fasciolopsis* et *Echinostoma* sp. sont grands (plus de 120 µ). Toutes les distomatoses se traitent avec prédilection par le praziquantel, à l'exception de la fasciolose dont le traitement d'élection est le triclabendazole (tableau 3).

**Tableau 3**  
**Comparaison des doses curatives de praziquantel pour les distomatoses**

Distomatoses	Dosage du praziquantel
Hétérophysose	15 mg/kg en prise unique
Échinostomose	25 mg/kg en prise unique
Fasciolopsiose	40 mg/kg en prise unique
Opisthorchiose/clonorchiose	75 mg/kg divisé en 3 prises
Paragonimose	75 mg/kg divisé en 3 prises pendant 2-3 jours

## Distomatoses hépatiques

(*Hepatic flukes, fasciolosis, opisthorchiasis, clonorchiasis*)

### Points essentiels

- Les distomatoses hépatiques sont les pathologies occasionnées par les douves adultes vivant dans les voies biliaires.
- La fasciolose (*Fasciola hepatica* et *F. gigantica*) est une zoonose atteignant principalement bovins et ovins et occasionnellement l'homme. La phase d'invasion est très symptomatique. Elle doit être systématiquement évoquée chez un patient présentant une fièvre élevée associée à une douleur de l'hypochondre droit et une hyperéosinophilie, ayant consommé du cresson ou autre plante d'eau douce dans le mois précédent. Le diagnostic est sérologique.
- L'opisthorchiose et la clonorchiose sont les douves des chats et des chiens mais très courantes chez l'homme dans les foyers d'endémie où elles peuvent toucher 80 % de la population. La phase d'invasion est peu bruyante. La phase d'état se manifeste seulement chez les sujets lourdement infestés, le risque majeur étant la dégénérescence en cholangiocarcinome. Elles sont à évoquer systématiquement chez les sujets, symptomatiques ou non, consommant régulièrement du poisson d'eau douce cru provenant d'Asie. Le diagnostic est microscopique par examen des selles.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La fasciolose est cosmopolite mais surtout fréquente dans les régions d'élevage extensif d'ovins ou de bovins. La fasciolose humaine est un problème de santé important dans les pays andins d'Amérique du Sud, en Afrique du Nord, en Iran et en Europe de l'Ouest. C'est un problème émergent au Vietnam. *Fasciola* sp. est transmise par l'ingestion de métacercaires enkystées sur des végétaux aquatiques (cresson, lotus, liseron d'eau...).

*Opisthorchis viverrini* et *Clonorchis sinensis* sont des espèces fréquentes en Asie et en particulier en Asie du Sud-Est : 7 millions de personnes sont infestées pour la seule Thaïlande. *Opisthorchis* et *Clonorchis* sont transmises par l'ingestion de poisson cru d'eau douce contenant des métacercaires. Ces douves vivent dans les canalicules biliaires et leur cuticule hérissée d'épines provoque une métaplasie des canalicules biliaires.

Les voyageurs sont peu concernés par ces parasitoses avec cependant un risque un peu plus élevé pour la fasciolose.

Les adultes présents dans les canalicules biliaires pondent des œufs qui migrent par le cholédoque dans l'intestin puis dans le milieu extérieur. Ces œufs émis en milieu liquide libèrent par ouverture d'un opercule un embryon cilié (miracidium) qui pénètre dans un mollusque d'eau douce, premier hôte intermédiaire (HI). Le miracidium se multiplie dans le mollusque pour se transformer en des centaines de cercaires qui sortent du mollusque et nagent activement à la recherche d'un deuxième HI pour s'enkyster (végétal pour *Fasciola* sp., poisson pour *Clonorchis/Opisthorchis*). Après infestation accidentelle du deuxième HI par l'homme, la métacercaire est lysée dans l'estomac et libère une douvule. La

douville de *Fasciola* sp. traverse activement la paroi intestinale, la cavité péritonéale et le parenchyme hépatique pour rejoindre les canaux biliaires, ce qui explique la symptomatologie. Une migration ectopique de la douville dans le cerveau, l'œil, le cœur, les poumons, les tissus sous-cutanés ou autres organes est possible. La migration d'*Opisthorchis* et de *Clonorchis* est moins traumatisante car les douvules remontent le canal hépatique commun sans effraction à travers l'ampoule de Vater. Les vers adultes se développent dans les canaux biliaires.

## Principales manifestations cliniques

### *Fasciolose*

La phase d'invasion débute 1 à 4 semaines après le repas infestant. Elle se manifeste dans 50 % des cas par des signes généraux (fièvre intermittente, asthénie, perte de poids, urticaire, douleurs hypocondre droit...) associés à une hyperéosinophilie, une augmentation de la vitesse de sédimentation et des perturbations des enzymes hépatiques. Le tableau peut parfois en imposer pour des métastases hépatiques et ceux d'autant plus que l'imagerie (échographie ou scanner) montre des lésions parfois assez importantes (figure 14). À la phase d'état (2 à 3 mois après l'infestation), la parasitose se traduit par des coliques hépatiques, des manifestations angiochololitiques ou des poussées ictériques.



**Figure 14**  
Image hépatique au scanner chez un patient atteint de distomatose à *Fasciola hepatica*.

### *Opisthorchiose/clonorchiose*

À la différence de la fasciolose, la phase d'invasion est le plus souvent asymptomatique. À la phase d'état, seules 5 à 10 % des personnes infectées sont symptomatiques et se plaignent de nausées, d'anorexie et de douleurs abdominales non spécifiques ou parfois de l'hypocondre droit. Les lourdes charges parasitaires peuvent entraîner des poussées d'ictère par obstruction, des angiocholites, cholécystites et lithiases du cholédoque. Après plusieurs années d'évolution, les infections sévères et chroniques peuvent conduire à une cirrhose et une hypertension portale. La dégénérescence en cholangiocarcinome est la complication majeure d'où l'intérêt d'évoquer le diagnostic systématiquement chez les sujets,

symptomatiques ou non, consommant régulièrement du poisson d'eau douce cru provenant d'Asie.

### Principes du diagnostic

#### *Diagnostic indirect*

L'hyperéosinophilie très élevée associée à une perturbation des enzymes hépatiques est évocatrice du diagnostic. La sérologie « distomatose » est très positive en phase d'invasion. Elle est relativement spécifique.

#### *Diagnostic direct*

Fasciologie : les œufs sont rarement observés dans les selles. Ils sont grands et se confondent avec ceux de *Fasciolopsis buski* et d'*Echinostoma* sp.

À l'inverse, les œufs d'*Opisthorchis viverrini* et de *Clonorchis sinensis* s'observent dans les selles par examen direct, Kato-Katz ou concentration de formaline-éther. Ils sont petits et se confondent entre eux et avec ceux d'*Heterophyes* sp.

### Principes du traitement (en milieu spécialisé)

La fasciologie se traite par le triclabendazole à la dose de 10 mg/kg en prise unique. L'opisthorchiose et la clonorchiose se traitent par le praziquantel à la dose de 75 mg/kg divisée en trois prises sur une journée.

### Prévention

La prévention individuelle consiste à consommer les plantes aquatiques et le poisson bien cuits.

La prévention collective fait appel aux dispositions suivantes :

- fasciologie : séparer les élevages de bovins de la culture du cresson et autres plantes aquatiques ;
- opisthorchiose/clonorchiose : utiliser des latrines creusées à distance des mares et éviter de fertiliser les élevages de poissons avec les engrais humains.

Dans les régions fortement endémiques pour l'opisthorchiose, les traitements de masse à la dose de 40 mg/kg en prise unique montrent une bonne efficacité.

### Distomatose pulmonaire, paragonimose

(*Lung fluke infection, paragonimiasis*)

#### Points essentiels

- La distomatose pulmonaire ou paragonimose atteint principalement les mammifères carnivores domestiques ou sauvages et accidentellement l'homme.
- Le diagnostic est à évoquer devant un patient présentant une toux chronique ayant consommé des crustacés crus provenant d'une zone d'endémie. Le diagnostic différentiel est la tuberculose pulmonaire.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Les douves en cause sont du genre *Paragonimus*. Plusieurs espèces sont en cause. La plus fréquente étant *Paragonimus westermani*. La paragonimose est endémique par

foyers dans les régions montagneuses d'Asie : Chine (10 millions de personnes contaminées), Corée, Japon, Taïwan, Laos, Thaïlande, Vietnam, Malaisie, Philippines. Elle se rencontre beaucoup plus rarement en Afrique (Cameroun, Nigeria, Burkina-Faso) et en Amérique du Sud (Équateur, Guatemala, Pérou, Venezuela, Colombie).

La paragonimose est transmise par l'ingestion d'écrevisses ou de crabes d'eau douce contenant des métacercaires. Le jus de crabes crus, les crustacés en saumure ou conservés dans du vin ou du vinaigre peuvent aussi être infestants. Plus rarement, l'infestation peut se faire par consommation des hôtes paraténiques, prédateurs des crustacés : porc, sanglier. Le voyageur est peu concerné par cette parasitose.

### Principales manifestations cliniques

Elles sont essentiellement pulmonaires et ressemblent à la tuberculose. Elles s'installent en moyenne 6 mois après l'infestation et associent :

- une toux chronique ;
- des crachats hémoptoïques (rouillés, sanglants) ;
- des épanchements pleuraux au liquide couleur thé ou purulent.

À la différence de la tuberculose, la fièvre est rarement présente et l'altération de l'état général est plus tardive.

La radiographie pulmonaire mime aussi la tuberculose avec infiltrats, opacités nodulaires, des microcavités, excavations, calcifications et épanchement pleuraux. Les localisations cérébrales ne sont pas exceptionnelles (9 % dans une étude coréenne). Elles se manifestent par des convulsions, des céphalées ou des troubles de la conscience. Une méningite à éosinophiles est possible.

Les nodules sous-cutanés s'observent chez moins de 20 % des patients.

### Principes du diagnostic

#### *Diagnostic indirect*

L'hyperéosinophilie débute quelques jours après l'infestation et atteint 20 à 25 % en quelques semaines.

Pour certaines espèces (*P. westermani*), le diagnostic sérologique est possible grâce à un test ELISA.

#### *Diagnostic direct*

L'examen microscopique direct (sans coloration) des crachats entre lame et lamelle permet de mettre en évidence les œufs. Ils apparaissent en brun et se repèrent à faible grossissement (50 à 100). Les œufs déglutis peuvent être identifiés dans les selles.

### Principes du traitement

Le praziquantel, à la dose de 75 mg/kg/j par voie orale, divisé en trois prises pendant 3 jours consécutifs donne d'excellents résultats. Il est très bien toléré.

La prise simultanée de cimétidine améliore l'absorption du praziquantel.

### Prévention

La prévention individuelle consiste à consommer les crustacés d'eau douce bien cuits.

Au niveau collectif, le changement des habitudes alimentaires est très difficile à obtenir. De plus, les crustacés crus font l'objet de diverses croyances en leurs vertus médicinales. Ils seraient antipyrétiques au Laos et en Thaïlande, augmenteraient la fertilité des femmes au Cameroun et traiteraient la rougeole en Corée. En zone d'endémie, la recherche systématique de la paragonimose est préconisée chez tout patient suspect de tuberculose.

## Distomatose intestinale

(*Intestinal fluke infections, fasciolopsiasis, echinostomiasis, heterophyiasis*)

### Points essentiels

- Les douves intestinales sont en général moins pathogènes que les douves hépatiques ou pulmonaires.
- La fasciolopsiose a une importance de santé publique et contribue à la malnutrition dans de nombreux pays d'Asie chez les enfants d'âge scolaire.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Plus d'une trentaine d'espèces de douves intestinales peuvent infester l'homme. La plus importante médicalement est la fasciolopsiose due à *Fasciolopsis buski* suivie de l'échinostomose due à *Echinostoma* sp. et l'hétérophyose due à *Heterophyes* sp. La fasciolopsiose et l'échinostomose sont exclusivement asiatiques. La prévalence de la fasciolopsiose peut être très élevée dans certains foyers : Chine (57 %), Taiwan (25 %), Inde (60 %), Bangladesh (50 %), Thaïlande (10 %). Elle se rencontre aussi à Hong Kong, aux Philippines, au Cambodge, au Laos, au Vietnam et en Malaisie. La répartition de l'hétérophyose s'étend à l'Asie mais aussi à la Sibérie et l'Europe du Sud.

Comme pour les autres douves, la transmission des douves intestinales passe par la consommation du deuxième hôte intermédiaire. Celui-ci est une plante aquatique pour *Fasciolopsis buski*, un mollusque ou poisson d'eau douce pour *Echinostoma* sp., une écrevisse ou poisson d'eau douce pour *Heterophyes* sp. Le voyageur est peu concerné par ces parasitoses.

## Principales manifestations cliniques

Le plus souvent asymptomatiques, les distomatoses intestinales deviennent pathogènes quand la charge parasitaire est élevée. Les douves provoquent une inflammation chronique de la muqueuse intestinale avec des ulcérations entraînant une malabsorption : carence en vitamine B12 et donc anémie, malnutrition jusqu'à l'anasarque peuvent en résulter. Le patient se plaint de douleurs abdominales et épigastriques, de nausées matinales, de selles mal digérées avec des débris alimentaires. Les migrations aberrantes des œufs d'*Heterophyes* dans les différents organes sont à l'origine de granulomes pouvant avoir une expression clinique.

## Principes du diagnostic

Une éosinophilie chronique est habituelle.

Le diagnostic direct se fait par la mise en évidence des œufs dans les selles.

## Principes du traitement

Le praziquantel en prise unique est efficace à la dose de 15 mg/kg pour l'hétérophyose, 25 mg/kg pour l'échinostomose et 40 mg/kg pour la fasciolopsiose.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur la consommation des aliments bien cuits : plantes aquatiques (cresson, lotus, *morning glory*...), poissons, écrevisses, mollusques.

La prévention collective combine différentes approches : modification des habitudes alimentaires des hommes et des porcs, amélioration des conditions sanitaires, utilisation des latrines, chimiothérapie.

La fertilisation des mares avec l'engrais humain et le lisier de porc pour nourrir les poissons doivent être évités. Les porcs peuvent être nourris avec des plantes aquatiques fermentées ou séchées, ce qui détruit les métacercaires. Des traitements de masse au praziquantel à la dose de 15 mg/kg peuvent être organisés dans les écoles dans les zones d'endémie.

### Pour en savoir plus

Fried B, Graczyk TK, Tamang L. Food-borne intestinal trematodiasis in humans. *Parasitol Res* 2004 ; 93 (2) : 159-70.

Keiser J, Utzinger J. Chemotherapy for major food-borne trematodes: a review. *Expert Opin Pharmacother* 2004 ; 5 (8) : 1711-26.

Liu Q, Wei F, Liu W, Yang S, Zhang X. Paragonimiasis: an important food-borne zoonosis in China. *Trends Parasitol* 2008 ; 24 (7) : 318-23.

Marcos LA, Terashima A, Gotuzzo E. Update on hepatobiliary flukes: fascioliasis, opisthorchiasis and clonorchiasis. *Curr Opin Infect Dis* 2008 ; 21 (5) : 523-30.

Upathham ES, Viyanant V. *Opisthorchis viverrini* and opisthorchiasis: a historical review and future perspective. *Acta Tropica* 2003 ; 88 : 171-6.

## Dracunculose

(*Dracunculiasis*)

Michel Cot

### Points essentiels

- La maladie a quasiment disparu grâce à une campagne de lutte intensive.
- Le diagnostic est évident, le traitement uniquement local.
- Le risque d'infection pour un voyageur est quasi nul.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La dracunculose est une maladie parasitaire causée par un ver, la filaire de Médine ou *Dracunculus medinensis*, qui se contracte par ingestion avec l'eau de boisson d'un crustacé infecté du genre *Cyclops*. Cette affection exclusivement africaine ne touche plus que quelques foyers de populations pauvres, essentiellement au Soudan, au Ghana et au Nigeria. Une campagne de lutte systématique a réduit le nombre de malades de plusieurs millions dans les années 1970 à 32 000 cas en 2003. Le risque de contamination pour un voyageur est quasi nul.

Après ingestion par un humain, les larves de filaires contenues dans les *Cyclops* infestés gagnent l'espace rétropéritonéal où elles se développent et copulent. Le ver adulte mâle décède alors que la femelle, longue de 70 à 120 cm, migre dans les tissus sous-cutanés. Au bout d'environ 1 an, elle perce les téguments et expulse les larves contenues dans sa cavité utérine lors d'un contact avec l'eau. Les larves ainsi libérées peuvent être ingérées par des *Cyclops* où elles se développent en une quinzaine de jours.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'émergence du ver adulte, généralement au niveau des membres inférieurs, se traduit par l'apparition d'une phlyctène douloureuse, parfois accompagnée de signes allergiques locaux et généraux (prurit, fièvre, urticaire, sifflements respiratoires). Cette phlyctène se rompt en laissant échapper un liquide riche en larves, alors que les symptômes diminuent. L'ulcération guérit en quelques semaines. Le diagnostic, lié à un tableau clinique typique survenant dans une région d'endémie connue, est évident. L'examen microscopique du liquide expulsé par le ver peut montrer des larves, mais il est en général inutile. Il n'y a pas de diagnostic sérologique disponible.

## Principes du traitement

L'extraction du ver par enroulement progressif (en général quotidien) sur un bâton est parfaitement efficace en veillant à humidifier en permanence le ver pour éviter qu'il ne se rompe (cahier couleur : figure 15). Des mesures locales d'asepsie permettent d'éviter les surinfections. Aucun traitement médicamenteux n'est disponible.

## Prévention

Au niveau individuel, la filtration de l'eau de boisson suffit à se prémunir de cette parasitose. En ce qui concerne les populations exposées, une campagne internationale de prévention fondée sur la sensibilisation des usagers, l'aménagement des puits (margelles pour éviter le contact avec l'eau), la filtration de l'eau et la fourniture d'eau potable, a permis de réduire massivement l'incidence de cette maladie.

### Pour en savoir plus

[www.cdc.gov/ncidod/dpd/parasites/dracunculiasis/factsht\\_dracunculiasis.htm](http://www.cdc.gov/ncidod/dpd/parasites/dracunculiasis/factsht_dracunculiasis.htm)  
[www.who.int/ctd/dracun/burdens.htm](http://www.who.int/ctd/dracun/burdens.htm)

## Échinococcose alvéolaire

(*Alveolar echinococcosis*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Zoonose parasitaire potentiellement sévère de l'hémisphère nord (transmission possible dans l'est de la France) liée à l'ingestion d'une larve d'un cestode, *Echinococcus multilocularis* (ténia du renard).

- Développement lent de la larve au niveau viscéral (foie essentiellement), donnant des lésions pseudo-tumorales multikystiques, longtemps asymptomatiques, pouvant atteindre ensuite d'autres organes à proximité ou à distance.
- Diagnostic par l'imagerie abdominale et la sérologie spécifique.
- Traitement complexe et souvent décevant, reposant sur l'association d'une chirurgie d'exérèse et d'un traitement prolongé antiparasitaire par albendazole.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'échinococcose alvéolaire est une zoonose sylvatique endémique dans l'hémisphère nord, retrouvée principalement en Europe centrale et de l'Est, en Russie, en Asie centrale, en Chine, dans le nord du Japon, et en Amérique du Nord (Canada, Alaska).

La contamination de l'homme se fait par l'ingestion d'œufs embryonnés d'*Echinococcus multilocularis*, par consommation d'aliments ou d'eau souillés par des déjections de l'hôte définitif, dans la majorité des cas le renard. Ces aliments ont pu le plus souvent être ramassés sur des zones de passage de renards, à proximité du sol, comme certaines baies.

La transmission peut aussi être manuportée, après avoir manipulé ou touché de potentiels hôtes définitifs, y compris domestiques comme le chien, plus rarement le chat.

Le cycle du parasite est presque exclusivement sylvatique, incluant un hôte définitif, le renard ou d'autres prédateurs sauvages (canidés ou félidés...), plus rarement domestiques (chien, chat), et un hôte intermédiaire, le plus souvent un petit rongeur, mais qui peut être accidentellement l'homme ou un autre gros mammifère (cheval, porc...). Ce cycle naturel repose sur le carnivorisme.

L'hôte définitif, porteur du parasite adulte au niveau de son tube digestif, émet des anneaux ou des œufs embryonnés dans le milieu extérieur, qui peuvent rester viables pendant plusieurs mois, y compris à des températures très basses. Ces œufs sont ingérés par l'hôte intermédiaire, lysés au niveau gastrique, libérant un embryon hexacanthé qui traverse la paroi digestive et se fixe et prolifère au niveau viscéral, tout particulièrement au niveau hépatique, pour donner, par bourgeonnement, une structure multivésiculaire infiltrante, constituée de multiples vésicules noyées dans un stroma conjonctif, chaque vésicule ayant un diamètre de moins de 1 mm à 3 cm de diamètre, un contenu gélatineux, et possédant un ou plusieurs protoscolex.

Dans le cadre du cycle sylvatique, l'hôte intermédiaire est consommé par un hôte définitif, chez qui le protoscolex se dévagine dans le tube digestif et donne un parasite adulte. Chez l'homme, par contre, le parasite se retrouve en impasse parasitaire.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La prolifération d'*Echinococcus multilocularis* au niveau viscéral reste très longtemps asymptomatique, la phase d'incubation initiale étant de 5 à 15 ans.

Au stade d'infection chronique patente, les symptômes sont aspécifiques, en rapport avec une atteinte quasi exclusivement hépatique (99 % des cas).

Cliniquement, présence d'une hépatomégalie isolée, typiquement volumineuse, irrégulière, dure, bosselée évoquant un cancer secondaire du foie ou une cirrhose multinodulaire.

L'atteinte extra-hépatique est rare (1 % des cas) et souvent plus tardive (pulmonaire, splénique, vertébrale, cérébrale, voire disséminée).

Les complications sont liées à l'extension de l'échinococcose : compression (hypertension portale), envahissement locorégional, voire atteinte générale.

L'évolution en l'absence de traitement reste dans l'immense majorité des cas mortelle à moyen ou long terme.

Le *diagnostic* repose sur l'imagerie et la sérologie :

- l'hyperéosinophilie est le plus souvent absente. Les anomalies hépatiques sont non spécifiques, indiquant plus volontiers une cholestase ;
- le diagnostic morphologique repose sur l'imagerie hépatique (échographie, scanner ou mieux IRM hépatique), mettant en évidence une formation pseudotumorale infiltrante multiloculée, avec souvent des calcifications punctiformes ;
- le diagnostic sérologique (hémagglutination indirecte, ELISA, Western Blot) est de bonne valeur (peu de réaction croisée et essentiellement avec hydatidose) ;
- le diagnostic de certitude repose sur l'examen anatomopathologique d'une pièce opératoire, voire sur un fragment biopsique (mise en évidence des structures parasitaires), le geste devant être encadré d'un traitement antiparasitaire pour éviter la dissémination de l'échinococcose.

### Principes du traitement (en milieu spécialisé uniquement)

Il repose sur la chirurgie d'exérèse radicale, comme pour les processus néoplasiques. L'association à un traitement antiparasitaire par l'albendazole (10–20 mg/kg/j, pendant au moins 2 ans [effet parasitostatique seulement] voire à vie, surtout si geste chirurgical non radical), en préopératoire puis en postopératoire, permet de prolonger significativement la survie (80 % à 10 ans contre 25 % sans traitement antiparasitaire). Le traitement peut être discontinu, par cures de 28 jours séparées par des intervalles libres de 14 jours, ou continu. Le mébendazole peut également être utilisé.

La transplantation hépatique est possible, avec un risque de prolifération de larves résiduelles, localement ou à distance, sous traitement immunosuppresseur.

### Prévention

La prévention individuelle repose surtout sur la non-consommation (ou à la rigueur le lavage très soigneux) des plantes, baies localisées à proximité du sol en zone d'endémie, y compris dans les jardins individuels si ces derniers ne sont pas fermés, sur l'utilisation de gants pour le jardinage, le lavage des mains après manipulation d'aliments ou d'animaux potentiellement infectés.

La prévention collective est difficile, du fait du caractère sylvatique du cycle : il est possible d'employer des appâts au praziquantel pour réduire le réservoir de parasites adultes chez les renards ou autres prédateurs sauvages. De la même façon, il est possible de traiter régulièrement les chiens et chats domestiques en zone d'endémie.

**Pour en savoir plus**

McManus DP, Zhang W, Li J, Bartley PB. Echinococcosis. *Lancet* 2003 ; 362 : 1295-304.  
 Vuitton DA. Benzimidazoles for the treatment of cystic and alveolar echinococcosis: what is the consensus? *Expert Rev Anti Infect Ther* 2009 ; 7 (2) : 145-9.

**Filariose lymphatique**

(Lymphatic filariasis)

Michel Cot

**Points essentiels**

- La plupart des infections restent cliniquement muettes. Elles doivent cependant être traitées.
- Les symptômes apparaissent progressivement et sont variables selon les individus, les manifestations chroniques (éléphantiasis) étant responsables de conséquences fonctionnelles et psycho-sociales lourdes.
- Le risque d'infection pour un voyageur est faible si le séjour est court. Une chimioprophylaxie est envisageable en cas de long séjour.

**Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

La filariose lymphatique est une maladie parasitaire causée par une filaire, ver rond dont les deux principales espèces, *Wuchereria bancrofti* (90 % des cas) et *Brugia malayi* (10 %, uniquement asiatique) sont transmises par différents moustiques (*Culex*, *Anopheles* ou *Aedes*). L'ensemble des zones tropicales et subtropicales est concerné, particulièrement l'Asie, l'Afrique et le Pacifique occidental, et l'OMS estime que 120 millions de personnes sont infectées dans le monde. Le risque de contamination pour un voyageur occasionnel est peu important si le séjour en zone de transmission est court.

Lors de la piqûre par un moustique infecté, les larves de filaires (microfilaires) pénètrent dans la peau puis le système lymphatique. Elles subissent plusieurs mues et se transforment en vers adultes de quelques centimètres de long. Après copulation, les femelles pondent des larves de quelques centaines de microns, qui circulent dans le système lymphatique et passent de façon périodique dans le sang, généralement nocturne (diurne pour certaines sous-espèces du Pacifique). Les larves vivent en moyenne une année et les adultes 10 à 15 ans. Les moustiques se contaminent par ingestion de microfilaires lors de la piqûre d'un individu infecté.

**Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic**

La plupart des infections sont asymptomatiques, bien que des lésions ultrasonographiques du système urinaire et génital aient été montrées chez des porteurs de microfilaires apparemment sains. Les signes cliniques semblent surtout liés à la présence des vers adultes dans le système lymphatique.

Des *manifestations aiguës* à type de lymphangite ou d'adénite (fébrile ou non) peuvent se produire, en particulier au niveau des membres inférieurs. L'infection

à *W. bancrofti* se caractérise par une atteinte génitale masculine fréquente (hydrocèle, épидидymite). L' éosinophilie pulmonaire tropicale (EPT) est un syndrome surtout observé en Asie (Inde), associant une toux et une dyspnée généralement nocturnes avec une hyperéosinophilie importante (généralement > 3000/ $\mu$ L de sang). Des formes graves sont possibles avec, à terme, fibrose.

Les *manifestations chroniques* sont la conséquence de l'obstruction des voies lymphatiques, avec formation, au bout de plusieurs années, d'un œdème induré réalisant un éléphantiasis des membres (cahier couleur : figure 16) ou du scrotum (*W. bancrofti* uniquement). L'atteinte des voies urinaires se traduit plus rarement par une chylurie. Ces manifestations ont un retentissement psycho-social très lourd sur les populations touchées.

Le diagnostic parasitologique direct se fait par mise en évidence de microfilaries dans le sang prélevé la nuit (sauf pour la sous-espèce à périodicité diurne) sur goutte épaisse ou autres techniques de concentration sanguine (centrifugation en solution de formol – technique de Knott, ou filtration sur membrane en polycarbonate) (cf. cahier couleur : figure 10.4). Ces méthodes sont peu sensibles, de nombreux individus infectés étant amicrofilarémiques.

La sérologie est peu spécifique. Il existe des tests sensibles et spécifiques recherchant la présence d'antigènes circulants (ELISA et test rapide d'immunochromatographie sur carte utilisable sur le terrain), mais uniquement pour *W. bancrofti*. La PCR est limitée à des laboratoires spécialisés.

### Principes du traitement (en milieu spécialisé)

La diéthylcarbamazine ou DEC (Notézine<sup>®</sup>), ancien traitement « de référence » (prise unique de 6 mg/kg ou 6 mg/kg/j en 2 ou 3 prises pendant 2 semaines), active sur les micro- et macrofilaries, est de moins en moins utilisée au profit de l'ivermectine (Mectizan<sup>®</sup>), utilisée à la dose unique de 150 à 200  $\mu$ g/kg. On y associe maintenant une dose unique de 400 mg d'albendazole (Zentel<sup>®</sup>) en raison de ses propriétés macrofilaricides. En zone endémique pour la loase (bloc forestier centre-africain), la recherche préalable de *Loa loa* est indispensable, l'utilisation de DEC et même d'ivermectine pouvant entraîner des réactions sévères en cas de co-infection. L'association DEC–ivermectine a également montré une très bonne activité microfilaricide. Une voie de recherche possible serait un traitement complémentaire par cyclines en raison de son action sur *Wolbachia*, bactérie dont il a été montré qu'elle jouait un rôle clé dans la survie à long terme des filaires (intérêt déjà démontré dans l'onchocercose).

En raison des lésions infracliniques, les porteurs asymptomatiques de microfilaries doivent être traités. L'EPT est rapidement résolutive sous traitement, ainsi que les manifestations aiguës où l'on doit associer repos au lit, anti-inflammatoires, pommade à l'oxyde de zinc localement, antalgiques et antibiothérapie (fréquence des streptocoques). Pour les lésions chroniques, seuls les soins locaux, la prévention des surinfections, voire la chirurgie peuvent être envisagés.

### Prévention

Les répercussions de cette parasitose sont importantes en santé publique. La prévention communautaire repose sur l'association d'un traitement annuel de l'ensemble de la population à des mesures de lutte antivectorielle.

Sur le plan individuel, le risque d'infection est faible en cas de séjour de courte durée. La protection contre les piqûres de moustiques (utilisation de moustiquaires imprégnées et de répulsifs) est recommandée dans tous les cas. Une chimioprophylaxie par DEC (1/2 cp/j, 2 fois/semaine) ou par ivermectine a pu être proposée pour les séjours prolongés en conditions très exposées sans qu'aucune validation ne soit disponible.

### **Pour en savoir plus**

Hoerauf A. Filariasis: new drugs and new opportunities for lymphatic filariasis and onchocerciasis. *Curr Opin Infect Dis* 2008 ; 21 (6) : 673-81.

[www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/Filariasis.htm](http://www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/Filariasis.htm)

## **Gale**

(*Scabies*)

Paul-Henri Consigny

### **Points essentiels**

- Ectoparasitose très contagieuse, liée à un acarien, *Sarcoptes scabiei hominis*, spécifique de l'homme, de répartition ubiquitaire, de transmission le plus souvent interhumaine, favorisée par des conditions d'hygiène précaires.
- Manifestation par un prurit surtout nocturne avec diagnostic en règle clinique (prédominance aux mains et aux plis), confirmé par la mise en évidence du sarcopte ou de ses œufs par l'examen de grattage de lésions cutanées.
- Une forme profuse, la gale norvégienne, touche préférentiellement les personnes immunodéprimées.
- Traitement reposant sur les scabicides topiques, ou l'ivermectine orale, associés au déparasitage des vêtements et literie.

### **Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

De répartition ubiquitaire, la gale constitue un réel problème de santé publique dans les pays en développement (pauvreté, insuffisance d'hygiène, promiscuité), où elle est endémo-épidémique. Elle n'est pas rare dans les pays occidentaux (cas sporadiques ou épidémies dans les institutions pour personnes âgées notamment, les facteurs favorisants étant les mêmes).

La transmission se fait par contact cutané direct, de personne à personne, éventuellement en intrafamilial, souvent à l'occasion de rapports sexuels. La transmission indirecte, par le biais des vêtements, de la literie, est l'apanage des gales profuses, le sarcopte survivant quelques jours hors de son hôte.

Cet ectoparasite est un parasite obligatoire de l'homme : tout le cycle, de l'œuf à l'acarien adulte (en passant par la larve et la nymphe), se déroule au niveau de la couche cornée de l'épiderme, où l'acarien (la femelle) creuse des tunnels, y déposant ses œufs ou ses déjections. La larve provenant de l'œuf devient adulte en 2 à 3 semaines. La durée de vie d'un sarcopte adulte est de 2 à 3 mois.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La période d'incubation est d'environ 3 semaines, en cas de primo-infestation, alors que la réinfestation est symptomatique après 1 à 3 jours.

Le signe cardinal est un prurit féroce, à recrudescence nocturne, entraînant une irritabilité, touchant préférentiellement les espaces interdigitaux des mains, les zones de flexion des poignets, des coudes, les creux axillaires, la région ombilicale, les fesses, les organes génitaux chez l'homme, les seins chez la femme, épargnant le dos et le visage (sauf chez les nourrissons, où la topographie est plus atypique, avec atteinte du visage, des paumes et des plantes). Le tableau est d'autant plus évocateur qu'il existe une notion de prurit conjugal ou familial. Les lésions cutanées caractéristiques sont les sillons (hébergeant les acariens adultes), les vésicules perlées (hébergeant les nymphes) et les papulonodules (organes génitaux, régions axillaires). Des lésions non spécifiques de grattage sont associées, voire des zones eczématisées ou impétiginisées.

Les lésions cutanées peuvent manquer ou être atténuées chez les sujets propres et les patients sous dermocorticoïdes, induisant souvent des errements diagnostiques.

Une forme clinique sévère, la gale croûteuse profuse ou « gale norvégienne », touche particulièrement les sujets fragilisés ou immunodéprimés (traitement corticoïde général, voire topique prolongé, infection à VIH...), consistant en des lésions hyperkératosiques disséminées y compris à la tête et au cou. Cette forme, peu ou pas prurigineuse, peut être associée à une polyadénopathie diffuse. Des formes croûteuses localisées peuvent être observées.

Une impétiginisation des lésions (streptocoque, staphylocoque), consécutive à un grattage intense peut survenir, avec risque secondaire de glomérulonéphrite post-streptococcique.

Un traitement inapproprié par dermocorticoïdes peut conduire à des formes croûteuses profuses ou localisées.

Le diagnostic est avant tout clinique, devant un prurit nocturne et des lésions de topographie évocatrice.

Une hyperéosinophilie peut être observée dans les formes profuses.

Le diagnostic de certitude repose sur la mise en évidence, cependant inconstante, du sarcopte, voire de ses œufs ou de ses déjections, par analyse microscopique du prélèvement (grattage au vaccinostyle) de l'extrémité d'un sillon scabieux.

## Principes du traitement (ambulatoire le plus souvent)

Le traitement de la gale doit concerner le sujet infesté et son entourage proche, et doit être débuté simultanément pour toutes les personnes :

- topiques (appliqués sur tout le corps, à l'exception du visage et du cuir chevelu, sauf s'il y a un doute sur leur atteinte) :
  - benzoate de benzyl 10 % : Ascabiol® lotion (une ou deux applications de 24 heures à 24 heures d'intervalle),
  - lindane 1 % : Elenol® crème, Scabecid® 1 % crème (une application de 6 à 12 heures),
  - pyréthrinoides de synthèse : esdépalléthrine 0,66 % : Sprégal® spray (une application de 8 à 12 heures ; contre-indication en cas d'asthme) ;

■ systémique : ivermectine (Stromectol®) 1 à 2 cures de 200 µg/kg (12 mg en 1 prise chez l'adulte ; à partir de 15 kg).

En raison de sa facilité d'utilisation, l'ivermectine peut être utilisée dans toutes les formes mais est privilégiée dans les formes sévères croûteuses (si besoin, cures répétées une ou deux fois, à 7 à 14 jours d'intervalle, associée à un traitement topique) ou dans les collectivités.

Le prurit peut persister pendant 1 à 2 semaines dans les suites du traitement, sans qu'il s'agisse d'un échec.

Les autres mesures nécessaires sont :

■ prévention de la réinfestation par le lavage des vêtements et de la literie en machine à 60° ou pulvérisations d'acaricides (A-PAR®) particulièrement dans les gales profuses ;

■ antiseptie locale et antibiothérapie en cas d'impétiginisation (ex. : synergistine).

## Prévention

Au niveau individuel, elle repose sur des mesures d'hygiène élémentaire. En cas de contact avec un sujet infesté, la prévention de la contamination passe par la limitation des contacts cutanés (en milieu de soin, utilisation de gants par les soignants).

Pour prévenir l'extension d'une « épidémie » de gale en collectivité, un traitement collectif de l'entourage (proche en cas de gale commune, plus élargi en cas de gale profuse) est préconisé, de même que l'éviction des sujets atteints ou leur mise en isolement. L'utilisation de l'ivermectine dans ce cas a pu faire ses preuves, y compris dans les pays en développement. À long terme, c'est la lutte contre la pauvreté.

### Pour en savoir plus

CSHPF. Conduite à tenir devant un cas de gale : [www.sante.gouv.fr/hm/dossiers/cshpf/a\\_mt\\_270603\\_gale.pdf](http://www.sante.gouv.fr/hm/dossiers/cshpf/a_mt_270603_gale.pdf)

Mumcuoglu KY, Gilead L. Treatment of scabies infestations. Parasite 2008 ; 15 (3) : 248-51.

## Giardiase (Iamblia)

(Giardiasis)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Maladie parasitaire liée à l'ingestion (péris fécal) d'un protozoaire flagellé, *Giardia intestinalis* (anciennement *Giardia lamblia*).
- Souvent asymptomatique, elle peut être responsable d'une diarrhée plutôt subaiguë voire chronique, et parfois dans les infestations massives (enfants dans les pays en développement ++ ) d'une malabsorption intestinale.
- Le traitement, basé sur les imidazolés, doit être donné en 2 cures pour éviter les rechutes.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La giardiase (giardose) est courante, cosmopolite, avec une prédominance en zone tropicale. Elle est plus fréquente, y compris dans les pays développés, chez les enfants et dans les collectivités.

Ce protozoaire est présent chez l'homme comme chez de nombreux mammifères, domestiques (chat, chien) ou sauvages (castor), qui ont pu être à l'origine d'épidémies sporadiques. Le kyste constitue l'agent contaminant et la forme de résistance dans le milieu extérieur, où il peut survivre pendant des mois, sous réserve de conditions favorables de température et d'humidité.

L'homme se contamine de façon indirecte en ingérant de l'eau ou des aliments contaminés par des kystes de *Giardia*. La contamination peut aussi avoir lieu par une transmission féco-orale directe (mains souillées), en particulier chez les petits enfants (crèches), ou lors de relations sexuelles oro-anales.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La giardiase est le plus souvent asymptomatique. Quand elle est symptomatique, l'incubation, après ingestion contaminante, est en général de 1 à 3 semaines. La diarrhée est au premier plan, faite de selles liquides ou pâteuses, non sanglantes, sans fièvre, accompagnée de troubles dyspeptiques. La durée peut être de plusieurs semaines (ou mois) si aucun traitement n'est entrepris, avec possibilité d'alternance d'épisodes diarrhéiques et de selles normales, voire de constipation.

Les infestations massives et chroniques (essentiellement chez l'enfant dans les pays en développement) peuvent s'accompagner d'un syndrome de malabsorption (atrophie villositaire avec stéatorrhée et amaigrissement) pouvant conduire chez les enfants à un retentissement sur la courbe de croissance.

Le diagnostic se fait par la mise en évidence directe du parasite (cf. cahier couleur : figure 10.6) : l'examen de selles fraîchement émises permet de mettre en évidence des trophozoïtes (10–20  $\mu$ ) ou des kystes (ovoïdes, mesurant 10 à 14  $\mu$ , contenant 2 à 4 noyaux et des flagelles internes). La recherche doit être répétée, l'élimination des kystes étant sporadique. La mise en évidence des trophozoïtes de *Giardia* peut aussi se faire par l'analyse du liquide duodénal (tubage duodénal ou fibroscopie) ou de biopsies duodénales. Des tests rapides (bandelette réactive) existent (indisponibles en France).

## Principes du traitement (ambulatoire)

Le traitement repose en priorité sur les nitro-imidazolés. Plusieurs schémas sont efficaces :

- métronidazole (Flagyl®) : 250 mg, 3 fois/j pendant 5 à 7 jours ;
- ornidazole (Tibéral®) : 500 mg, 2 fois/j pendant 3 jours ;
- tinidazole (Fasigyne®) : 2 g en 1 prise ;
- secnidazole (Secnoi®) : 2 g en 1 prise (hors AMM).

L'albendazole (Zentel®), 400 mg/j pendant 5 jours, est lui aussi efficace.

Il est recommandé de renouveler le traitement après 15 jours, afin d'éviter les échecs.

En cas d'échec documenté du traitement, il est possible d'augmenter les posologies ou les durées de traitement, ou de changer de classe thérapeutique. Il faut surtout rechercher une source persistante dans l'entourage.

## Prévention

Les kystes de *Giardia* sont relativement résistants à la chloration de l'eau, et donc à la plupart des désinfectants usuels utilisés par les voyageurs pour l'eau de boisson, ou à son traitement par les ultraviolets. Ils peuvent résister à une congélation de quelques jours, mais sont très sensibles à l'ébullition. La prévention individuelle repose donc sur des mesures strictes d'hygiène hydrique et alimentaire, et sur le lavage des mains. Si l'eau de boisson doit être traitée, il est souhaitable de privilégier l'ébullition ou l'utilisation de filtres, plutôt que la plupart des désinfectants chimiques.

La prévention collective de la giardiase s'intègre dans le cadre de la prévention globale des infections à transmission féco-orale.

En collectivité, il peut être utile de traiter systématiquement l'entourage des sujets parasités pour éviter les réinfestations.

### Pour en savoir plus

Chandy E, McCarthy J. Evidence behind the WHO guidelines. Hospital care for children: what is the most appropriate treatment for giardiasis? *J Trop Pediatr* 2009 ; 55 (1) : 5-7.

Escobedo AA, Cimerman S. Giardiasis: a pharmacotherapy review. *Expert Opin Pharmacother* 2007 ; 8 (12) : 1885-902.

## Gnathostomose

(*Gnathostomiasis*)

Sophie Odermatt-Biays

### Points essentiels

- La gnathostomose est une parasitose du chat et du chien acquise par consommation de poisson cru.
- Chez l'homme, la larve du parasite est en impasse parasitaire et migre. Les formes cutanées sont les plus fréquentes, mais d'autres organes peuvent être touchés : les manifestations et leur gravité varient en fonction de l'organe atteint.
- La gnathostomose est à évoquer devant un patient ayant consommé du poisson cru au cours d'un séjour en zone d'endémie principalement en Asie du Sud-Est, au Pérou ou au Mexique.
- Ivermectine ou albendazole sont efficaces.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La gnathostomose est une zoonose. Le parasite en cause, *Gnathostoma*, appartient à la classe des nématodes. Cinq espèces de gnathostomes peuvent infester l'homme accidentellement parmi lesquelles *Gnathostoma spinigerum* est la plus fréquente. Le plus grand nombre de cas a été rapporté en Asie du Sud-Est, particulièrement en Thaïlande, au Laos et au Myanmar. Depuis les années 1970, cette

parasitose est décrite au Pérou et en Équateur et émerge au Mexique depuis 1990. Quelques cas ont été décrits au Japon, en Inde, en Indonésie, en Zambie. La transmission se fait principalement par ingestion de poisson d'eau douce consommé cru ou peu cuit. Elle est aussi possible par ingestion des autres hôtes intermédiaires ou paraténiques (amphibiens, reptiles, volatiles, rongeurs) ou d'eau contaminée par des *Cyclops* infestés. Bien que rarement, le voyageur peut être concerné par cette parasitose.

La larve du parasite nécessite le passage par deux hôtes intermédiaires afin de pouvoir devenir adulte dans l'estomac de l'hôte définitif. Les vers adultes de *Gnathostoma spinigerum* se développent dans la paroi de l'estomac des chats, chiens, tigres et léopards (hôtes définitifs). Les vers émettent des œufs rejetés dans le milieu extérieur par les selles. En milieu liquide, les œufs s'embryonnent et libèrent une larve. Si celle-ci est ingérée par son premier hôte intermédiaire (HI), un *Cyclops* (petit crustacé), elle se développe en une larve de second stade. Lorsque le *Cyclops* est ingéré par un second hôte intermédiaire, la larve migre dans les tissus musculaires et se développe en larve de stade 3. Ce 2<sup>e</sup> HI peut être un poisson d'eau douce ou un amphibien, un reptile, un volatile ou un rongeur. L'ingestion du deuxième hôte intermédiaire par l'hôte définitif permet le développement du vers en stade adulte dans la paroi de l'estomac. Chez l'homme, la larve de troisième stade ingérée avec la chair du poisson cru (ou un autre HI) est en impasse parasitaire et migre de façon erratique dans les tissus sous-cutanés ou dans les différents organes.

## Principales manifestations cliniques

La gnathostomose a des manifestations externes et internes liées à la migration de la larve sous la peau et/ou dans les organes. Les signes de *larva migrans* cutanés (cf. cahier couleur : figure 7.3) sont les plus fréquents et peuvent être une dermatite rampante, des plaques d'urticaires ou érythémateuses. Le plus souvent, il s'agit d'œdèmes sous-cutanés migratoires et intermittents. Ces œdèmes sont souvent érythémateux, douloureux et prurigineux. Ils se localisent souvent d'abord à l'abdomen, puis au tronc, à la face, aux bras et aux jambes. Ils durent de 1 jour à 2 semaines. Parfois la larve peut être extraite d'un nodule sous la peau. La *larva migrans* viscérale provoque des signes variant selon sa localisation : syndrome fébrile, épigastralgies et nausées, toux, hématurie, signes oculaires, atteinte du SNC... Dans certains cas, cela peut donner lieu à des complications quand la réaction inflammatoire autour de la larve provoque une pseudo-tumeur. Dans le tractus gastro-intestinal, elle peut être à l'origine d'un ulcère à l'estomac, d'une péritonite. Les localisations cérébrales entraînent hémorragies cérébrales, paralysies, méningites à éosinophiles, méningo-encéphalites.

Dans la moelle épinière, la larve provoque des douleurs radiculaires, voire une myélite avec des paraparésies ou une paraplégie.

Cette pseudo-tumeur dans l'œil peut occasionner une cécité.

## Principes du diagnostic

L'hyperéosinophilie est souvent modérée mais parfois élevée ( $> 4000/\text{mm}^3$ ). La sérologie ELISA OD a une bonne spécificité mais n'existe pas en France<sup>1</sup>.

<sup>1</sup>Elle est disponible à la Mahidol University, Thaïlande et à l'Institut tropical Suisse/Centre de diagnostic, Socinstrasse 57, 4051 Bâle ; [www.sti-lab.ch/entryfra.htm](http://www.sti-lab.ch/entryfra.htm)

Chez l'homme, les œufs ne peuvent pas être retrouvés dans les selles, car la larve est en impasse.

La larve peut parfois être extraite chirurgicalement d'un nodule sous-cutané. Ce dernier apparaît souvent après traitement. Sa longueur est de 10 à 50 mm sur 1 mm de large. L'examen au microscope est caractéristique et montre une tête à quatre rangées de spicules.

## Principes du traitement

Le traitement médicamenteux est efficace, peu coûteux et sans effet secondaire majeur.

Il repose sur en première intention sur l'ivermectine à la dose de 200 µg/kg/j pendant 2 jours consécutifs ou, à défaut, sur l'albendazole à la dose de 800 mg/j pendant 21 jours.

Les deux traitements ont une efficacité similaire de l'ordre de 95 %. L'éosinophilie se normalise en 2 ou 3 mois sinon, il s'agit d'un indicateur de récurrence.

En cas de nodule sous-cutané, l'exérèse chirurgicale est à faire préférentiellement dans les jours suivant le traitement médicamenteux.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur les conseils alimentaires. Éviter de consommer le poisson cru sous une forme ou sous une autre : *sashimi*, *ceviche* au Mexique (marinade de poisson cru épicé et aromatisé), *lap pa dip* au Laos (lamelles de poisson cru épicé et mélangé à des feuilles aromatiques).

Au niveau collectif, la modification des habitudes alimentaires d'une population est une entreprise de longue haleine.

### Pour en savoir plus

Graeff-Teixeira C, da Silva AC, Yoshimura K. Update on eosinophilic meningoencephalitis and its clinical relevance. *Clin Microbiol Rev* 2009 ; 22 (2) : 322-48.

Parola P, Caumes E. La gnathostomose. *Med Trop* 2005 ; 65 : 9-12.

## Hépatite virale

(Viral hepatitis)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- Ces infections virales liées principalement aux virus A, B, C, delta et E sont cosmopolites. Les hépatites A et B sont très fréquentes en zone tropicale, une partie très importante de la population étant infectée dès l'enfance ou l'adolescence.
- Les modes de transmission sont féco-orale pour l'hépatite A et E, sexuelle, par contact avec le sang ou materno-fœtal pour les hépatites B, C et delta.
- L'expression clinique de ces différents virus est très proche, les formes asymptomatiques étant fréquentes. La gravité potentielle est liée aux formes fulminantes (notamment hépatite E) et surtout aux formes chroniques pouvant se compliquer de cirrhose et d'hépatocarcinome pour les hépatites B et C.
- Au-delà des vaccins (disponibles uniquement contre les virus A et B), la prévention repose sur la lutte contre les facteurs de risque respectifs.

**Tableau 4**

**Principales caractéristiques des hépatites virales<sup>(1)</sup>**

	Modes de transmission	Fréquence, âge habituel de survenue	Période de transmissibilité	Incubation	Complications évolutives	Prévention
<b>Hépatite A</b>	Féco-orale +++ (eau et aliments souillés) Très rarement transmission parentérale ou sexuelle	Très fréquente en zone tropicale Tôt dans l'enfance en zone d'endémie, adulte jeune (voyageur)	Brève : précède les premiers signes et < 10 jours après le début de l'ictère Maximale en fin d'incubation	2 à 6 semaines	Formes fulminantes : rares (0,2 à 0,4 %), risque croissant avec l'âge Rares rechutes possibles (1 %) dans le mois suivant la guérison Pas de passage à la chronicité (mais formes prolongées possibles)	Hygiène alimentaire Vaccination voyageur (cf. chapitre 2)
<b>Hépatite B</b>	Sexuelle, sang et dérivés et matériel souillé de sang, materno-fœtale	Fréquente en zone tropicale (Asie et Afrique ++): 2 milliards de personnes infectées, 350 millions de formes chroniques, 1,1 million de décès/an Enfants et adultes jeunes	Précède les signes, pendant toute la phase active (persiste chez les porteurs chroniques)	4 à 28 semaines	Formes fulminantes : 1 à 2 % Chronicité (Ag Hbs + > 6 mois) : 0,2 à 10 % (surtout chez nouveau-nés et VIH +) dont 5 à 15 % évoluent vers la cirrhose. Hépatite chronique (Ag Hbs + et ALAT 1) ≠ portage chronique (Ag Hbs +, Ag HBe – et ALAT normales) Hépatocarcinome possible Mortalité ++ en Afrique ou Asie : ≈ 50 % des personnes infectées dans l'enfance	Prévention des IST (préservatifs) Prévention des gestes à risque (injection, tatouage, scarification...) Vaccination précoce des nouveau-nés (PEV <sup>(2)</sup> ) et des voyageurs
<b>Hépatite delta</b>	<i>Idem</i> hépatite B Nécessité d'une co-infection/surinfection avec l'hépatite B	<i>Idem</i> hépatite B	Précède les signes Durée mal connue, semble <i>idem</i> au virus B	Mal connue (5 semaines ?)	Formes fulminantes : 5 % Chronicité, hépatocarcinome	Celle de l'hépatite B (y compris vaccination)
<b>Hépatite C</b>	Sang et dérivés ++, matériel souillé de sang, sexuelle (faible), materno-fœtale (surtout si mère VIH +)	Prévalence mal connue et variable selon les régions Adulte jeune	Précède les signes Durée mal connue ( <i>idem</i> virus B ?), persisterait au-delà de la normalisation des transaminases	2 à 15 semaines	Pas ou peu de formes fulminantes Chronicité : jusqu'à 50 % dont 10 à 25 % évoluent vers la cirrhose Hépatocarcinome possible	Prévention des gestes à risque (injection, tatouage, scarification...) Pas de vaccine
<b>Hépatite E</b>	Féco-orale (eau et aliments souillés). Réservoir animal : porc Très rarement voie parentérale	Prévalence (variable) encore mal connue cosmopolite, Asie et Afrique ++ Peut concerner le voyageur	Précède les signes Durée mal connue (10 à 15 jours après le début de l'ictère)	2 à 8 semaines	Formes fulminantes rares sauf chez les femmes enceintes (3 <sup>e</sup> trimestre ++ ) avec mortalité > 20 % Pas de forme chronique	Hygiène alimentaire
<b>Hépatite G (Découverte récente en 1995)</b>	Transmission surtout parentérale, materno-fœtale possible	Épidémiologie mal connue, diffusion mondiale (Afrique de l'Ouest ++)	?	?	Évolutivité mal connue <i>A priori</i> pas de forme fulminante Pas de preuve de passage à la chronicité	Prévention des gestes à risque (injection, tatouage, scarification...)

<sup>(1)</sup> En dehors de ces six virus, d'autres sont potentiellement hépatotropes (Cytomégalovirus, herpès simplex, varicelle-zona, Epstein-Barr, arbovirus...).

<sup>(2)</sup> Programme Élargi de Vaccination.

Les hépatites virales sont un problème de santé publique fréquent dans les pays en développement avec des conséquences à terme souvent sévères. Le voyageur est essentiellement concerné par l'hépatite A et à moindre degré B, l'une et l'autre étant évitables notamment grâce à une vaccination. Le diagnostic est évoqué devant un ictère et/ou la découverte d'une élévation des transaminases qui peut cependant n'être que peu marquée dans certains cas (hépatite C). Les possibilités thérapeutiques, notamment dans les formes chroniques, sont très limitées en zone tropicale du fait des difficultés diagnostiques et surtout du coût des traitements. À la phase aiguë, l'important est de ne pas aggraver les lésions hépatiques en prescrivant des médicaments symptomatiques potentiellement hépatotoxiques, le paracétamol en étant l'exemple type. Le [tableau 4](#) résume les caractéristiques essentielles des principales hépatites virales.

### Pour en savoir plus

- Khuroo MS. Viral hepatitis in international travellers : risks and prevention. *Int J Antimicrob Agents* 2003 ; 21 : 143-52.
- Mushahwar IK. Hepatitis E virus: molecular virology, clinical features, diagnosis, transmission, epidemiology, and prevention. *J Med Virol* 2008 ; 80 (4) : 646-58.
- Srivatanakul P, Sriplung H, Deerasamee S. Epidemiology of liver cancer: an overview. *Asian Pac J Cancer Prev* 2004 ; 5 : 118-25.

## Histoplasmosse

(*Histoplasmosis*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Maladie fongique liée à *Histoplasma capsulatum*, dont il existe deux variétés : la variété *capsulatum*, relativement cosmopolite, et la variété *duboisii* de répartition limitée à l'Afrique tropicale, responsables de deux maladies distinctes.
- Transmission respiratoire par inhalation de spores présentes dans le sol, en particulier dans les déjections de chauves-souris et d'oiseaux.
- La primo-infection à *H.c. capsulatum*, le plus souvent latente, entraîne un syndrome grippal associé à des signes respiratoires, d'évolution spontanément favorable sauf dans les formes sévères, souvent disséminées, mettant en jeu le pronostic vital. Une réactivation peut survenir à la suite, responsable d'une atteinte granulomateuse chronique pulmonaire, cutanéomuqueuse dans un contexte de signes généraux.
- L'infection à *H.c. duboisii*, rare, est évoquée devant une atteinte chronique cutanée, ganglionnaire et osseuse, dans une ambiance « froide ».
- Le diagnostic repose sur la mise en évidence du champignon à l'examen direct et en culture, voire sur la sérologie.
- Le traitement repose sur l'itraconazole, ou sur l'amphotéricine B dans les formes sévères.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'histoplasmosse regroupe en fait deux maladies relativement distinctes, liées aux deux variétés du champignon *Histoplasma capsulatum* : la variété *capsulatum*,

responsable de l'histoplasmosse « américaine » et la variété *duboisii*, de l'histoplasmosse « africaine ».

*Histoplasma capsulatum capsulatum* (Hc) est surtout endémique aux États-Unis, en Amérique centrale, du Sud, aux Antilles, mais est aussi retrouvé en foyers en Afrique subsaharienne, en Asie et en Océanie.

*Histoplasma capsulatum duboisii* (Hd) existe uniquement en Afrique tropicale et à Madagascar.

La transmission se fait pour Hc par inhalation de poussières riches en spores. Ces dernières sont présentes dans le sol et retrouvées en grande quantité dans les déjections de chauves-souris et d'oiseaux. Le sol des grottes, contaminé par un grand nombre de chauves-souris, s'avère hautement infectant, rendant l'activité de spéléologie particulièrement à risque, en raison de l'importance de l'inoculum inhalé. Il n'y a pas de transmission interhumaine.

Pour Hd, le mode de contamination n'est pas bien connu : elle se ferait aussi par voie respiratoire.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

### Symptomatologie

#### *Histoplasmosse à H. capsulatum variété capsulatum*

La primo-infection est le plus souvent latente. Dans 5 % des cas, elle est patente, parfois sévère lors d'inoculum massif et se manifeste, après une période d'incubation de 1 à 3 semaines, par un syndrome grippal avec fièvre, toux, dyspnée, algies thoraciques et parfois des manifestations de nature immuno-allergique, comme un érythème noueux, des arthralgies, une péricardite, plus rarement une hépatosplénomégalie. Spontanément, dans les formes d'intensité modérée du sujet sain, l'évolution est favorable en 2 à 3 semaines. La radiographie de thorax peut être normale ou montrer des images micro- ou macronodulaires, des adénopathies médiastinales, voire un aspect de miliaire dans les formes sévères. L'évolution se fait vers la calcification des lésions.

Une dissémination par voie hématogène ou lymphatique peut survenir, en cas de facteur favorisant (contamination massive, enfants, immunodépression), donnant un tableau sévère d'atteinte multiviscérale (pulmonaire, cutanéomuqueuse, hépatosplénique, ganglionnaire, médullaire, neuroméningée, digestive, osseuse, cardiaque avec endocardite).

Une réactivation tardive peut se produire durant toute la vie du patient, que la primo-infection ait été patente ou latente, à l'occasion d'une immunodépression ou spontanément. Elle se caractérise par la reprise des signes généraux, respiratoires, et/ou par une éruption cutanée papulonodulaire parfois ombiliquée, des ulcérations muqueuses (buccales ++), avec un aspect granulomateux, d'évolution chronique. Chez les patients atteints d'une pathologie respiratoire chronique sous-jacente, peut s'installer un tableau d'histoplasmosse pulmonaire chronique cavitaire, associant dyspnée, toux et hémoptysie dans un tableau pseudo-tuberculeux d'évolution lente.

#### *Histoplasmosse à H. capsulatum variété duboisii*

Elle survient en règle chez des sujets sains, sans primo-infection inaugurale clairement identifiable, et se caractérise par un tableau cutané, ganglionnaire et

osseux, en général sans fièvre ni altération de l'état général, d'évolution chronique sans guérison spontanée.

Les lésions cutanées sont localisées au niveau de la face et du tronc, constituées de papules ou de nodules bruns ombiliqués, d'abcès froids pouvant évoluer vers la fistulisation et l'ulcération ; les adénopathies périphériques sont indolores, fermes et volumineuses ; l'atteinte osseuse consiste en des abcès froids osseux, pseudo-tuberculeux, avec des lacunes à l'emporte-pièce à la radiographie. Plus rarement, on note une atteinte muqueuse (ulcérations muqueuses digestives, buccales, nasales) ou disséminée avec atteinte multiviscérale.

## Diagnostic

Le diagnostic est évoqué sur la notion de séjour en zone à risque, même ancien, et la mise en évidence du champignon à l'examen direct, la culture ou sur l'étude histologique de biopsies.

Pour *Hc*, la sérologie se positive en 2 à 6 semaines lors de la primo-infection, mais croise avec d'autres mycoses profondes. Elle est souvent négative dans les formes disséminées des immunodéprimés. L'intradermoréaction à l'histoplasme se positive au cours de la primo-infection et le reste longtemps.

Aucun diagnostic indirect de routine n'existe pour l'histoplasmosse à *Hd*.

Le diagnostic direct repose sur la mise en évidence des levures présentes dans les lésions par examen mycologique direct, histologique ou culture sur milieu de Sabouraud.

L'examen direct, après coloration de Grocott ou de Giemsa, peut se faire sur frottis ou biopsie de tout produit pathologique (peau, expectoration, LBA, sang, moelle osseuse, ganglion, os, foie...). Il permet de différencier les deux variétés : petites levures de 2 à 4 microns intrahistiocytaires pour *Hc*, et grandes levures de 15 à 20 microns, libres ou dans une cellule géante, pour *Hd*.

La culture sur milieu de Sabouraud ne permet cependant pas leur différenciation, qui nécessite l'utilisation de milieux enrichis ou l'inoculation à l'animal.

## Principes du traitement (hospitalisation en milieu spécialisé)

Les molécules efficaces dans l'histoplasmosse sont l'amphotéricine B et certains azolés, dont l'itraconazole et le kétoconazole.

Dans l'histoplasmosse à *Hc*, le traitement n'est pas systématique dans la primo-infection, dans la mesure où l'évolution est habituellement rapidement favorable chez l'adulte sain. Il n'est réellement justifié qu'en cas d'évolution prolongée, de très jeune âge, d'immunodépression. Il est par contre impératif dans les formes disséminées, les réactivations et dans l'histoplasmosse pulmonaire chronique. Il repose sur l'itraconazole, en première intention dans les formes modérées ou en relais de l'amphotéricine B dans les formes sévères, à la dose de 200 à 400 mg/j pendant 1 à 3 mois dans la primo-infection, et au moins 6 mois dans les autres formes. L'amphotéricine B par voie intraveineuse est par contre utilisée en première intention dans les formes sévères, à la dose de 0,7 à 1 mg/kg/j, relayée après 2 ou 3 semaines par itraconazole en cas d'évolution favorable. Un traitement d'entretien par itraconazole à demi-dose est indiqué chez les immunodéprimés, pour éviter les rechutes et tant que dure l'immunodépression.

Dans l'histoplasmose à *Hd*, le traitement repose sur l'itraconazole à la dose de 200 à 400 mg/j pendant une durée de 6 à 12 mois, éventuellement en relais de l'amphotéricine B (à la dose de 0,7 à 1 mg/kg/j). Le taux de rechute est élevé malgré le traitement, rendant nécessaire, dans certains cas, une chirurgie d'exérèse complémentaire.

## Prévention

La prévention individuelle est limitée, elle consiste à éviter les activités à risque de contact avec de grandes quantités de poussière en zone d'endémie (comme la spéléologie, la visite de grotte...) ou à utiliser des masques.

Le réservoir étant tellurique pour *Hc*, aucune mesure de prévention collective ne s'avère réaliste.

### Pour en savoir plus

Deepe GS. *Histoplasma capsulatum*. In : Mandell, Douglas and Bennett's Principles and Practice of Infectious Diseases. 5<sup>th</sup> ed. Philadelphia : Churchill Livingstone ; 2000, 2718-33.  
Gugnani HC. Histoplasmosis in Africa: a review. Indian J Chest Dis Allied Sci 2000 ; 42 : 271-7.  
Kauffman CA. Histoplasmosis. Clin Chest Med 2009 ; 30 (2) : 217-25.  
Panackal AA, Hajjeh RA, Cetron MS, Warnock DW. Fungal infections among returning travelers. Clin Infect Dis 2002 ; 35 : 1088-95.

## Hydatidose

(*Cystic echinococcosis, hydatidosis*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Zoonose parasitaire, présente essentiellement dans les zones d'élevage extensif de moutons, liée à la larve d'un cestode, *Echinococcus granulosus* (ténia des canidés), qui se développe après ingestion accidentelle d'œufs embryonnés par consommation d'aliments souillés par des déjections de chiens, ou par contact avec des chiens infestés. Le cycle principal est domestique, incluant le chien et le mouton.
- Les lésions kystiques plus ou moins volumineuses, longtemps asymptomatiques (croissance lente) concernent surtout le foie. Leur révélation est souvent fortuite, plus rarement à l'occasion de complications (compression, infection, fissuration ou rupture responsable de manifestations allergiques parfois sévères).
- Le diagnostic repose sur l'imagerie (diagnostic différentiel principal : kyste biliaire) et la sérologie.
- La chirurgie reste la base du traitement, encadrée par un traitement médical par albendazole (utilisé seul si patient inopérable). Certains lui préfèrent la technique de « ponction-aspiration-injection-réaspiration ».

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'hydatidose a une distribution géographique très large, sur tous les continents : les zones les plus endémiques sont le pourtour méditerranéen (Europe du Sud, Afrique du Nord, Moyen-Orient), l'Afrique de l'Est, l'Asie centrale, la Russie, l'Amérique du Sud (sud et ouest), et l'Australie. Elle touche particulièrement les régions où l'élevage extensif de moutons se fait à grande échelle.

La contamination de l'homme se fait par l'ingestion d'œufs embryonnés d'*Echinococcus granulosus*, par consommation d'eau ou d'aliments souillés par des déjections de l'hôte définitif, dans la majorité des cas le chien, ou par contact direct avec un chien infesté ou des objets ayant été en contact avec ses déjections.

Le cycle du parasite le plus important sur le plan épidémiologique est domestique, incluant un hôte définitif, le chien, et un hôte intermédiaire, le bétail d'élevage, tout particulièrement le mouton, mais qui peut être accidentellement l'homme. À côté de ce cycle domestique coexistent des cycles sauvages, quantitativement moins importants (tableau 5), et qui peuvent interagir avec le cycle domestique. Tous ces cycles reposent sur le carnivorisme.

L'hôte définitif, porteur du parasite adulte au niveau de son tube digestif, émet des œufs embryonnés dans le milieu extérieur, qui peuvent rester viables

**Tableau 5**  
**Nature des hôtes d'*Echinococcus granulosus***

Cycle	Hôte intermédiaire	Hôte définitive
Domestique	Mouton ++ Bétail, porc, chèvre, chameau, buffle, cheval...	Chien
Sauvage	Cervidés, marsupiaux, zèbre, antilopes, phacochère, gnou, buffle...	Loup, dingo, chacal, hyène, lycaon, renard

pendant plusieurs semaines ou mois, en environnement humide, à toute température (ces œufs sont cependant sensibles à la dessiccation). Ces œufs sont ingérés par l'hôte intermédiaire, lysés au niveau gastrique, libérant un embryon hexacanthe qui traverse la paroi digestive et se fixe au niveau viscéral, pour donner une larve (ou kyste) hydatique, qui grossit lentement et s'entoure d'une réaction fibro-conjonctive de l'hôte (périkyste). À maturation, le kyste hydatique comprend de l'extérieur vers l'intérieur deux membranes : une membrane externe anhiste, puis une membrane interne nucléée, la membrane germinative ou prolifère, qui donne naissance par bourgeonnement à des vésicules prolifères sphériques contenant des protoscolex, le contenu central du kyste étant liquidien. Les kystes ont un diamètre de 1 à plus de 20 cm, et sont le plus souvent uniloculés, sauf en présence de vésicules filles en leur sein. Pour les kystes anciens, la réaction de l'hôte peut évoluer vers la calcification.

L'hôte intermédiaire est consommé par un hôte définitif, chez qui le protoscolex se dévagine dans le tube digestif et donne un parasite adulte en 4 à 7 semaines. Chez l'homme, le parasite se retrouve en impasse parasitaire.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

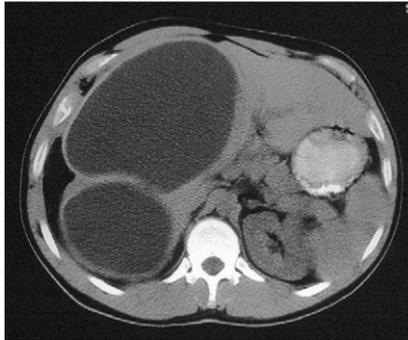
L'infestation initiale par *Echinococcus granulosus* est toujours asymptomatique et le reste longtemps, ce qui explique la fréquente révélation fortuite de l'hydatidose qui, à l'inverse, peut devenir symptomatique à l'occasion d'une complication : compression d'organes de voisinage, rupture ou infection de kyste. En cas de fissuration ou de rupture, de la fièvre et/ou des réactions allergiques, parfois inaugurales, peuvent être observées (urticaire, œdème de Quincke,

bronchospasme, choc anaphylactique...). Il y a alors un risque important de dissémination locorégionale ou à distance (hydatidose secondaire).

Les kystes hydatiques, uniques (40–80 % des cas) ou multiples, peuvent être retrouvés dans tous les organes y compris l'os : les deux organes les plus fréquemment atteints sont le foie (70 % des cas), puis le poumon (20 %).

Le diagnostic repose sur l'imagerie et la sérologie, l'hyperéosinophilie étant inconstante, sauf en cas de fissuration ou de rupture, où elle peut devenir majeure.

L'échographie, scanner ou IRM, montre la ou les lésions kystiques avec parfois paroi dédoublée en cas de décollement de la membrane proligère (figure 17). Au niveau hépatique, le diagnostic différentiel avec un kyste biliaire est parfois très difficile. Une radio standard peut montrer des calcifications arciformes (cf. figure 9.3, p. 67).



**Figure 17**  
**Hydatidose hépatique : kyste volumineux.**  
Photo : O. Bouchaud.

La sérologie (ELISA, hémagglutination indirecte, immunofluorescence puis confirmation par immuno-électrophorèse avec mise en évidence de l'arc 5) a des limites : réaction croisée avec les autres cestodoses, voire avec d'autres helminthiases, faux négatifs surtout dans les « vieux » kystes (10–20 % dans les atteintes hépatiques, 40 % dans les atteintes pulmonaires).

L'examen anatomopathologique de la pièce opératoire met en évidence les structures parasitaires. Les gestes de ponction ou de biopsie sont contre-indiqués en raison du risque de dissémination.

### Principes du traitement (en milieu spécialisé)

Il repose sur la chirurgie d'exérèse, surtout en cas de kystes volumineux, superficiels, proches de structures vitales ou compliqués (fissuration, compression, surinfection). Il est recommandé d'encadrer le geste opératoire par au moins une cure d'albendazole. Dans les cas où la chirurgie n'est pas indiquée (kystes multiples, atteinte pluriviscérale, risque opératoire), des stratégies alternatives sont développées, moins invasives :

- « ponction–aspiration–injection–réaspiration » (PAIR), consistant en une ponction–aspiration initiale d'une partie du contenu hydatique, sous contrôle échographique (par un opérateur entraîné), puis en l'injection intrakystique d'éthanol concentré (70–95 %) ou d'un autre protoscolicide, et la réaspiration après un

temps de contact de 15 minutes. L'utilisation du traitement antiparasitaire autour du geste est nécessaire pour minimiser les risques d'hydatidose secondaire. Cette technique est contre-indiquée en cas de kyste communiquant avec les voies biliaires, de kyste calcifié, ou pour certaines localisations (poumon, cerveau, cœur) ;

- traitement antiparasitaire par albendazole : 10–15 mg/kg/j en 2 prises (400 à 800 mg/j pour un adulte), par cures de 28 jours séparées d'un intervalle libre de 14 jours, à raison en général de 3 à 6 cycles, voire en traitement continu. Le praziquantel, à la dose de 25 mg/kg/j, en combinaison avec l'albendazole, pourrait être supérieur à l'albendazole seul.

Pour les patients asymptomatiques, la tendance est à la chirurgie systématique, mais une surveillance simple régulière peut se discuter.

La réponse au traitement s'évalue sur l'imagerie et sur la décroissance sérologique progressive (après une ascension sérologique postopératoire pendant 2 à 3 mois), jusqu'à négativation habituellement obtenue en 2 ans, en l'absence de récidence.

## Prévention

En zone d'endémie, la prévention individuelle repose sur les règles d'hygiène : lavage des aliments potentiellement souillés par des déjections canines (ou abstention des crudités pour le voyageur), lavage des mains après contact (ou abstention du contact) avec un chien potentiellement porteur de parasite adulte, utilisation de gants pour le jardinage.

La prévention collective vise à interrompre le cycle domestique par contrôle vétérinaire des élevages de moutons et des abattoirs, parcage des animaux d'élevage dans des enclos non accessibles aux chiens, incinération des cadavres ou viscères d'animaux infectés, traitement systématique et régulier des chiens domestiques vivant en zone d'endémie.

La vaccination des moutons ou d'autres animaux d'élevage contre *Echinococcus granulosus* est une solution prometteuse pour l'avenir.

### Pour en savoir plus

- Eckert J, Deplazes P. Biological, epidemiological, and clinical aspects of echinococcosis, a zoonosis of increasing concern. *Clin Microbiol Rev* 2004 ; 17 : 107-35.
- Morar R, Feldman C. Pulmonary echinococcosis. *Eur Respir J* 2003 ; 21 : 1069-77.
- Moro P, Schantz PM. Echinococcosis: a review. *Int J Infect Dis* 2009 ; 13 (2) : 125-33.
- Vuitton DA. Benzimidazoles for the treatment of cystic and alveolar echinococcosis: what is the consensus? *Expert Rev Anti Infect Ther* 2009 ; 7 (2) : 145-9.

## Larva migrans cutanée

(*Larvish, creeping disease, cutaneous larva migrans*)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- Un cordon serpigineux migrant très prurigineux sur la peau après un séjour tropical est très évocateur.
- Le diagnostic est clinique (hyperéosinophilie inconstante).
- Les actions invasives telles que tentative d'extraction, cryothérapie ou corticothérapie locale sont à proscrire.
- L'ivermectine (Stromectol®) à la dose unique chez l'adulte de 12 mg est efficace.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Marcher ou s'allonger sur le sable ou des sols souillés par des déjections de chien ou de chat expose à la pénétration transcutanée de larves d'ankylostome de chien ou de chat qui, non adaptées à l'espèce humaine, errent sous la peau sans pouvoir compléter leur cycle (impasse parasitaire). Cette « errance » explique les lésions serpiginieuses inflammatoires typiques de la maladie. Les principales zones à risque sont les plages ou les sols meubles en zone tropicale souillés par les déjections des chiens errants.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Après une incubation très variable habituellement de quelques jours, mais pouvant aller de quelques semaines à plusieurs mois, l'apparition d'un ou de plusieurs cordons serpiginieux sous-cutanés, dont le caractère migrant (quelques centimètres par jour) et très prurigineux (surtout la nuit) est très évocateur (cf. cahier couleur : figure 7.2), doit faire évoquer le diagnostic qui est purement clinique (pas de sérologie, hyperéosinophilie inconstante). La localisation est directement liée aux zones de peau au contact de la plage ou du sol (surtout pieds, fesses, abdomen et membres). Des formes eczématisées, surinfectées ou dénaturées par des interventions intempestives peuvent gêner le diagnostic.

## Principes du traitement et prévention

L'ivermectine (Stromectol<sup>®</sup>, hors AMM) à la dose de 200 µg/kg (12 mg chez l'adulte, soit 4 cp) en dose unique est le traitement le plus simple. Des rechutes peuvent justifier des traitements. Les alternatives sont l'albendazole *per os* (400 à 800 mg/j en prise unique ou sur 3 jours) ou en application locale (comprimés écrasés dans une pommade neutre 3 fois/j pendant 5 à 15 jours). La prévention repose sur l'évitement de la marche pieds nus et l'utilisation de serviettes (épaisses !), voire de matelas pour s'isoler du sable sec (le sable exposé au flux des marées est moins à risque).

### Pour en savoir plus

Bouchaud O, Houzé S, Schiemann R et al. Cutaneous larva migrans in travellers: epidemiological data and study of the efficacy of ivermectin. *Clin Infect Dis* 2000 ; 31 : 493-8.

Hochedez P, Caumes E. Hookworm-related cutaneous larva migrans. *J Travel Med* 2007 ; 14 (5) : 326-33.

## Leishmaniose

(*Leishmaniasis*)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- Les leishmanioses, transmises par le vecteur phlébotome, sont dues à plusieurs espèces de leishmanies ayant un réservoir, des aires géographiques et une expression clinique spécifique.

- Il existe trois formes cliniques : cutanées (les plus fréquentes), cutanéomuqueuses (très mutilatrices au niveau du visage) et viscérales (les plus graves).
- Le diagnostic, pas toujours simple, repose sur l'isolement du parasite (biopsie du fond des ulcères ou ponction d'organes dans la forme viscérale).
- Le traitement est difficile, basé principalement sur des médicaments anciens (antimoniés) ayant des effets secondaires sévères ; un nouveau venu, la miltéfosine, est prometteur.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Les leishmanioses sont des parasitoses dues à des protozoaires flagellés intracellulaires (*Leishmania*, sous forme amastigote) transmis par la piqûre de phlébotomes (parasite sous forme promastigote dans le vecteur). Il existe une quinzaine d'espèces réparties sur des aires géographiques spécifiques (classiquement distribuées entre le Nouveau – Amériques – et l'Ancien Monde) et responsables d'une forme clinique spécifique. Les vecteurs, dont seules les femelles sont hématophages avec une activité en fin d'après-midi et la nuit, vivent dans la journée dans des terriers de rongeurs, des anfractuosités de rochers ou des trous. Leur piqûre est douloureuse. Le cycle fait intervenir des mammifères sauvages et domestiques (homme, chien, rongeur, selon les cas, sachant que, dans la plupart des cas, les leishmanioses sont zoonotiques, c'est-à-dire transmises à partir des animaux aux humains qui interviennent « accidentellement » dans le cycle). Depuis une quinzaine d'années, on observe une tendance à l'augmentation de la prévalence des leishmanioses en raison des phénomènes migratoires (exode rural ou déplacement de populations non immunisées, modification de l'environnement – déforestation, irrigation...). Actuellement, 350 millions de personnes, réparties sur 88 pays en Afrique, Asie, Europe et Amérique sont considérées comme étant à risque et 12 millions sont atteintes avec une incidence annuelle de 2 millions de nouveaux cas. Pour les leishmanioses viscérales, les 500 000 nouveaux cas annuels se concentrent à 90 % dans cinq pays : Bangladesh, Inde, Népal, Soudan, Brésil. De même, 90 % des nouveaux cas de leishmanioses cutanéomuqueuses se produisent en Amérique du Sud (Bolivie, Brésil, Pérou). L'incidence annuelle de la leishmaniose cutanée (1 à 1,5 million) se concentre, elle, essentiellement en Asie Mineure et au Moyen-Orient (Afghanistan, Iran, Arabie Saoudite, Syrie) et en Amérique du Sud (Brésil et Pérou). La co-infection par le VIH est devenue un vrai problème avec un risque de développer une forme viscérale beaucoup plus importante, y compris avec des leishmanies habituellement à tropisme cutané (portage asymptomatique possible avec réactivation à distance). Les voyageurs sont concernés par ces parasitoses surtout dans leur forme cutanée. La prévention individuelle est importante pour les voyageurs VIH + séjournant en zone à risque.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

### Leishmaniose cutanée

Les principaux foyers sont le Bassin méditerranéen, notamment sud (*L. tropica*), le Moyen-Orient, l'Asie Mineure et l'Inde (*L. tropica* et *major*) ainsi que quelques

foyers en zone soudano-sahélienne (*L. major*) et en Amérique latine (*L. mexicana*, *guyanensis*, *peruviana*...).

Les lésions sont uniques ou multiples sur les parties découvertes (exposées aux piqures) (cf. cahier couleur : figure 7.8). La lésion typique (« bouton d'Orient ») est une papule érythémateuse qui devient nodulaire puis s'ulcère et se recouvre souvent d'une croûte adhérente (cf. cahier couleur : figure 7.5). Les lésions sont indolores, en règle sans adénopathie satellite en l'absence de surinfection. L'évolution se fait vers la guérison spontanée qui peut cependant prendre beaucoup de temps (plusieurs mois, voire années) en laissant une cicatrice atrophique et indélébile. D'autres formes cliniques sont possibles (selon notamment les zones géographiques) : ulcération pure, lésion impétigoïde, lupoiïde, végétante ou lymphangitique. L'incubation est variable suivant les espèces (de quelques jours à quelques mois, les lésions apparaissant sur le site de piqure du phlébotome). Par exemple, dans les formes à *L. tropica*, l'incubation est généralement de l'ordre de 2 à 3 mois, les lésions sont sèches, plus souvent uniques et au niveau du visage. À l'inverse, dans les formes à *L. major*, l'incubation est plus courte avec des lésions plus volontiers multiples et plus inflammatoires, une ulcération plus marquée et une localisation plus volontiers au niveau des membres.

Bien que rares des formes cutanées diffuses existent (*L. amazonensis*, *aethiopica*...), elles sont plus graves avec une tendance à ne pas guérir spontanément et à rechuter après traitement. Elles simulent souvent une lèpre lépromateuse avec des nodules disséminés très riches en leishmanies.

### Leishmaniose cutanéomuqueuse (*Espundia*)

Rencontrée essentiellement en Amérique latine (*L. braziliensis* ; surtout Bolivie, Brésil et Pérou) et beaucoup plus rarement en Afrique de l'Est (*L. donovani* ; Soudan, Éthiopie), elle est caractérisée par des ulcérations qui s'étendent aux muqueuses (bouche, nez, conjonctives) et qui peuvent être très mutilantes (cahier couleur : figure 18).

Pour les formes cutanées et cutanéomuqueuses, le diagnostic se fait essentiellement par grattage ou surtout biopsie du fond de l'ulcération (préférentiellement au bord interne du bourrelet périphérique), après traitement antibiotique si surinfection. Lorsque c'est possible, des cultures doivent être réalisées.

### Leishmaniose viscérale (*Kala-Azar*)

Forme la plus grave, évoluant progressivement vers la mort en l'absence de traitement, elle est due principalement à *L. donovani* et *infantum* (Bassin méditerranéen ; Afrique de l'Est : Soudan ++ ; Asie : Inde, Pakistan, Bangladesh, Népal, Chine) et à *L. chagasi* (Amérique latine). Après une incubation très variable, de plusieurs semaines à plusieurs mois, les principales manifestations, évoluant sur plusieurs semaines ou mois, sont une fièvre prolongée, irrégulière, une splénomégalie et des signes d'anémie. Un amaigrissement parfois très important, des adénopathies, une hépatomégalie et une diarrhée sont possibles.

Biologiquement, il existe une anémie normochrome normocytaire, une leucopénie et une thrombopénie (diagnostic différentiel avec hémopathie maligne) associées à un syndrome inflammatoire. Selon les possibilités de terrain, la

confirmation est apportée par la sérologie, dont il existe une variante « de terrain » sous forme d'un test d'agglutination directe (DAT), et surtout la mise en évidence du parasite sur frottis de moelle osseuse, ponction ganglionnaire, hépatique ou ponction-aspiration de la rate (test très sensible, risque hémorragique à prendre en compte), voire dans le sang (leuco-concentration).

### **Dermite post-Kala-Azar**

D'origine mal connue, se manifestant par des lésions maculopapuleuses ou nodulaires avec présence de leishmanies, elle peut être observée à distance du traitement. Elle pourrait correspondre à une maladie insuffisamment traitée et nécessite donc un nouveau traitement par voie générale.

### **Principes du traitement et prévention (en milieu spécialisé)**

Le traitement doit se faire en milieu spécialisé (choix des molécules et réponse au traitement variables d'une espèce à l'autre ; risque iatrogène).

Pour les *formes cutanées à lésions uniques ou peu nombreuses*, on pratique une injection intralésionnelle d'antimoniote de méglumine (ou de stibiogluconate de sodium), à la base de la lésion, en profondeur, à renouveler plusieurs fois (en règle : 3 à 5 injections à 1 semaine d'intervalle). Des préparations locales à base d'aminosides (paromomycine) sont à l'étude. L'abstention pour une lésion unique de petite taille dont on peut surveiller la disparition est possible. Le traitement par voie générale est réservé aux formes sévères, multilésionnelles.

Les *formes viscérales, cutanéomuqueuses ou cutanées diffuses* doivent être traitées par voie générale. Le traitement de référence est dominé par les dérivés pentavalents de l'antimoine (antimoniote de méglumine, zone francophone ; stibiogluconate de sodium, zone anglophone). La dose (exprimée en mg/kg d'antimoine) est de 20 mg/kg/j, par voie IM pendant 1 mois. Les effets secondaires, parfois sévères, sont possibles : cardiaques, hépatiques ou rénaux. Les alternatives possibles sont l'amphotéricine B (notamment dans ses formes liposomales, mieux tolérées), la paromomycine IM seule ou associée aux dérivés de l'antimoine en cas de rechute, la pentamidine IM. D'autres produits ont été testés avec des succès divers en fonction des espèces : fluconazole, itraconazole, dapson... Un nouveau produit, la miltefosine, bien toléré et utilisable par voie orale semble très prometteur, notamment dans les formes viscérales.

La prévention collective repose sur la lutte antivectorielle et contre les réservoirs animaux, et sur les moustiquaires imprégnées. Au niveau individuel, les répulsifs ont une certaine efficacité. Des essais vaccinaux, encore assez préliminaires, sont en cours.

### **Pour en savoir plus**

Berman JJ. Treatment of leishmaniasis with miltefosine: 2008 status. Expert Opin Drug Metab Toxicol 2008 ; 4 (9) : 1209-16.

Palumbo E. Current treatment for cutaneous leishmaniasis: a review. Am J Ther 2009 ; 16 (2) : 178-82.

[www.who.int/leishmaniasis](http://www.who.int/leishmaniasis).

## Lèpre

(Leprosy, Hansen disease)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- Maladie bactérienne à tropisme cutané et neurologique, actuellement en voie de régression, dont l'expression est liée à un terrain génétique particulier.
- La classique classification en cinq stades allant du pôle tuberculoïde au pôle lépromateux a fait place aux formes pauci- et multibacillaires.
- Les traitements antibiotiques standardisés ont fait la preuve de leur efficacité et ont permis de raccourcir les durées : 6 mois pour les formes paucibacillaires, 1 à 2 ans pour les multibacillaires.
- Un des problèmes majeurs persistants est la prise en charge des malades guéris mais handicapés par les mutilations des extrémités.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La lèpre ou maladie de Hansen est une infection d'évolution chronique strictement humaine due à une bactérie à croissance lente *Mycobacterium leprae* dont la transmission, difficile, se fait par contacts directs étroits et répétés essentiellement au niveau familial (liée à la promiscuité et à la précarité de l'habitat) probablement par les sécrétions nasales. Le voyageur n'est donc pas réellement concerné par ce risque. Autrefois présente sur tous les continents, elle n'existe maintenant que dans le monde tropical et subtropical, dix pays totalisant 90 % des 600 000 à 800 000 cas (Inde, Indonésie, Myanmar, Népal, Congo, Guinée, Madagascar, Mozambique, Tanzanie, Brésil), sachant que l'incidence (nombre de nouveaux cas annuels) est du même ordre. Ceci traduit bien que, contrairement aux discours optimistes officiels sur le contrôle de la maladie, la dynamique de transmission reste importante. (Cette discordance est en grande partie liée à une surestimation des cas de lèpre [comptage des lépreux guéris] dans les années 1980 qui a fait croire à tort que, en 20 ans de programme de polychimiothérapie standardisée, la prévalence est passée de 10 à 1 million de cas.) Même si la maladie se révèle en règle tardivement (incubation lente pouvant dépasser 10 ans), les sujets sont probablement infectés dans l'enfance, sachant que seuls ceux ayant une prédisposition génétique pourront exprimer la maladie. L'expression clinique dépend également d'un terrain particulier : si la réponse immunitaire (lymphocytes T) est présente, un granulome avec multiplication bacillaire faible (forme tuberculoïde, paucibacillaire) se développe ; à l'inverse, en cas d'anergie, la multiplication bacillaire est importante (lèpre lépromateuse, multibacillaire). Sous traitement efficace, une forme multibacillaire peut évoluer vers une forme tuberculoïde très inflammatoire pouvant conduire le patient à arrêter à tort son traitement (réaction de réversion posant plus de difficultés thérapeutiques que le traitement de première intention). Les lésions cutanées permettent d'évoquer le diagnostic, mais les lésions nerveuses font le lit des séquelles ultérieures définitives.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

### Symptomatologie

- *Lèpre paucibacillaire (tuberculoïde)* :
  - lésions cutanées uniques ou peu nombreuses (< 5) : plaques infiltrées bien limitées à bords surélevés et centre hypopigmenté ou macules hypopigmentées (érythémateuses sur peau claire) + hypoesthésie, disparition pilosité et sudation (cf. cahier couleur : figure 7.7) ;
  - névrites hypertrophiques (douleur, augmentation de volume du nerf principalement cubital, médian, SPE) avec troubles de la sensibilité responsables à terme des maux perforants plantaires et des doigts à l'origine des mutilations des extrémités (par blessures, brûlures, etc.), déformation des doigts en griffe (griffe cubitale) (cahier couleur : figure 19).
- *Lèpre multibacillaire (lépromateuse)* : lésions cutanéomuqueuses multiples (> 5) : macules ou nodules infiltrés (lépromes) à bords mal limités, plus ou moins confluent, surtout au visage ou aux membres, avec sensibilité et pilosité conservées au début et parfois infiltration œdémateuse (cahier couleur : figure 20) ; rhinite croûteuse sérosanglante. Des névrites hypertrophiques tardives sont possibles.

### Diagnostic

Le diagnostic est confirmé par la recherche de BAAR (sur Ziehl-Neelsen) sur frottis nasal et frottis de biopsie cutanée exsangue du lobe de l'oreille ou d'une lésion, la recherche étant en règle négative dans les formes paucibacillaires. En France, une biopsie histologique permet de confirmer le diagnostic (lésions spécifiques avec macrophages spumeux de Virchow dans les formes multibacillaires ; réaction tuberculoïde non spécifique dans les formes paucibacillaires), notamment dans les formes paucibacillaires (examen direct négatif).

### Principes du traitement (en milieu spécialisé)

- *Lèpre multibacillaire* (> 5 lésions cutanées et/ou présence de BAAR) : rifampicine mensuelle (600 mg chez l'adulte) + dapsonne 1 dose/j (100 mg chez l'adulte) + clofazimine (adulte : 300 mg/mois + 50 mg/j) pendant 12 mois (minimum ; contrôle bactériologique).
- *Lèpre paucibacillaire* (diagnostic clinique) : rifampicine mensuelle (600 mg chez l'adulte) + dapsonne (100 mg/j chez l'adulte) pendant 6 mois.

Dans les formes paucibacillaires avec une seule lésion cutanée, un schéma dose unique a été validé par l'OMS chez l'adulte (rifampicine 600 mg + ofloxacine 400 mg + minocycline 100 mg). Les réactions de réversion, qui posent de difficiles problèmes, se traitent par corticoïdes (prednisone 1 mg/kg/j sur 3 à 5 jours puis diminution progressive lente) ou thalidomide (100 à 300 mg/j).

### Prévention

Elle repose essentiellement sur le traitement et le dépistage précoces autour d'un cas, sachant que le BCG réalisé dans l'enfance a un certain effet préventif (essentiellement sur les formes lépromateuses). Pour prévenir les complications trophiques

liées aux troubles de la sensibilité, il faut apprendre aux patients à se protéger les mains dans la vie quotidienne (brûlures, plaies) et à porter des chaussures.

### **Pour en savoir plus**

Naafs B. Treatment of leprosy: science or politics? *Trop Med Int Health* 2006 ; 11 : 268-78.  
 Scollard DM, Adams LB, Gillis TP, Krahenbuhl JL, Truman RW, Williams DL. The continuing challenges of leprosy. *Clin Microbiol Rev* 2006 ; 19 : 338-81.

## **Loase**

(*Loiasis*)

Michel Cot

### **Points essentiels**

- Il y a souvent une dissociation entre signes cliniques et mise en évidence du parasite : chez le voyageur, les signes allergiques prédominent et la microfilarémie est rare.
- Le traitement, parfois mal toléré, peut entraîner des complications neurologiques graves en cas de forte microfilarémie.
- Le risque d'infection pour un voyageur est faible.

### **Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

La loase est une maladie parasitaire strictement humaine causée par une filaire, *Loa loa*, transmise par la femelle d'un taon du genre *Chrysops* vivant dans la canopée de la forêt équatoriale. Sa répartition est limitée à l'Afrique centrale où elle sévit dans le bloc forestier centre-africain (plus quelques foyers limités en zone de savane). La plupart des loases diagnostiquées en France proviennent du Cameroun.

En l'absence d'évaluation précise, on peut estimer que plusieurs millions de sujets sont exposés à cette parasitose. Le risque de contamination pour un voyageur occasionnel est faible.

Le *Chrysops* infecté, qui vit dans les zones de sous-bois et ne pique que le jour, dilacère l'épiderme de l'hôte et dépose sur la peau des larves (microfilaires). Après pénétration active des tissus sous-cutanés, ces larves se transforment en vers adultes de quelques centimètres de long qui vivent sous la peau. Deux mois après, les femelles, dont la longévité peut dépasser 15 ans, donnent des microfilaires de quelques centaines de microns, qui circulent dans le sang périphérique selon une périodicité diurne qui correspond à l'activité des *Chrysops* vecteurs, lesquels se contaminent par ingestion de microfilaires lors de la piqûre d'un individu infecté.

### **Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic**

La loase peut être asymptomatique et révélée par une *hyperéosinophilie*. Des œdèmes fugaces (dits « de Calabar »), siégeant au niveau de l'avant-bras ou du poignet, plus rarement du thorax ou de la face, seraient dus à une réaction allergique liée à la lyse de microfilaires. Ils disparaissent en quelques heures et sont plus fréquents chez les sujets n'habitant pas en zone d'endémie.

La *migration du ver adulte* est souvent l'épisode révélateur de la maladie dans les populations vivant en zone d'endémie. Elle se traduit par un cordon mobile se déplaçant sous la peau, mais la manifestation la plus spectaculaire est le passage du ver sous la conjonctive de l'œil, entraînant larmolement et photophobie.

Un *prurit*, des arthralgies et des céphalées sont souvent associés, surtout chez les résidents temporaires. Les complications graves (néphropathies, cardiopathies fibroblastiques) sont exceptionnelles.

Le diagnostic est évident lors du passage sous-conjonctival d'une filaire adulte. Les œdèmes transitoires sont également très révélateurs de la maladie.

Le diagnostic parasitologique direct, parfois mis en défaut, se fait par mise en évidence de microfaires dans le sang prélevé entre 10 heures et 16 heures (périodicité diurne) sur goutte épaisse ou autres techniques de concentration sanguine (centrifugation, sédimentation). La sérologie « filariose », non spécifique, est inconstamment positive. Des techniques de mise en évidence de l'ADN parasitaire par PCR sont encore du domaine de la recherche.

En pratique, la microfilarémie est rare chez les résidents temporaires et le diagnostic repose sur l'association entre un séjour en zone d'endémie, un tableau clinique évocateur et une hyperéosinophilie sanguine.

### Principes du traitement (en milieu spécialisé, nécessite parfois une hospitalisation)

La diéthylcarbamazine ou DEC (Notézine®) était jusqu'à présent le traitement « de référence » (médicament à prescription hospitalière). La posologie doit être progressive : 3 mg soit 1/32<sup>e</sup> de comprimé le premier jour, puis augmentation très progressive sur 8 jours pour atteindre 6 mg/kg/j en 2 prises aux repas pendant 1 mois. Il est recommandé d'associer ce traitement à une prise d'antihistaminiques ou de corticoïdes, qui n'empêche pas toujours une tolérance médiocre (vertiges, somnolence, accidents allergiques notamment vers le 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> jour de traitement). Il y a un risque d'encéphalopathie, possiblement mortelle, lorsque la microfilarémie est élevée (> 30 000 mf/mL de sang).

L'ivermectine (Mectizan®), qui n'a pas d'AMM pour cette indication, est efficace à la dose unique de 200 µg/kg (12 mg chez l'adulte) et est beaucoup mieux tolérée que la DEC. Bien que beaucoup plus rarement, des effets secondaires graves (en particulier, encéphalopathie) en cas de forte charge microfilarienne sont possibles. En pratique, et bien que cela ne soit pas formellement validé, la tendance en France pour limiter le risque d'accident iatrogène dans une pathologie en règle peu grave, est de commencer par 2 ou 3 cures d'ivermectine à 2 à 4 semaines d'intervalle pour abaisser la charge parasitaire, avant de faire 1 cure de DEC si le patient ne réside pas (ou plus) en zone d'endémie. Dans le cas inverse (réinfection probable), on se limite à l'ivermectine. Dans les très fortes charges parasitaires (> 50 000 mf/mL de sang), la filariophérèse peut se discuter.

### Prévention

À l'inverse de l'onchocercose, la lutte antivectorielle est peu efficace.

Sur le plan individuel, dans les zones de sous-bois du bloc forestier centrafricain, il convient d'éviter la proximité des feux de bois, très attractifs pour le *Chrysops* vecteur, et de se protéger par des répulsifs. Pour les sujets se rendant

temporairement en zone de forte transmission, une prophylaxie par ivermectine a été proposée mais n'est pas validée.

### **Pour en savoir plus**

Boussinesq M. Loiasis. Ann Trop Med Parasitol 2006 ; 100 (8) : 715-31.  
[www.cdc.gov/ncidod/dpd/parasites](http://www.cdc.gov/ncidod/dpd/parasites)

## **Maladie de Chagas (trypanosomose américaine)**

(Chagas disease)

Michel Cot

### **Points essentiels**

- *Trypanosoma cruzi* n'est présent que dans les zones rurales d'Amérique latine.
- Le risque d'infection pour un voyageur est très faible.
- Les manifestations cliniques importantes (myocardite, méga-organes) apparaissent au bout de 10 à 20 ans d'évolution.
- Le traitement n'est actif qu'en phase aiguë et dans la phase chronique récente chez les enfants.

### **Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

La maladie de Chagas (MC) est une parasitose qui n'existe qu'en Amérique latine (pays du cône Sud, foyers en Amérique centrale). Elle est transmise par une punaise (réduve), vivant dans les habitations en bois et torchis comportant de multiples anfractuosités, et dont l'activité est nocturne. Elle affecte les populations défavorisées que le vecteur contamine en milieu rural (18 millions de personnes infectées et 90 millions exposées). Le risque de contamination pour un voyageur est très faible.

La transmission se fait principalement par pénétration des trypanosomes présents dans les fèces du vecteur et déposés sur la peau au niveau de l'orifice de piquûre, par les lésions de grattage, ou activement à travers les conjonctives.

Deux autres modes de contamination sont possibles : la voie transfusionnelle (prévalence de 0,5 à 2 % dans les banques du sang des grandes villes, jusqu'à 50 % en zone d'endémie), et la voie transplacentaire (transmission d'une mère infectée à son enfant dans 5 % des cas en moyenne dans les pays d'endémie). Ce dernier mécanisme d'infection est à l'origine d'une maladie d'importation préoccupant les pays du Nord les plus concernés par l'immigration latino-américaine (États-Unis et Espagne, en particulier).

### **Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic**

L'incubation dure 4 à 10 jours, la phase aiguë dont l'expression est variable dure 2 à 4 mois. Il existe parfois une lésion œdémateuse au point d'inoculation (chagome), ou un œdème palpébral (signe de Romaña) en cas de pénétration de la conjonctive oculaire. Les symptômes les plus fréquents sont de la fièvre

accompagnée de troubles digestifs (anorexie, diarrhée, vomissements), d'œdèmes et d'adénopathies. On observe parfois une myocardite aiguë chez l'adulte ; chez le nourrisson ce sont plutôt des méningo-encéphalites de mauvais pronostic. Le taux de mortalité global de la phase aiguë atteint 5 à 10 %.

La maladie devient inapparente pendant plusieurs années. Au bout de 10 à 20 ans, la phase chronique se caractérise par une parasitémie minimale et intermittente qui, dans environ un tiers des cas, s'accompagne de lésions cardiaques, digestives ou neurologiques. La forme clinique la plus fréquente est la *myocardite chronique* (arythmie, insuffisance cardiaque) qui peut entraîner une mort subite par fibrillation ventriculaire. Les *atteintes digestives* se manifestent par une distension progressive des viscères, à type de mégacœsophage (dysphagie) ou de mégacôlon (constipation prolongée). Enfin, la *neuropathie chagastique* est consécutive à une destruction des neurones. Selon la localisation, elle se traduit par des parésies, un syndrome cérébelleux, des convulsions ou un syndrome psychiatrique. Chez les patients infectés par le VIH, des réactivations aiguës ont été rapportées au stade chronique avec des encéphalites, des myocardites et des charges parasitaires élevées.

Le diagnostic parasitologique direct se fait uniquement en phase aiguë (examen au microscope d'un tube capillaire de sang après centrifugation).

Le xénodiagnostic, qui consiste à gorger des réduves non infectées sur le patient, puis à rechercher les trypanosomes dans leurs excréta 1 et 2 mois après, permet d'effectuer un diagnostic indirect en phase chronique. Il n'est pas concevable hors des zones d'endémie (non-disponibilité d'élevages de vecteurs).

Actuellement, c'est la recherche sérologique d'anticorps qui est la plus employée, y compris en dépistage de masse, pour effectuer un diagnostic en phase chronique. Les méthodes les plus utilisées sont l'ELISA, l'immunofluorescence indirecte ou l'hémagglutination passive. En pratique, deux techniques différentes sont associées avant d'affirmer un diagnostic. La PCR permet d'augmenter la sensibilité du diagnostic mais elle reste l'apanage de laboratoires très équipés.

Des signes cliniques ou paracliniques peuvent aider au diagnostic lors de la phase chronique : troubles du rythme ou insuffisance cardiaque, modifications de l'ECG en cas d'atteinte cardiaque, troubles digestifs et images radiologiques de méga-organs.

## Principes du traitement

Deux produits sont disponibles, le nifurtimox (Lampit®) délivré en France sur ATU nominative et le benznidazole (Lafepe benznidazole® qui a remplacé le Radanil®) disponible auprès de DNDi (*drugs for neglected diseases initiative*). Le premier est administré à la dose de 10 mg/kg/j (adulte) ou 15 mg/kg/j (enfant) pendant 60 à 90 jours, le second à la dose de 5 à 10 mg/kg/j pendant 30 à 60 jours. Ces traitements ont démontré leur efficacité en phase aiguë et dans le cas d'infections congénitales. En phase chronique, ils peuvent servir à ralentir l'évolution vers des lésions irréversibles et réduire la parasitémie. Les effets secondaires sont fréquents, à type de réactions cutanées, neuropathies périphériques, céphalées, vertiges et troubles digestifs. Le déficit en G6PD est une contre-indication.

Les manifestations de la phase aiguë et surtout chronique sont traitées de manière symptomatique (traitement médical des troubles cardiaques ou traitement chirurgical des viscéropathies).

## Prévention

C'est l'élément essentiel de la lutte : elle associe des pulvérisations intradomestiques d'insecticides à une amélioration des techniques de construction des habitations. Elle a permis l'interruption de la transmission dans plusieurs pays (Uruguay, Chili, Brésil, Guatemala).

La contamination par voie transfusionnelle a régressé massivement par dépistage des anticorps parasitaires chez les donneurs de sang. Grâce au diagnostic sérologique systématique des femmes enceintes, on peut envisager le traitement précoce des nouveau-nés contaminés.

### Pour en savoir plus

Franco-Paredes C, Bottazzi ME, Hotez PJ. The unfinished public health agenda of Chagas disease in the era of globalization. *PLoS Negl Trop Dis* 2009 ; 3 (7) : e470.  
[www.cdc.gov/ncidod/dpd/parasites/chagasdisease/2004\\_PDF\\_Chagas.pdf](http://www.cdc.gov/ncidod/dpd/parasites/chagasdisease/2004_PDF_Chagas.pdf)

## Maladies bactériennes cosmopolites, maladie de Lyme, borrélioses récurrentes, leptospirose, brucellose

### Maladie de Lyme

(Lyme disease)

Paul-Henri Consigny

#### Points essentiels

- Maladie bactérienne due à un spirochète, *Borrelia burgdorferi*, transmise par des tiques du genre *Ixodes*. Sa répartition est relativement cosmopolite, dans les régions forestières tempérées et froides de l'hémisphère nord, en raison de la variété des hôtes touchés par la tique.
- La maladie évolue selon plusieurs phases : la phase primaire, avec l'érythème chronique migrant ; la phase secondaire, avec des manifestations articulaires, neurologiques, cardiaques, cutanées ; puis la phase tertiaire, correspondant à l'évolution spontanée des atteintes articulaires, neurologiques et à des manifestations cutanées tardives.
- Le diagnostic est clinique en phase primaire, puis sérologique en phase secondaire et tertiaire, bien que parfois d'interprétation délicate.
- Le traitement repose sur les pénicillines ou la doxycycline en première intention, voire la ceftriaxone en phase secondaire ou tertiaire.
- La prévention individuelle, fondamentale, repose sur la prophylaxie d'exposition, l'inspection et le retrait de toute tique après séjour en zone forestière. Le traitement systématique après piqûre de tique n'est pas recommandé en routine.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La répartition de la maladie de Lyme suit celle de sa tique vectrice, du genre *Ixodes* (*I. ricinus* en Europe, *I. scapularis* ou *I. pacificus* en Amérique du Nord, *I. persulcatus* en Asie) : elle est cosmopolite mais plus largement répandue dans les zones tempérées et froides de l'hémisphère nord, de la Chine à l'est à

l'Amérique du Nord à l'ouest, de la Scandinavie au nord à l'Afrique du Nord au sud. Le complexe d'espèce *Borrelia burgdorferi* comprend en fait plusieurs espèces distinctes, de répartition géographique différente : *B. burgdorferi stricto sensu* en Amérique du Nord et en Europe, *B. garini* et *B. afzelii* en Europe.

Cette répartition est liée à l'importance du réservoir de cette borreliose, constitué par les multiples animaux possiblement porteurs (rongeurs, petits mammifères, cervidés, bétail, oiseaux...) et par les tiques.

La transmission se fait par piqûre de tique, à l'occasion d'un repas sanguin de cette dernière. La probabilité de transmission augmente avec le temps de contact : elle est faible s'il est de moins de 48 heures, et pratiquement nulle dans les 8–12 premières heures.

Parmi les activités particulièrement à risque de transmission de cette borreliose à tique, on retrouve les promenades en forêt, le camping, les travaux agricoles, forestiers...

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La maladie de Lyme évolue de façon chronique en trois phases, non obligatoires cependant :

- *phase primaire* : 3 à 30 jours après le contact infectant avec la tique, apparaît « l'érythème chronique migrant » (ECM), pathognomonique, plaque érythémateuse ronde ou ovale, centrée par le point de morsure, qui s'étend de façon centrifuge puis évolue spontanément vers la guérison même en l'absence de traitement. Cet ECM est inconstant et un certain nombre de maladies de Lyme ne sont découvertes qu'à un stade ultérieur ;
- *phase secondaire* : survenant quelques semaines ou mois après l'inoculation, elle se manifeste par une atteinte articulaire prédominante dans la forme nord-américaine (arthralgies, mono- ou oligo-arthrite inflammatoire des grosses articulations, genou en particulier), neurologique prédominante dans la forme européenne (atteinte des nerfs crâniens [paralysie faciale ++], méningite, méningoradiculite, rares encéphalites et méningo-myélites), cardiaque (troubles de la conduction), cutanée (lésions multiples d'ECM, en dehors du point de piqûre initial, lymphocytome cutané bénin), générale (asthénie intense, rare fébricule), voire hépatique (hépatite granulomateuse), oculaire (uvéite, névrite optique). Ces différences de tropisme selon les origines géographiques s'expliquent par l'espèce de *Borrelia* en cause ;
- *phase tertiaire* : elle correspond à l'évolution spontanée de certaines maladies de Lyme, en général non traitées, après plusieurs mois ou années, et se manifeste par une atteinte cutanée (acrodermatite chronique atrophiante), articulaire chronique, ou neurologique pléiomorphe.

### Complications

Elles sont l'apanage des formes non traitées précocement, et correspondent aux atteintes de la phase secondaire ou tertiaire, neurologiques, avec constitution de tableaux neuropsychiatriques variés, cardiaques, avec risque de troubles de la conduction, voire d'insuffisance cardiaque, articulaires chroniques, et général, avec l'évolution vers un équivalent de syndrome de fatigue chronique.

**Diagnostic**

Le diagnostic est clinique en phase primaire devant un aspect évocateur et la notion d'une morsure de tique. Les examens biologiques de routine sont en général normaux.

**Diagnostic indirect**

Le diagnostic indirect repose sur la sérologie, qui a cependant clairement des limites, en raison de la variabilité des techniques utilisées dont la spécificité (en particulier les IgM) est variable (faux positifs et négatifs). La technique ELISA est la plus utilisée, si possible confirmée par Western Blot. La sérologie est le plus souvent négative en phase primaire.

En cas d'atteinte neurologique ou articulaire, il est habituel de retrouver une pléiocytose lymphocytaire au niveau du LCR (avec hyperprotéinorachie, normoglycorachie) ou du liquide synovial. La sérologie effectuée dans le LCR ou le liquide synovial et rapportée au taux sérique va pouvoir établir le diagnostic.

**Diagnostic direct**

La mise en évidence directe de la bactérie est difficile, de même que sa culture, qui est rarement faite en routine. La recherche de génome bactérien par PCR, en particulier dans le LCR ou le liquide synovial, en cas de suspicion d'atteinte neurologique ou articulaire, est une méthode prometteuse, bien que de sensibilité encore limitée.

**Principes du traitement (possible en ambulatoire pour les phases primaires)**

Il dépend de la phase de la maladie : les différentes situations sont résumées dans le [tableau 6](#). Le traitement est d'autant plus efficace qu'il est prescrit précocement.

**Tableau 6**  
**Traitement de la maladie de Lyme**

Phase clinique	Tableau clinique	Traitement*
Primaire	Érythème chronique migrant (ECM)	Amoxicilline ou Doxycycline <sup>(1)</sup> 14-21 jours <sup>(2)</sup>
Secondaire	Atteinte extra-neurologique : – arthrite aiguë – atteinte cardiaque sévère – lymphocytome borrélien	– Doxycycline ou Amoxicilline 21–28 jours – Ceftriaxone 21–28 jours – Doxycycline <sup>(1)</sup> 14–21 jours
	Atteinte neurologique : – paralysie faciale isolée – autres atteintes	Traitement ECM ou Ceftriaxone 14-21 jours Ceftriaxone ou Pénicilline G 21-28 jours – (ou Doxycycline <sup>1</sup> 21-28 jours)
Tertiaire	– Acrodermatite chronique atrophiante – Arthrites récidivantes ou chroniques	– Doxycycline <sup>(1)</sup> 28 jours ou Ceftriaxone 14 jours  – Doxycycline <sup>(1)</sup> 30-90 jours ou Ceftriaxone 14-21 jours

\*Posologies usuelles: Amoxicilline PO 1g × 3/j, Doxycycline PO 200mg/j, Ceftriaxone IV-IM 2g/j, Pénicilline G IV 18-24 MU/jour

<sup>(1)</sup>Doxycycline : contre-indiquée avant l'âge de 8 ans et chez la femme enceinte.

<sup>(2)</sup>21 jours en cas d'ECM multiple, de signes généraux associés.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur les mesures de lutte antivectorielle pendant tout séjour en zone forestière à risque (port de vêtements couvrants, utilisation de répulsifs sur les zones découvertes ou d'acaricides sur les vêtements, en sachant que leur efficacité est limitée), sur l'inspection soigneuse de la peau après sortie de forêt, et le retrait de toute tique attachée (en tirant doucement avec si possible une pince à tique, sans laisser le rostre et en proscrivant « l'anesthésie » à l'éther favorisant la régurgitation de la tique et donc l'infection).

Le traitement systématique après piqûre de tique n'est pas recommandé en routine sauf chez la femme enceinte (amoxicilline ; risque d'infection fœtale).

Au niveau collectif, la lutte antivectorielle est illusoire à grande échelle en raison de la résistance fréquente des tiques aux insecticides et du large réservoir animal présent.

### Pour en savoir plus

Société de pathologie infectieuse de langue française. Lyme borreliosis: diagnostic, therapeutic, and preventive approaches. *Presse Med* 2008 ; 37 (12) :1748-55.  
Stanek G, Strle F. Lyme borreliosis. *Lancet* 2003 ; 362 : 1639-47.

## Borrélioses récurrentes

(Tick-borne ou Louse-borne relapsing fever)

### Points essentiels

- Maladie bactérienne due à un spirochète, *Borrelia recurrentis*, transmis par les poux, ou à d'autres *Borrelia*, transmises par des tiques du genre ornithodore. La répartition de la fièvre récurrente à poux est cosmopolite, mais les fièvres récurrentes à tique sont de répartition géographique limitée sur les différents continents.
- Après une incubation de 2 à 8 jours, la maladie se caractérise par la succession d'épisodes de fièvre élevée, associée à des frissons, des polyalgies, des troubles digestifs et une hépatosplénomégalie, et d'épisodes d'apyrexie. Le nombre de récurrences est limité pour la fièvre récurrente à poux, alors qu'il est plus important pour la fièvre récurrente à tiques. Des complications ophtalmologiques, neurologiques ou hépatorénales peuvent survenir à l'occasion d'un de ces accès fébriles.
- Le diagnostic repose sur la mise en évidence de la *Borrelia* sur un frottis sanguin.
- Le traitement repose sur les cyclines ou les bêta-lactamines pendant 5 à 10 jours.
- La prévention individuelle, fondamentale, repose, pour les tiques, sur la prophylaxie d'exposition et sur l'inspection après exposition en zone à risque, et pour les poux, sur des mesures d'hygiène personnelle correcte.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La fièvre récurrente à poux, liée à *Borrelia recurrentis* et transmise par le pou de corps (*Pediculus humanus*), a une répartition cosmopolite, bien que rare. Il persiste quelques foyers endémiques en zone tropicale, en particulier en Afrique de l'Est (Éthiopie, Soudan). Toute situation amenant à une prolifération des poux, comme des déplacements de populations précaires, peut entraîner des épidémies.

La fièvre récurrente à tiques, liée à différentes espèces de *Borrelia*, sévit de façon endémique dans des régions localisées du monde, où se répartissent les vecteurs, des tiques molles du genre ornithodore (tableau 7). Le réservoir de

**Tableau 7**  
**Répartition des borrélioses récurrentes**

Espèce de <i>Borrelia</i>	Arthropode vecteur	Répartition géographique
<i>B. recurrentis</i>	<i>Pediculus humanus</i> <sup>(1)</sup>	Cosmopolite
<i>B. duttonii</i>	<i>Ornithodoros moubata</i> <sup>(2)</sup>	Afrique subsaharienne, Madagascar
<i>B. hispanica</i>	<i>Ornithodoros maroccanus</i> <sup>(2)</sup>	Péninsule ibérique, Afrique du Nord
<i>B. crocidurae</i>	<i>Ornithodoros erraticus</i> <sup>(2)</sup>	Afrique de l'Ouest, de l'Est, Proche- et Moyen-Orient, Europe du Sud-Est
<i>B. persica</i>	<i>Ornithodoros tholozani</i> <sup>(2)</sup>	Moyen-Orient, Grèce, Asie centrale
<i>B. hermsii</i>	<i>Ornithodoros hermsi</i> <sup>(2)</sup>	Amérique du Nord (ouest)
<i>B. turicatae</i>	<i>Ornithodoros turicata</i> <sup>(2)</sup>	Amérique du Nord (sud-ouest, nord du Mexique)
<i>B. venezuelensis</i>	<i>Ornithodoros rudis</i> <sup>(2)</sup>	Amérique centrale, Amérique du Sud (nord)

<sup>(1)</sup>Pou.

<sup>(2)</sup>Tique.

cette borréliose est vaste, constitué par les multiples animaux possiblement porteurs (rongeurs, animaux domestiques) et par les tiques.

Dans la borréliose récurrente à tiques, la transmission se fait à l'occasion d'un repas sanguin de la tique.

Dans la borréliose récurrente à poux, la transmission se fait au niveau d'exco-riations cutanées ou au niveau conjonctival, lors de l'écrasement d'un pou, qui contient la bactérie dans son hémolymphe.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Après une incubation de 2 à 8 jours, la maladie se caractérise par une succession d'épisodes fébriles et de périodes d'apyrexie.

Chaque épisode fébrile est de début brutal, avec fièvre élevée (40–41 degrés), en plateau, frissons, arthromyalgies diffuses, céphalées intenses, injection conjonctivale, troubles digestifs (douleurs abdominales, vomissements, anorexie, constipation), toux, splénomégalie voire hépatomégalie, ictère. Le premier épisode fébrile dure 7 jours, avant défervescence thermique brutale et crise sudorale, suivie d'une période d'apyrexie qui dure environ 7 jours.

En l'absence de traitement, plusieurs nouvelles récurrences, de durée souvent un peu moins longue, peuvent survenir, rarement plus de deux pour la borréliose à poux, souvent plus pour les borrélioses à tiques, les périodes d'apyrexie entre chaque récurrence étant, dans ce dernier cas, souvent moins franches.

### Complications

À l'occasion d'un des épisodes fébriles, que ce soit le premier ou une récurrence, peuvent survenir des complications ophtalmologiques (iridocyclite, névrite optique) ou neurologiques (méningite lymphocytaire, atteinte des paires crâniennes, myélite, troubles psychiques, convulsions), surtout dans les borrélioses récurrentes à tiques, hépatorénales (hépatonéphrites graves, grevées d'une mortalité lourde sans traitement), hémorragiques, voire d'autres complications plus rares (myocardite, rupture splénique).

**Diagnostic***Diagnostic indirect*

Les examens biologiques de routine mettent en évidence une hyperleucocytose à polynucléaires, une cytolysé hépatique modérée, quelquefois une anémie, une thrombopénie.

Aucune méthode sérologique de sensibilité et de spécificité suffisante n'est disponible.

*Diagnostic direct*

Le diagnostic de certitude, difficile du fait de la faible visibilité de cette bactérie spirillée, est obtenu par la mise en évidence directe de *Borrelia*, sur un frottis sanguin (cf. cahier couleur : figure 10.5), voire plus rarement dans le LCR ou les urines. Au retour de zone tropicale, c'est souvent à l'occasion d'une recherche de paludisme que le diagnostic est fait. La culture de cette bactérie est difficile et n'est pas faite en routine. L'utilisation récente du QBC (*quantitative buffy coat*) en période fébrile semble intéressante.

**Principes du traitement (possible en ambulatoire en l'absence de complications)**

Le traitement repose sur la doxycycline, à 200 mg/j, ou la pénicilline (ou autre bêta-lactamine), pendant 5 à 10 jours.

Une réaction de Jarisch-Herxheimer peut survenir en début de traitement.

**Prévention**

Dans la borréliose à tiques, la prévention individuelle est la même que pour la maladie de Lyme (cf. *supra*). Dans la borréliose à poux, elle repose sur des mesures d'hygiène personnelle correcte, sur l'utilisation d'insecticides sur les vêtements.

À l'instar de la maladie de Lyme, la prévention collective dans la borréliose récurrente à tiques est illusoire. Par contre, la prévention collective de la borréliose à poux repose sur l'isolement et le traitement des sujets malades (borréliose et pédiculose), le dépistage et le traitement des sujets porteurs de poux.

**Pour en savoir plus**

Cadavid D, Barbour AG. Neuroborreliosis during relapsing fever: review of the clinical manifestations, pathology, and treatment in humans and experimental animals. *Clin Infect Dis* 1998 ; 26 : 151-64.

Parola P, Raoult D. Ticks and tickborne bacterial diseases in humans: an emerging infectious threat. *Clin Infect Dis* 2001 ; 32 : 897-928.

Raoult D, Roux Y. The body louse as a vector of reemerging human diseases. *Clin Infect Dis* 1999 ; 29 : 888-911.

**Leptospirose**

(*Leptospirosis*)

**Points essentiels**

- Zoonose bactérienne due à un spirochète, *Leptospira interrogans*, largement répandue dans le monde, à prédominance tropicale, dont le principal réservoir est

constitué par les rongeurs. Elle est transmise à l'homme par morsure de rat, contact direct avec des animaux infectés ou par l'intermédiaire de sols ou d'eau douce contaminés par l'urine d'animaux infectés, par voie transcutanée sur peau lésée.

- Après incubation de 6 à 14 jours, l'expression clinique de la maladie est très polymorphe. Classiquement, la maladie débute par un syndrome polyalgique fébrile, suivi d'un ictère, d'une atteinte hépatorénale, neuroméningée, pulmonaire ou hémorragique. En l'absence de traitement, une rechute fébrile peut être observée, l'évolution vers la guérison sans séquelles étant habituelle.
- Le diagnostic repose sur la sérologie, voire sur la culture ou la PCR à la phase initiale.
- Le traitement repose sur les pénicillines ou la doxycycline et la prévention individuelle pour le voyageur, sur l'abstention d'activités aquatiques en cas de plaie, sur la vaccination pour les professionnels. La prévention collective repose sur la dératisation, la vaccination des animaux d'élevage.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La leptospirose est une zoonose bactérienne due à un spirochète, *Leptospira interrogans*, dont il existe de multiples sérogroupes (*L. ictero-haemorrhagiae*, *L. grippityphosa*, *L. canicola*, *L. australis*...) dont la prévalence respective est variable de par le monde. Elle se retrouve plus volontiers dans les pays chauds et humides, notamment en Asie du Sud-Est et en Océanie. En effet, l'incidence de cette maladie est très corrélée aux conditions hygrométriques, les leptospires résistant longtemps dans l'eau. Cette répartition est liée à l'importance du réservoir animal, constitué principalement par les rongeurs (rats ++), mais aussi par les chiens, les animaux d'élevage (porcs, bétail), qui éliminent des leptospires par leurs urines et souillent le milieu extérieur (sols, eaux).

La transmission accidentelle à l'homme peut se faire de plusieurs façons :

- directement, par morsure de rat ou par contact direct avec des animaux infectés ;
- le plus souvent indirectement, par contact de la peau lésée (plaie, érosion) ou des muqueuses avec des sols boueux ou de l'eau douce contaminée par l'urine d'animaux infectés, voire par inhalation de gouttelettes contaminées.

Les activités de loisir à risque sont constituées par les activités nautiques (baignade, canyoning...), la pêche en eau douce ou la spéléologie. En Europe, le pic de transmission se passe en été et au début de l'automne.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

#### *Symptomatologie*

L'incubation de la leptospirose est de 6 à 14 jours. Son expression clinique est très polymorphe, allant des formes frustes paucisymptomatiques ou du syndrome grippal banal aux formes les plus graves avec défaillance multiviscérale et syndrome hémorragique, en passant par des formes « tronquées » (fébrile pure, méningée pure...).

La forme classique débute brutalement avec une fièvre élevée, des frissons, un syndrome algique avec myalgies intenses, arthralgies et céphalées, une suffusion conjonctivale, voire un rash cutané, une splénomégalie, puis, à partir du 3<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> jour,

apparaissent des symptômes en rapport avec des atteintes viscérales, inconstantes, hépatique (ictère « flamboyant » typique), rénale, neuroméningée, voire pulmonaire, plus rarement cardiaque ou oculaire, et des manifestations hémorragiques.

La fièvre dure 4 à 8 jours, puis rechute au 15<sup>e</sup> jour (évolution biphasique cependant inconstante) en l'absence de traitement, en rapport avec à un mécanisme immunologique.

L'évolution est habituellement très progressivement favorable sans séquelles.

### **Complications**

Elles sont liées à certaines localisations viscérales susceptibles de se produire à partir du 3<sup>e</sup> jour de la maladie, d'autant plus graves qu'elles sont précoces, avec atteintes :

- rénale, pouvant se compliquer d'une insuffisance rénale aiguë oligo-anurique ;
- neurologique (méningite lymphocytaire, rarement encéphalite, avec troubles de la conscience, confusion, convulsions) ;
- pulmonaire (pneumopathie diffuse, hémorragies intra-alvéolaires), pouvant être responsable d'un syndrome de défaillance respiratoire ;
- plus rarement cardiaque (myocardite) ou oculaire (uvéite, chorioretinite).

Dans les formes sévères, possibilité de manifestations hémorragiques graves (hématémèse, hémoptysie), voire d'une coagulation intravasculaire disséminée (CIVD).

Les formes graves sont grevées d'une mortalité pouvant atteindre 5 à 15 %.

### **Diagnostic**

Les examens biologiques de routine mettent en évidence une hyperleucocytose à polynucléaires neutrophiles, une cytolyse hépatique avec hyperbilirubinémie mixte, une thrombopénie, voire une protéinurie, une leucocyturie, une insuffisance rénale, une CIVD... En cas d'atteinte méningée, on retrouve une pléiocytose lymphocytaire dans le LCR.

#### *Diagnostic indirect*

Le diagnostic indirect repose sur la sérologie, qui ne se positive cependant qu'à partir du 10<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> jour. Après utilisation d'une méthode de dépistage (ELISA, macro-agglutination), la détermination du sérotype en cause se fait par la réaction d'agglutination microscopique de Martin et Petit, technique de référence.

#### *Diagnostic direct*

Il est possible de mettre en évidence les leptospires dans le sang, voire dans le LCR dans les cinq premiers jours, puis dans les urines à partir du 12<sup>e</sup> jour d'évolution, par examen direct au microscope à fond noir ou culture (sur milieux spéciaux) et par PCR.

### **Principes du traitement (phase initiale en milieu hospitalier)**

Le traitement doit être précoce et repose sur la pénicilline G intraveineuse à 6-12 millions d'unités/24 heures, ou l'amoxicilline à 3-6 g/24 heures (à fonction rénale normale), voire la doxycycline à 200 mg/j en cas d'allergie à la pénicilline. La durée de traitement est de 10 à 15 jours.

Les mesures symptomatiques sont adaptées aux complications présentes (hémodialyse, ventilation assistée, transfusions...).

## Prévention

La prévention individuelle repose sur la vaccination pour les personnes professionnellement exposées (vaccin tué antileptospire du sérotype *icterohaemorrhagiae* uniquement) et, pour le voyageur, sur le respect de mesures simples, comme d'éviter de se baigner en eau douce, de pêcher ou de pratiquer des activités nautiques en présence d'effractions cutanées. Une prophylaxie par doxycycline 200 mg/semaine peut être proposée si le risque d'exposition est avéré.

La prévention collective repose sur la dératisation, le contrôle des effluents d'élevage, la vaccination des animaux d'élevage.

### Pour en savoir plus

Jauréguiberry S, Tattevin P. La leptospirose en 2004. La lettre de l'infectiologue 2005 ; XX (2) : 37-43.

Levett PN. Leptospirosis. Clin Microbiol Rev 2001 ; 14 : 296-326.

## Brucellose

(Brucellosis)

### Points essentiels

- Zoonose bactérienne due à la bactérie intracellulaire *Brucella* sp. (*B. melitensis*, *B. abortus*, *B. suis*), transmise à l'homme par contact avec des animaux infectés (ovins, bovins) ou par consommation de produits au lait cru. Elle est cosmopolite mais prédomine dans le pourtour méditerranéen, Moyen-Orient, Amérique latine, Afrique.
- Après une incubation de 7 à 14 jours, la phase septicémique (« syndrome fébrile ondulant sudoro-algique ») précède la phase secondaire caractérisée par des atteintes viscérales (osseuse, endocardique, hépatosplénique, méningée...) qui peut évoluer vers une forme chronique (tolérance « immunologique »).
- Le diagnostic repose sur la sérologie ou, rarement, sur la mise en évidence directe par hémocultures ou culture de prélèvements pathologiques.
- Le traitement doit être long, associant classiquement cyclines et rifampicine ou aminosides pendant une durée d'au moins 6 semaines.
- La prévention individuelle repose sur la non-consommation de produits au lait cru et sur la limitation du contact avec le bétail. La prévention collective repose sur la pasteurisation du lait, sur le contrôle des élevages.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Cette zoonose bactérienne cosmopolite est en régression dans les pays occidentaux, du fait du dépistage de la brucellose animale, mais est encore endémique dans de nombreux pays du pourtour méditerranéen, au Proche- et Moyen-Orient, en Amérique centrale, au Mexique, en Amérique latine, en Afrique, en Asie centrale, en Chine, du fait de l'importance du réservoir animal atteint (ovins, caprins, bovins, plus rarement porcins, camélidés, chiens).

La transmission se fait à l'homme par voie transcutanée sur peau lésée à l'occasion d'un contact direct avec des animaux infectés (exposition professionnelle le plus souvent : bergers, agriculteurs, vétérinaires, employés d'abattoir...), ou

par consommation de lait, de produits au lait cru (fromages frais ++), voire de crudités contaminées par du fumier. La contamination par voie inhalée est rare.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'incubation de la brucellose est de 7 à 14 jours, avant le début de la phase aiguë septicémique, constituant le tableau classique de « fièvre ondulante sudoro-algique », associant fièvre progressivement croissante, arthromyalgies, malaise général et sueurs nocturnes abondantes. L'examen peut retrouver une splénomégalie, voire une hépatomégalie, des adénopathies périphériques, une atteinte articulaire (sacro-iliaque ou des grosses articulations), rarement une orchite. La fièvre suit plusieurs cycles de croissance-rémission d'environ 15 jours.

Après cette phase aiguë, survient la brucellose secondaire, correspondant à l'évolution spontanée sans traitement, qui se caractérise par une asthénie profonde et des atteintes viscérales localisées granulomateuses, ostéo-articulaire (spondylodiscite, sacro-iliite, arthrite), neuroméningée (méningite à liquide clair, méningo-encéphalite, méningo-myélo-radculite), cardiaque (endocardite, péri-cardite, myocardite), hépatosplénique, génitale...

Enfin, le mécanisme de « tolérance » du parasitisme bactérien aboutit à la brucellose chronique, avec des manifestations générales (asthénie chronique, sueurs et algies à l'effort, épisodes allergiques à la suite de nouveaux contacts avec des brucelles) et localisées, correspondant à des foyers quiescents osseux, neuroméningés ou viscéraux (« brucelloses »).

### Complications

Elles sont liées à certaines des localisations infectieuses apparues lors de la phase aiguë ou de la phase secondaire : atteinte osseuse vertébrale, avec risque de méningoradiculite, d'épidurite de contact, atteinte valvulaire endocardique, atteinte neuroméningée.

### Diagnostic

Les examens biologiques de routine montrent une leuconéutropénie en phase aiguë.

#### Diagnostic indirect

Il repose sur des méthodes sérologiques, anciennes comme la réaction à l'antigène tamponné (Rose Bengale) en dépistage, la séro-agglutination de Wright ou la réaction de fixation du complément, ou plus récentes comme l'immunofluorescence indirecte (IFI) ou l'ELISA. Ces techniques sont récapitulées dans le [tableau 8](#). Elles trouvent leurs limites dans les réactions croisées possibles avec plusieurs bactéries (*Yersinia enterocolitica*, *Francisella tularensis*, *Vibrio cholerae* O1...). L'IDR à la mélitine, qui était utilisée dans le diagnostic de phase tertiaire, n'est plus faite actuellement, faute de réactif.

#### Diagnostic direct

La bactérie est (rarement) mise en évidence par les hémocultures, d'autant plus souvent positives qu'elles sont précoces (cf. [tableau 8](#)), ou par culture de prélèvements biologiques (LCR, ponctions ou biopsies d'organes...). La culture est lente et exige souvent une dizaine de jours.

**Tableau 8****Intérêt des examens diagnostiques dans les différentes phases de la brucellose**

	Phase aiguë	Phase secondaire	Phase chronique
Réaction à l'antigène tamponné (Rose Bengale)	+++	+	–
Séro-agglutination de Wright <sup>(1)</sup>	+++	+	±
Fixation du complément <sup>(2)</sup>	+++	++	+
IFI ou ELISA <sup>(3)</sup>	++ (IgM ++)	+++ (IgM –)	++ (IgM –)
Hémocultures	+++	+	–

(1) Seuil 1/80°, apparition au 12<sup>e</sup>–15<sup>e</sup> jour, décroissance du taux voire négativation en général en 6–12 mois sous traitement. En cas de persistance à un taux supérieur au seuil à 12 mois, il convient de rechercher un foyer profond.

(2) Plus tardive que la séro-agglutination, elle reste positive plus longtemps.

(3) Plus sensibles et spécifiques que la séro-agglutination de Wright.

## Principes du traitement

Les cyclines sont les antibiotiques de référence dans le traitement de la brucellose, en raison de leur excellente activité intracellulaire, et doivent être associées suffisamment longtemps à une deuxième molécule (rifampicine ou aminoside) pour éviter les rechutes.

Les schémas thérapeutiques en cas de brucellose aiguë associent :

- doxycycline 200 mg/j et rifampicine 15 mg/kg/j pendant 6 semaines ;
- doxycycline 200 mg/j pendant 6 semaines et streptomycine pendant les 3 premières semaines ;
- fluoroquinolone (ofloxacine, ciprofloxacine) et rifampicine pendant 6 semaines.

Dans les atteintes localisées de la brucellose secondaire, en particulier osseuses, ce même traitement doit être plus prolongé, de 6 semaines à 3–6 mois.

Dans la brucellose chronique « afocale », aucun bénéfice n'est à attendre de l'antibiothérapie.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur la non-consommation de lait frais non pasteurisé ou de produits au lait cru, sur la limitation du contact avec le bétail, ou, en cas d'exposition professionnelle, sur des mesures de protection (gants, voire masques...).

La prévention collective repose sur la pasteurisation du lait, sur la réduction de la brucellose animale, en particulier du bétail, par la vaccination et la surveillance des troupeaux (dépistage sérologique et abattage des animaux infectés). Il s'agit d'une maladie à déclaration obligatoire en France.

### Pour en savoir plus

Maurin M. La brucellose à l'aube du xxi<sup>e</sup> siècle. *Med Mal Infect* 2005 ; 35 : 6-16.

Memish ZA, Balkhy HH. Brucellosis and international travel. *J Travel Med* 2004 ; 11 : 49-55.

Pappas G, Akritidis N, Bosilkovski M, Tsianos E. Brucellosis. *N Engl J Med* 2005 ; 352 : 2325-36.

## Maladies bactériennes rares et/ou émergentes

Olivier Bouchaud

En raison d'un lien avec les risques d'attentat biologique ou du fait d'épidémies, l'actualité de ces dernières années a mis en avant des infections peu connues et peu courantes. La plupart de ces infections bactériennes existent dans certains pays tropicaux sous forme de cas sporadiques avec parfois de petites épidémies limitées. En pratique, le voyageur n'est que très peu concerné par ces risques.

### Charbon

(*Anthrax*)

*Bacillus anthracis*, relativement fréquent en milieu rural dans le monde tropical, est transmis à l'homme essentiellement par contact direct cutané avec du bétail mort de charbon ou des produits dérivés (peau, os...). La lésion cutanée, non douloureuse, est le plus souvent située au niveau du cou, du visage ou des membres. Il s'agit d'une papule qui évolue vers une ulcération centrale, laissant place à une escarre noirâtre entourée d'un œdème et associée à une lymphangite et des adénopathies satellites. En l'absence de traitement, le risque est l'évolution vers un œdème malin extensif avec signes généraux marqués et possible survenue d'une septicémie. Le traitement, en milieu spécialisé, est basé sur une antibiothérapie précoce par pénicilline, doxycycline ou macrolides. La prévention au niveau collectif repose sur le contrôle de la maladie chez le bétail et l'enfouissement ou l'incinération rapide des carcasses. Chez les sujets contacts, une antibioprophylaxie par doxycyclines (200 mg/j pour 6 semaines) peut être recommandée.

L'infection peut également se transmettre par voie aérienne (aérosols infectants mis en avant dans le risque biologique), déterminant une infection pulmonaire (figure 21) d'autant plus grave que l'incubation est courte (quelques jours), ou par voie digestive (consommation de viande contaminée). Ces charbons internes peuvent évoluer vers des formes septicémiques et sont en règle



**Figure 21**  
**Charbon pulmonaire.**

Source : OMS.

d'évolution sévère (la précocité de l'antibiothérapie est déterminante) (maladie à déclaration obligatoire en France).

## Mélioïdose

(*Melioidosis*)

L'agent de la mélioïdose est un bacille Gram négatif aérobie (*Burkholderia pseudomallei* ou bacille de Whitmore), saprophyte environnemental hydrotellurique (boue de mares ou de cours d'eau) du monde tropical mais rencontré principalement en Asie du Sud-Est et dans le nord de l'Australie, pouvant toucher également plusieurs espèces de mammifères. Cette infection touche préférentiellement les sujets immunodéprimés ou fragilisés. Les voyageurs sont très peu concernés (une dizaine de cas en France sur la dernière décennie).

Après une contamination principalement par voie cutanée, plus rarement par voie pulmonaire, l'incubation habituellement de 1 à 2 semaines peut varier de quelques jours à plusieurs mois. À côté des formes asymptomatiques relativement fréquentes en zone d'endémie (1 à 3 % dans les enquêtes sérologiques), les trois formes principales sont la forme localisée (abcès, adénite, ostéite...), la forme pulmonaire (la plus fréquente) et la forme septicémique. Dans la forme pulmonaire, le début est souvent progressif avec fièvre, toux, expectorations, hémoptysie révélant à la radiologie des opacités floues qui vont s'excaver. L'évolution est subaiguë ou à l'inverse septicémique. La forme septicémique débute brutalement après une incubation courte et entraîne rapidement un tableau fulminant gravissime avec défaillance multiviscérale. Des localisations à distance qui peuvent toucher tous les organes surviennent au décours de la septicémie ou apparaissent isolées lorsque la phase septicémique est passée inaperçue.

Le diagnostic, difficile (la découverte de la porte d'entrée cutanée – plaie inflammatoire avec adéno-lymphangite – peut mettre sur la piste dans un contexte évocateur), est confirmé par l'isolement du germe (crachats, lavage broncho-alvéolaire, hémocultures, ponction d'abcès...) ou par sérologie.

Plusieurs antibiotiques sont actifs et sont utilisés en association (ceftazidime, imipénème mais aussi amoxicilline-acide clavulanique, cotrimoxazole, doxycycline, chloramphénicol). Il est recommandé un traitement d'attaque de 10 à 15 jours (ceftazidime IV ou, à défaut, l'association cotrimoxazole, doxycycline, chloramphénicol), puis un traitement d'entretien (par la triple association) pendant au moins 20 semaines. De façon générale, le pronostic est sévère et, en dépit d'un traitement bien mené, pouvant comporter un geste local d'exérèse d'un foyer, des rechutes sont fréquentes sur terrain fragilisé.

## Morve

(*Maliasmus*)

Cette infection rare, liée à *Burkholderia mallei* (pseudomonaceae), touche principalement les hommes jeunes au contact d'équidés malades. La transmission peut être pulmonaire (aérosol) entraînant une pleuropneumopathie infiltrative, cutanée (par effraction) responsable de nodules, ulcères, abcès, lymphangite ou muqueuse (contact direct ou ingestion par des aliments infectés) occasionnant conjonctivite, rhinite ou entérite. Des abcès à distance, voire une septicémie

(mauvais pronostic) avec éruption papuleuse ou pustuleuse, sont possibles. Le diagnostic, difficile, est microbiologique. Les sulfamides (sulfadiazine) sont recommandés.

## Peste

### (Plague)

Zoonose due à *Yersinia pestis* (anaérobie Gram négatif) dont le réservoir animal est les rongeurs (rats ++). La transmission se fait à l'homme par piqûre des puces des rongeurs (ou plus rarement par contact d'une peau excoriée avec un rongeur), puis d'homme à homme par piqûre de puce ou par voie aérienne pour la forme pulmonaire. Des foyers d'infection animale persistent en Asie centrale et du Sud-Est, en Afrique (surtout du Centre et de l'Est) et à Madagascar ainsi qu'en Amérique du Nord et du Sud et sont à l'origine de cas humains sporadiques ou de petites épidémies (parfois annoncées par une mortalité anormalement élevée chez les rats). Le voyageur est très peu concerné.

Une fois inoculé, *Y. pestis* se multiplie dans les ganglions lymphatiques où il entraîne en quelques jours une nécrose à l'origine des bubons (peste bubonique : adénomégalie(s) douloureuse(s) – inguinale surtout, fièvre, céphalées, troubles digestifs) puis, en l'absence de traitement, une dissémination hémotogène (peste septicémique d'évolution très rapide) avec atteinte possible de tous les organes (y compris les méninges) et notamment du poumon (toux quinteuse, hémoptysie, insuffisance respiratoire aiguë).

Cette peste pulmonaire secondaire, très contagieuse, est à l'origine par transmission aérienne de pestes pulmonaires primaires (incubation de 2 à 4 jours) d'évolution fulminante en l'absence de traitement très précoce.

Au début de l'épidémie, le diagnostic est difficile et requiert une confirmation bactériologique (examen direct et cultures sur ponction de ganglions, crachats, hémocultures) ou sérologique, qui ne doit pas retarder l'antibiothérapie du fait de l'extrême gravité des formes septicémiques et pulmonaires (près de 100 % de mortalité en l'absence de traitement précoce).

Les antibiotiques actifs sont les aminosides (formes septicémiques et pulmonaires notamment), les cyclines (formes buboniques), les quinolones, le chloramphénicol et les sulfamides (cotrimoxazole). Pénicillines et macrolides sont inefficaces.

L'isolement n'est pas nécessaire dans la forme bubonique à l'inverse des formes pulmonaires très contagieuses. L'éradication des puces dans l'environnement du malade est indispensable (perméthrine). En France, la déclaration est obligatoire. Une chimioprophylaxie des personnes contacts est possible par doxycycline, cotrimoxazole ou quinolones pendant la durée de l'exposition et une semaine après. Au niveau collectif, la prévention repose sur la lutte contre les puces et la pullulation des rats, notamment dans les foyers endémiques. Un vaccin existe, mais n'est utilisé en pratique que pour le personnel très exposé des laboratoires.

## Ulcère de Buruli

### (Buruli ulcer)

Cette infection due à *Mycobacterium ulcerans* semble en pleine expansion actuellement (les modalités épidémiologiques de cette évolution ne sont pas encore très claires), notamment en Afrique de l'Ouest où trois pays semblent

particulièrement concernés : Ghana, Côte-d'Ivoire et Bénin. Elle existe sous forme de foyers, en général dans des zones très isolées (ce qui pourrait être une des explications à cette émergence « récente »), dans les zones humides et marécageuses avec parfois apparition d'épidémies autour d'une collection d'eau nouvellement apparue à la suite d'un désordre naturel comme une inondation. Le voyageur n'est pratiquement pas concerné.

Les modalités de transmission sont maintenant bien mieux connues. La pénétration est transcutanée soit par un insecte vecteur (punaise d'eau) avec possible relais intermédiaire (mollusque), soit directement par effraction à travers des lésions minimales au contact d'un végétal, de l'eau ou de la terre contaminés. Tous les âges sont concernés mais les enfants, le plus souvent issus de milieux défavorisés, sont de loin les plus touchés. Les lésions prédominent aux membres (inférieurs notamment), la tête et le tronc étant touchés dans moins de 10 % des cas. Les ulcérations, liées à la production par *M. ulcerans*, d'une exotoxine nécrosante (mycolactone), débutent par un nodule, une papule, une plaque ou un œdème, puis sont progressivement extensives pour devenir potentiellement très étendues. Outre l'extension des lésions, la gravité est liée aux complications locorégionales (délabrement des tissus, ostéite, invalidité fonctionnelle...) ou générale (septicémie, tétanos...). Le diagnostic de certitude est apporté par l'examen direct (Ziehl-Neelsen) d'un frottis ou d'une biopsie (fond de l'ulcère ou sous les berges). L'identification sur culture (3 à 8 semaines à 32°) est plus difficile. Une PCR, sensible et spécifique, est disponible.

Le traitement est difficile et orienté par une classification en trois catégories :

- au stade 1 (1 lésion < 5 cm) ou 2 (1 lésion entre 5 et 15 cm) : l'antibiothérapie seule suffit le plus souvent ;
- au stade 3 (lésion > 15 cm, multiple, avec ostéomyélite, localisation menaçante), la chirurgie (parfois délabrante et nécessitant une greffe cutanée dans le même temps ou à distance) est indispensable en complément.

L'association rifampicine-aminoside ou quinolone-aminoside est recommandée seule (8 semaines) ou avant chirurgie (4 semaines). Les rechutes sont moins fréquentes depuis les antibiotiques. Comme pour la lèpre, la prise en charge à distance des séquelles fonctionnelles pose de difficiles problèmes.

### **Pour en savoir plus**

Peacock SJ. Melioidosis. *Curr Opin Infect Dis* 2006 ;19 (5) :421-8.

Sizaire V, Nackers F, Comte E, Portaels F. Mycobacterium ulcerans infection: control, diagnosis, and treatment. *Lancet Infect Dis* 2006 ; 6 : 288-96.

Stenseth NC, Atshabar BB, Begon M et al. Plague: past, present, and future. *PLoS Med* 2008 ; 5 (1) : e3.

Walsh DS, Portaels F, Meyers WM. Buruli ulcer (Mycobacterium ulcerans infection). *Trans R Soc Trop Med Hyg* 2008 ; 102 (10) :969-78.

## **Maladies virales rares et/ou émergentes (hors arboviroses)**

Olivier Bouchaud

Ce chapitre recouvre des maladies virales très diverses par leur épidémiologie, leur mode de transmission et leur retentissement réel sur la santé publique.

Certaines d'entre elles qui pourraient avoir leur place dans ce chapitre mais qui sont transmises par vecteurs sont traitées dans la fiche *Arboviroses* (cf. p. 103). D'autres très médiatisées en fonction de l'actualité épidémiologique (fièvre Ebola, grippe aviaire, SRAS...) n'ont pour le moment qu'un impact mineur en termes de santé publique. À une époque d'une très grande technicité médicale, la plupart d'entre elles sont le témoin de la potentialité de l'apparition à tout moment d'un nouveau risque infectieux devant lequel nous pouvons être démunis, soit par émergence d'un virus inconnu jusqu'alors, soit par évolution d'un germe déjà connu, soit par diffusion grâce aux moyens de communication actuels d'un micro-organisme jusqu'alors confiné dans un environnement restreint, soit enfin dans le cadre du bioterrorisme. Elles ont également contribué à la prise de conscience que ces risques infectieux « pandémiques » ne sont pas limités aux pays tropicaux mais peuvent concerner l'ensemble de la planète et doivent donc bénéficier d'une réponse globale coordonnée au niveau mondial.

## Fièvres hémorragiques virales (hors arboviroses)

(*Viral haemorrhagic fevers*)

Même si d'autres virus peuvent donner des manifestations hémorragiques, il est admis de réserver l'appellation « fièvre hémorragique virale » (FHV) aux arboviroses se manifestant par des complications hémorragiques (fièvre jaune, dengue hémorragique...) et aux fièvres Ebola, de Lassa ou de Marburg. Les FHV transmises par vecteurs sont traitées dans la fiche *Arboviroses* (cf. p. 103).

En dehors de la dengue hémorragique, de la fièvre jaune et de la fièvre de Lassa, les FHV ont un impact en santé publique en règle limité avec une évolution par petits pics épidémiques et une répartition géographique le plus souvent restreinte car dépendante de l'habitat du vecteur et/ou du réservoir (qui n'est pas toujours identifié). Le voyageur est peu concerné par ces risques.

Beaucoup de ces infections sont asymptomatiques ou paucisymptomatiques et passent souvent inaperçues. À l'inverse, lorsque les manifestations hémorragiques apparaissent, la mortalité peut être importante. L'incubation est de durée variable, selon le virus en cause et vraisemblablement l'inoculum initial, mais se situe en règle entre 2 à 3 jours et 3 semaines.

En pratique, ce diagnostic doit être évoqué en zone d'endémie ou au retour de ces zones chez tout patient présentant de la fièvre avec des signes hémorragiques. Une telle situation impose, en attendant d'en savoir plus, les mesures suivantes :

- isolement en chambre seule avec restriction et protection des visites (blouses, gants, masques) ;
- règles d'hygiène universelle : gants pour les prélèvements et pour toute manipulation de linge ou de matériel souillé ; blouses, gants et éventuellement masques et lunettes lors des soins, lavage des mains ; procédures de sécurité pour les injections ; limitation des prélèvements, limitation du personnel intervenant pour les soins.

Ces mesures « minimum » doivent être renforcées en cas de confirmation de la présence d'un virus Ebola, de Marburg, de Lassa ou de Crimée-Congo. Les soins mortuaires, tout en respectant les traditions locales (au risque, dans le cas inverse, de voir la population s'opposer aux mesures de lutte), doivent être

limités et faits avec des mesures de protection. La déclaration aux autorités sanitaires du pays ou à la DASS et à l'InVS en France est indispensable.

Le diagnostic se fait dans les laboratoires de référence (sérologie ELISA et PCR).

En dehors de la fièvre de Lassa et de Crimée-Congo, où la ribavirine utilisée précocement a une certaine efficacité, aucun traitement étiologique n'est disponible. Les traitements symptomatiques doivent exclure l'aspirine.

## Fièvre Ebola

*(Ebola fever)*

Le virus de découverte récente (1976) s'est manifesté jusqu'à présent sous forme d'une dizaine d'épidémies en Afrique centrale (Soudan, RD et RP du Congo, Gabon, Ouganda, Zimbabwe...). Malgré un nombre relativement limité de personnes concernées au total (environ 2000), les épidémies sont très médiatisées du fait d'une mortalité rapide et importante, allant de 50 à 80 % des cas. Le réservoir naturel de ce filovirus n'a pas encore été identifié, l'hypothèse des singes, pourtant souvent point de départ de la chaîne de transmission, étant peu probable du fait de la létalité importante et rapide qu'il entraîne chez ces animaux. La transmission, facile, se fait de façon directe à partir de tous les liquides biologiques d'un patient (salive, sang, urine, fèces...), voire par aérosols et peut-être même la sueur. Lors d'une épidémie, les cas secondaires sont essentiellement dans la famille proche (contacts directs, une simple cohabitation ne semblant pas suffisante) et le personnel soignant (en l'absence de mesures de protection).

Après une incubation de 2 à 21 jours, le tableau est non spécifique avec une fièvre élevée à début brutal, un syndrome polyalgique, une asthénie majeure et des signes digestifs (diarrhée, vomissements parfois hémorragiques). Survient ensuite un tableau de défaillance polyviscérale qui peut conduire au décès.

## Fièvre de Marburg

*(Marburg fever)*

Le virus Marburg est génétiquement très proche des virus Ebola (filovirus). Son nom vient de la première épidémie décrite en 1967 dans la ville de Marburg en Allemagne à partir de singes verts infectés importés d'Ouganda dans un laboratoire de production de vaccins. La répartition géographique reste mal connue, mais semble proche de celle du virus Ebola. Le réservoir n'est pas connu de façon certaine, même s'il semble que les chauves-souris pourraient être en cause. Les modes de transmission sont les mêmes que ceux du virus Ebola. Le tableau clinique est très proche avec la possibilité d'une éruption maculopapulaire (tronc). La létalité varie entre 20 et 70 %. Chez les survivants, le virus a pu être isolé dans le liquide spermatique 2 mois après l'infection.

## Fièvre de Lassa

*(Lassa fever)*

Le virus de Lassa, identifié pour la première fois en 1969, est un arenavirus localisé essentiellement en Afrique de l'Ouest (Guinée-Conakry, Liberia, Sierra Leone, Nigeria...). Le réservoir est un rongeur (mastomys) qui résiste à l'infection et excrète le virus par ses urines et ses fèces. À l'inverse de la fièvre Ebola et de Marburg, la fièvre de Lassa est un vrai problème de santé publique responsable

annuellement de près de 500 000 cas avec une mortalité globale de l'ordre de 1 % (mortalité particulièrement importante en fin de grossesse). La transmission se fait essentiellement en zone rurale (proximité avec les rongeurs réservoirs), notamment dans les habitats précaires et sans hygiène ou surpeuplés. Les cas primaires se font par exposition directe au virus excrété par les rongeurs mastomys, puis une transmission interhumaine est possible par les contacts directs avec les liquides biologiques. Par contre, aucune preuve de transmission aérienne n'a été apportée jusqu'à présent.

Beaucoup d'infections sont asymptomatiques. Dans le cas inverse, après une incubation de 6 à 21 jours, le début est en général progressif avec fièvre, asthénie, syndrome polyalgique, pharyngite, vomissements et diarrhée, et parfois œdème du visage. Dans les formes sévères, survient une défaillance polyviscérale avec manifestations hémorragiques, état de choc, convulsions, troubles de la conscience. Une surdité, réversible dans seulement la moitié des cas au bout de plusieurs semaines, survient dans un quart des cas.

La ribavirine est efficace, à condition qu'elle soit administrée au tout début de l'évolution clinique. Son utilisation en prophylaxie postexposition n'est pas validée. La prévention au niveau collectif est difficile dans cette région du monde affaiblie par de nombreux conflits. Elle passe essentiellement par l'amélioration de l'hygiène, notamment dans les habitats précaires, pour limiter la pullulation des rats mastomys. La transmission nosocomiale peut être contrôlée par les mesures d'hygiène universelle.

D'autres FHV à impact très limité sont décrites : fièvres Junin et Machupo en Amérique du Sud, fièvre hémorragique à hantavirus avec syndrome rénal en Asie et en Europe, fièvre Kyasanur en Inde, etc. Leur expression clinique et les problèmes posés sont comparables aux autres FHV.

## **SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère)**

(SARS)

Le SRAS a été la première épidémie transmissible du *xxi*<sup>e</sup> siècle, expliquant en partie le retentissement médiatique après l'alerte donnée le 12 mars 2003 par l'OMS, informée de la diffusion rapide d'une infection respiratoire sévère au sein du personnel hospitalier d'un hôpital de Hong Kong et au Vietnam, suivie très rapidement d'autres cas au Canada et à Singapour, traduisant une diffusion internationale par les avions. Cette épidémie, qui a débuté initialement en Chine fin 2002, a fait au total plus de 8000 cas avec une mortalité de 10 %. Une mobilisation internationale sans précédent a permis d'identifier très rapidement le coronavirus responsable (famille de virus habituellement à l'origine, chez l'homme, de rhume sans gravité), sachant que, parallèlement, le rôle des civettes dans la transmission avait été identifié. Il semble qu'actuellement la transmission du virus soit interrompue, les derniers cas ayant été observés début 2004 dans le sud de la Chine.

La transmission est principalement interhumaine par voie aérienne (rôle de la toux) ou par contact avec des liquides biologiques. La contamination de l'environnement par l'excrétion fécale du virus peut probablement également jouer un rôle. Après une incubation ne dépassant pas 10 jours, le tableau clinique du SRAS est caractérisé par une fièvre élevée associée à une toux sèche, une dyspnée, des douleurs musculaires, des céphalées, une asthénie et une diarrhée. Le

décès peut survenir dans un tableau de détresse respiratoire avec une plus grande fréquence chez les personnes âgées. Aucun traitement spécifique n'est disponible, mais un vaccin est en cours de mise au point.

## **Grippe aviaire à virus A/H5N1 et grippe à nouveau virus A/H1N1**

*(Avian Influenzae Virus infection ; H1N1 2009 influenza infection)*

### **Des virus instables**

Les virus de la grippe appartiennent à trois groupes (A, B et C). Ils sont caractérisés par deux protéines majeures de surface, l'hémagglutinine (H) et la neuraminidase (N). Si les virus de type C sont assez stables, les virus A et B sont très évolutifs. Ces évolutions sont liées à des mécanismes de glissement antigénique par mutation entraînant un nouveau variant, en règle très proche du précédent, mais qui va faire en sorte que l'immunité acquise à partir des épisodes de grippe précédents sera moins efficace face à un tel variant. Ce phénomène explique la nécessité de faire évoluer tous les ans les vaccins antigrippaux.

Pour les virus de type A, un deuxième mécanisme de variation peut survenir. Il s'agit d'une cassure impliquant le gène d'une des protéines majeures, l'hémagglutinine, modifiant le virus de façon beaucoup plus importante et donnant naissance à un nouveau virus qui peut être à l'origine d'une épidémie qui peut gagner tous les continents (pandémie) et contre laquelle les populations n'ont pas d'immunité. Ce phénomène explique les pandémies grippales connues historiquement (grippe espagnole en 1918 avec 40 millions de morts, grippe asiatique en 1957 avec 4 millions de morts, grippe de Hong Kong en 1968 avec 2 millions de morts). Après l'émergence d'une pandémie, le virus en cause donne ensuite naissance à des épidémies saisonnières qui perdent progressivement, par acquisition d'une immunité par la population, de ses caractères de gravité. C'est ainsi que les virus grippaux en circulation depuis ces 25 dernières années sont des descendants du virus en cause dans la pandémie de Hong Kong.

Ponctuellement, un virus ancien peut par ailleurs réémerger.

Le réservoir de ces virus grippaux est vraisemblablement les oiseaux ainsi que d'autres animaux comme le porc ou le cheval. Il est d'ailleurs vraisemblable que, si la plupart des pandémies débutent en Asie, c'est en raison d'une très forte densité de population vivant au contact de ces animaux réservoirs, sachant que les volailles domestiques (canards...) sont en règle contaminées par leurs équivalents sauvages (qui peuvent être porteurs sains) et qui peuvent par ailleurs assurer la dissémination internationale du virus lors des vols migratoires. L'élevage conjoint des volailles et des porcs favorise le passage du virus aviaire vers le porc, chez qui une hybridation avec un virus grippal humain peut se faire. Le virus hybride (ou mosaïque) peut ensuite être à l'origine d'une épidémie, voire d'une pandémie.

### **La grippe aviaire A/H5N1**

C'est probablement ce mécanisme qui est à l'origine des cas humains de grippe aviaire A/H5N1. L'épizootie aviaire a débuté fin 2003 dans huit pays d'Asie du Sud-Est, touchant des millions de volailles d'élevage, la transmission à l'homme ayant été officialisée par l'OMS en janvier 2004. Si des éléments inquiétants ont

été confirmés comme une transmission interhumaine, les données épidémiologiques actuelles restent cependant très rassurantes avec un nombre limité de cas humains (450 cas) contrastant cependant avec une mortalité de près de 60%, attestant pour le moment d'une très faible transmissibilité à l'homme. Parallèlement, l'épizootie aviaire a continué de progresser en touchant l'Europe en début d'année 2006 puis le continent africain, grâce aux mouvements d'oiseaux migrateurs et vraisemblablement à l'exportation de volailles pour la consommation.

Chez l'oiseau, le virus A/H5N1 est responsable essentiellement d'une maladie digestive rapidement mortelle. Chez l'homme, après une incubation de 2 à 4 jours (maximum 8 jours), le tableau débute souvent par une diarrhée pour se compléter par des signes respiratoires avec notamment une pneumopathie responsable du décès dans les formes graves. Des formes cliniques sans gravité sont possibles, de même que des formes asymptomatiques. La transmission, difficile, se fait par contact direct (aérosols, contacts avec les plumes souillées par les virus excrétés par les fientes expliquant qu'au-delà de 1 à 2 mètres, il n'y a plus de risque) avec des volailles infectées, vivantes ou mortes.

### **La crainte d'une nouvelle pandémie**

Face à cette évolution, la crainte était la rencontre de ce virus aviaire A/H5N1 avec un virus humain de la grippe saisonnière qui aurait pu conduire, grâce aux mécanismes vus plus haut, à des échanges génétiques entraînant la diffusion d'un virus hybride ayant la transmissibilité de la grippe saisonnière et potentiellement la gravité du virus A/H5N1. Un tel virus, comme les antécédents historiques nous l'ont déjà démontré, aurait pu alors diffuser à un niveau pandémique. Une telle pandémie, dont il est toujours difficile d'évaluer la probabilité de survenue et de prédire son degré de virulence, pourrait cependant dans les hypothèses les plus pessimistes entraîner une morbidité et une mortalité considérables (notamment dans les pays en développement). Ces projections pourraient cependant être revues à la baisse car, une fois ce virus « mosaïque » isolé, la mise au point et la production à large échelle d'un vaccin monovalent pourrait ne prendre que quelques mois. Par ailleurs, un traitement devrait pouvoir être possible. Deux médicaments antiviraux (notamment l'oseltamivir) bloquant la neuraminidase sont efficaces contre les virus grippaux saisonniers ou aviaires. Pour être efficaces en curatif, ils doivent être débutés très précocement (dans les 48 heures du début des signes). Une utilisation préventive est possible, soit en postexposition (dans les 48 heures du contact), soit en prévention « primaire » en situation épidémique.

### **La grippe à nouveau virus A/H1N1(mars 2009)**

Les craintes engendrées par le virus aviaire H5N1 ne se sont en 2009 pas concrétisées (même s'il est toujours en circulation) avec une transmission à l'homme et interhumaine qui reste occasionnelle, contrastant avec la gravité de la maladie (moins de 450 cas mais avec une mortalité de 60 %). Par contre, une nouvelle épidémie apparue en mars 2009 au Mexique a très rapidement dégénéré en pandémie. Si le porc a joué un rôle initial, la transmission interhumaine a par contre été rapidement très efficace. Même si les données sont incomplètes, cette nouvelle pandémie ne semblait pas en septembre 2009 particulièrement virulente par

rapport à la grippe saisonnière avec une mortalité comparable (autour de 0,5 %) mais par contre une transmissibilité potentiellement importante, notamment chez les adolescents et les adultes jeunes (les plus âgés ayant probablement déjà rencontré un virus proche). Les femmes enceintes et les obèses semblent plus à risque de forme pulmonaire sévère. L'oseltamivir (1 cp 2 fois/j pendant 5 j), donné dans les 48 h du début des signes est recommandé si forme grave, grossesse, terrain fragilisé ou enfant < 1 an. Un vaccin monovalent à 2 doses devrait être disponible à l'automne 2009.

## Poxviroses

(*Monkeypox virus*)

Les poxviroses ne sont pas *stricto sensu* dues à des virus émergents (certains d'entre eux, comme le *Molluscipoxvirus* responsable du *Molluscum contagiosum*, étant très répandus dans le monde entier) mais, du fait des craintes alimentées par le risque biologique lié au terrorisme (utilisation possible du virus de la variole comme arme biologique) ou de l'émergence de petites épidémies de *Monkeypox*, elles ont malgré tout un caractère potentiellement émergent.

Seul le *Monkeypox* est abordé ici, le virus de la variole ayant été déclaré éradiqué de la surface du globe (en dehors de quelques laboratoires qui entretiennent des souches).

Le virus *Monkeypox* fait partie des orthopoxvirus au même titre que le virus de la variole et de la vaccine. Le virus circule chez les écureuils, certains singes et le rat de Gambie (à l'origine d'une épidémie aux États-Unis en 2003) dans les forêts tropicales humides d'Afrique de l'Ouest et centrale (principalement République démocratique du Congo) et peut être sporadiquement transmis par contact direct (chasse notamment) à l'homme avec une transmission secondaire directe interhumaine possible, bien que faible. Le *Monkeypox* provoque une maladie proche de celle de la variole (cahier couleur : figure 22), en beaucoup moins grave, avec fièvre, polyadénopathies, exanthème maculeux puis papuleux, précédant l'apparition de pustules nécrotiques laissant des séquelles cicatricielles. Des complications infectieuses peuvent être responsables du décès. Le diagnostic est clinique avec confirmation par prélèvements envoyés au laboratoire de référence. Il n'y a aucun traitement spécifique, l'important étant d'éviter la surinfection des lésions et la dénutrition.

Un des diagnostics différentiels est la varicelle ou l'infection à tanapox virus responsable d'un tableau clinique proche mais transmis par moustiques, les singes constituant vraisemblablement le réservoir.

## Paramyxoviroses (virus Hendra et Nipah)

(*Hendra, Nipah virus*)

Sans décrire la rougeole (pourtant responsable encore d'un million de décès par an dans le monde, principalement dans les pays en développement) ni les oreillons, paramyxoviroses les plus connues, d'autres virus de la même famille sont considérés comme émergents : les virus Hendra et Nipah.

Le virus *Hendra*, découvert il y a une dizaine d'années en Australie, touche essentiellement les chevaux, même si quelques cas humains ont été décrits avec un tableau d'encéphalite.

Très proche de ce virus, un autre virus appelé *Nipah*, apparu en Malaisie en 1998, a touché sous forme de plusieurs poussées épidémiques plusieurs centaines de personnes en Asie (principalement Malaisie, Singapour, Bangladesh) avec une mortalité de l'ordre de 20 à 30 %, dans un tableau grippal compliqué d'une encéphalite. Un contact avec les porcs semble être un facteur favorisant, le réservoir semblant être des chauves-souris frugivores.

## **Virus de l'immunodéficience humaine (VIH)**

(HIV)

Même si le VIH est le premier de la liste des virus émergents, l'infection par le VIH/sida n'est pas décrite ici compte tenu de son caractère cosmopolite, les spécificités de cette maladie dans le monde tropical relevant surtout des difficultés d'accès aux soins.

Rappelons cependant que le sida a été décrit en 1981 avec identification du virus responsable en 1983, sachant que, grâce à des études rétrospectives sur des sérums conservés, le virus était présent dès 1959 et même bien avant, et a commencé à diffuser largement en Afrique dans les années 1970. Il semble que les virus VIH soient d'origine simienne, sans qu'il soit possible de déterminer avec précision quand et comment la barrière d'espèce a pu être franchie. L'infection concerne actuellement 33 millions de personnes, dont la majorité vit dans le monde en développement, tout particulièrement en Afrique subsaharienne. Il semble y avoir un certain reflux épidémiologique avec par ailleurs environ 3 millions de patients traités. Les conséquences humaines, sociales, économiques et politiques sont considérables, la pérennisation, voire l'amplification, de la solidarité internationale étant indispensable pour espérer un contrôle de cette pandémie. Le voyageur est directement concerné par cette pandémie, ce qui justifie l'utilisation systématique de préservatifs. Lors du bilan d'une fièvre « au retour », l'hypothèse d'une primo-infection VIH doit être évoquée (cf. figure 7.1, p. 33).

## **Infections par les virus HTLV-1 et HTLV-2**

(HTLV-1, HTLV-2)

Les virus *Human T-lymphotropic virus* de types I et II sont, comme le VIH, des rétrovirus. Le HTLV-1 se caractérise par une répartition en foyers, retrouvés dans diverses régions du monde (Japon, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Moyen-Orient, Afrique, Caraïbes...). La prévalence mondiale est de l'ordre de 15 à 25 millions de personnes, les femmes étant deux fois plus touchées que les hommes. La transmission se fait principalement par l'allaitement, la transmission sexuelle (limitée) et surtout la voie sanguine jouant également un rôle. La pathogénicité de HTLV-1 est faible. En effet, moins de 5 % des sujets infectés développent des manifestations cliniques qui sont dominées par la survenue d'hémopathies malignes (leucémie, lymphome à cellule T de mauvais pronostic) et d'une neuropathie (paraparésie spastique tropicale évoluant à terme vers une paraplégie). Parmi les autres manifestations cliniques, il est à noter la fréquence de l'anguillulose (strongyloïdose), récurrente et résistante aux traitements antiparasitaires ainsi qu'uvéïte, paralysie faciale, polymyosite et gammopathie monoclonale.

Le virus HTLV-2, très mal connu, est rencontré principalement chez les Amérindiens et les toxicomanes d'Amérique et d'Europe du Sud. Sa pathogénicité est actuellement toujours discutée.

**Pour en savoir plus**

Emergence of a novel swine-origin influenza A(H1N1) virus in humans. *N Engl J Med* 2009 ; 360 : 2605-15.

Institut Pasteur. Virus émergents. Site Internet : [www.pasteur.fr](http://www.pasteur.fr)

Wong SS, Yuen KY. Avian Influenzae Virus infections in humans. *Chest* 2006 ; 129 : 156-68.

**Méningites épidémiques**

(*N. meningitidis meningitis*)

Olivier Bouchaud

**Points essentiels**

- En zones tropicales, les méningites épidémiques sont essentiellement liées aux méningocoques A et W135.
- Les épidémies surviennent dans la deuxième moitié de la saison sèche principalement, mais pas exclusivement dans la zone soudano-sahélienne, et touchent surtout enfants et adultes jeunes.
- À côté du syndrome méningé évocateur qui conduit à la ponction lombaire, il ne faut pas méconnaître les formes atypiques fréquentes chez les jeunes enfants, avec souvent des troubles digestifs au premier plan.
- Le traitement en urgence et par voie parentérale repose sur les céphalosporines de troisième génération ou l'ampicilline.
- La prophylaxie collective repose principalement sur la vaccination de masse, à déclencher dès que le seuil épidémique est atteint.
- Le voyageur n'est qu'exceptionnellement concerné par la méningite épidémique.

**Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

En zone tropicale, les principaux germes en cause dans les méningites bactériennes varient selon l'âge des patients : *E. coli*, *Listeria*, salmonelles, streptocoque B chez le nourrisson de moins de 2 mois ; *Haemophilus influenzae*, pneumocoque, méningocoque entre 2 mois et 3 ans ; méningocoque et pneumocoque après l'âge de 3 ans. Dans le cadre des épidémies, il s'agit essentiellement des méningocoques A ou W135 (rarement C) à partir de 1 an (des épidémies sont possibles aux autres germes avant 1 an). Les méningites épidémiques à méningocoques surviennent surtout dans la ceinture de la méningite (bande soudano-sahélienne) mais sont observées aussi ailleurs (Rwanda, Tanzanie, Angola, Namibie, Brésil, Inde du nord...) et plus fréquemment dans la deuxième moitié de la saison sèche. Le portage sain (rhinopharynx) du méningocoque, transmis par les gouttelettes de salive, est en fait fréquent : dans les zones à risque en saison sèche, la sécheresse de l'air et les vents de sable entraînent une irritation chronique des muqueuses pharyngées qui favorise l'invasion du germe. Pendant la nuit, le froid est responsable d'une promiscuité qui favorise la transmission. Les périodicités des vagues épidémiques (tous les 5 à 10 ans) seraient dues en partie aux variations du niveau immunitaire des communautés. Le seuil critique à partir duquel on parle d'épidémie a été fixé à 15 cas par semaine pour 100 000 habitants. Le risque pour un voyageur est extrêmement faible et probablement peu différent de celui encouru dans son pays d'origine.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Chez l'enfant de plus de 1 an et l'adulte, le tableau est en règle typique avec un syndrome méningé fébrile parfois accompagné de signes de complications : coma, convulsions, signes de localisation, purpura fulminans imposant un traitement d'extrême urgence. Chez l'enfant de moins de 1 an, si la fièvre est présente, le tableau classique est souvent remplacé par des troubles digestifs, un refus alimentaire, un comportement inhabituel, une somnolence voire un coma, des convulsions, une hypotonie avec nuque molle, une fontanelle bombante en dehors des cris. La ponction lombaire (PL) montre un liquide trouble « eau de riz » (qui peut suffire au diagnostic sur le terrain en l'absence de bactériologie mais, à l'inverse, un liquide clair n'exclut pas une méningite purulente) avec  $> 10$  cellules/mm<sup>3</sup> (à prédominance de polynucléaires) et une hyperprotéino-rachie. Lorsque c'est possible sur le terrain, l'examen direct peut permettre d'identifier le germe (diplocoque Gram négatif pour le méningocoque) avant la mise en culture. L'utilisation de tests rapides d'antigène soluble est possible.

## Principes du traitement (en milieu hospitalier)

Dès la PL réalisée (voire avant en présence d'un purpura), une antibiothérapie en urgence par voie parentérale doit être instituée. Dans les méningites épidémiques (à méningocoques), l'antibiotique de choix est une C3G (ceftriaxone 100 mg/kg/j en 1 ou 2 perfusions, ou céfotaxime 200 mg/kg/j en 4 perfusions) ou à défaut de l'amoxicilline (200 mg/kg/j en 4 à 6 perfusions) pendant 7 jours. Sur le terrain, du fait des contraintes pratiques, des schémas simplifiés ont été validés : dose unique IM de chloramphénicol huileux (100 mg/kg) ou de ceftriaxone, relayée par de l'ampicilline orale (100 mg/kg en 3 prises) pendant 7 jours.

## Prévention

En zone d'endémie, la prévention au niveau collectif repose, outre sur le traitement des cas, sur l'initiation rapide de campagne de vaccination (vaccin A-C ou A-C-Y-W135 selon le méningocoque en cause) dès le seuil épidémique franchi. Pour le voyageur, le vaccin (protection de 3 à 5 ans) n'est justifié que pour des séjours prolongés au contact de la population, en zone à risque et en période épidémique. En cas de contacts directs avec un cas de méningite, une antibio-prophylaxie associée au vaccin est conseillée : rifampicine 10 mg/kg 2 fois/j pendant 2 jours ou dose unique de 500 mg de ciprofloxacine (spiramycine si contre-indication). En France, la déclaration est obligatoire (enquête autour du cas et prévention chez les contacts).

### **Pour en savoir plus**

- Prasad K, Singhal T, Jain N, Gupta PK. Third generation cephalosporins versus conventional antibiotics for treating acute bacterial meningitis. *Cochrane Database Syst Rev* 2004 ; (2) : CD001832.
- Teysou R, Muros-Le Rouzic E. Meningitis epidemics in Africa: a brief overview. *Vaccine*. 2007 ; 25 Suppl 1 : A3-7.

## Myiase

(Myiasis)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Infestation des tissus mous de mammifères (dont l'homme) par des larves (astiscots) de diptères (mouches) responsable d'une atteinte cutanée ou sous-cutanée, de type furonculoïde ou migratrice, plus rarement une atteinte des plaies, des cavités et conduits naturels (œil, nez, oreilles, tube digestif...).
- Les plus fréquentes chez les voyageurs sont les myiases furonculoïdes, à *Cordylobia anthropophaga* (« ver de Cayor ») en Afrique, et à *Dermatobia hominis* (« ver macaque ») en Amérique latine.
- Le traitement repose le plus souvent sur l'extraction, manuelle ou chirurgicale, et le traitement d'une éventuelle surinfection bactérienne associée.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Les myiases, bien que cosmopolites, sont plus volontiers contractées en zone tropicale (tableau 9).

L'infestation de l'homme résulte du contact direct avec un œuf de mouche ou une larve provenant de cet œuf par :

- l'intermédiaire d'un support inerte (sable, linge, vêtements humides...) sur lequel sont pondus les œufs (cas du « ver de Cayor ») ;
- ponte directe sur la peau (cas des myiases des plaies et des cavités) ;
- l'intermédiaire d'un autre arthropode porteur d'œufs de mouche, qui éclosent au contact de la peau, à l'occasion de son repas sanguin (*Dermatobia hominis*) ;
- ingestion d'une larve ou d'un œuf, qui éclot ensuite dans le tube digestif et donne une larve qui migre éventuellement (cas de l'hypodermose à *Hypoderma* sp.).

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La *myiase furonculoïde* (cf. cahier couleur : figure 7.9) se caractérise par l'apparition progressive, au point de pénétration de la larve (zones couvertes pour *C. anthropophaga*, découvertes pour *D. hominis*), d'une papule, puis d'un nodule qui se perfore d'un orifice, laissant apparaître l'extrémité distale de la larve (astiscot). Le temps de développement est d'environ 9 jours pour le ver de Cayor, de 6-10 semaines pour le ver macaque. Dans ce dernier cas, la symptomatologie peut faire suite à une papule initiale, en rapport avec la piqûre de moustique (qui a apporté l'œuf de mouche).

Les *myiases migratrices* ou rampantes (à *Gasterophilus*) se caractérisent par un cordon migrateur prurigineux, douloureux, progressant selon un trajet aléatoire, jusqu'à sortie de la larve après quelques jours ou semaines.

L'hypodermose à *Hypoderma* sp. voit se succéder deux phases :

- la phase de migration « anarchique » de la larve dans les tissus, entre le tube digestif et l'espace sous-cutané. Elle se caractérise par des signes généraux

**Tableau 9**  
**Caractéristiques des myiases**

Mouche responsable	Distribution géographique	Type de maladie provoquée
<i>Cestrus ovis</i> (myiase du mouton)	Cosmopolite	Ophthalmomyiase
<i>Gasterophilus</i> sp. (myiase du cheval)	Cosmopolite	Myiase migratrice
<i>Hypoderma</i> sp. (dont bovis) (myiase des bovins)	Cosmopolite (zones tempérées +)	Myiase furonculoïde et migratrice
<i>Dermatobia hominis</i>	Amérique latine tropicale	Myiase furonculoïde (ver macaque)
<i>Cuterebra</i> sp.	Amérique du Nord	Myiase furonculoïde, rarement ophthalmomyiase
<i>Cordylobia anthropophaga</i>	Afrique tropicale	Myiase furonculoïde (ver de Cayor)
<i>Cordylobia rodhaini</i>	Afrique tropicale	Myiase furonculoïde
<i>Cochliomyia hominivorax</i>	Amérique latine tropicale	Myiase des plaies
<i>Chrysomya bezziana</i>	Afrique tropicale et Asie	Myiase des plaies
<i>Lucilia</i> sp.	Cosmopolite	Myiase des plaies, des cavités
<i>Calliphora</i> sp.	Cosmopolite	Myiase des plaies, des cavités
<i>Phormia regina</i>	Cosmopolite	Myiase des plaies
<i>Aucheromyia senegalensis</i>	Afrique tropicale	Myiase épicutanée (piqûres douloureuses)
<i>Sarcophaga</i> sp.	Cosmopolite	Myiase des plaies, des cavités
<i>Wohlfahrtia magnifica</i>	Bassin méditerranéen, Europe de l'Est, Proche-Orient	Myiase des plaies
<i>Musca domestica</i>	Cosmopolite	Myiase des plaies

(fièvre élevée, asthénie), et des manifestations « de type allergique » (prurit, urticaire, arthromyalgies...). Cette migration anarchique peut conduire à des atteintes de tous les organes, dont le système nerveux central ;

- la phase sous-cutanée, donnant un tableau de myiase migratrice et/ou furonculoïde.

Dans les *myiases des plaies*, les larves peuvent occasionner, en débordant sur le tissu sain, des délabrements locaux importants, au niveau d'une plaie, même minime initialement, ainsi que des surinfections bactériennes.

Dans les *myiases des cavités et des conduits naturels*, la larve se loge dans les parois nasale, sinusienne, buccale..., exceptionnellement digestive, urinaire..., et possiblement occasionne, comme pour les myiases des plaies, des délabrements importants (perforation de la cloison nasale...). L'ophthalmomyiase correspond à une atteinte oculaire, souvent externe, quelquefois interne, potentiellement plus sévère par le risque de cécité.

Le diagnostic est clinique, la confirmation étant obtenue par l'extraction de la larve (asticot), dont la taille est en général au moins centimétrique.

### Principes du traitement (ambulatoire le plus souvent)

Le traitement repose sur l'extraction de la (des) larve(s), qui est manuelle (ex. : ver de Cayor), voire chirurgicale (ex. : ver macaque). La sortie spontanée de la larve peut être facilitée par l'obstruction de l'orifice par un corps gras (couche épaisse de vaseline recouverte de compresses à laisser 24 h). Dans certaines localisations (cavités), on peut utiliser des anesthésiques locaux pour immobiliser les larves.

On y associe systématiquement une antiseptie de la plaie, ainsi qu'une antibiothérapie générale en cas de surinfection et, en cas de myiase des plaies ou des conduits, un débridement chirurgical des structures atteintes.

L'ivermectine est efficace dans le traitement et la prévention de certaines myiases animales.

### Prévention

La prévention individuelle repose sur le repassage à chaud du linge et des vêtements (ou le séchage « à l'abri ») pour *C. anthropophaga*, l'utilisation de répulsifs pour *D. hominis*, l'hygiène corporelle soignée et la couverture des plaies.

Au niveau collectif, la lutte contre les mouches est difficile au plan logistique et du fait de la résistance aux insecticides.

#### Pour en savoir plus

Maier H, Honigsmann H. Furuncular myiasis caused by *Dermatobia hominis*, the human botfly. *J Am Acad Dermatol* 2004 ; 50 : S26-30.

Mathieu ME, Wilson BB. Myiasis. In : Mandell G, Bennett E, Dolin R. Eds. *Principles and practice of infectious diseases*. 5<sup>th</sup> ed. New York : Churchill-Livingstone ; 2000, 2976-9.

## Mycétomes (fungiques et bactériens)

(*Mycetoma*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Infections sous-cutanées bactériennes ou fongiques, se répartissant principalement dans les zones tropicales sèches de l'hémisphère nord et se manifestant par une tuméfaction, le plus souvent au niveau des pieds, sous-cutanée, nodulaire, progressivement extensive en surface et en profondeur (os).
- Transmission à l'occasion d'une effraction cutanée souillée par des germes telluriques, ou lors d'une piqûre végétale avec des épineux.
- L'aspect des grains issus des fistules ou obtenus par biopsies permet le diagnostic et de déterminer l'agent causal.
- Le traitement médical ou médico-chirurgical est long et mal codifié. La prévention individuelle repose sur le port de chaussures fermées.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La plupart des mycétomes, bactériens ou fongiques, sont endémiques dans les zones nord-tropicales sèches (Afrique sahélienne, Inde, Mexique, Amérique latine, et, à un moindre degré, Asie du Sud-Est). Très rarement, ils peuvent se rencontrer ailleurs de façon sporadique y compris en zone tempérée (Europe, États-Unis).

La transmission se fait par inoculation à l'occasion d'un contact avec le réservoir tellurique, par le biais d'un traumatisme avec effraction cutanée, d'une piqûre végétale (épineux...), ce qui explique la grande prédominance des lésions au niveau des pieds.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Après une incubation de quelques mois à années, survient une tuméfaction nodulaire dure sous-cutanée (cahier couleur : figure 23), qui grossit progressivement en surface, donnant un aspect de pseudo-tumeur parfois très invalidante, et en profondeur vers les plans musculaires et osseux (à rechercher systématiquement). Cette tuméfaction est le siège de plusieurs fistules, d'où va sourdre un liquide séroanglant, contenant des grains caractéristiques. Une atteinte ganglionnaire à distance est possible dans les formes évoluées.

La localisation habituelle est au niveau du pied (« pied de Madura » décrit en Inde), mais d'autres sites sont possibles : mains, membres, fesses, tronc, nuque, cuir chevelu.

Les modalités cliniques et évolutives sont grossièrement comparables entre les mycétomes bactériens et fongiques, les différences observées étant récapitulées dans le [tableau 10](#).

Le diagnostic repose sur la mise en évidence des grains par prélèvement du liquide sortant des fistules, prélèvement profond à l'aiguille ou biopsie cutanée ou profonde.

La taille et la couleur des grains peuvent orienter vers l'agent causal (tableaux 10 et 11). L'étude microscopique des grains permet de mesurer la taille des filaments (très fins en cas d'actinomycétome, larges en cas d'eumycétome) mais seule la mise en culture de ces grains permet d'identifier celui-ci de façon précise.

**Tableau 10**  
Différences cliniques entre mycétomes fongiques et bactériens

	Mycétomes bactériens ou actinomycétomes	Mycétomes fongiques ou eumycétomes
Aspect inflammatoire local	++	±
Douleur locale	±	–
Vitesse évolutive	Rapide	Lente
Fistules cutanées	Nombreuses (aspect en « pomme d'arrosoir »)	Quelques
Couleur des grains	Blanc, rouge, jaune	Noir, blanc

**Tableau 11**  
**Principaux agents infectieux responsables de mycétomes**

Couleur des grains	Mycétomes bactériens Espèce (fréquence)	Mycétomes fongiques Espèce (fréquence)
Noire		<i>Madurella mycetomatis</i> (+++) <i>Leptosphaeria senegalensis</i> (++) <i>Madurella grisea</i> (+) <i>Pyrenochaeta romeroi</i> (rare) <i>Leptosphaeria tompkinsii</i> (très rare)
Blanche	<i>Actinomadura madurae</i> (++) <i>Nocardia braziliensis</i> (++) <i>Nocardia asteroides</i> (rare)	<i>Pseudallescheria boydii</i> (++) <i>Fusarium</i> sp. (+) <i>Acremonium</i> sp. (+) <i>Neotestudina rosatii</i> (très rare)
Rouge Jaune	<i>Actinomadura pelletieri</i> (++) <i>Streptomyces somaliensis</i> (++)	

## Principes du traitement (en milieu spécialisé) et prévention

Les modalités de traitement sont mal codifiées.

Pour les mycétomes bactériens, une antibiothérapie prolongée (plusieurs mois) et comportant des associations suffit le plus souvent : triméthoprime-sulfaméthoxazole (Bactrim®), dapsons, aminosides, voire rifampicine ou fluoroquinolones. En cas d'atteinte d'emblée étendue en profondeur, un traitement complémentaire chirurgical peut être nécessaire.

Pour les mycétomes fongiques, le traitement est médico-chirurgical avec exérèse la plus complète possible encadrée, notamment en postopératoire, par des antifongiques (kétoconazole et surtout itraconazole) donnés sur des périodes prolongées (plusieurs mois).

Pour la prévention, la marche pieds nus n'est pas recommandée.

### Pour en savoir plus

Ahmed AOA, Van Leeuwen W, Fahal A, Van de Sande W, Verbrugh H, Van Belkum A. Mycetoma caused by *Madurella mycetomatis*: a neglected infectious burden. *Lancet Infect Dis* 2004 ; 4 : 566-74.

Fahal AH. Mycetoma: a thorn in the flesh. *Trans R Soc Trop Med Hyg* 2004 ; 98 : 3-11.

## Mycoses de la peau et des phanères

(*Superficial fungal infections* [mycoses superficielles], *Tinea corporis* [dermatophytie sur peau glabre], *Tinea capitis* [teigne])

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Fréquentes (intertrigo, onychomycoses, teignes...), elles sont cosmopolites mais plus fréquentes en zone tropicale.

- La transmission se fait par contact direct, ou indirectement par l'intermédiaire de surfaces contaminées (vêtements, piscines...).
- Le diagnostic est essentiellement clinique (aspect variable selon la localisation – peau, cuir chevelu, ongles – et le germe) avec confirmation par un examen direct des squames (mycose de la peau), de cheveux ou de rognures d'ongles.
- Un traitement local est le plus souvent suffisant dans les atteintes de la peau glabre, alors qu'un traitement oral est en général nécessaire dans les atteintes du cuir chevelu, unguéales, profuses ou résistantes à un traitement local.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Ces mycoses superficielles peuvent affecter la peau glabre, les poils, les cheveux et les ongles. Elles peuvent être dues à :

- des dermatophytes : *Microsporum* sp., *Trichophyton* sp., *Epidermophyton* sp. ;
- des levures : *Candida* sp., *Malassezia* sp., *Trichosporon* sp. ;
- des moisissures : *Scytalidium* sp. (plus rarement *Fusarium* sp., ...).

Les mycoses superficielles sont cosmopolites, mais globalement plus fréquentes en zone tropicale, plus chaude et humide. Les espèces en cause peuvent cependant varier selon la localisation géographique (tableau 12).

La contamination se fait de façon directe, par contact avec un homme ou un animal infesté, ou indirect, par le biais de vêtements, chapeaux, bonnets, chaussures, sols (piscine +)... La transmission (ainsi que la progression ultérieure) est facilitée par l'humidité et la chaleur.

Le réservoir de ces différentes mycoses superficielles est humain ou animal, plus rarement tellurique (cf. tableau 12).

**Tableau 12**  
Répartition géographique des mycoses superficielles

	Agent fongique en cause	Épidémiologie	Réservoir
<b>Pytriasis versicolor</b>	<i>Malassezia furfur</i>	Cosmopolite (pays chauds et humides + +)	
<b>Candidoses</b>	<i>Candida</i> sp.	Cosmopolite	
<b>Mycoses superficielles à moisissures</b>	<i>Scytalidium dimidiatum</i> , <i>S. hyalinum</i>	Zones tropicales et subtropicales (Amérique latine, Antilles, Afrique, Asie du Sud-Est)	
<b>Dermatophyties</b>	<i>Microsporum audouini</i>	Cosmopolite (rare)	Homme
	<i>Microsporum canis</i>	Cosmopolite	Animal (chiens, chats, lapins, cobaye)
	<i>Microporum ferrugineum</i>	Asie, Afrique centrale (rare)	Homme
	<i>Microsporum gypsum</i>	Cosmopolite (rare)	Tellurique

**Tableau 12****(Suite)**

	Agent fongique en cause	Épidémiologie	Réservoir
<b>Dermatophyties</b>	<i>Microsporum langeronii</i>	Afrique occidentale, (Asie)	Homme
	<i>Trichophyton concentricum</i>	Asie du Sud-Est, Océanie, Amérique latine	Homme
	<i>Trichophyton interdigitale</i>	Cosmopolite	Homme
	<i>Trichophyton mentagrophytes</i>	Cosmopolite	Animal (cheval, lapin, rongeurs)
	<i>Trichophyton rubrum</i>	Cosmopolite	Homme
	<i>Trichophyton schoenleinii</i>	Rives de la Méditerranée (Afrique du Nord)	Homme
	<i>Trichophyton soudanense</i>	Afrique occidentale	Homme
	<i>Trichophyton tonsurans</i>	Cosmopolite (Amérique +)	Homme
	<i>Trichophyton verrucosum</i>	Cosmopolite	Bovidés
	<i>Trichophyton violaceum</i>	Rives de la Méditerranée	Homme
	<i>Epidermophyton floccosum</i>	Cosmopolite	Homme
<b>Tinea nigra</b>	<i>Hortaea werneckii</i>	Amérique latine, Asie du Sud-Est, Afrique	
<b>Piedras</b>	<i>Piedraia hortai</i>	Amérique intertropicale, Asie du Sud-Est, Indonésie, (Afrique)	
	<i>Trichosporon beigellii</i>	Zones tempérées, subtropicales (Europe, Asie, Amérique du Sud)	

L'atteinte cutanée se fait purement au niveau de la couche cornée et se développe de proche en proche, de façon centrifuge. Au niveau des phanères, l'atteinte se fait au niveau de la zone de formation de la kératine, par prolifération dans le cheveu, le poil, l'ongle au fur et à mesure de sa croissance, en épargnant le plus souvent le bulbe pileux.

## Principales manifestations cliniques

### Mycoses de la peau glabre

#### *Pytirisias versicolor (Malassezia furfur)*

Il touche principalement des adultes jeunes, se manifeste par des macules planes de taille variable, à limites nettes, à extension centrifuge, pouvant confluer, couleur « chamois » sur peau blanche ou hypochromique sur peau noire, recouvertes de fines squames, siégeant sur le thorax, le cou voire la racine des membres.

**Dermatophyties sur peau glabre**

- « Herpès circiné » (*Microsporum*, *Trichophyton*) : lésion érythémato squameuse d'extension progressive centrifuge, donnant un placard arrondi, rose au centre, couvert de squames, bordé de petites vésicules, survenant en un point quelconque du revêtement cutané. En présence de lésions multiples, évolution vers des arabesques, faites de médaillons à cercles concentriques intriqués (*T. concentricum*).
- Kératodermie palmoplantaire (*T. rubrum*) : épaissement de la plante des pieds (aspect en « mocassin ») ou de la paume des mains.
- Intertrigos dermatophytiques :
  - « eczéma marginé de Hébra » (*T. rubrum*, *E. floccosum*) : atteinte des grands plis (pli inguinal ++), souvent bilatérale, à type de placard érythémato squameux prurigineux, à bordure saillante vésiculosquameuse ;
  - pied d'athlète : lésions macérées et desquamantes interdigitales.

**Autres mycoses de la peau glabre**

- Mycoses superficielles de la peau glabre à moisissures (*Scytalidium*) : aspects similaires aux dermatophyties, atteinte prédominante des pieds : intertrigo, kératodermie palmoplantaire.
- Candidose cutanée (intertrigo à *Candida*) : atteinte préférentielle des grands plis (inguinaux, interfessiers, sous-mammaires), débutant au fond d'un pli puis s'étendant symétriquement, à type de placard rouge vernissé, suintant, cuisant, prurigineux, dont les contours dentelés sont soulignés par une collerette et par quelques papulopustules satellites en peau saine ; ou perlèche, avec atteinte commissurale labiale.
- *Tinea nigra* (*Hortaea werneckii*) : taches brunâtres, non squameuses, non prurigineuses, à bordure nette, siégeant habituellement au niveau des paumes des mains, plus rarement sur d'autres parties du corps.

**Onychomycoses (atteintes de l'ongle)**

- Onyxis dermatophytiques : atteinte de l'extrémité (bord libre) de l'ongle, avec aspect feuilleté, épais, rogné.
- Onyxis à moisissures : atteinte similaire à celle des dermatophytes.
- Onyxis et périonyxis candidosique : l'atteinte se fait à la base de l'ongle, avec un périonyxis à type de bourrelet rouge, douloureux, pouvant laisser sourdre du pus à la pression, l'atteinte unguéale étant secondaire par proximité.

**Mycoses du cuir chevelu et des poils**

- Teignes du cuir chevelu (plus fréquentes chez l'enfant) :
  - teignes tondantes microsporiques (*M. audouini*, *M. canis*, *M. ferrugineum*) : présence d'une ou plusieurs (2 à 6) grandes plaques d'alopécie, rondes ou ovales, parfois confluentes, squameuses, tapissées de cheveux grisâtres et cassés courts. La guérison spontanée est observée à la puberté, sans alopecie résiduelle ;
  - teignes tondantes trichophytiques (*T. violaceum*, *T. soudanense*, *T. tonsurans*) : présence de nombreuses plaques d'alopécie, de petite taille, squameuses, tapissées de cheveux cassés au ras de leur émergence ;

- teigne favique (*T. schoenleinii*) : contractée dans l'enfance le plus souvent, elle persiste à l'âge adulte. Elle est caractérisée par les « godets faviques », cupules rondes de quelques millimètres, jaunâtres, reposant sur une peau inflammatoire, pouvant confluer et donner des croûtes faviques, malodorantes, d'où sortent des cheveux grisâtres non cassés. Elle peut entraîner une alopecie définitive ;
- teigne inflammatoire ou kériion du cuir chevelu (*T. mentagrophytes*) : présence de macarons inflammatoires suppurants régulièrement.
- Kériion ou sycosis de la barbe (*T. mentagrophytes*) : aspect similaire au kériion du cuir chevelu, inflammatoire et suppuratif, mais au niveau de la barbe.
- Piedra :
  - blanche (*Trichosporon beigelii*) : présence de nodosités blanchâtres assez grosses, molles, au niveau des poils (pubis +) ou des cheveux ;
  - noire (*Piedraia hortai*) : présence de nodosités noires de petite taille, dures, au niveau des cheveux, plus rarement d'autres poils.

### Complications

Les complications des mycoses superficielles sont rares. Les principales sont :

- risque infectieux à distance (érysipèle), en particulier en cas d'intertrigo interorteils. Chez les immunodéprimés, une candidose superficielle peut constituer une porte d'entrée à une atteinte profonde ;
- manifestations allergiques secondaires à la présence de l'infection fongique, à distance du foyer fongique initial (dyshidrose, eczéma, urticaire...) ;
- alopecie cicatricielle secondaire à une teigne favique.

### Principes du diagnostic (ambulatoire)

Il repose sur l'examen direct (visualisation du champignon sous forme de spores, filaments, levures) et la mise en culture sur milieu de Sabouraud de squames, de cheveux, de poils. Les squames sont prélevées par grattage en périphérie à l'aide d'un vaccinostyle ou par « scotch-test » (pour le pityriasis versicolor). Les cheveux sont arrachés avec une pince fine. Les ongles sont râpés ou grattés à l'aide d'un bistouri.

La culture sur milieu de Sabouraud permet de préciser l'espèce.

Dans les teignes du cuir chevelu, le diagnostic peut être évoqué indirectement par l'utilisation d'une lampe de Wood (lumière ultraviolette), donnant une fluorescence variable des cheveux atteints selon l'espèce en cause :

- fluorescence verte en cas de teigne tondante microsporique, verdâtre en cas de teigne favique ;
- absence de fluorescence en cas de teigne tondante trichophytique ou de teigne inflammatoire.

### Principes du traitement (ambulatoire)

Un traitement local est le plus souvent suffisant dans les atteintes de la peau glabre, alors qu'un traitement oral est en général nécessaire dans les atteintes du cuir chevelu, unguéales, profuses ou résistantes à un traitement local. Les traitements sont récapitulés dans le [tableau 13](#).

**Tableau 13**  
**Traitement des mycoses superficielles**

Tableau clinique		Traitement	
		Local <sup>(1)</sup>	Per os (posologie adulte)
<b>Pytriasis versicolor</b>		Kétoconazole gel moussant, 1 application unique Sulfure de Sélénium, 2-3 applications/semaine pendant 3 semaines Autre antifongique azolé pendant 2-3 semaines Ciclopiroxolamine pendant 3 semaines Terbinafine pendant 1-2 semaines	Formes profuses : kétoconazole 200 mg/j pendant 10-15 jours
<b>Dermatophyties</b>	Dermatophytie sur peau glabre	Antifongique azolé pendant 2-4 semaines Ciclopiroxolamine pendant 2-4 semaines Terbinafine pendant 1 semaine Tolnaftate pendant plusieurs semaines	Formes profuses : - terbinafine 250 mg/j pendant 2-6 semaines - griséofulvine 500-1000 mg/j pendant 4-8 semaines
	Onyxis dermatophytique des doigts (D) et orteils (O)	En l'absence d'atteinte matricielle de l'ongle, traitement local possible : - amorolfine vernis, 1-2 applications/semaine pendant 6 mois (D) à 9 mois (O) - ciclopirox vernis, 1 application/j pendant 3 mois (D) à 6 mois (O) - association bifonazole-urée (Amycor-Onychoset®) : traitement d'attaque de 1-3 semaines, relais par bifonazole simple 4-8 semaines	En présence d'une atteinte matricielle de l'ongle : - terbinafine 250 mg/j/6 semaines à 3 mois (D) ou 3-6 mois (O) - griséofulvine 500-1000 mg/j pendant 4-8 mois (D) ou 6-12 mois (O) (associer un traitement local ou un meulage des ongles atteints)

(Suite)

<b>Tableau 13 (Suite)</b>			
	Teigne du cuir chevelu, sycosis de la barbe	Traitement topique complémentaire par antifongique azolé ou ciclopiroxolamine pendant 1-3 mois	Griséofulvine 500-1000 mg/j pendant 6-12 semaines Terbinafine 250 mg/j pendant 2-6 semaines ( <i>T. tonsurans</i> ) [hors AMM]
<b>Moisissures</b>	Intertrigo à moisissure, kératodermie plantaire	Amphotéricine B topique en cas d'atteinte localisée (intertrigo isolé)	Résistance à la plupart des antifongiques oraux
<b>Candidose</b>	Intertrigo candidosique	Amphotéricine B topique pendant 2-4 semaines Antifongique azolé pendant 1-3 semaines Ciclopiroxolamine pendant 2-3 semaines Terbinafine pendant 1 semaine	Terbinafine 250 mg/j pendant 2-4 semaines Kétoconazole 200 mg/j pendant 4 à 8 semaines
	Onyxis et périonyxis candidosique	Amphotéricine B topique pendant 2-3 semaines Antifongique azolé ou ciclopiroxolamine pendant 2-3 semaines	En cas d'onyxis : kétoconazole 200 mg/j pendant 1-3 mois (ou autre azolé oral)
<b>Tinea nigra</b>		Antifongique azolé ou ciclopiroxolamine pendant 2-4 semaines	
<b>Piedra</b>		Rasage des poils atteints + + Association possible d'un topique : antifongique azolé ou ciclopiroxolamine	

(1) Modalités d'application locale : 1 à 4 applications par jour, selon le topique utilisé.

## Prévention

Elle repose sur des mesures satisfaisantes d'hygiène corporelle personnelle.

Au niveau collectif, elle repose sur le contrôle des piscines et baignades, et sur le dépistage et le traitement des agents contaminateurs (enfants dans les collectivités scolaires, animaux domestiques). Une éviction scolaire jusqu'à guérison est légalement obligatoire en cas de teigne anthropophile.

### Pour en savoir plus

Dermatoses fongiques. In : Halioua B, Malkin JE, Feuillhade de Chauvin M, Patey O, Picard-Dahan C. Dermatologie infectieuse. Masson Éditeur ; 2003, 221-48.

Lacroix C, Kac G, Dubertret L, Morel P, Derouin F, de Chauvin MF. Scytalidiosis in Paris, France. J Am Acad Dermatol 2003 ; 48 : 852-6.

Schwartz RA. Superficial fungal infections. Lancet 2004 ; 364 : 1173-82.

Viguié-Vallanet C. Les teignes. Ann Dermatol Venereol 1999 ; 126 : 349-56.

## Onchocercose

(*Onchocerciasis*)

Michel Cot

### Points essentiels

- L'onchocercose est une maladie par accumulation : les manifestations cliniques importantes (principalement troubles de la vision) n'apparaissent qu'après plusieurs années d'exposition.
- Le traitement par l'ivermectine n'est efficace que sur les microfilaries : il faut le répéter plusieurs mois après la première prise.
- Le risque d'infection pour un voyageur est très faible.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'onchocercose (cécité des rivières) est une maladie parasitaire causée par une filaire, *Onchocerca volvulus*, transmise par un moucheron (simulie) vivant à proximité des cours d'eau. Elle affecte principalement les populations rurales de la zone intertropicale africaine (plus quelques foyers limités au Yémen et en Amérique latine). L'OMS estime que 17,7 millions de personnes sont infectées dans le monde, causant 270 000 cas de cécité et 500 000 cas de baisse d'acuité visuelle. Le risque de contamination pour un voyageur occasionnel est très faible.

Lors de la piqûre par une simulie infectée, les larves de filaires (microfilaries) pénètrent activement dans le derme et se transforment en vers adultes de quelques centimètres de long, pelotonnés dans des nodules fibreux. Au bout d'une année en moyenne, les adultes copulent et les femelles pondent des larves de quelques centaines de microns, qui circulent dans le derme, les ganglions lymphatiques et les tissus oculaires. C'est la destruction des microfilaries au niveau de l'œil qui provoque les lésions conduisant aux troubles de la vision. Les larves vivent en moyenne une année et les adultes environ 15 ans. Une femelle adulte peut produire jusqu'à 1 million de microfilaries par an. Les simulies se contaminent par ingestion de microfilaries lors de la piqûre d'un individu infecté.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

### Manifestations cutanées

Elles sont de deux types :

- un prurit occasionné par le passage des microfilaries dans le derme. Ce prurit parfois intense peut donner des lésions cutanées de grattage (gale filarienne ou *craw-craw*), qui peuvent évoluer au bout de plusieurs années vers une pachydermie avec dépigmentation ;
- des nodules sous-cutanés indolores en nombre variable, en général situés au niveau des affleurements osseux (occiput, espaces intercostaux, région axillaire, crêtes iliaques) (cahier couleur : figure 24).

### Manifestations oculaires

Elles font la gravité de la maladie. Selon la localisation des microfilaries dans l'œil, les symptômes peuvent aller de diminutions de l'acuité visuelle réversibles à des cécités définitives par kératite avec, à terme, taie cornéenne ou atteinte du nerf optique.

Enfin, la dissémination du parasite dans l'organisme peut entraîner une altération de l'état général, un amaigrissement, des arthralgies-myalgies. Dans certains foyers (Afrique de l'Est, Afrique centrale), il existe une association nette entre onchocercose et épilepsie.

D'une manière générale, seules les expositions intenses et prolongées peuvent conduire à des manifestations cliniques graves (parasitose par accumulation).

Sur le plan diagnostique, certains signes cliniques sont très évocateurs d'onchocercose (nodules sous-cutanés, pachydermie et dépigmentation, et surtout présence de microfilaries dans la chambre antérieure de l'œil). Le diagnostic parasitologique direct se fait par biopsie cutanée exsangue (BCE) au niveau des crêtes iliaques avec une pince à sclérotomie. Les fragments de peau sont incubés 24 heures dans du sérum physiologique et l'on compte au microscope les microfilaries qui en ont émergé.

Les techniques de détection d'antigènes circulants, en dépit de résultats prometteurs, ne sont pas encore disponibles en routine. Le test de Mazzotti (recherche d'une réaction prurigineuse après administration d'un médicament microfilaricide, la diéthylcarbamazine) ne doit plus être employé car trop risqué (réactions allergiques).

### Principes du traitement (en milieu spécialisé)

L'ivermectine (Mectizan<sup>®</sup>) est maintenant le traitement de choix de l'onchocercose, à la dose unique de 200 µg/kg (la diéthylcarbamazine [Notézine<sup>®</sup>] trop rapidement efficace pouvait aggraver les lésions oculaires). Comme ce médicament est actif uniquement sur les microfilaries et non sur les vers adultes, on répète la prise après 3 à 12 mois. Dans cette indication, l'ivermectine est disponible sur demande auprès du laboratoire Merck Sharp Dohme-Chibret (gratuité y compris en zone d'endémie, pour les organisations de lutte contre l'onchocercose). Il y a peu de réactions secondaires ; il faut toutefois être très prudent chez les sujets également atteints de loase (risque d'encéphalopathie), qui constitue la principale contre-indication, avec le premier trimestre de grossesse.

L'ablation des nodules sous-cutanés permet de diminuer la charge parasitaire. Il n'existe pas actuellement de traitement efficace contre les vers adultes.

## Prévention

L'onchocercose est une des seules endémies africaines pour lesquelles l'association d'un traitement médicamenteux de masse (l'ivermectine) et d'une lutte contre le vecteur a entraîné une diminution spectaculaire de la transmission. En 1995, le programme OCP (lutte antilarvaire par insecticides dans sept puis onze États d'Afrique de l'Ouest) a permis de prévenir 200 000 cas de cécité et de protéger 30 millions de personnes. Il a été relayé par le programme APOC, basé sur la distribution d'ivermectine dans 19 pays d'Afrique. En 2005, 40 millions de personnes étaient traitées par ivermectine dans le cadre de ce programme.

Sur le plan individuel, dans les zones où persiste la transmission, il convient d'éviter la proximité des cours d'eau rapides, gîtes de simules, et de se protéger par des répulsifs.

### Pour en savoir plus

Stingl P. Onchocerciasis: developments in diagnosis, treatment and control. *Int J Dermatol* 2009 ; 48 (4) : 393-6.  
[www.afro.who.int/rc57/documents/AFR-RC57-5\\_Onchocerciasis\\_control\\_in\\_the\\_WHO\\_Region\\_final.pdf](http://www.afro.who.int/rc57/documents/AFR-RC57-5_Onchocerciasis_control_in_the_WHO_Region_final.pdf)

## Oxyurose

(*Enterobiasis*)

Michel Cot

### Points essentiels

- C'est une parasitose particulièrement fréquente dans les communautés d'enfants.
- Le signe le plus fréquent est le prurit anal.
- Le parasite est cosmopolite, c'est l'helminthe le plus courant en zone tempérée. Des mesures d'hygiène corporelle peuvent éviter les réinfestations.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

L'oxyurose est une maladie parasitaire causée par un ver rond intestinal, *Enterobius vermicularis*. C'est une maladie cosmopolite, fréquente en zone tempérée, touchant préférentiellement les enfants en raison du mode de contamination.

Les œufs peuvent être ingérés par le patient lui-même (auto-infestation après grattage de la région anale) ou par d'autres individus (mains, linges ou draps souillés, possibilité d'inhalation). Les larves sont libérées dans l'intestin et se transforment en vers adultes dans le côlon, un mois environ après l'ingestion. Les femelles gravides (longues d'environ 1 cm) migrent pendant la nuit hors de l'anus et déposent leurs œufs sur la marge anale.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La plupart des infections sont asymptomatiques. Le signe le plus fréquent est le prurit anal, en particulier nocturne, qui peut se surinfecter par grattage. Chez les filles, de rares localisations génitales peuvent donner des vulvo-vaginites. Ces infections peuvent s'accompagner d'irritabilité, d'insomnie et de douleurs abdominales.

Le diagnostic parasitologique se fait par mise en évidence des œufs récoltés à la surface de la marge anale (par application d'un ruban adhésif, ou « scotch-test », ou par écouvillonnage) au réveil, avant la toilette. Le ver adulte peut parfois être présent. On ne trouve que rarement œufs ou adultes dans les selles, exceptionnellement dans les urines.

Il n'y a pas de diagnostic sérologique, il est sans intérêt. L'hyperéosinophilie est modérée ou absente.

### Principes du traitement (ambulatoire)

L'albendazole (Zentel®), en prise unique de 400 mg, est efficace, ainsi que le flubendazole (Fluvermal®, 100 mg matin et soir pendant 3 jours). Le pyrantel est moins utilisé (Combantrin®, hors AMM).

La prévention des infections et réinfections se fait par l'hygiène corporelle (brossage des ongles) et le lavage de la literie.

#### Pour en savoir plus

Ziefuła AC, Brown M. Intestinal nematodes: disease burden, deworming and the potential importance of co-infection. *Curr Opin Infect Dis* 2008 ; 21 (5) : 516-22.

## Paludisme (et babésiose)

(*Malaria*) (*Babesiosis*)

Michel Cot et Olivier Bouchaud

### Paludisme

#### Points essentiels

- Même si la baisse d'incidence en zone d'endémie semble une réalité, le paludisme reste une endémie majeure avec un poids socio-économique considérable et une mortalité prédominant chez les jeunes enfants.
- L'Afrique reste le continent de loin le plus concerné avec 90 % des cas mondiaux : le risque d'infection pour un voyageur est élevé en Afrique subsaharienne, beaucoup plus faible en Asie et Amérique latine.
- Pour le voyageur, tout séjour, même bref, en zone de forte endémie doit imposer une chimioprophylaxie adaptée et la protection nocturne contre les piqûres de moustiques.
- Toute fièvre au retour d'un pays de zone tropicale doit faire suspecter le paludisme et tout signe de gravité doit imposer l'hospitalisation d'urgence.
- Les ACT (associations de deux antipaludiques dont un dérivé de l'artémisinine) sont devenus la référence pour contenir les problèmes de résistance.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Le paludisme est une parasitose causée par un protozoaire du genre *Plasmodium*, transmise par la femelle d'un moustique (anophèle). Sa répartition s'étend sur l'ensemble de la zone intertropicale. On estime que plus de 1 milliard de personnes sont exposées dans le monde, et que cette parasitose cause 1 million de décès chaque année, essentiellement chez les enfants de moins de 5 ans vivant en Afrique subsaharienne. En Afrique, le risque de contamination pour un voyageur occasionnel est élevé (1 à 3 % par mois d'exposition sans prévention contre 0,05 % en Asie ou Amérique latine).

Le nombre annuel de paludismes d'importation en France est de l'ordre de 4500 dont plus de 90 % contractés en Afrique et près de 85 % dus à *P. falciparum*, seule espèce pouvant entraîner des formes graves.

Cinq espèces plasmodiales peuvent infecter l'homme : *Plasmodium falciparum*, *P. malariae*, *P. vivax*, *P. ovale* et *P. knowlesi*. *P. falciparum* (cf. cahier couleur : figure 10.2) est la plus répandue, particulièrement en Afrique ; *P. vivax* est la plus cosmopolite (zones les plus tempérées, zones d'altitude) mais est très rare en Afrique de l'Ouest et du Centre qui, à l'inverse, est la zone d'endémie quasi exclusive de *P. ovale* (cf. cartes de répartition, cahier couleur : figure 25). Seuls *P. vivax*, *P. ovale* (grâce aux hypnozoïtes hépatiques) et *P. malariae* peuvent entraîner des accès plusieurs mois ou années après l'infection initiale (reviviscence). *P. knowlesi*, parasite du singe, cantonné en Asie du Sud-Est (Bornéo) longtemps confondu avec *P. malariae* a été reconnu en 2008 comme pouvant infecter l'homme et donner des formes graves comme *P. falciparum*. *P. falciparum* se manifeste principalement dans les 2 à 3 semaines suivant le retour et rarement au-delà de 2 mois.

L'anophèle infecté, dont la piqûre est exclusivement nocturne (surtout en deuxième partie de nuit), inocule des *Plasmodium* qui, après un passage rapide dans le sang, se multiplient dans le foie au cours d'un premier cycle asexué cliniquement muet. Après 5 à 15 jours selon l'espèce plasmodiale (8 jours pour *P. falciparum*), les parasites infectent les globules rouges, où se produit un nouveau cycle asexué (érythrocytaire). Au bout d'une série de cycles sanguins asexués correspondant aux manifestations aiguës de la maladie, certains parasites évoluent vers des formes sexuées distinctes (gamétocytes) capables de transmettre le paludisme lors d'un nouveau repas sanguin d'anophèle. Ces formes, seules capables de se multiplier chez le moustique, donnent naissance après fécondation à une multitude de parasites mobiles qui migrent dans les glandes salivaires de l'anophèle.

Les manifestations cliniques (accès typiques toutes les 48 heures pour *P. falciparum*, *P. vivax* et *P. ovale* ou 72 heures pour *P. malariae*) sont directement liées à l'invasion de l'hématie par le parasite, à sa destruction et à la réaction de l'hôte. Dans les infections à *P. falciparum*, les globules rouges parasités (GRP) présentent à leur surface des protéines qui leur permettent d'adhérer à l'endothélium des capillaires. Cette cytoadhérence est à l'origine de la séquestration des GRP dans les organes profonds. Combinée à la réaction inflammatoire de l'hôte, elle explique les complications graves et les particularités du paludisme pendant la grossesse. La cytoadhérence semble n'exister que pour *P. falciparum*.

Au bout de quelques années d'exposition intense au parasite (sujets vivant en zone d'endémie), apparaît une immunité protectrice (prémunition) qui limite l'apparition de symptômes cliniques et évite les formes graves. Cette immunité est instable : elle disparaît en partie lorsque le sujet n'est plus exposé après 1 à

2 ans et elle diminue au cours de la grossesse. Elle est d'autant plus efficace que la transmission est importante dans le lieu de résidence.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

### Accès clinique simple

Après des symptômes non spécifiques (céphalées, asthénie, myalgies, nausées et/ou diarrhée), on observe des frissons puis une fièvre élevée (> 39 °C) accompagnée de sueurs évoluant par pics. En l'absence de traitement, les accès se répètent de manière cyclique. Ce tableau typique est parfois remplacé (sujets sous prophylaxie infectés par une souche de *P. falciparum* chloroquino-résistante ou protégés par une immunité partielle) par des fièvres en plateau, des états pseudo-grippaux, ou des tableaux non fébriles.

### Paludisme grave

Il peut succéder à un accès simple ou survenir d'emblée. Il se produit essentiellement dans les atteintes à *P. falciparum*, la parasitémie étant en règle élevée (> 4 %) mais pouvant être faible. *P. knowlesi* peut également donner des formes graves ainsi que *P. vivax*. C'est d'abord le paludisme cérébral, encéphalopathie liée à la cytoadhérence du parasite aux capillaires cérébraux (coma calme et hypotonique, d'apparition brutale ou précédé par une obnubilation, les convulsions étant rares chez l'adulte). *État de choc, détresse respiratoire* (œdème lésionnel, pneumopathie), *signes d'hémolyse aiguë* (hémoglobinurie, ictère, anémie) ainsi qu'hypoglycémie, acidose lactique et surtout *insuffisance rénale aiguë* (nécrose tubulaire) traduisent l'atteinte multiviscérale opérée par le parasite (tableau 14).

**Tableau 14**

**Signes de gravité du paludisme et fréquence chez les enfants et les adultes (modifié, d'après *Severe falciparum malaria*, 2000)**

Signes de gravité cliniques ou biologiques	Fréquence chez les enfants	Fréquence chez les adultes
Prostration	+++	+++
Altérations de la conscience	+++	++
Détresse respiratoire/acidose	+++	+
Convulsions répétées	+++	+
Collapsus cardiovasculaire	+	+
Œdème pulmonaire	±	+
Hémorragie/CIVD	±	+
Ictère	+	+++
Hypoglycémie	++	+
Insuffisance rénale aiguë	±	++
Hémoglobinurie	±	+
Anémie grave	+++	+
Hyperparasitémie	++	++

### **Paludisme de l'enfant et de la femme enceinte**

Chez l'enfant (en zone d'endémie par définition non ou mal immunisé), le paludisme grave se traduit principalement par des convulsions, un coma, une anémie importante, une hypoglycémie et une insuffisance respiratoire sévère, alors que l'ictère et l'insuffisance rénale sont rares. La quasi-totalité de la mortalité due au paludisme dans le monde peut être attribuée au paludisme grave de l'enfant. Chez les femmes enceintes vivant en région d'endémie stable, le paludisme reste généralement asymptomatique et pose surtout un problème de santé publique pour le nourrisson (faible poids de naissance) justifiant un traitement préventif (TPI). Pour les femmes non ou mal immunisées, les infections sont sévères et peuvent compromettre l'issue de la grossesse. Le paludisme congénital, rare, est bénin en zone d'endémie et symptomatique ailleurs.

### **Autres formes**

L'infection asymptomatique est fréquente en zone d'endémie chez les adultes et ne requiert pas de traitement ; elle est très rare dans le cadre du paludisme d'importation (traitement recommandé). Le *paludisme viscéral évolutif* (et sa variante la splénomégalie palustre hyperimmune : SPH) est une forme d'infection chronique (tableau subaigu avec anémie, splénomégalie et parasitémie faible, voire indétectable, contrastant avec une sérologie très positive avec taux d'IgM très élevé dans le SPH) résultant d'un équilibre instable entre le parasite d'un côté et l'immunité de l'autre. Il se traite comme un accès simple (régression très lente de la splénomégalie dans la SPH).

### **Diagnostic biologique**

Le diagnostic biologique repose sur la mise en évidence de parasites dans le sang par les deux examens de référence (frottis et goutte épaisse) (cf. cahier couleur : figure 10.2). En cas de doute (contexte et clinique évocateurs ; thrombopénie et absence d'hyperleucocytose évocatrices), ces examens doivent être répétés en cas de négativité initiale (possibilité de paludisme « décapité » chez le patient prémuni ou le voyageur sous chimioprophylaxie inadaptée ou ayant pris un autotraitement insuffisant). Des tests de diagnostic rapide (TDR, cf. p. 76), mettant en évidence des antigènes plasmodiaux permettent un diagnostic d'excellente sensibilité et spécificité sans disposer d'un équipement biologique particulier (ICT<sup>®</sup>, Paracheck<sup>®</sup>, OptiMal<sup>®</sup>...). La PCR est peu utilisée en routine. La sérologie n'a aucun intérêt dans le diagnostic de l'accès aigu. En pratique, *toute fièvre au retour d'une région d'endémie doit faire évoquer le paludisme et tout signe de gravité doit imposer l'hospitalisation* (cf. tableau 14 et *fièvre au retour*, p. 33).

### **Principes du traitement (de préférence en milieu spécialisé)**

#### **En zone d'endémie**

Le choix de l'antipaludique de référence est fixé par le programme national. Même si la chloroquine reste utilisée (habitude, coût faible), du fait de la généralisation de sa résistance et pour freiner la multirésistance, la tendance officielle actuelle est de privilégier les bithérapies (ACT pour *artemisinin combined therapy*) basées sur un dérivé de l'artémisinine (artésunate, artéméther...) associé à une molécule à longue demi-vie (amodiaquine, méfloquine, luméfantine, pipéraquine ...) sur une durée de 3 jours maximum (au prix d'un coût 5 à 10 fois supérieur à celui de la chloroquine seule). Chez l'enfant, pour limiter la mortalité, le traitement présomptif

précoce est préconisé. Chez la femme enceinte, on recommande une prévention par un traitement systématique à dose curative (Fansidar<sup>®</sup>, méfloquine) aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres (TPI : traitement préventif intermittent).

### Paludisme d'importation

#### Accès palustre simple

Dans le cas d'infections certaines et exclusives à *P. vivax*, *P. ovale*, *P. malariae* ou *P. knowlesi*, la chloroquine (Nivaquine<sup>®</sup>) reste efficace par voie orale à la dose de 25 mg/kg répartis sur 3 jours (H0 : 10 mg/kg puis 5 mg/kg à H6, H24, H48). Pour éviter les réviviscences de *P. ovale* et *P. vivax*, ce traitement peut être suivi par l'administration de primaquine (15 à 30 mg/j pendant 14 jours) après avoir vérifié l'absence de déficit en G6PD (risque d'hémolyse grave).

Pour *P. falciparum* (*a priori* résistant à la chloroquine), la conférence de consensus de 2007 recommande en première ligne soit :

- l'atovaquone–proguanil, Malarone<sup>®</sup> :
  - chez l'adulte et l'enfant > 40 kg, 4 cp en une prise au cours d'un repas, répétée 2 fois à 24 heures d'intervalle – soit 12 cp au total en 3 prises chez l'adulte et l'enfant > 40 kg ; possibilité de vomissements,
  - chez l'enfant de 11 à 40 kg : 1 cp par tranche de 10 kg/prise, 3 fois,
  - chez l'enfant < 11 kg : de 9 à 11 kg : 3 prises de 3 cp dosage enfant (62, 5 / 2 mg) à 24 H d'intervalle (soit 9 cp enfant au total); de 5 à 9 kg : 3 prises de 2 cp enfant à 24 H d'intervalle,
- l'artéméther–luméfantrine, Riamet<sup>®</sup> (à prendre avec une collation):
  - adulte et enfants > 35 kg : 6 prises de 4 cp à H0, H8, H24, H36, H48, H60,
  - 1 à 3 cp/prise chez l'enfant de 5 à 35 kg.

La quinine (500 mg, 3 fois/j chez l'adulte ; 8 mg/kg, 3 fois/j chez l'enfant – pendant 7 jours ; vertiges, céphalées, acouphènes au bout de 1 à 2 jours) et la méfloquine (Lariam<sup>®</sup>, chez l'adulte trois prises espacées de 6 à 8 heures, 750 mg, puis 500 mg, puis 250 mg ; risque de céphalées, vertiges, plus rarement de troubles neuropsychiatriques aigus) ne sont utilisées qu'en deuxième ligne. L'halofantrine (Halfan<sup>®</sup>, 24 mg/kg en trois prises espacées de 6 heures, à répéter à 1/3 de dose après une semaine chez le non immun ; sirop enfant disponible) ne peut pratiquement être utilisé qu'en milieu hospitalier (surveillance ECG de l'intervalle QTc) du fait de sa toxicité cardiaque. Seule la quinine est possible sans réserve chez la femme enceinte.

#### Accès palustre grave

En présence d'au moins un signe de gravité (cf. tableau 3.1, p. 16), l'hospitalisation en réanimation est impérative pour instituer d'urgence un traitement par quinine intraveineuse avec dose de charge initiale (16 mg/kg) par voie parentérale (surveillance glycémie et ECG), associé à un traitement symptomatique des complications (épuration extrarénale, etc.). L'artésunate IV qui semble plus efficace n'est pas encore disponible en France.

### Prévention

En zone d'endémie, il semble que l'introduction des ACT combinée aux autres mesures de contrôle (TPI si grossesse, meilleure prise en charge des enfants grâce à une meilleure disponibilité des TDR et ACT, lutte antivectorielle,

moustiquaires imprégnées) ait un effet réel sur l'incidence. Cet effet qui doit se confirmer dans le temps peut être menacé par l'observation récente de résistance aux dérivés de l'artémisinine. Il y a parallèlement un regain d'optimisme pour le vaccin qui n'est cependant pas encore disponible.

Pour le voyageur, la prévention repose essentiellement sur des mesures de protection individuelles (prophylaxie d'exposition et chimioprophylaxie).

### **Prophylaxie d'exposition**

L'activité des anophèles étant nocturne, il est très important de dormir sous moustiquaire imprégnée d'un insecticide pyréthriné, dont l'activité dure plusieurs mois. Il est également important d'appliquer des répulsifs cutanés. Les plus efficaces sont à base de DEET dosé à 50 % (Insect Écran Peau Adulte<sup>®</sup>, Repel Insect Adulte<sup>®</sup>) ou d'icaridine (Insect Écran Spécial Tropiques<sup>®</sup>). Leur utilisation pendant la grossesse doit être limitée en l'absence actuelle de garantie d'innocuité. L'effet protecteur est très amélioré s'ils sont utilisés conjointement avec l'imprégnation des vêtements par un insecticide (Insect Écran Vêtements<sup>®</sup>). On peut se procurer ces équipements dans les magasins spécialisés, en pharmacie ou sur Internet. Il est également possible de se protéger par des insecticides diffusibles (diffuseurs électriques, tortillons), mais l'efficacité est moindre. La climatisation n'a qu'une efficacité relative ; ultrasons, citronnelle et vitamines B n'en ont aucune. Enfin, le risque est moindre dans les zones urbaines (en Amérique du Sud, en Asie et dans une bien moindre mesure en Afrique) qu'en milieu rural.

### **Chimioprophylaxie (cf. tableau 3 p 16)**

Le choix de l'antipaludique dépend essentiellement du niveau de résistance à la chloroquine dans le pays visité (cf. cahier couleur : figure 3.1) et d'éventuelles contre-indications (troubles neuropsychiatriques pour la méfloquine, grossesse et < 8 ans pour les cyclines). En Asie du Sud-Est pour la plupart des séjours touristiques « classiques » courts avec nuitées en ville, on peut ne pas recommander de chimioprophylaxie (mais toujours prophylaxie d'exposition) en raison d'un risque très faible (consultation indispensable en cas de fièvre au retour). La liste de ces pays et les cartes correspondantes peuvent être consultées sur le site Internet : [www.chu-rouen.fr/cap/groupalu.html](http://www.chu-rouen.fr/cap/groupalu.html). Chloroquine et proguanil sont sans danger pour la femme enceinte. Méfloquine et, dans une moindre mesure, atovaquone-proguanil peuvent éventuellement être utilisés si la zone le justifie. D'une manière générale, la protection n'étant jamais totale, les femmes enceintes doivent bien mesurer les risques en cas de séjour en zone impaludée et toute fièvre au retour doit faire évoquer un paludisme.

### **Pour en savoir plus**

Breman JG. Eradicating malaria. *Sci Prog* 2009 ; 92 (Pt 1) : 1-38.

Paludisme (monographie). *La Revue du Praticien* 2005 ; 55 : 829-81.

Santé des voyageurs et recommandations sanitaires 2009. *BEH* 2009 ; n° 23-24 : 237-56.

Sinclair D, Zani B, Donegan S, Olliaro P, Garner P. Artemisinin-based combination therapy for treating uncomplicated malaria. *Cochrane Database Syst Rev* 2009 ; (3) : CD007483.

SPILF. Recommandations pour la pratique clinique 2007 sur le paludisme. Prise en charge et prévention du paludisme d'importation à Plasmodium falciparum. Révision 2007 de la Conférence de Consensus. *Méd Mal Infect* 2008 ; 38 : 39-117.

[www.cdc.gov/malaria/diagnosis\\_treatment/index.htm](http://www.cdc.gov/malaria/diagnosis_treatment/index.htm)

## Babésiose

C'est une parasitose animale cosmopolite transmise par des tiques. Les humains sont infectés par accident, piqués soit par des tiques de cervidés (États-Unis), le parasite responsable étant *Babesia microti*, soit par des tiques du bétail (Europe), le parasite étant *B. divergens*. La maladie se manifeste par des symptômes peu spécifiques (fièvre, asthénie) et touche préférentiellement les sujets splénectomisés, immunodéprimés ou âgés. Il semble que la forme européenne soit plus sévère (souvent accompagnée d'un ictère et d'insuffisance rénale, l'issue étant parfois fatale) que la forme américaine. Le traitement classique est une association de quinine et de clindamycine. Bien que très rare (quelques dizaines de cas décrits dans le monde), cette maladie pose un problème de diagnostic différentiel avec le paludisme car les parasites, intra-érythrocytaires, ont une morphologie très proche de celle des trophozoïtes de *Plasmodium falciparum*. L'absence de séjour en zone d'endémie palustre, le terrain particulier et des tests sérologiques (immunofluorescence indirecte) sont parfois nécessaires pour distinguer la babésiose du paludisme.

## Pédiculoses

(*Pediculosis*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Ectoparasitoses ubiquitaires, très contagieuses, de transmission interhumaine, dues à trois espèces d'insectes hématophages, spécifiques de l'homme : *Pediculus humanus capitis* (pou de tête) touchant principalement les enfants en collectivité, *Pediculus humanus corporis* (pou de corps) touchant principalement les personnes sans domicile fixe ou regroupées dans des camps de réfugiés, et *Phthirus pubis*, le pou du pubis ou « morpion », transmis à l'occasion de rapports sexuels.
- Le signe majeur est le prurit (localisation en fonction de l'espèce). Le pou du corps intervient dans la transmission de la fièvre des tranchées, du typhus exanthématique, de la fièvre récurrente à pou.
- Leur diagnostic est aisé, basé sur la mise en évidence *in vivo* des adultes ou des œufs (lentes).
- Le traitement repose sur les topiques pédiculicides, le problème émergent étant celui des résistances à ces différents produits. L'ivermectine semble efficace.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La répartition est ubiquitaire, la population cible étant dépendante de l'espèce :

- *P. h. capitis* : enfants vivant en collectivité (écoles), de toute catégorie sociale, adultes de niveau d'hygiène précaire ;
- *P. h. corporis* : adultes de niveau d'hygiène médiocre (sans domicile fixe, personnes vivant dans une promiscuité précaire : camps de réfugiés...);
- *P. pubis* : adultes jeunes.

La promiscuité d'une manière générale reste le facteur favorisant le plus important, la transmission se faisant par contact direct ou indirect :

- *P. h. capitis* : de tête à tête entre enfants, ou par échange de bonnets, peignes, brosses, peluches... ;
- *P. h. corporis* : par échange de vêtements, par contact direct ;
- *P. pubis* : le plus souvent à l'occasion de rapports sexuels.

Ces ectoparasites sont des parasites obligatoires de l'homme : pour *P. h. capitis* et *P. pubis*, tout le cycle, de l'œuf à l'adulte, se déroule au niveau du cheveu ou du poil, l'adulte femelle se nourrissant au niveau de la peau. *P. h. corporis* vit dans les coutures des vêtements, pouvant survivre 3 jours sans repas sanguin (à la différence de *P. h. capitis*, qui meurt après 4 à 36 heures s'il est séparé de son hôte). Les œufs éclosent en 6 à 10 jours, pour donner un adulte en 10 à 14 jours. La durée de vie d'un pou femelle adulte est de 1 à 3 mois, sauf s'il est séparé de son hôte.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Elles se limitent au prurit, inconstant cependant, associé éventuellement à des lésions de grattage : du cuir chevelu et de la nuque pour *P. h. capitis*, de tout le corps pour *P. h. corporis*, associé à une éruption papulo-urticarienne des régions scapulaires et lombaires, voire à un aspect de pigmentation postinflammatoire en cas d'infestation chronique, du pubis pour *P. pubis*, voire, pour les enfants ou adolescents, des cils (avec blépharite) ou des creux axillaires.

Une impétiginisation de lésions de grattage (streptocoque, staphylocoque) peut survenir. Un impétigo du cuir chevelu doit en pratique faire rechercher une pédiculose.

Le pou de corps est un vecteur important de maladies infectieuses, retrouvées le plus souvent dans les situations de précarité et de promiscuité (camps de réfugiés, sans domicile fixe), pouvant occasionner des bouffées épidémiques : la fièvre récurrente à pou liée à *Borrelia recurrentis*, le typhus exanthématique lié à *Rickettsia prowasecki*, et la fièvre des tranchées liée à *Bartonella quintana*.

Le diagnostic est clinique, devant un prurit associé à la mise en évidence *in vivo* à l'œil nu de poux adultes ou de lentes vivantes au niveau des cheveux, des poils, voire des vêtements, dans le cas du pou de corps. Les adultes mesurent entre 1 à 4 mm, sont aplatis, ont trois paires de pattes prolongées de pinces adaptées à un type de poil donné, selon l'espèce. Les œufs, ou lentes, mesurent moins de 1 mm de long, et sont opalescents quand ils sont vivants.

### Principes du traitement (ambulatoire)

Le traitement des pédiculoses repose sur les topiques insecticides, dont l'évaluation a été faite principalement pour la pédiculose du cuir chevelu :

- pyréthrinoïdes : Altopou® lotion, Nix® crème, Pyreflor® lotion (contenant de la perméthrine), Item® lotion (D-phénothrine), Para Spécial Pou® solution (depallethrine), Spray Pax® spray (extrait de chrysanthème) ;
- malathion : Prioderme® lotion ou solution ;
- pyréthrinoïdes + malathion : Para Plus spray® ;
- lindane : Elenol® crème.

La résistance des poux de tête à ces différents traitements, en particulier aux pyréthrinoides, est un problème d'importance croissante. Une surveillance post-thérapeutique est donc indispensable : s'il persiste des poux vivants après traitement, il faut retraiter et il peut être nécessaire d'opter pour une autre classe thérapeutique.

Le traitement des pédiculoses corporelle et pubienne repose sur les mêmes molécules, l'application se faisant, pour *P. h. corporis*, sur toute la surface corporelle (ce qui permet de traiter une éventuelle gale associée), après savonnage préalable soigneux, et pour *P. pubis*, sur la région pubienne et sur toutes les zones pileuses du corps (cheveux, barbe, creux axillaires...).

Même si sa place est encore mal codifiée, l'ivermectine est efficace.

Les autres mesures nécessaires sont communes à toutes les pédiculoses :

- antiseptie et antibiothérapie en cas de lésions impétiginisées, voire, dans le cas de *P. h. corporis*, en présence d'une maladie infectieuse qu'il aurait pu transmettre ;
- prévention de la réinfestation par lavage du linge « à risque » en machine et « mise en quarantaine » pour les objets d'utilisation courante (brosse...). Ceci est particulièrement vrai pour *P. h. corporis*, où les vêtements peuvent aussi être traités avec des insecticides (ex. : perméthrine) ;
- traitement du partenaire en cas de pédiculose pubienne.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur le respect de mesures d'hygiène élémentaire et, pour *P. h. capitis*, sur la surveillance régulière des chevelures. Chez les enfants fréquemment infestés, la pratique périodique de shampooings anti-parasitaires peut se discuter.

Chez les voyageurs, l'utilisation d'insecticide (perméthrine) sur les vêtements peut s'avérer efficace en prévention.

Au niveau collectif : dépistage et traitement des sujets infestés. Cela passe, pour *P. h. capitis*, par l'information des parents d'élèves d'une classe contaminée, afin d'interrompre la chaîne de transmission.

### Pour en savoir plus

Burkhart CG, Burkhart CN. Head lice therapies revisited. *Dermatol Online J* 2006 ;12 (6) : 3.  
 CSHPF. Conduite à tenir devant un sujet atteint de pédiculose du cuir chevelu (séance du 27 juin 2003). Site Internet : [www.sante.gouv.fr/html/dossiers/cshpf/a\\_mt\\_270603\\_pediculose.pdf](http://www.sante.gouv.fr/html/dossiers/cshpf/a_mt_270603_pediculose.pdf)

## Poliomyélite

(Poliomyelitis)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- Infection virale aiguë transmise par voie féco-orale, essentiellement dans les pays en développement (sauf continent américain d'où elle a été éradiquée), en nette régression actuellement grâce aux campagnes de vaccination de masse.

- Infection asymptomatique dans la majeure partie des cas. Lorsqu'elle est symptomatique, les manifestations sont soit non spécifiques et passent le plus souvent inaperçues, soit sous forme de paralysies flasques aiguës, asymétriques et d'installation rapide faisant la gravité de la maladie par les séquelles définitives.
- Le seul traitement est la prévention par une vaccination systématique.
- Le voyageur n'est que très rarement concerné, mais des cas ont été rapportés chez des personnes non vaccinées.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Le poliovirus dont il existe trois sérotypes se transmet par voie féco-orale (périal fécal) soit de façon directe, soit par ingestion d'eau ou d'aliment contaminés par des selles.

L'homme est seul réservoir du virus, ce qui permet d'envisager une éradication de cette infection par une vaccination de masse qui a produit ses effets même si le contrôle reste fragile, le virus recommençant à circuler dès que la pression vaccinale se relâche (comme cela a été constaté récemment au Nigeria) car, pour un cas de poliomyélite paralytique, il y a 100 à 200 cas d'infections asymptomatiques ou non spécifiques qui contribuent pour l'essentiel à disséminer le virus. Ainsi le virus sauvage, globalement en net recul au niveau mondial, a disparu du continent américain (avec cependant quelques épidémies dues à du virus vaccinal mutant) mais persiste dans certaines régions en Afrique et en Asie.

En zone endémique, les épidémies touchent essentiellement les enfants de moins de 5 ans mais, lorsque la couverture vaccinale est faible ou non entretenue, les adultes et notamment les jeunes adultes sont souvent touchés.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'infection est asymptomatique dans la grande majorité des cas (90 % des cas). Lorsqu'elle est symptomatique, l'infection se manifeste par un syndrome fébrile non spécifique avec douleurs musculaires, maux de tête, troubles digestifs mais sans signes neurologiques et avec régression spontanée en une dizaine de jours, ce qui fait que l'épisode n'est en général pas reconnu. Dans moins de 1 % des cas, après ce tableau non spécifique, apparaissent de façon brutale (le plus souvent le matin au réveil) des paralysies flasques aiguës qui laissent des séquelles définitives qui font toute la gravité de la maladie. Cette paralysie prédomine aux membres inférieurs avec extension ascendante. La sensibilité est conservée. Le pronostic vital peut être en jeu lorsque les muscles respiratoires ou la déglutition sont concernés. Des troubles digestifs, des myalgies, un syndrome méningé et une rétention urinaire sont possibles.

Devant un tel tableau de paralysie flasque aiguë, le diagnostic de poliomyélite aiguë est évoqué et le poliovirus est recherché dans les selles (excrétion du virus durant environ 1 mois après la contamination, mais de façon intermittente rendant nécessaire deux prélèvements à 2 jours d'intervalle).

En attendant la confirmation de l'identification du virus par le laboratoire de référence, il est recommandé de vacciner tous les enfants de moins de 5 ans vivant à proximité du cas index.

Si la présence du poliovirus est confirmée, une campagne de vaccination de masse doit être réalisée.

## Prévention

En l'absence de traitement spécifique, la prévention de la poliomyélite repose sur l'hygiène, le dépistage précoce des nouveaux cas et sur la vaccination systématique dans le cadre du Programme Élargi de Vaccination et des campagnes de masse.

Chez le voyageur, la mise à jour de la vaccination antipoliomyélite est indispensable particulièrement pour les voyages en Afrique subsaharienne et en Asie.

### Pour en savoir plus

Dutta A. Epidemiology of poliomyelitis-options and update. *Vaccine* 2008 ; 26 (45) : 5767-73.

## Rage

(*Rabies*)

Sophie Odermatt-Biays

### Points essentiels

- La rage est une encéphalite virale toujours mortelle à partir du moment où les premiers signes cliniques apparaissent.
- On distingue les zones géographiques où sévit la rage selvatique transmise par les animaux sauvages, des zones où sévit la rage urbaine transmise par les animaux domestiques.
- La rage se manifeste selon deux différentes formes cliniques : la rage furieuse et la rage paralytique.
- Plus l'inoculation du virus a lieu près de la tête, plus l'apparition des premiers signes cliniques risque d'être précoce.
- La prophylaxie par vaccination peut avoir lieu avant exposition ou après. Dans ce dernier cas, plus la vaccination a lieu tôt, plus les chances de survie sont élevées.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La rage est une maladie cosmopolite. Plus de 10 millions de personnes chaque année sont exposées à la maladie par un animal suspect de rage, dont 7 millions en Asie. Quelques pays, pour la plupart des îles, sont indemnes de rage dont la Nouvelle-Zélande, le Japon, les îles méditerranéennes...

Selon les vecteurs en cause, on distingue la rage selvatique de la rage urbaine. En Europe et en Amérique, la rage se transmet principalement entre les animaux sauvages, les renards et les chauves-souris notamment, et passe accidentellement (et exceptionnellement) à l'homme, le plus souvent par l'intermédiaire d'un chien domestique. À l'inverse, en Afrique comme en Asie (Inde ++), la rage est transmise principalement par les animaux domestiques, les chiens surtout mais aussi les chats, avec un risque d'infection beaucoup plus grand. Les cas humains sont cependant sous-notifiés, une des raisons étant que les patients sont rarement hospitalisés, l'issue inéluctable de la maladie étant connue des populations dans les régions de forte endémie.

La transmission de la rage est directe. Elle se fait par morsure (ou griffure) d'un animal à sang chaud infecté. S'il y a effraction de la peau, le virus de la rage contenu dans la salive est inoculé dans environ 50 % des cas. Dès qu'il atteint des cellules nerveuses, il migre vers le cerveau et provoque une encéphalite en 3 à 13 semaines en moyenne, allant parfois jusqu'à quelques années, et en général d'autant plus rapidement que la morsure a été profonde et a eu lieu près du visage.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Des paresthésies cutanées au niveau de la morsure précèdent souvent d'une semaine l'encéphalite qui se manifeste selon deux formes distinctes : la rage furieuse et la rage paralytique.

La *rage furieuse* est la plus fréquente. Des périodes d'excitation intense avec hallucinations et convulsions alternent avec des périodes de calme et de lucidité. La salivation et les sueurs sont exagérées. Le patient peut présenter des accès de fièvre. Le spasme hydrophobique est caractéristique : l'approche d'un verre d'eau provoque une panique et une contraction extrêmement forte des muscles inspiratoires, du cou et du diaphragme. Assoiffé, le malade ne peut avaler une goutte d'eau. Le patient décède en moins d'une semaine d'un arrêt cardiorespiratoire lors d'un spasme hydrophobique ou dans le coma. Le spasme hydrophobique peut évoquer un tétanos, mais il n'est pas permanent à la différence du trismus tétanique.

La *rage paralytique* se manifeste comme une paralysie ascendante : elle débute par des paralysies des membres inférieurs puis des troubles sphinctériens et se poursuit par des troubles respiratoires et bulbaires avec paralysie des nerfs crâniens, troubles de la déglutition, épilepsie partielle... Le diagnostic n'est pas facile si la notion de contagion n'est pas évoquée. Les diagnostics différentiels incluent le syndrome de Guillain-Barré et la poliomyélite. Le décès a lieu en quelques semaines.

Chez l'homme, le virus de la rage peut être isolé d'un prélèvement pharyngé, de salive, de liquide céphalo-spinal ou de peau au niveau de la nuque. Les cultures sur cellules nerveuses de souris sont cependant difficiles. Dans les laboratoires équipés, la détection antigénique du virus dans la salive ou sur biopsie de peau peut se faire beaucoup plus rapidement par la PCR.

Chez l'animal suspect, la détection se fait par immunofluorescence sur biopsie du cerveau. Le diagnostic est obtenu, avec une haute sensibilité, en quelques heures. Tous les tests négatifs doivent être confirmés par culture sur souris. Tous les animaux suspects doivent être tués pour permettre le prélèvement du cerveau.

## Principes du traitement (en milieu spécialisé) (tableau 15)

Dès que la rage est déclarée, il n'y a plus de traitement possible : l'administration de sédatifs – notamment l'anesthésie par la kétamine – et d'analgésiques, en milieu de réanimation permet de calmer l'agonie du patient.

Le traitement est donc absolument à faire avant que la rage ne se déclare.

**Tableau 15****Conduite à tenir devant une exposition à un animal à risque**

Risque	Exposition : nature du contact avec l'animal	Traitement recommandé
Nul	Nulle : contact superficiel sur peau saine	Aucun (si interrogatoire fiable)
Faible	Mineure : léchage sur peau excoriée, morsures superficielles en dehors de la tête et des extrémités	<p>Entreprandre immédiatement la vaccination J0, J3</p> <p>Arrêter la vaccination si les examens du cerveau de l'animal sont négatifs ou si l'animal est sain après 10 jours d'observation. Poursuivre l'observation 15 jours</p> <p>Poursuivre la vaccination J7, J14, J28 si l'animal est enragé ou a disparu</p>
Majeur	Majeure : morsures profondes, morsures multiples, à la tête et/ou aux extrémités, contacts muqueux	<p>Si patient non ou incomplètement vacciné, injecter la moitié de la dose d'immunoglobulines tout autour de la plaie et l'autre moitié en IM (autre site que la vaccination)</p> <p>Poursuivre le traitement vaccinal comme pour un risque faible</p>

Dès morsure ou griffure par un animal suspect, il convient de :

- traiter la plaie localement : nettoyer abondamment à l'eau et au savon puis désinfecter avec une solution alcoolisée, un ammonium quaternaire ou de la polyvidone iodée. Éviter si possible de suturer la plaie ;
- prévenir le tétanos ;
- prévenir ou traiter les surinfections et les maladies d'inoculation (maladie des griffes du chat, sodoku, pasteurellose, charbon...) par une antibiothérapie immédiate et systématique par cyclines et métronidazole *per os*, puis adapter si besoin l'antibiothérapie en fonction de l'antibiogramme ;
- évaluer le risque de rage et appliquer si nécessaire une sérothérapie vaccinale spécifique pour la rage.

Le risque de rage dépend de/du :

- l'exposition, c'est-à-dire de l'importance de la morsure ;
- l'animal : sa provenance d'une zone d'endémie ou non, son statut vaccinal, son comportement, s'il est observable ou disparu ;
- statut vaccinal du patient.

La décision vaccinale est multifactorielle. Le niveau de risque augmente d'autant plus que l'exposition est majeure et que l'animal provient d'une zone d'endémie. L'exposition est déterminante, car même un chien vacciné peut transmettre la rage et un sujet vacciné doit quand même recevoir un rappel de vaccination après une morsure. On distingue trois niveaux de risque qui correspondent au degré d'exposition en zone d'endémie et qui sont à moduler en zone de faible endémicité.

En France, les patients doivent être référés au centre antirabique le plus proche.

Il existe plusieurs types de vaccin. Les vaccins obtenus par culture de cellules, qu'elles soient diploïdes humaines (HDC), VERO (PVR) ou embryonnaires de poulet (PCEC), ne présentent plus de risque d'encéphalopathie post-vaccinale : antirabique Mériex® HDC, Rabivac® HDC, Verorab® PVR, Rabipur® PCEC, RabAvert® PCEC. Ils peuvent être utilisés sans problème pendant la grossesse. Les vaccins dérivés de tissus nerveux d'animaux sont à éviter comme Semple vaccine® (Afrique, Asie) ou Suckling mouse brain antirabies vaccine® en Amérique du Sud.

Le vaccin est à injecter en intramusculaire dans le deltoïde à J0, J3, J7, J14 et J28 après exposition, et à J0, J7 et J28 avant exposition avec un rappel à faire 1 à 2 ans plus tard.

La protection dure 5 à 10 ans. Les immunoglobulines assurent une protection pendant une dizaine de jours. Préférer les immunoglobulines humaines.

Aucun mort de rage n'a jamais été enregistré chez les patients ayant bénéficié d'une vaccination pré-exposition et d'un rappel postexposition. Ce dernier est recommandé à J0 et un autre à J3. L'injection d'immunoglobulines est inutile.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur la vaccination pré-exposition chez les sujets à risque (vétérinaires, personnels de laboratoire). Pour les voyageurs en zone d'endémicité urbaine, outre l'information (éviter les contacts avec chiens, chats, singes... vivants ou morts), la vaccination est très souhaitable pour les séjours prolongés (supérieurs à 3 mois ou même supérieurs à 4 semaines dans les zones à haut risque comme l'Inde et le Népal), les personnes particulièrement exposées comme les routards, trekkeurs, cyclistes et les enfants (notamment ceux commençant à marcher mais ne pouvant pas s'exprimer correctement) et en cas de séjour en situation isolée à plusieurs jours d'un centre où une vaccination peut être réalisée.

Il est très important de préciser qu'une vaccination préventive ne dispense pas d'une vaccination postexposition en cas de morsure qui dans tous les cas doit être réalisée le plus tôt possible après un contact à risque.

La vaccination des animaux et l'élimination des animaux enrégés sont les mesures principales de prévention collective.

### Pour en savoir plus

Jackson AC. Rabies. *Neurol Clin* 2008 ; 26 (3) : 717-26, ix.

Warrell MJ, Warrell DA. Rabies and other lyssavirus diseases. *Lancet* 2004 ; 363 : 959-69.

[www.who.int/rabies/human/postexp/en/index.html](http://www.who.int/rabies/human/postexp/en/index.html)

## Rickettsioses

(*Rickettsiosis, rickettsial infections*)

Sophie Odermatt-Biays

### Points essentiels

- Les rickettsioses sont des zoonoses bactériennes transmises par des arthropodes vecteurs : tiques, puces, poux et chiggers.
- De nombreuses espèces de rickettsies sont décrites sur tous les continents et la liste ne cesse de s'allonger. Ce sont des bactéries intracellulaires plus ou moins pathogènes pour les animaux et les hommes. Certaines sont à l'origine de maladies émergentes.

- Les rickettsioses s'expriment par des fièvres, des éruptions cutanées et des manifestations viscérales d'intensité très variable. La présence de l'escarre d'inoculation, inconstante, est pathognomonique.
- Le typhus des broussailles en Asie est le plus prévalent avec un million de cas par an.
- Le traitement repose essentiellement sur la doxycycline. Il doit être institué sans attendre la confirmation biologique.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Parmi les rickettsioses, on distingue deux grands genres : le genre *Rickettsia* et le genre *Orientia*. Le genre *Rickettsia* se subdivise en deux groupes : le groupe boutonneux dont les fièvres sont transmises principalement par les tiques et le groupe typhus avec le typhus murin et le typhus épidémique. Les principales rickettsioses sont mentionnées ici mais la liste est loin d'être exhaustive.

### Les deux genres

#### Genre *Rickettsia*

*Groupe boutonneux à tiques (rickettsial spotted fevers)*

- La fièvre boutonneuse méditerranéenne se rencontre tout autour du Bassin méditerranéen, en Afrique centrale et du Sud.
- La fièvre boutonneuse des montagnes Rocheuses (*Rocky Mountain spotted fever*) est prévalente au sud des États-Unis, en Amérique centrale, au Brésil et en Colombie.
- La fièvre boutonneuse africaine (*African tick typhus*) est une maladie émergente bénigne en Afrique et aux Antilles.

*Groupe typhus*

- Le typhus murin (*murine typhus*) est endémique sur tous les continents mais pas dans tous les pays. Il est transmis par les puces du rat.
- Le typhus épidémique (*epidemic louse-borne typhus*) se propage dans les régions froides lors des situations de guerre et de pauvreté. Il est transmis par les poux de corps.

Le typhus murin et le typhus épidémique surtout ont été particulièrement meurtriers au cours des deux guerres mondiales.

#### Genre *Orientia*

Le genre *Orientia* ne comporte que le typhus des broussailles (*scrub typhus*). Il se rencontre en Asie, en Indonésie et en Australie. Un milliard de personnes y sont exposées et l'incidence est estimée à un million de cas par an. Il est transmis par les chiggers.

### Mode de transmission

#### *Par les tiques : fièvres boutonneuses à tiques*

Plusieurs espèces de tiques peuvent piquer l'homme et transmettre des rickettsioses. Ces tiques sont plus ou moins spécifiques d'une espèce animale. La piqûre est indolore. Une tique peut s'infecter à l'occasion d'un repas sanguin. Une tique préalablement infectée peut infecter son hôte par ses régurgitations et déjections infectantes qui pénètrent par le site de piqûre après le repas sanguin. Le risque

de transmission d'une rickettsiose existe si la tique est restée attachée au moins 20 heures. Ce risque est proportionnel à la durée d'attachement de la tique.

**Par les puces du rat : *typhus murin***

L'infection se fait par les déjections de puces qui pénètrent à travers la peau lors du grattage ou par le site de piqûre. Les personnes travaillant avec les déchets sont particulièrement à risque.

**Par les poux de corps : *typhus épidémique***

Les poux de corps sont spécifiquement humains. Ils vivent dans les vêtements et se multiplient si les vêtements sont épais et peu changés, donc surtout dans les régions froides chez les personnes pauvres, vivant dans la promiscuité, avec peu d'hygiène. En temps de guerre, les militaires et les réfugiés sont particulièrement à risque.

**Par les chiggers : *typhus des broussailles***

Les chiggers sont des larves d'acariens *Leptotrombidium* sp. Ils se fixent sur la peau lors du passage de leur hôte dans les broussailles proches des rivières. Les riziculteurs, les forestiers, les militaires sont particulièrement à risque.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Les rickettsies se multiplient pendant la première phase fébrile de la maladie. Elles pénètrent les cellules endothéliales vasculaires et provoquent une vascularite par leur présence et par la libération d'une toxine vasoconstrictrice et allergisante.

### Symptomatologie (tableau 16)

Les premiers symptômes apparaissent 1 à 2 semaines après la piqûre. Les manifestations cliniques sont générales, cutanées et parfois viscérales. La plupart des rickettsioses allient les signes suivants : fièvre élevée, céphalées intenses et tymphos (état soporifique), myalgies, éruption érythémateuse maculaire ou maculopapuleuse après 4 à 6 jours de fièvre et escarre d'inoculation. La fréquence de l'éruption et de l'escarre varie avec le type de rickettsiose. L'escarre ou « tache noire » est pathognomonique. Elle se présente comme une ulcération indolore recouverte d'une croûte noirâtre entourée d'un halo inflammatoire (cahier couleur : figure 26). Il faut la rechercher systématiquement car elle peut se cacher sous les aisselles ou les organes génitaux. Elle peut s'accompagner d'une adénopathie satellite.

Le typhus épidémique et la fièvre boutonneuse des montagnes Rocheuses ont les manifestations cliniques les plus graves. Les complications sont le plus souvent pulmonaires, mais peuvent être cérébrales ou rénales. Spontanément, la fièvre cesse après 15 à 20 jours.

### Diagnostic

Parmi les anomalies biologiques non spécifiques, on note : une thrombopénie et inconstamment une vitesse de sédimentation ou une C-Reactiv Protein élevées, des anomalies du bilan hépatique et de la formule leucocytaire.

**Sérologie** : le test de Weil et Felix est basé sur la réaction croisée entre *Rickettsia* groupe typhus et *Proteus mirabilis* OX19, et entre *Rickettsia* groupe boutonneux et *Proteus mirabilis* OX2. Il manque de sensibilité et de spécificité et est de moins en moins utilisé au profit de techniques plus modernes.

**Tableau 16**  
**Manifestations cliniques des différentes rickettsioses**

Rickettsiose	Éruption	Escarre	Autres signes	Atteintes viscérales Complications	Létalité naturelle
Fièvre boutonneuse méditerranéenne	97 % (purpurique)	72 %	Asthénie Hépatomégalie	Rares : insuffisance rénale, hémorragies digestives	1–2,5 %
Fièvre boutonneuse des montagnes Rocheuses	90 % (purpurique)	Rare	Toux sèche	Méningo-encéphalite Pneumonie Insuffisance rénale CIVD	20 % (50 % personnes âgées)
Fièvre boutonneuse africaine	49 %	55 %	Adénopathies satellites	Absentes	0
Typhus murin	50 %	Absent	Vomissements	Rares	1–2 %
Typhus épidémique	20–60 %	Absent	Prostration Vomissements	Méningo-encéphalite Pneumonie Myocardite Résurgence possible	30 % (50 % personnes âgées)
Typhus des broussailles	50 %	90 %	Adénopathies généralisées Hépatomégalie	Pneumonies	Jusqu'à 30 %

L'*immunofluorescence indirecte* est la technique de référence. Elle nécessite de prélever deux sérums à 2 ou 3 semaines d'intervalle. Elle permet de diagnostiquer l'infection mais pas l'agent étiologique.

D'autres techniques sont utilisées en milieu spécialisé : Western Blot, absorption croisée, culture sur milieux cellulaires. L'identification par biologie moléculaire (PCR) est possible dans des laboratoires moins spécialisés.

Des dipstick sont utilisables sur le terrain, mais sont chers et manquent encore de spécificité.

En France, les prélèvements de sang sur tube sec et EDTA peuvent être adressés à l'Unité des Rickettsies (Pr. D. Raoult), Centre collaborateur OMS, faculté de médecine, 27 Bd Jean-Moulin, 13005 Marseille.

### Principes du traitement (ambulatoire le plus souvent)

Le traitement de choix est la doxycycline à la dose de 200 mg/j chez l'adulte et 5 mg/kg/j chez l'enfant de plus de 8 ans.

Chez l'enfant de moins de 8 ans et la femme enceinte, le traitement repose sur les macrolides, en particulier la josamycine, la roxythromycine ou l'azythromycine.

Une alternative de faible coût est le chloramphénicol (en tenant compte des risques liés à son utilisation) ; une autre est les fluoroquinolones pendant 5 jours. Le traitement doit être institué de façon présomptive sans attendre les résultats du laboratoire car certaines formes sont potentiellement mortelles.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur la protection contre les vecteurs. On peut éviter les piqûres de tiques et de chiggers en appliquant des répulsifs cutanés ou en imprégnant ses vêtements de perméthrine. En zone endémique, après chaque exposition aux tiques, il convient de pratiquer un auto-examen et de retirer les tiques à la pince à tique (à défaut, pince à épiler en veillant à retirer la pièce buccale), puis de désinfecter le point de piqûre. La prophylaxie individuelle en cas d'épidémie de typhus épidémique consiste à laver et changer régulièrement ses vêtements, ce qui n'est souvent pas possible dans les conditions où survient l'épidémie.

Les personnes exposées momentanément au typhus des broussailles peuvent bénéficier d'une chimioprophylaxie par doxycycline à la dose de 200 mg/semaine.

Au niveau collectif, la dératisation peut limiter la transmission du typhus murin.

Dans les camps de réfugiés, les lieux d'accueil des sans-abri, le typhus épidémique peut être prévenu par la lutte anti-poux : distribution de poudre de lavage, de vêtements de rechange et utilisation des insecticides notamment dans les couvertures.

### Pour en savoir plus

Renvoisé A, Raoult D. L'actualité des rickettsioses. *Med Mal Infect* 2009 Feb ; 39(2) : 71-81. Epub 2008 Dec 31.

Rizzo M, Mansueto P, Lorenzo GD, Morselli S, Mansueto S, Rini GB. *Microbiologica* 2004 ; 27 : 87-103.

Watt G, Parola P. Scrub typhus and tropical rickettsioses. *Cur Opin Infect Dis* 2003 ;16 : 429-36.

## Téniasés

(*Taeniasis, tapeworm infection ; diphyllbothriasis*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Maladies parasitaires fréquentes provoquées par l'ingestion de larves infestantes de cestodes contenues dans de la chair animale consommée crue (bœuf pour *Taenia saginata*, porc pour *Taenia solium*, poisson d'eau douce pour *Diphyllbothrium latum*), ou dans des arthropodes (*Hymenolepis diminuta*, *Dipylidium caninum*), ou d'œufs de cestodes souillant des aliments (*Hymenolepis nana*) qui, une fois adultes, vont siéger au niveau du tube digestif.
- Infestation très souvent asymptomatique ou paucisymptomatique.
- Le traitement repose sur le niclosamide ou le praziquantel, et la prévention sur la cuisson satisfaisante de la chair animale.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Ces maladies parasitaires sont très fréquentes, relativement cosmopolites et liées aux habitudes culinaires particulières. La répartition des principales téniasés est rappelée dans le [tableau 17](#).

L'infestation se fait, pour les grands ténias, par ingestion de chair animale crue ou peu cuite, contenant des larves cysticerques (viande de bovidés pour

**Tableau 17**  
**Principales espèces de ténias chez l'homme**

		Hôte définitif	Hôte intermédiaire (HI)	Répartition géographique
<b>Grands ténias</b>	<i>Taenia saginata</i>	Homme	Bovidés (bœuf, buffle, zébu...), rennes, lamas, girafes	Cosmopolite (Asie, Moyen-Orient, Afrique, Europe, Amérique latine...)
	<i>Taenia solium</i> (« ver solitaire »)	Homme	Porc, sanglier, (chien)	Amérique latine, Mexique, Asie du Sud-Est, Chine, Inde, Afrique subsaharienne, Madagascar...
	<i>Taenia asiatica</i> <sup>(1)</sup>	Homme	Porc, bovidés, sanglier, (chèvres)...	Asie du Sud-Est, Chine
	<i>Diphyllobothrium latum</i> (bothriocéphale)	Mammifère carnivore (ours, phoque, chien, chat, renard, loup...) (Homme)	1 <sup>er</sup> HI : cyclops (crustacé planctonique) 2 <sup>e</sup> HI : poisson carnivore d'eau douce (perche, brochet), voire de mer (salmonidé)	Régions froides du globe (Europe du Nord, Sibérie, Amérique du Nord, Japon, Asie), Chili, zones de lacs (grands lacs africains...)...
<b>Petits ténias</b>	<i>Hymenolepis nana</i>	Homme	Homme	Bassin méditerranéen (Afrique du Nord, Europe du Sud), Asie, Amérique latine, voire Afrique noire
	<i>Hymenolepis diminuta</i>	Arthropodes variés	Rat, (Homme)	Cosmopolite (peu fréquent) : Asie, Amérique, Afrique
	<i>Dipylidium caninum</i>	Puce	Chien, chat, (Homme)	Cosmopolite (peu fréquent) : Asie, Amérique, Europe

(1) Espèce phylogénétiquement très proche de *T. saginata*, dont l'hôte intermédiaire privilégié n'est pas encore bien connu.

*Taenia saginata*, de porc – dont la charcuterie – pour *Taenia solium*, viscères pour *Taenia asiatica*, ou des larves plérocercoides (poisson d'eau douce surtout pour le bothriocéphale).

Elle peut aussi se faire par ingestion accidentelle de larves cysticercoïdes présentes dans certains arthropodes pour *Hymenolepis diminuta* ou *Dipylidium caninum*, voire, pour *Hymenolepis nana*, par ingestion d'œufs, avec des aliments souillés ou par contact direct avec des mains souillées (transmission interhumaine).

Les hôtes définitif et intermédiaire(s) du cycle des ténias sont rappelés dans le [tableau 17](#).

Pour les *Taenia* sp., le réservoir de parasites est strictement humain. Les œufs embryonnés contenus dans les anneaux émis par l'homme dans le milieu extérieur (survie des œufs de quelques jours à quelques mois) sont ingérés par les porcs ou les bovidés. La digestion libère un embryon hexacanthé qui migre dans les tissus musculaires où il forme une larve cysticerque. Cette larve cysticerque ingérée par l'homme, avec la viande, donne en 2 à 3 mois un ténia adulte mûr long de plusieurs mètres (2 à 10 mètres) (cahier couleur : figure 27).

Pour le bothriocéphale, le réservoir de parasites comporte aussi les mammifères carnivores. Les œufs doivent être émis dans l'eau pour pouvoir éclore et libérer un embryon cilié qui est ingéré par un crustacé microscopique zooplanctonique (*Cyclops* sp.) dans lequel il se transforme en larve procercoïde. Lors de la consommation de ce crustacé microscopique par un (des) poisson(s) carnivore(s), la larve se réenkyste dans la chair du poisson. Cette larve plérocercocœide, ingérée par l'homme donne en 1 mois un bothriocéphale adulte mûr long parfois d'une dizaine de mètres, qui peut vivre jusqu'à 30 ans ou plus.

Pour *Hymenolepis nana*, tout le cycle se passe chez l'homme : les œufs embryonnés libérés dans le milieu extérieur sont ingérés par un homme. L'œuf libère dans l'estomac un embryon hexacanthé qui pénètre dans la paroi et s'y transforme en larve cysticercoïde, qui redonne en 15 jours un nouvel adulte, de 15 à 50 mm de long. Un cycle d'auto-infestation interne est possible.

Pour *Hymenolepis diminuta* et *Dipylidium caninum*, le réservoir de parasites est animal (rats pour *H. d.*, chiens et chats pour *D. c.*) : les œufs embryonnés sont libérés dans le milieu extérieur, puis ingérés par un arthropode (variable pour *H. d.*, puce pour *D. c.*) où ils se transforment en larves cysticercoïdes, qui sont elles-mêmes ingérées par un rongeur (accidentellement l'homme) pour devenir en 3 à 4 semaines un ver adulte (jusqu'à 30 cm pour *H. d.*, 60 cm pour *D. c.*).

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Les téniasés sont fréquemment asymptomatiques ou paucisymptomatiques : douleurs abdominales, pouvant éventuellement mimer des douleurs ulcéreuses ou de colique hépatique, nausées, anorexie ou, au contraire, boulimie sans prise de poids.

La complication classique de la bothriocéphalose est l'anémie mégaloblastique par carence en vitamine B12, en fait assez rare.

Pour les *Taenia* sp. (surtout *T. saginata*), des migrations inhabituelles d'anneaux peuvent être responsables d'appendicites ou d'obstruction de la voie biliaire.

Dans le cas du *Taenia solium*, la complication la plus importante est la survenue d'une cysticercose, pathologie liée à la larve cysticerque de ce cestode (cf. cysticercose, p. 116), par auto-infestation, soit par manque d'hygiène (après défécation), soit par « remontée » puis lyse d'anneaux dans l'estomac (hypothèse non prouvée).

Il existe inconstamment une hyperéosinophilie modérée, plus fréquente en cas d'infestation récente.

La sérologie est possible mais sans intérêt diagnostique.

Le diagnostic repose sur l'identification des anneaux émis par le patient dans les selles (tableau 18), et la découverte des œufs à l'examen parasitologique des

**Tableau 18**  
**Caractéristiques des anneaux de *Taenia***

	<i>Taenia solium</i>	<i>Taenia saginata/asiatica</i>	<i>Dipylidium caninum</i>	<i>Diphyllbothrium</i> sp.
<b>Forme</b>	Plus hauts que larges (11 × 5 mm)	Plus hauts que larges (11 × 5 mm)	Plus hauts que larges (23 × 8 mm)	Plus larges que hauts (3 × 11 mm)
<b>Émission</b>	En chaîne, à l'occasion de l'émission des selles	Anneaux isolés mobiles franchissant activement le sphincter anal	Anneaux mobiles franchissant activement le sphincter anal	En chaîne, à l'occasion de l'émission des selles

selles ou encore du « scotch-test » anal. Les anneaux mobiles peuvent être retrouvés au niveau du périnée ou des sous-vêtements. Dans le cas des hyménolépiases, le diagnostic repose uniquement sur la recherche d'œufs.

### Principes du traitement (ambulatoire)

Deux molécules sont très actives : niclosamide (Trédémine<sup>®</sup>) et surtout praziquantel (Biltricide<sup>®</sup>) du fait de sa simplicité d'utilisation (tableau 19).

**Tableau 19**  
**Traitement des téniaoses**

	Niclosamide	Praziquantel (hors AMM)
<i>Taenia</i> sp. <i>Diphyllbothrium</i> sp. <i>Dipylidium caninum</i>	2 g en 2 prises <sup>(1)</sup>	10 mg/kg en une prise
<i>Hymenolepis</i> sp.	2 g/j en 2 prises <sup>(1)</sup> le 1 <sup>er</sup> jour, puis 1 g/j pendant 6 jours	15–25 mg/kg en une prise (si besoin à renouveler 7 jours après)

(1) Conditions de prise : repas léger la veille du traitement, puis le matin, à jeun, mâcher 2 comprimés de 500 mg, les avaler avec un peu d'eau, puis reprendre 2 comprimés une heure après selon les mêmes modalités ; attendre 3 heures avant le prochain repas. Une purgation saline peut être proposée ensuite, surtout en cas de *T. solium*.

L'albendazole à 400 mg/j pendant 3 jours est efficace sur les *Taenia* sp., et peut être proposé en cas de nématodose associée.

### Prévention

La prévention individuelle repose sur la cuisson suffisante de la chair animale : au moins 65 °C à cœur (rendant la viande brune). La congélation pendant 1 à 2 semaines dans un congélateur domestique est efficace.

Au niveau collectif, elle repose sur le contrôle vétérinaire des carcasses ou des poissons, qui peut dépister la larve. Ce contrôle est malheureusement rarement mis en œuvre. Le traitement adéquat des déjections humaines pour éviter la contamination des prairies et des lacs permet d'interrompre le cycle.

**Pour en savoir plus**

García HH, González AE, Del Brutto OH et al. Strategies for the elimination of taeniasis/cysticercosis. *J Neurol Sci* 2007 ; 262 (1-2) : 153-7.

Raether W, Hanel H. Epidemiology, clinical manifestations and diagnosis of zoonotic cestode infections: update. *Parasitol Res* 2003 ; 91 : 412-38.

**Toxocarose (larva migrans viscérale)**

(*Toxocarasis, visceral larva migrans*)

Paul-Henri Consigny

**Points essentiels**

- Zoonose parasitaire cosmopolite liée à la larve d'un nématode (ascaridé) de chien principalement, *Toxocara canis*, ou de chat, *Toxocara cati*, provoquée par l'ingestion accidentelle d'œufs embryonnés (ingestion de terre ou d'aliments contaminés) dans l'environnement de jeunes chiots ou de chatons.
- Chez l'homme, surtout le jeune enfant, la larve, en impasse parasitaire, migre dans l'organisme, de façon le plus souvent asymptomatique, et est responsable de manifestations très polymorphes qui dépendent de sa localisation (foie, poumon, cerveau, œil...). Le tableau typique associe une fièvre, une hépatomégalie, des signes respiratoires, dans un contexte d'hyperéosinophilie importante.
- Le diagnostic combine la clinique et la sérologie ; le traitement, non systématique, repose sur l'albendazole.
- La prévention repose sur la limitation de la géophagie et sur le traitement régulier des chiots ou chatons.

**Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

Cette zoonose est cosmopolite, avec des prévalences extrêmement variables d'un pays à un autre et à l'intérieur d'un même pays (populations rurales plus touchées que populations urbaines). La prévalence est d'autant plus élevée que la population canine est élevée. Dans les pays industrialisés, cette prévalence est de l'ordre de 5 % en zone urbaine, 40 % en zone rurale. Dans les pays tropicaux, des prévalences plus importantes sont rapportées (de 60 à 90 %).

La transmission se fait principalement chez le jeune enfant, avant l'âge de 5 ans. La contamination se fait par ingestion de terre ou de sable (pica) souillé, par des déjections canines (ou de chat) contenant des œufs embryonnés de *Toxocara* sp., voire par ingestion d'aliments crus souillés.

L'hôte définitif, le chiot (ou le chaton), qui héberge dans son intestin grêle le nématode adulte, élimine dans ses déjections des œufs qui s'embryonnent dans le milieu extérieur et peuvent résister durablement. L'homme, hôte accidentel, ingère ces œufs, qui libèrent des larves au niveau intestinal. Celles-ci franchissent la barrière intestinale et poursuivent par voie vasculaire leur migration viscérale, de façon erratique, le parasite étant en impasse parasitaire. Ces larves peuvent survivre, libres ou encapsulées dans des granulomes, pendant plusieurs mois ou années. La migration complète jusqu'au carrefour aérodigestif supérieur (par le foie, les poumons), puis jusqu'au tube digestif, ne se produit que chez l'hôte

définitif (donc pas chez l'homme), où elle se transforme en adulte dans la lumière intestinale. Ce cycle est limité aux jeunes chiots, dans la mesure où, chez le chien immunisé, le cycle est interrompu avant son terme. Chez la chienne gravide cependant, il existe un risque de transmission transplacentaire de la larve, voire par l'allaitement.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'infestation est le plus souvent asymptomatique. À l'inverse, les tableaux observés sont très polymorphes, car en rapport avec la migration intratissulaire de la larve et d'intensité liée en grande partie à l'inoculum.

Peuvent être ainsi observés des signes « généraux » (fièvre modérée, anorexie, amaigrissement), des troubles digestifs (douleurs abdominales, nausées, diarrhée), des arthralgies, des myalgies, des signes respiratoires (toux, dyspnée asthmatiforme, syndrome de Loeffler) et cutanés (prurit, rash maculeux, urticaire), une hépatomégalie, voire splénomégalie, des adénopathies et, selon la localisation des larves, une atteinte oculaire unilatérale (baisse de l'acuité visuelle), du système nerveux central (crises convulsives, méningo-encéphalite à éosino-philes...), cardiaque (myocardite)...

La guérison est la règle, dans l'immense majorité des cas sur plusieurs semaines, mais l'évolution peut être chronique, sur des mois ou des années.

Les complications sont le fait des formes graves, ou de certaines formes localisées, en rapport avec l'intensité de la réaction inflammatoire autour de la larve. Le pronostic vital peut, rarement, être mis en jeu (atteinte cérébrale, cardiaque...), mais aussi le pronostic fonctionnel, notamment dans l'atteinte oculaire (rétinite, uvéite postérieure, granulome rétinien) avec risque de cécité.

Pour le diagnostic, l'élément fondamental du tableau est la présence d'une hyperéosinophilie, souvent majeure (plus de 10 000/mm<sup>3</sup>) et persistante. Celle-ci peut manquer dans certaines atteintes localisées (œil). Il s'y associe fréquemment une hypergammaglobulinémie, en particulier une hyper-IgE.

Le diagnostic de confirmation est sérologique (technique ELISA, avec anti-gènes de larves de *T. canis* et Western Blot) devant un tableau évocateur. La seule positivité isolée ne signe pas une toxocarose récente, en raison de la séro-prévalence souvent élevée de cette parasitose. Ce diagnostic reste souvent un diagnostic d'exclusion.

En cas d'atteinte oculaire, le dosage des anticorps dans l'humeur aqueuse peut s'avérer utile, le dosage sérique étant souvent négatif.

Le diagnostic direct est rarement fait par la mise en évidence de la larve sur des prélèvements biopsiques ou d'exérèse.

## Principes du traitement (ambulatoire sauf formes sévères)

Les formes asymptomatiques ou paucisymptomatiques (les plus fréquentes) ne justifient aucun traitement surtout en l'absence d'hyperéosinophilie. Ce dernier peut se discuter en cas de forme sévère symptomatique, de forme persistante ou devant certaines atteintes localisées. Il est encore mal codifié : l'albendazole (10 mg/kg/j en 2 prises, pendant 5 jours) est en train de devenir l'antiparasitaire

de référence, même si des études avec la diéthylcarbamazine (3 à 4 mg/kg pendant 21 jours avec augmentation progressive de la posologie) ou le mébendazole (25 mg/kg sur 21 jours) ont montré de bons résultats. L'efficacité de l'ivermectine reste discutée. Dans les formes sévères, notamment neurologiques, une corticothérapie est recommandée. Dans les formes oculaires, la corticothérapie est en première ligne suivie par l'antiparasitaire (préférence à la diéthylcarbamazine pour sa pénétration oculaire). Dans tous les cas, des mesures de prévention doivent être associées.

## Prévention

Au niveau individuel, elle repose sur des mesures d'hygiène alimentaire et hydrique de base (lavage des mains, des crudités potentiellement souillées), ainsi que sur l'éradication des facteurs de risque (géophagie, proximité avec des chiots...).

Au niveau collectif, elle repose sur le déparasitage régulier et systématique des chiens et chats domestiques, sur la promotion de mesures d'hygiène de base, sur l'exclusion des chats et chiens des aires de jeu.

### Pour en savoir plus

Despommier D. Toxocaríasis: clinical aspects, epidemiology, medical ecology, and molecular aspects. *Clin Microbiol Rev* 2003 ; 16 : 265-72.

Smith H, Holland C, Taylor M et al. How common is human toxocaríasis? Towards standardizing our knowledge. *Trends Parasitol* 2009 ; 25 (4) : 182-8.

## Toxoplasmose

(*Toxoplasmosis*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Maladie parasitaire due à un protozoaire cosmopolite, *Toxoplasma gondii*, dont l'hôte définitif est le chat, transmise à l'homme le plus souvent par la consommation de crudités ou d'eau contaminée par des déjections de chat, par contact direct avec un chat, ou par consommation de la viande crue ou insuffisamment cuite d'un hôte intermédiaire.
- Lors de la primo-infestation, le plus souvent inapparente ou peu symptomatique chez le sujet immunocompétent, les parasites finissent par s'enkyster dans le système nerveux central, les muscles, le cœur. Les formes graves sont rares chez l'immunocompétent et restent l'apanage du sujet immunodéprimé, où elles correspondent le plus souvent à des réactivations (atteinte cérébrale, disséminée...). La complication principale demeure le risque de transmission materno-fœtale lors d'une primo-infestation pendant la grossesse.
- Le traitement est inutile dans les formes banales, recommandé dans les formes viscérales, les formes graves, les infections materno-fœtales.
- La prévention individuelle repose sur des mesures simples d'hygiène alimentaire et hydrique, la prévention collective sur le dépistage systématique des femmes enceintes et des sujets immunodéprimés.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Cette parasitose, zoonose du chat et des félidés, est cosmopolite. Près d'un tiers de la population mondiale serait infecté. Des toxoplasmoses volontiers graves du sujet immunocompétent ont été décrites en Amazonie (Guyane), avec une fréquence inhabituelle, en rapport avec des toxoplasmes d'origine féline.

Les deux modes de transmission les plus fréquents sont :

- *l'ingestion d'oocystes* : directement à partir de l'hôte définitif, par contact avec un chat (ou son environnement : litière, sol...), ou indirectement à partir d'oocystes présents dans le milieu extérieur (légumes consommés crus insuffisamment lavés, eau souillée par des oocystes) ;
- *l'ingestion de kystes toxoplasmiques* contenant des bradyzoïtes, et présents dans les muscles ou le système nerveux central d'autres hôtes intermédiaires, par la consommation de viande crue ou insuffisamment cuite de bœuf, mouton, porc...

La transmission materno-fœtale est le fait de tachyzoïtes circulants, pouvant traverser la barrière placentaire chez une femme enceinte non immune faisant une primo-infestation.

*Cycle* : l'hôte définitif (chat ou autre félidé) se contamine en ingérant de la chair crue d'animaux hôtes intermédiaires (tous les mammifères peuvent être atteints) contenant des kystes toxoplasmiques. Le passage chez ce dernier, au niveau intestinal, aboutit, après reproduction sexuée, à l'émission dans ses déjections d'oocystes, résistants dans le milieu extérieur, qui sont à l'origine de la contamination des hôtes intermédiaires, dont l'homme. Après ingestion, le parasite peut se disséminer par voie sanguine à partir de l'intestin dans tout l'organisme, et sous l'influence de la réponse immunitaire, persiste ensuite dans les macrophages circulants, principalement dans le système nerveux central (cerveau, œil), les muscles, le cœur (sous forme de kystes). Chez l'homme, le parasite est en impasse parasitaire, mais il peut se réactiver à l'occasion de l'apparition d'une immunodépression chez son hôte.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La primo-infestation a le plus souvent lieu dans l'enfance ou chez l'adulte jeune (près de 70 % des femmes françaises en âge de procréer sont immunisées). Elle est asymptomatique dans 80 à 90 % des cas. Les formes symptomatiques, le plus souvent bénignes, associent une fièvre modérée, une asthénie, une polyadénopathie cervicale indolore persistante, voire une pharyngite ou une éruption maculopapuleuse, une splénomégalie inconstante. L'évolution de ces formes est bénigne, même si la guérison peut être lente.

Les formes sévères du sujet immunocompétent, avec mise en jeu du pronostic fonctionnel ou vital, sont rares : chorioretinite toxoplasmique (il s'agit plus souvent d'une réactivation), formes graves localisées (myocardite, syndrome néphrotique, polyradiculonévrite, pneumonie...) ou disséminées avec défaillance multiviscérale.

Chez le sujet immunodéprimé, on observe le plus souvent des formes graves disséminées ou localisées, s'agissant dans la majorité des cas d'une réactivation

de bradyzoïtes, au niveau cérébral (abcès essentiellement) – particulièrement chez les patients présentant un sida –, cardiaque, pulmonaire, en cas de greffe d'organe.

Les complications sont l'apanage des formes sévères, avec un risque vital dans les formes disséminées, voire certaines formes localisées (cœur, système nerveux central...), ou un risque fonctionnel, en particulier en cas de toxoplasmose oculaire (risque de perte d'acuité visuelle, voire de cécité).

Mais la complication principale reste la transmission materno-fœtale, en cas de primo-infestation chez une femme enceinte, donnant un tableau de toxoplasmose congénitale (de la forme inapparente ou la chorioretinite à l'anasarque fœto-placentaire et la mort fœtale *in utero*). La probabilité de transmission va croissante au cours de la grossesse, mais la gravité du tableau de toxoplasmose congénitale est d'autant plus importante que la contamination est précoce dans la grossesse.

Pour le diagnostic, les examens biologiques de routine sont en général peu contributifs, en dehors du syndrome mononucléosique observé en cas de primo-infestation.

Le diagnostic repose sur la sérologie, dont plusieurs méthodes sont disponibles (immunofluorescence indirecte, agglutination directe, ELISA). Lors de la primo-infestation, la sérologie se positive en IgM dans les premiers jours, les IgG se positivent au 12<sup>e</sup>–15<sup>e</sup> jour. Les IgM persistent en général 3 à 6 mois avant de disparaître. Le diagnostic repose sur la séroconversion ou l'ascension significative du titre d'IgG. En cas de doute sur une infection récente, un test d'avidité des IgG peut être effectué : des IgG de haute avidité signent une infection datant de plus de 3–4 mois.

Des explorations morphologiques ciblées (fond d'œil, scanner cérébral...) peuvent mettre en évidence une atteinte viscérale, en montrant un aspect évocateur.

La mise en évidence directe du toxoplasme trouve son intérêt en cas de forme grave ou devant un terrain particulier (immunodépression) nécessitant un diagnostic rapide. Elle peut se faire par coloration (Giemsa...) ou immunomarquage sur des prélèvements biopsiques. Pour les autres prélèvements biologiques (sang, humeur aqueuse, liquide amniotique, liquide cébrospinal, liquide alvéolaire...), la PCR est souvent préférée, très spécifique, quoique de sensibilité variable. Enfin, la culture cellulaire sur prélèvement frais donne une réponse en 3 à 6 jours.

## Principes du traitement (en ambulatoire dans les formes simples)

Aucun traitement n'est justifié dans les formes symptomatiques simples de toxoplasmose. L'intérêt de la spiramycine n'a pas été formellement démontré comme permettant d'influer sur l'évolution spontanée, toujours favorable. Son utilisation est restreinte à la prévention de la contamination materno-fœtale (6 à 9 MU/j) en cas de séroconversion chez la mère et en attendant les explorations affirmant ou non l'atteinte fœtale.

En dehors de la grossesse, les indications de traitement restent limitées aux rares formes sévères de l'immunocompétent et aux lésions de réactivation de l'immunodéprimé. Le traitement associe le plus souvent la pyriméthamine, à la dose de 50 à 100 mg/j, à un sulfamide, la sulfadiazine, à la dose de 4 à 6 g/j, et

à de l'acide folinique à 25 mg/j (pour pallier l'activité antifolique des antiparasitaires). Le cotrimoxazole est une alternative. En cas d'allergie aux sulfamides, la clindamycine est proposée à la dose de 2,4 à 3,6 g/j. En cas de chorioretinite toxoplasmique très inflammatoire ou périmaculaire, une corticothérapie générale associée est justifiée. La durée de traitement est habituellement, sauf immunodépression persistante, de 3 à 4 semaines.

## Prévention

Au niveau individuel, elle repose principalement sur le lavage soigneux des légumes et fruits, des mains en cas de manipulation de viande crue ou de terre (jardinage...), sur la cuisson suffisante de la viande (67 °C au moins 3 minutes) ou sur sa congélation préalable. Ces mesures sont absolument nécessaires chez la femme enceinte non immune, ainsi que l'éviction des chats de l'entourage.

Au niveau collectif, elle repose sur le dépistage sérologique des populations à risque, les femmes enceintes et les sujets immunodéprimés. Le cas échéant, en cas d'immunodépression, une prophylaxie peut être débutée pour éviter une primo-infestation chez un sujet non immun ou une réactivation chez un sujet immun. Cette prophylaxie peut faire appel à plusieurs schémas, le plus courant utilisant du cotrimoxazole.

En cas de grossesse chez une femme non immune, la sérologie doit être répétée mensuellement pour déceler toute primo-infestation.

### Pour en savoir plus

Carme B, Bissuel F, Ajzenberg D et al. Severe acquired toxoplasmosis in immunocompetent adult patients in French Guiana. *J Clin Microbiol* 2002 ; 40 : 4037-44.  
Montoya JG, Liesenfeld O. Toxoplasmosis. *Lancet* 2004 ; 363 : 1965-76.

## Trachome

(Trachoma)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- Cause majeure de cécité dans le monde, c'est une maladie endémique et contagieuse des pays en développement, essentiellement liée à une mauvaise hygiène, se transmettant dès la petite enfance par contact direct (mains sales, linge de toilette contaminé) ou indirect (mouche).
- Les infections à *Chlamydia trachomatis* sont responsables de kératoconjunctivites dont la répétition crée des cicatrices à la face interne des paupières responsables d'une malposition des cils qui, à terme, entraînent des lésions de la cornée puis une cécité à l'âge adulte.
- L'important est de dépister précocement le trachome en repérant la présence de follicules sur la conjonctive de la paupière supérieure.
- Aux stades précoces, un traitement monodose par azitromycine est efficace, associé à un nettoyage régulier des yeux et du visage.
- Cette maladie de la pauvreté, de la promiscuité, du manque d'eau et d'hygiène ne concerne pas le voyageur.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

*Chlamydia trachomatis* ayant un tropisme particulier pour les muqueuses et un réservoir exclusivement humain est responsable de la plupart des urétrites non gonococciques, de la lymphogranulomatose vénérienne de Nicolas-Favre et par ailleurs d'infections oculaires potentiellement sévères : la conjonctivite du nouveau-né (transmission périnatale) et le trachome. Si les manifestations transmises par voie sexuelle sont cosmopolites, les atteintes oculaires se rencontrent essentiellement dans le monde tropical lorsque les conditions d'hygiène sont précaires.

Le trachome est une maladie endémique et contagieuse qui se transmet dès la petite enfance par contact direct (mains sales, linges de toilette contaminés) ou indirect (mouche). Les infections répétées sont responsables d'une kérato-conjonctivite récidivante dont chaque poussée entraîne des cicatrices à la face interne des paupières. Ces cicatrices provoquent des déviations des cils vers l'intérieur (*trichiasis*) qui déclenchent des lésions mécaniques de la cornée favorisant des surinfections bactériennes. Ces deux mécanismes entraînent à long terme une cécité (en général) à l'âge adulte. D'après l'OMS, 6 millions de personnes sont aveugles du fait du trachome et 150 millions ont besoin d'un traitement.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Il existe cinq stades dans la classification de l'OMS dont l'intérêt est de faciliter un diagnostic précoce, puisqu'aux deux premiers stades, un traitement médical simple est efficace alors qu'au-delà, la chirurgie, peu disponible en zone d'endémie, reste souvent la seule solution :

- stade 1, inflammation trachomateuse folliculaire : présence d'au moins cinq follicules sur la conjonctive de la paupière supérieure ;
- stade 2, inflammation trachomateuse intense : épaissement de la conjonctive et de la paupière supérieure qui est rugueuse, inflammatoire avec vaisseaux (normalement visibles) masqués par l'œdème ou les follicules ;
- stade 3, cicatrice trachomateuse : bandes blanchâtres sur la conjonctive de la paupière supérieure faisant suite aux follicules qui disparaissent progressivement ;
- stade 4, *trichiasis* trachomateux : rétraction de la paupière (entropion) avec déviation des cils vers l'intérieur de l'œil provoquant ulcération et inflammation chronique ;
- stade 5 : opacité cornéenne.

## Principes du traitement

Aux stades 1 et 2, un traitement oral par azitromycine en dose unique (enfant de plus de 1 an : 20 mg/kg ; adulte : 1 g), ou à défaut une pommade ophtalmique tétracycline 1 % (2 applications/j pendant 6 semaines), est efficace en association au nettoyage des yeux et du visage plusieurs fois par jour.

Il est impératif de traiter simultanément l'ensemble de la famille.

Au stade 4, seule la chirurgie permet d'arrêter l'irritation mécanique de la cornée par les cils. À défaut ou en l'attendant, des moyens palliatifs sont possibles : épilation des cils déviés (à condition qu'elle soit renouvelée tous les mois) ou

contention des cils déviés par une fine bandelette de sparadrap, en veillant à ce que l'ouverture et la fermeture de la paupière restent parfaites.

Au stade d'opacité cornéenne, l'évolution se fait inéluctablement vers une baisse d'acuité visuelle puis une cécité.

## Prévention

Maladie de la pauvreté et du manque d'hygiène, le trachome peut être prévenu en promouvant l'hygiène de base : nettoyage des yeux, du visage et des mains des enfants plusieurs fois par jour.

### Pour en savoir plus

Mariotti SP, Pascolini D, Rose-Nussbaumer J. Trachoma: global magnitude of a preventable cause of blindness. *Br J Ophthalmol* 2009 ; 93 (5) : 563-8.

## Tréponématoses

Paul-Henri Consigny

Les tréponématoses rassemblent deux grands groupes :

- la tréponématose vénérienne : syphilis ;
- des tréponématoses endémiques, non vénériennes : pian, bétel et pinta.

Elles sont caractérisées par une évolution chronique en plusieurs phases, avec une atteinte précoce (primaire puis secondaire) principalement cutanée, puis tardive (tertiaire) avec atteinte viscérale (sauf pour la pinta).

## Syphilis

(*Syphilis*)

### Points essentiels

- Maladie bactérienne sexuellement transmissible due à *Treponema pallidum pallidum* évoluant en trois phases séparées par de longs intervalles asymptomatiques :
  - primaire : complexe chancre génital indolore – adénopathie satellite ;
  - secondaire : roséole, plaques muqueuses puis syphilides secondaires et parfois atteintes neurologique et hépatique ;
  - tertiaire : atteintes viscérales polymorphes principalement neurologiques et cardiovasculaires, sources de complications sévères.
- Le diagnostic est direct en phase primaire ou sur certaines lésions de la phase secondaire, et surtout indirect avec les tests TPHA et VDRL.
- Le traitement repose en première intention sur la pénicilline, la dose totale administrée étant fonction de l'ancienneté de la syphilis. La prévention repose sur l'utilisation de préservatifs lors des rapports sexuels.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Maladie cosmopolite, strictement humaine, plus particulièrement répandue en milieu urbain, transmise par voie vénérienne (contact sexuel direct avec une lésion contagieuse [chancre, plaques muqueuses, syphilides secondaires]). Une transmission transplacentaire est possible en cas d'infection pendant la grossesse, particulièrement dans sa deuxième moitié.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

La syphilis évolue de façon chronique en trois phases, avec latence asymptomatique entre chaque phase :

- phase primaire : après une période d'incubation de 3 semaines (10–100 jours), apparition d'un chancre d'inoculation, au niveau génital, buccal ou anal, à type d'érosion indurée propre indolore, bien limitée, associée à une adéno-pathie satellite indolore non inflammatoire. Ce dernier peut passer inaperçu, sa cicatrisation spontanée se faisant en 3 à 6 semaines (l'induration persiste quelques mois) ;
- phase secondaire, correspondant à la diffusion septicémique : elle peut durer de la 6<sup>e</sup> semaine à la 4<sup>e</sup> année après l'infection initiale. Elle se caractérise par plusieurs floraisons cutanées : d'abord roséole (éruption maculeuse du tronc et de la racine des membres disparaissant en quelques semaines), plaques muqueuses sous forme d'érosions superficielles indolores évoluant par poussées successives, alopecie temporo-occipitale en clairière. Plus tardivement (rarement après 12 mois), peuvent survenir les syphillides, papules rouge sombre à bords squameux et à base indurée, localisées au niveau du tronc, du visage et au niveau palmoplantaire. À ce stade peuvent être observées des manifestations générales : fébricule, céphalées, arthralgies, polyadénopathies, hépatosplénomégalie, méningite lymphocytaire... ;
- phase tertiaire, qui apparaît 2 à 10 ans après l'infection initiale en l'absence de traitement ; l'atteinte est cette fois-ci viscérale :
  - atteinte neurologique : méningite syphilitique précoce, 2 à 5 ans après l'infection ; neurosyphilis, 5 à 10 ans après l'infection, avec atteinte des paires crâniennes ; accidents vasculaires cérébraux par vascularite cérébrale, tabès, troubles des fonctions supérieures, démence,
  - atteinte cardiovasculaire : aortite syphilitique, insuffisance aortique, anévrisme de la crosse de l'aorte, gommés myocardiques,
  - autres localisations par présence de gommés syphilitiques, indolores, qui se ramollissent et s'ulcèrent au niveau cutané (visage), muqueux (voile du palais, cloison nasale), voire viscéral, osseux.

La contamination fœtale, pendant la 2<sup>e</sup> moitié de la grossesse, est responsable de syphilis congénitale, source de mort fœtale *in utero* en cas de forme sévère, de malformations à la naissance, mais pouvant être dépistée dans les premières années de vie (signes neurologiques, oculaires, cutanés, ostéo-articulaires...).

Le diagnostic repose sur l'association de tests sérologiques, le TPHA (*treponema pallidum haemagglutination assay*) et le VDRL (*venereal disease research laboratory*). Ils permettent le diagnostic de phase (tableau 20), mais ne différencient pas une syphilis vénérienne d'une tréponématose non vénérienne.

Le TPHA se positive vers le 15<sup>e</sup> jour, puis le VDRL en fin de phase primaire. Mais le test le plus précoce est le FTA (*fluorescent treponema antibody assay*), positif dès le 5<sup>e</sup>–10<sup>e</sup> jour.

Une atteinte méningée peut être affirmée par la présence d'une hypercellularité du liquide cébrospinal et d'une positivité du VDRL ou du FTA-IgM dans le liquide cébrospinal, le TPHA et le FTA étant toujours positifs dans le liquide cébrospinal, comme dans le sang.

**Tableau 20****Interprétation des tests sérologiques dans le diagnostic de la syphilis**

TPHA	VDRL	Interprétation
+ (160–1280)	+ (2–16)	Syphilis primaire
++ (> 1280)	++ (> 16)	Syphilis secondaire
+ (160–1280)	– (0–4)	Cicatrice sérologique
–	+	Fausse positivité <sup>(1)</sup>

(1) Rechercher dans ce cas une virose, une connectivite (lupus, sclérodermie), une dysglobulinémie, une cirrhose, une grossesse...

Le tréponème peut être mis en évidence de façon directe, en analysant au microscope à fond noir un prélèvement de sérosités par grattage au vaccinostyle au niveau de lésions contagieuses (chancre, plaques muqueuses, syphilides).

**Principes du traitement (ambulatoire dans les formes simples)**

Le traitement de référence de la syphilis est la pénicilline G. En cas d'allergie, les cyclines ou les macrolides peuvent être utilisés. Les différents schémas thérapeutiques sont récapitulés dans le [tableau 21](#).

**Tableau 21****Traitement de la syphilis**

Phase clinique	Traitement de première intention	Traitement en cas d'allergie
Syphilis précoce < 1 an (primo-secondaire, latente précoce)	Extencilline <sup>®(1)</sup> 2,4 MU en une injection IM Biclinocilline <sup>®(2)</sup> 1 MU/j/10 j	Doxycycline 200 mg/j pendant 15 jours Érythromycine 500 mg 4 fois/j pendant 15 jours
Syphilis tardive > 1 an (latente tardive, tertiaire)	Extencilline <sup>®(1)</sup> 2,4 MU IM/semaine/3 semaines Biclinocilline <sup>®(2)</sup> 1 MU/j pendant 15 jours	Doxycycline 200 mg/j pendant 15 jours <sup>(3)</sup> Érythromycine 500 mg 4 fois/j pendant 15 jours <sup>(3)</sup>
Syphilis neurologique (méningite, neurosyphilis)	Pénicilline G 16–24 MU en intraveineux pendant 10–15 jours	Nécessité de désensibilisation à la pénicilline

(1) Benzathine benzylpénicilline.

(2) Bénéthamine pénicilline + pénicilline G.

(3) En l'absence d'atteinte méningée.

Peu après le début du traitement, peut survenir une réaction d'Herxheimer, associant une fièvre, des polyadénopathies, une éruption cutanée, une hypotension, dont le mécanisme est d'ordre allergique aux antigènes tréponémiques lysés.

La surveillance de l'efficacité du traitement se fait sur le VDRL, qui doit décroître de façon régulière et éventuellement se négativer, au moins dans les syphilis précoces.

Les partenaires sexuels doivent absolument être traités dans le même temps.

## Prévention

Elle repose sur l'utilisation de préservatifs pour tous les rapports sexuels et au niveau collectif, sur le dépistage et le traitement des partenaires en cas de diagnostic de syphilis.

## Tréponématoses endémiques non vénériennes : pian, béjel ou syphilis endémique, pinta

(Yaws – Bejel, endemic syphilis – Pinta)

### Points essentiels

- Maladies bactériennes chroniques dues à *Treponema pallidum pertenue* (pian), *Treponema pallidum endemicum* (béjel) et *Treponema carateum* (pinta), transmises par contact direct pendant l'enfance, dans les zones endémiques tropicales d'Afrique intertropicale, d'Asie du Sud et d'Amérique latine.
- Le tableau clinique, évoluant selon des phases précoce (contagieuse) et tardive (non contagieuse), est cutanéomuqueux et plus tardivement osseux pour le pian et le béjel, pouvant aboutir à des déformations séquellaires des membres, du visage. Il est exclusivement cutané pour la pinta aboutissant à des lésions achromiques diffuses.
- Le diagnostic est direct en phase précoce sur des lésions cutanées ou muqueuses, et indirect (TPHA, VDRL), sans distinction possible entre chaque tréponématose (syphilis vénérienne comprise). Il nécessite donc un contexte épidémiologique compatible.
- Le traitement repose sur la pénicilline, avec régression des lésions précoces sous traitement.
- La prévention collective repose sur l'amélioration des conditions sanitaires de la population et le traitement de masse du réservoir humain.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Le pian est la tréponématose endémique la plus répandue : zones chaudes et humides d'Afrique intertropicale (plaines côtières, forêts), mais aussi d'Asie du Sud (Indonésie, Nouvelle-Guinée) et d'Amérique du Sud (nord), des Caraïbes.

Le béjel sévit principalement dans les zones chaudes et sèches semi-désertiques d'Afrique sahélienne, ainsi qu'au Proche-Orient et en Afrique australe près du Kalahari.

La pinta est la moins fréquente : elle est encore endémique en Amérique latine (Mexique, Colombie).

La transmission se fait habituellement dans l'enfance, par contact direct avec d'autres enfants présentant des lésions contagieuses, cutanées ou muqueuses, dans un contexte de promiscuité, d'insalubrité, ou de façon indirecte par le biais d'ustensiles souillés et possiblement d'insectes (mouches et pian).

Aucune transmission transplacentaire n'est observée dans les tréponématoses endémiques.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'évolution clinique est chronique et se fait par phases, avec une atteinte cutanée pour les trois tréponématoses, muqueuse et ostéo-articulaire pour le pian et

le bétel qui peuvent se grever à la phase tardive de complications et de séquelles, contrairement à la pinta, qui reste bénigne. La contagiosité est principalement le fait des lésions cutanéomuqueuses précoces.

### **Pian**

Après une phase d'incubation de 3 à 5 semaines, apparaît la phase primaire (inconstante), avec un chancre d'inoculation (bouton pianique), papule indolore non indurée, s'étendant progressivement pour donner un aspect végétant framboisé, se localisant surtout aux membres inférieurs, cicatrisant en quelques semaines ou mois.

Puis, à l'occasion de la phase secondaire de dissémination tréponémique, surviennent :

- une éruption papuleuse disséminée, sèche (pianides) ou végétante (pianomes), avec fièvre et douleurs articulaires ; l'atteinte palmoplantaire peut comporter des lésions hyperkératosiques fissuraires très douloureuses (pian-crabe) ;
- plus rarement, une atteinte muqueuse à type de plaques hypertrophiques ;
- une atteinte osseuse douloureuse, consistant en une ostéopériostite hypertrophiante des doigts, des os longs, des os du nez, entraînant à terme des déformations.

Après une durée de 5 à 15 ans, souvent asymptomatique, se manifeste la phase tardive, avec l'ulcération de gommescutanées ou des tissus mous, de gommescostéo-articulaires, à l'origine des complications séquellaires.

### **Bétel**

Ici, le chancre d'inoculation passe le plus souvent inaperçu, et la symptomatologie de la phase précoce débute à la phase secondaire, 2 à 3 mois après l'inoculation, avec des plaques muqueuses, au niveau de la face interne des lèvres, des joues, sur la langue, et une stomatite commissurale labiale très contagieuse. Peuvent aussi être constatées, lors de cette phase précoce, une éruption cutanée papuleuse disséminée, une atteinte condylomateuse des plis, des polyadénopathies, des lésions d'ostéopériostite, touchant surtout les os longs (tibias).

La phase tardive du bétel est superposable à celle du pian, avec l'ulcération de gommescutanées, des tissus mous et osseux.

### **Pinta**

Après un délai d'incubation de 3 semaines, apparaît sur une zone découverte une papule d'inoculation qui devient progressivement une plaque érythématosquameuse prurigineuse, parfois dyschromique, avec adénopathie satellite, au niveau des extrémités, de la tête et du cou, qui peut persister plusieurs années. Quelques mois après la lésion initiale, il y a dissémination des lésions (pintides) avec multiples lésions similaires à la lésion initiale, asymétriques, dont la coloration évolue vers le cuivré puis vers le bleu ardoise.

À la phase tardive, des plages dyschromiques asymétriques (carate) apparaissent puis des plages achromiques, au niveau des coudes, chevilles, poignets.

Les tests sérologiques (TPHA et VDRL) sont similaires, y compris dans leur interprétation, à ceux de la syphilis vénérienne (cf. [tableau 20](#)). En l'absence de diagnostic différentiel sérologique possible entre ces quatre espèces, les données cliniques et épidémiologiques orientent vers la tréponématose en cause.

Le diagnostic direct est possible sur les lésions cutanées ou muqueuses à la phase précoce, par prélèvement au vaccinostyle et examen au microscope à fond noir.

### Principes du traitement (ambulatoire)

Il est similaire à celui de la syphilis et repose sur la pénicilline, avec une dose unique d'Extencilline® 1,2 à 2,4 MU par voie intramusculaire (demi-dose en dessous de 10 ans), ou sur la doxycycline ou les macrolides en cas d'allergie.

Les lésions précoces régressent sous traitement, en quelques semaines ou mois, les lésions tardives ne régressant habituellement pas.

### Prévention

La prévention repose sur l'amélioration des conditions sanitaires de la population et sur des campagnes de traitement de masse des populations vivant en zone d'endémie.

#### Pour en savoir plus

Antal GM, Lukehart SA, Meheus AZ. The endemic treponematoses. *Microbes and Infection* 2002 ; 4 : 83-94.

Frippiat F, Giot JB, Chandrikakumari K et al. Syphilis in 2008: practical aspects and controversies. *Rev Med Suisse* 2008 ; 4 (168) : 1823-7.

## Trichinellose

(*Trichinellosis*)

Paul-Henri Consigny

### Points essentiels

- Zoonose parasitaire cosmopolite liée à un nématode, *Trichinella spiralis*, transmis à l'homme par la consommation de viande crue ou insuffisamment cuite.
- Le tableau parfois sévère (inoculum massif) associe des troubles digestifs, une fièvre, une atteinte musculaire et un œdème de la face. L'hyperéosinophilie est très importante. Les formes paucisymptomatiques sont fréquentes.
- Le diagnostic facilement évoqué en période épidémique est confirmé par la sérologie, plus rarement la biopsie musculaire.
- La prévention repose sur la cuisson de la viande et la surveillance sanitaire vétérinaire.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La trichinellose est une zoonose cosmopolite qui peut toucher toutes sortes d'animaux domestiques ou sauvages, surtout les mammifères carnivores et omnivores. Sa répartition humaine est en relation avec les habitudes culinaires : consommation de charcuterie ou de viande crue ou peu cuite contenant des larves vivantes de *Trichinella* enkystées. Les cas humains trouvent le plus souvent leur origine dans la consommation de porc, de sanglier et de cheval, mais aussi d'ours, de phoque, de morse...

Elle constitue un problème de santé publique en Europe, particulièrement de l'Est, en Amérique du Nord, en Asie (surtout en Chine), mais elle peut aussi être observée

en Afrique, en Amérique du Sud. Il est fréquent qu'elle survienne sous forme de petites épidémies en rapport avec la consommation du même animal infesté.

*Trichinella* sp. est un nématode de petite taille (1,5 à 5 mm), dont de multiples espèces peuvent infester l'homme, principalement *T. spiralis*, mais aussi *T. britovi*, *T. pseudospiralis*... Son évolution suit un cycle monoxène (tout le cycle se fait à l'intérieur de l'hôte) : les larves, ingérées sous forme de kystes, dont la paroi est lysée dans l'estomac, deviennent adultes en 24–36 heures, au niveau de la muqueuse de l'intestin grêle. Après fécondation, les adultes femelles donnent naissance à de nouvelles larves à partir du 6<sup>e</sup> jour après l'infestation, qui migrent par les voies sanguine ou lymphatique vers les muscles striés squelettiques, où elles s'enkystent en 3 semaines, et y demeurent pendant plusieurs mois voire années, avant de mourir et possiblement se calcifier. Les femelles adultes peuvent émettre des larves pendant 3 à 4 semaines, avant de mourir.

Le passage d'un animal à un autre se fait par carnivorisme ou par consommation de cadavres infestés, dans le cadre d'un cycle domestique ou sauvage.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'incubation est d'environ 7 jours, mais peut être plus brève dans les infestations massives qui donnent les formes les plus sévères. La symptomatologie est variable mais est dominée au début par des douleurs abdominales et une diarrhée, puis à la phase de dissémination par une fièvre élevée, une altération de l'état général, des céphalées, puis des myalgies importantes et des œdèmes (œdème de la face ou péri-orbitaire caractéristique), voire d'autres manifestations (urticaire, rash cutané, conjonctivite, hémorragies sous-conjonctivales, dyspnée...). La fièvre peut persister pendant 1 à 3 semaines. Les myalgies, l'asthénie, voire les phénomènes allergiques peuvent persister pendant plusieurs mois.

Les formes paucisymptomatiques, voire asymptomatiques, sont fréquentes.

Dans les formes sévères peuvent être observées, à la phase aiguë de dissémination systémique larvaire, des tableaux de myocardite, d'« encéphalite » (vascularite cérébrale, associée à des anomalies neurologiques focales), des manifestations thrombo-emboliques (embolies pulmonaires), des complications respiratoires, oculaires... pouvant être causes de mortalité.

Une hyperleucocytose avec hyperéosinophilie majeure est quasi constante, se majorant progressivement sur les 4 à 5 premières semaines, associée, dès la 2<sup>e</sup> semaine, à une augmentation des enzymes musculaires (CPK, aldolase).

Le diagnostic sérologique, par ELISA, immunofluorescence indirecte, ou Western Blot, peut être positif à partir du 15<sup>e</sup>–21<sup>e</sup> jour.

La mise en évidence du parasite peut être faite par biopsie musculaire, positive à partir de la 5<sup>e</sup>–6<sup>e</sup> semaine, surtout si l'infestation est importante.

## Principes du traitement (hospitalisation dans les formes sévères)

Aucun traitement antiparasitaire n'a fait la preuve formelle de son efficacité. L'albendazole (Zentel® 15 mg/kg/j soit 800 mg/j pour un adulte) pendant 10 à 15 jours est recommandé. Dans les tableaux marqués, une corticothérapie orale (0,5 à 1 mg/kg/j de prednisone) contrôle bien les symptômes.

## Prévention

La prévention individuelle repose sur la cuisson suffisante des viandes « à risque » (65 °C pendant au moins 2 minutes, viande grise à cœur). La congélation n'est pas suffisante pour éliminer tout risque.

La prévention collective repose sur le contrôle sanitaire des viandes à l'abattoir, des élevages et du gibier.

La trichinellose, en tant que toxi-infection alimentaire collective, est une maladie à déclaration obligatoire.

### Pour en savoir plus

Dupouy-Camet J, Kociecka W, Bruschi F, Bolas-Fernandez F, Pozio E. Opinion on the diagnosis and treatment of human trichinellosis. *Expert Opin Pharmacother* 2002 ; 3 : 1117-30.  
Gottstein B, Pozio E, Nöckler K. Epidemiology, diagnosis, treatment, and control of trichinellosis. *Clin Microbiol Rev* 2009 ; 22 (1) : 127-45.

## Trichocéphalose

(*Trichuriasis*)

Michel Cot

Le trichocéphale est un ver rond lié au péril fécal parasitant l'intestin de l'homme, *Trichuris trichiura*, dont le mode de contamination et le cycle d'évolution sont très voisins de ceux de l'ascaris, auquel il est très souvent associé. La localisation est également cosmopolite, peut-être plus concentrée dans les régions chaudes des pays en développement, et concerne environ 800 millions de personnes dans le monde. Il n'y a cependant pas de passage larvaire dans les poumons pour ce ver, qui reste localisé au tube digestif. Le ver adulte ne mesure que 3 à 5 cm, présentant une extrémité renflée et l'autre fine, qui lui donnent une forme de fouet caractéristique.

Comme pour l'ascaris, l'infection est le plus souvent asymptomatique. Il n'y a pas de signes pulmonaires ni d'hyperéosinophilie. Les infections massives (enfants ++) peuvent entraîner des douleurs abdominales, une anorexie, un retard statur pondéral (infections chroniques) et très rarement un prolapsus rectal. Le diagnostic est le même que pour l'ascaridiose ; à l'EPS, les œufs, en forme de citron, sont très typiques. Le traitement et la prévention sont en tout point identiques pour les deux helminthes (cf. fiche *ascaridiose*, p. 108).

### Pour en savoir plus

[www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/Trichuriasis.htm](http://www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/Trichuriasis.htm)

## Trypanosomose humaine africaine

(*Human african trypanosomiasis*)

Michel Cot

### Points essentiels

- Due à *Trypanosoma brucei*, sa prévalence est en diminution mais elle reste présente dans de nombreux foyers de zones rurales d'Afrique subsaharienne.

- Les formes dues à *T. brucei gambiense* (Afrique centrale et de l'Ouest) sont d'évolution chronique alors que celles dues à *T. brucei rhodesiense* (Afrique de l'Est) sont d'évolution plus rapide et plus sévère.
- Le risque d'infection pour un voyageur est très faible, à condition d'éviter les foyers de transmission.

## Ce qu'il faut savoir pour comprendre

La trypanosomose humaine africaine (THA), ou maladie du sommeil, est une parasitose due à un protozoaire, *Trypanosoma brucei*, transmis à l'homme par la morsure de glossine ou mouche tsé-tsé. Le parasite n'existe qu'en Afrique subsaharienne, dans des foyers bien limités, correspondant à l'habitat des glossines (forêts ou galeries forestières en zone de savane). L'OMS estimait en 2000 que 60 millions de personnes étaient exposées et que 300 000 à 500 000 personnes étaient infectées. Les mesures de lutte de ces dernières années ont été efficaces et seulement 27 000 cas ont été diagnostiqués en 2007, principalement dans les foyers angolais ou de République démocratique du Congo. Le risque de contamination pour un voyageur est très faible, même si ces dernières années plusieurs cas ont été rapportés chez des touristes européens ayant séjourné notamment dans des réserves du nord de la Tanzanie.

Il existe deux espèces de parasites, de répartitions géographiques distinctes et d'évolution différente : *T. brucei gambiense* (Afrique centrale et de l'Ouest) d'évolution chronique et *T. brucei rhodesiense* (Afrique de l'Est) d'évolution globalement plus sévère et rapide.

La transmission se fait par pénétration des trypanosomes lors de la piqûre d'une glossine infectée. Les parasites se multiplient sous la peau puis, après quelques jours, envahissent le sang et la lymphe et enfin diffusent aux tissus extravasculaires, notamment le cœur et le cerveau. La contamination transplacentaire est également possible en zone d'endémie.

## Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

L'incubation est de durée très variable allant de quelques jours à plusieurs semaines ou mois (voire années). Les signes cliniques de la maladie du sommeil sont très variables selon les patients et similaires pour les deux formes, mais celle due à *T. brucei rhodesiense* est en général d'évolution plus aiguë et plus rapide (quelques semaines ou mois) que pour *T. brucei gambiense* (plusieurs mois ou années). La phase d'inoculation peut occasionner une lésion inflammatoire (chancre ou trypanome). Après quelques semaines ou mois (selon la forme), apparaissent une fièvre irrégulière, des céphalées et des douleurs musculaires ou articulaires, un prurit, des placards érythémateux polycycliques (trypanides) (cahier couleur : figure 28), un œdème du visage et une fatigue importante. Les adénopathies mobiles, typiques, sont particulièrement fréquentes dans la partie postérieure du cou. Il y a parfois une hépatosplénomégalie. À cette phase dite lymphatico-sanguine succède, parfois après une période muette, l'envahissement du système nerveux (phase méningo-encéphalitique) avec une hyperesthésie profonde, des troubles de l'humeur, des insomnies, des troubles psychiques et des troubles de

la coordination s'aggravant progressivement vers la cachexie sommeilleuse et le coma. L'évolution est fatale en l'absence de traitement.

Le diagnostic parasitologique direct se fait par mise en évidence de trypanosomes dans le sang (frottis, leuco-concentration ; cf. cahier couleur : figure 10.3), dans le liquide de ponction du chancre ou des ganglions, dans la moelle osseuse ou le liquide cérébrospinal (phase tardive), à frais (parasites mobiles typiques) et après coloration au Giemsa. La sensibilité, moyenne, peut être améliorée par des techniques de concentration : centrifugation sur capillaire simple ou traité par l'acridine orange (*quantitative buffy coat* ou QBC), ou passage du sang sur mini-colonne échangeuse d'ions (m-AECT).

Pour le diagnostic indirect, l'inoculation à la souris est surtout utilisée avec *T. brucei rhodesiense*, alors que la recherche d'anticorps, notamment le test d'agglutination sur carte (CATT) donne de bons résultats avec *T. brucei gambiense* (enquêtes de terrain). La PCR semble être plus sensible et spécifique, mais reste encore du domaine de la recherche.

Au total, le diagnostic est difficile du fait du grand polymorphisme de l'expression clinique et c'est l'association d'une piqûre de glossine (douloureuse, donc remarquée par le patient), dans un foyer de transmission, avec des signes cliniques compatibles qui doit faire répéter les examens pour mettre en évidence le parasite.

### Principes du traitement (milieu spécialisé uniquement)

Pour la trypanosomose à *T. brucei gambiense*, on administre au stade lymphatico-sanguin (liquide cérébrospinal normal) de l'iséthionate de pentamidine (Pentacarinat®) à la dose de 4 mg/kg/j en IM pendant 10 jours. Au stade méningo-encéphalitique, on utilise le mélarsoprol (Arsobal®), à la dose de 2 à 3,6 mg/kg/j en plusieurs IV quotidiennes, en 3 périodes de 3 jours (autres schémas possibles). L'éflornithine est également efficace à ce stade, à la dose de 400 mg/kg/j en 4 IV quotidiennes pendant 2 semaines. Actuellement, des essais menés en Ouganda semblent montrer que le traitement de la phase précoce par la pentamidine pourrait se limiter à une durée de 3 jours au lieu de 10 jours, et que le traitement de la phase tardive, évitant le recours au mélarsoprol, pourrait faire intervenir une association nifurtimox (utilisé dans la maladie de Chagas, cf. p. 158) + éflornithine pendant 10 jours.

Pour la trypanosomose à *T. brucei rhodesiense*, seuls la suramine en première phase et le mélarsoprol en deuxième phase semblent vraiment efficaces.

D'une manière générale, l'ensemble des médicaments trypanocides est assez mal toléré et nécessite une surveillance en milieu spécialisé. C'est notamment le cas du mélarsoprol (dérivé arsenical) qui peut être responsable d'encéphalopathies possiblement mortelles. C'est pourquoi les nouveaux protocoles de traitements, plus courts et mieux tolérés, seraient très utiles.

Une coopération entre l'OMS, les laboratoires Aventis et Médecins sans frontières a permis d'aboutir à une fourniture gratuite de ces médicaments « orphelins ».

### Prévention

Au niveau collectif, elle passe par le dépistage et le traitement des patients et la lutte contre les glossines. Au niveau individuel pour le voyageur, il n'y a pas de

prophylaxie médicamenteuse. Il convient avant tout de ne pas se rendre dans les foyers connus de THA. Si c'est impossible, porter des vêtements couvrants (de couleur claire ; éviter le bleu qui attire les glossines), imprégnés de répulsifs et utiliser des répulsifs cutanés contre les insectes. Les glossines étant attirées par la poussière des animaux en mouvement, éviter de voyager dans un véhicule découvert (pick-up).

### **Pour en savoir plus**

Centers for disease control (Atlanta, États-Unis) : [www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/TrypanosomiasisAfrican.htm](http://www.dpd.cdc.gov/dpdx/HTML/TrypanosomiasisAfrican.htm)

OMS. [apps.who.int/tdr/svc/publications/tdrnews/issue-82/hat-treatment](http://apps.who.int/tdr/svc/publications/tdrnews/issue-82/hat-treatment)

Rodgers J. Human African trypanosomiasis, chemotherapy and CNS disease. *J Neuroimmunol* 2009 ; 211 (1-2) : 16-22.

## **Tungose (Puce chique)**

(*Tungiasis*)

Paul-Henri Consigny

### **Points essentiels**

- Ectoparasitose due à une puce, *Tunga penetrans*, dont la femelle pénètre à travers l'épiderme surtout au niveau des doigts de pied.
- Le traitement repose sur l'extraction complète et soigneuse de la puce gravide. La prévention repose sur le port de chaussures fermées.

### **Ce qu'il faut savoir pour comprendre**

La tungose est endémique en Amérique du Sud, centrale, aux Antilles, en Afrique subsaharienne (Madagascar comprise), et peut survenir de façon sporadique en Asie, particulièrement en Inde ou en Océanie, notamment dans les zones côtières. Il semble exister un pic d'incidence lors de la saison sèche, par rapport à la période humide.

La pénétration de la puce au niveau de l'épiderme se fait après saut sur un hôte, dont la surface cutanée est proche du sol (marche pieds nus).

*Tunga penetrans* est une petite puce d'environ 1 mm de long, vivant de façon privilégiée sur des sols secs et sableux. La femelle fécondée pénètre sous la peau de l'homme ou d'autres mammifères, pour atteindre sa maturité en 8 à 10 jours. Dans cet intervalle, le volume de son abdomen croît de façon considérable (jusqu'à 0,5 à 1 cm), pouvant stocker jusqu'à 200 œufs, qui sont ensuite libérés à l'extérieur et poursuivent leur développement (larve, nymphe, adulte) dans le milieu extérieur. La puce femelle peut vivre sur son hôte pendant plusieurs semaines, puis mourir, laissant une cicatrice épidermique.

### **Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic**

La lésion caractéristique, unique ou multiple, est observée surtout dans les régions péri-unguéales des orteils, après 4 à 5 jours, une fois la puce ayant atteint une taille

significative : lésion nodulaire de la taille d'un pois, blanchâtre, centrée par un point noir, correspondant aux segments abdominaux postérieurs de la puce (orifice de ponte) (cf. cahier couleur : figure 7.6). Une surinfection bactérienne est possible.

### Principes du traitement (ambulatoire)

Extraction soigneuse de la puce, à l'aide d'une aiguille le plus souvent, en évitant de la percer, ce qui requiert le plus souvent un opérateur expérimenté. Une antiseptie rigoureuse est ensuite nécessaire pour prévenir toute surinfection.

Un traitement local par vaseline salicylée à 20 %, appliqué pendant 12 à 24 heures, a été proposé en cas de tungose profuse, pour tuer les puces et faciliter leur extraction.

### Prévention

Prévention individuelle : port de chaussures fermées (notamment sur sol sec et sableux), voire imprégnation des vêtements par insecticides. Une inspection quotidienne peut permettre d'extraire précocement les puces avant qu'elles n'atteignent un développement suffisant.

#### Pour en savoir plus

O'Brien BM. A practical approach to common skin problems in returning travellers. *Travel Med Infect Dis* 2009 ; 7 (3) : 125-46.

## Typhoïde

(Typhoid fever)

Olivier Bouchaud

### Points essentiels

- Infections dues à *Salmonella typhi* et *paratyphi* A, B, C à réservoir strictement humain.
- Transmission féco-orale très liée au niveau d'hygiène avec risque globalement faible pour le voyageur.
- Diagnostic par hémocultures et coprocultures ; pas d'hyperleucocytose à la NFS.
- Traitement par quinolone, C3G (résistance croissante aux quinolones) ou azithromycine n'excluant pas la possibilité de portage chronique.
- Déclaration obligatoire en France.
- Prévention par lavage des mains, précautions alimentaires (cf. fiche *diarrhée du voyageur*, p. 119) et vaccin d'efficacité incomplète.

### Ce qu'il faut savoir pour comprendre

Les salmonelles typhiques (*S. typhi* et *paratyphi*) sont des entérobactéries, Gram négatif, strictement humaines, endémiques en zone tropicale, dont la transmission par les mains sales, l'eau et l'alimentation souillées est liée au péril fécal et donc au niveau d'hygiène. L'inoculum nécessaire est élevé, de l'ordre de 10<sup>5</sup> germes, toute altération du pH gastrique (anti-ulcéreux, gastrectomie, maladie chronique...) favorisant l'infection qui est donc courante en zone d'endémie

dans les populations fragilisées (enfants + +), mais rare chez le voyageur en bonne santé. Après multiplication dans le tissu lymphoïde intestinal (plaques de Peyer), les bactéries passent dans le sang (septicémie) permettant des localisations secondaires (os, vésicule biliaire...) pouvant expliquer en partie les rechutes, les foyers tardifs et le portage chronique. La destruction naturelle des salmonelles par l'immunité libère une endotoxine responsable de certaines manifestations et complications (encéphalite, myocardite...). Le risque d'infection pour le voyageur est globalement faible (entre 0,002 et 0,02 % par mois d'exposition) mais semble plus important pour les séjours en Inde.

### Principales manifestations cliniques et principes du diagnostic

Après une incubation habituellement de 10 à 15 jours, apparaissent (1<sup>er</sup> septénaire) la fièvre avec des signes généraux, des céphalées, un pouls dissocié (plus bas que ne le voudrait la fièvre ; signe inconstant), une constipation plus souvent que la diarrhée, une FID gargouillante, une splénomégalie, puis (phase d'état) une diarrhée (contagieuse) et inconstamment un tufhos (encéphalite *a minima*). Les formes atténuées, associant fièvre (qui représente donc le principal signe d'appel) et signes non spécifiques, sont de loin les plus fréquentes.

Les complications, rares mais graves, sont surtout digestives par ulcération-nécrose des plaques de Peyer : hémorragie, perforation (motivant palpation abdominale quotidienne et recherche d'une hyperleucytose) mais aussi neurologique (encéphalite), cardiaque (collapsus, myocardite). Des foyers osseux sont possibles notamment chez les drépanocytaires. Rechutes et portage chronique (cause favorisante par création de sites échappant aux antibiotiques : lithiase vésiculaire, schistosomose...) sont possibles.

Le diagnostic est basé sur la positivité des hémocultures et/ou coprocultures (ou ECBU). Il n'y a habituellement pas d'hyperleucocytose à la NFS (valeur si apparition : cf. complications). La sérologie (Widal-Félix) a peu d'intérêt.

### Traitement (hospitalisation si possible en milieu spécialisé)

Les principes du traitement sont l'hospitalisation à la phase initiale (dépistage d'éventuelles complications), des mesures d'isolement et la déclaration obligatoire.

Les quinolones pendant 5 à 7 jours sont la référence bien qu'on signale par endroits des niveaux de résistance préoccupant (sous-continent indien), une prise orale étant plus logique lorsqu'elle est possible. Les alternatives sont les C3G et l'azithromycine. Après traitement, deux coprocultures négatives à 48 heures d'intervalle sont requises. En cas de portage chronique, outre la prise en charge de la cause favorisante, une antibiothérapie prolongée (3 à 6 semaines) est recommandée. En zone d'endémie, le chloramphénicol ou le cotrimoxazole sont utilisables si le niveau de résistance local le permet.

### Prévention

Au niveau collectif en zone d'endémie, c'est la lutte contre le péril fécal. L'intérêt de la vaccination de masse doit être évalué (effet direct et indirect par réduction des cas index).

Au niveau individuel pour le voyageur, ce sont le lavage des mains avant les repas et après passage aux toilettes, les mesures d'hygiène alimentaire (cf. fiche *diarrhée du voyageur*, p. 119) et la vaccination qui, du fait de la relative rareté de la maladie et d'une efficacité incomplète (protection de l'ordre de 75 % pour 3 ans, pas d'activité sur les paratyphoïdes), se justifient surtout pour les séjours exposés prolongés (cf. chapitre 2).

***Pour en savoir plus***

- Connor BA, Scharz E. Typhoid and paratyphoid fever in travellers. *Lancet Infect Dis* 2005 ; 5 : 623-8.
- Mweu E, English M. Typhoid fever in children in Africa. *Trop Med Int Health*. 2008 ; 13 (4) : 532-40.
- Parry CM, Threlfall EJ. Antimicrobial resistance in typhoidal and nontyphoidal salmonellae. *Curr Opin Infect Dis* 2008 ; 21 (5) : 531-8.

# Annexe 1

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-amarile et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\***

01 – Ain	Centre hospitalier (service des consultations externes) 900, route de Paris, 01012 Bourg-en-Bresse Cedex
02 – Aisne	Centre hospitalier rue Marcelin-Berthelot, 02000 Laon Centre hospitalier Avenue de Michel-de-l'Hôpital 02100 Saint-Quentin
06 – Alpes-Maritimes	Centre hospitalier universitaire de Nice Hôpital de l'Archet 151, route de Saint-Antoine-de-Ginestière, 06202 Nice Cedex 1 Centre de vaccinations internationales Aéroport Nice-Côte d'Azur, 06000 Nice Centre hospitalier universitaire Hôpital de Cimiez Service d'hygiène hospitalière et centre de vaccinations internationales 4, avenue de la Reine-Victoria, BP 1179, 06003 Nice Cedex 1
07 – Ardèche	Centre hospitalier BP 119, médecine D, 07103 Annonay Cedex
08 – Ardennes	Centre hospitalier, hôpital Corvisart Service de médecine interne 28, rue d'Aubilly, 08000 Charleville-Mézières Cedex
10 – Aube	Centre hospitalier général Centre de vaccination amarile et conseils aux voyageurs 101, avenue Anatole-France, 10000 Troyes
12 – Aveyron	Direction de la solidarité départementale Centre de prévention médico-sociale 1, rue Séguy, 12000 Rodez
13 – Bouches-du-Rhône	Ville d'Aix-en-Provence Service des vaccinations 6, rue Pasteur, 13616 Aix-en-Provence Cedex 1 Service communal d'hygiène et de santé 34, rue du Docteur-Fanton, 13637 Arles Cedex Hôpital d'instruction des armées A.-Laveran Boulevard A.-Laveran, BP 50, 13998 Marseille-Armées Hôpital Nord Chemin des Bourrellys, 13015 Marseille Service communal d'hygiène et de santé 6-8, rue Briffaut, 13005 Marseille

\* [www.sante.gouv.fr](http://www.sante.gouv.fr)

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-amarielle et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

14 – Calvados	Centre hospitalier universitaire Service des maladies infectieuses, niveau 16 Avenue de la Côte-de-Nacre, 14033 Caen Cedex
15 – Cantal	Centre hospitalier Henri-Mondor Service des urgences BP 229, 50, avenue de la République, 15000 Aurillac
16 – Charente	Centre de prévention de la Charente Service départemental de vaccination 8, rue Léonard-Jarraud, 16000 Angoulême
17 – Charente-Maritime	Centre de vaccination 16, place Saint-Michel, 17000 La Rochelle
18 – Cher	Centre hospitalier Jacques-Cœur Médecine interne 145, avenue François-Mitterrand, 18016 Bourges Cedex
19 – Corrèze	Service communal d'hygiène et de santé 13, rue du Docteur-Massédat, 19100 Brive
2A – Corse-du-Sud	Centre départemental de vaccination 18, boulevard Lantivy, 20000 Ajaccio
2B – Haute-Corse	Service communal d'hygiène et de santé Mairie de Bastia Avenue Pierre-Giudicelli, 20410 Bastia
21 – Côte-d'Or	Centre hospitalier régional universitaire Hôpital du Bocage Hôpital d'enfants (service des maladies infectieuses et tropicales) 10, boulevard du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, 21034 Dijon Cedex
22 – Côtes-d'Armor	Circonscription de la solidarité départementale 76, rue de Quintin, 22021 Saint-Brieuc
24 – Dordogne	Centre départemental de vaccination 17, rue Louis-Blanc, 24000 Périgueux
25 – Doubs	Centre hospitalier universitaire 2, place Saint-Jacques, 25030 Besançon Cedex Centre hospitalier général 2, faubourg Saint-Étienne, 25300 Pontarlier
26 – Drôme	Commune de Valence, direction hygiène-santé environnement 1, place Louis-le-Cardonnel, 26000 Valence
27 – Eure	Centre hospitalier général 17, rue Saint-Louis, 27000 Evreux
28 – Eure-et-Loir	Les hôpitaux de Chartres Hôpital Fontenoy BP 407, 28018 Chartres Cedex

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination antiamarile et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

29 – Finistère	Centre hospitalier de Cornouaille 14, avenue Yves-Thépot, BP 1757, 29107 Quimper Cedex Hôpital d'instruction des armées Clermont-Tonnerre Rue du Colonel-Fonferrier, 29240 Brest-Naval
30 – Gard	Service communal d'hygiène et de santé 2, rue Mathieu-Lacroix, 30000 Nîmes
31 – Haute-Garonne	Centre Hospitalier Universitaire Purpan Service des maladies anti-infectieuses Place du Docteur-Baylac, TSA 40031, 31059 Toulouse Cedex 9 Mairie Service communal d'hygiène et de santé 17, place de la Daurade, 31070 Toulouse Cedex 7
33 – Gironde	Centre hospitalier universitaire Hôpital Saint-André Service santé voyages 86, cours d'Albret, 33000 Bordeaux Hôpital d'instruction des armées Robert-Picqué 351, route de Toulouse, 33140 Villenave-d'Ornon
34 – Hérault	Centre médical des entreprises travaillant à l'extérieur (CMETE) Antenne de Montpellier/Baillarguet Campus international de Baillarguet, 34980 Montferrier-sur-Lez Institut Bouisson-Bertrand Rue de la Croix-Verte, parc Euromédecine, 34090 Montpellier Service communal de santé publique Caserne Saint-Jacques, 34500 Béziers
35 – Ille-et-Vilaine	Centre hospitalier régional universitaire Hôpital Pontchaillou Centre de conseil aux voyageurs et vaccination antiamarile 2, rue Henri-Le Guillou, 35033 Rennes Cedex 9
36 – Indre	Centre hospitalier de Châteauroux 216, avenue de Verdun, BP 585, 36019 Châteauroux Cedex
37 – Indre-et-Loire	Centre hospitalier régional universitaire Hôpital Bretonneau Boulevard Tonnelles, 37044 Tours Cedex
38 – Isère	Centre hospitalier universitaire de Grenoble Boulevard de la Chantourne, 38700 Grenoble Service communal d'hygiène et de santé 33, rue Joseph-Chanrion, 38000 Grenoble
40 – Landes	Centre hospitalier de Dax Boulevard Yves-du-Manoir, BP 323, 40107 Dax Cedex

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination antiamarile et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

42 – Loire	Centre hospitalier universitaire Hôpital de Bellevue Service des maladies infectieuses et tropicales 25, boulevard Pasteur, 42055 Saint-Etienne Cedex 2 Centre hospitalier de Roanne Service de médecine interne, maladies infectieuses et tropicales 28, rue de Charlieu, BP 511, 42328 Roanne Cedex
44 – Loire-Atlantique	Centre hospitalier universitaire 30, boulevard Jean-Monnet, 44035 Nantes Cedex 01 Centre hospitalier général Service des urgences Boulevard de l'Hôpital, 44606 Saint-Nazaire Cedex
45 – Loiret	Centre hospitalier régional Avenue de l'Hôpital, 45100 Orléans-La Source
46 – Lot	Centre hospitalier 335, rue du Président-Wilson, BP 269, 46005 Cahors Cedex 9
49 – Maine-et-Loire	Centre hospitalier universitaire Vaccinations internationales 4, rue Larrey, 49033 Angers Cedex 01
50 – Manche	Centre hospitalier Louis Pasteur Rue Trottebec, BP 208, 50102 Cherbourg-Octeville
51 – Marne	Centre hospitalier régional universitaire Hôpital Robert Debré Avenue du Général-Koenig, 51100 Reims
53 – Mayenne	Centre hospitalier de Laval Service des consultations de médecine 33, rue du Haut-Rocher, 53015 Laval Cedex
54 – Meurthe-et-Moselle	Centre hospitalier universitaire de Nancy Hôpitaux de Brabois Service des maladies infectieuses et tropicales, tour Drouet 54511 Vandœuvre-lès-Nancy
56 – Morbihan	Centre hospitalier de Bretagne-Sud 27, rue du Docteur-Letry, BP 2233, 56322 Lorient Cedex
57 – Moselle	Hôpital d'instructions des armées Legouest 27, avenue de Plantières, BP 10, 57998 Metz Armées
58 – Nièvre	Centre hospitalier de Nevers 1, avenue Colbert, 58000 Nevers
59 – Nord	Centre hospitalier de Tourcoing Pavillon Trouseau 156, rue du Président-Coty, 59208 Tourcoing Institut Pasteur Service des vaccinations

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-marielle et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

	1, rue du Professeur-Calmette, 59019 Lille Cedex Centre hospitalier de Denain Service de médecine B, médecine interne et maladies infectieuses 25 bis, rue Jean-Jaurès, BP 225, 59723 Denain Cedex
60 – Oise	Centre hospitalier Laennec Boulevard Laennec, 60109 Creil Cedex
61 – Orne	Centre hospitalier 25, rue de Fresnay, BP 354, 61014 Alençon Cedex
63 – Puy-de-Dôme	Centre hospitalier universitaire Service Villemin-Pasteur Hôtel-Dieu 3000 Clermont-Ferrand
64 – Pyrénées-Atlantiques	Centre hospitalier de la Côte Basque Avenue Jacques-Loëb, 64100 Bayonne
65 – Hautes-Pyrénées	Direction de la solidarité départementale Centre de santé Place Ferré, BP 1324, 65013 Tarbes Cedex
66 – Pyrénées-Orientales	Service communal d'hygiène et de santé 11, rue Émile-Zola, 66000 Perpignan
67 – Bas-Rhin	Service de vaccination internationales et de conseils aux voyageurs Hôpitaux Universitaires de Strasbourg 1, place de l'Hôpital, 67000 Strasbourg
68 – Haut-Rhin	Centre hospitalier général Service hépato-gastro-entérologie et médecine tropicale Avenue d'Altkirch, BP 1070, 68051 Mulhouse Cedex
69 – Rhône	Centre de Vaccination ISBA Institut de santé Bourgogne-Auvergne 7, rue Jean-Marie-Chavant, 69007 Lyon Clinique du Tonkin 35, rue du Tonkin, 69100 Villeurbanne Fondation Dispensaire de Lyon 10, rue de Sévigné, 69003 Lyon Hôpital de la Croix-Rousse Service de parasitologie du Pr Peyron 94, Grand-Rue de la Croix-Rousse, 69004 Lyon Hôpital d'instruction des armées Desgenettes 108, boulevard Pinel, 69275 Lyon Cedex 03
70 – Haute-Saône	Service de réanimation polyvalente et maladies infectieuses Centre de médecine du voyage Centre hospitalier intercommunal de la Haute-Saône Site de Vesoul 41, avenue Aristide-Briand, 70000 Vesoul

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-amarile et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

71 – Saône-et-Loire	Centre hospitalier Les Chanaux Boulevard Louis-Escande, 71018 Macon Cedex Centre hospitalier de Paray le Monial 15, rue Pasteur, 71604 Paray-le-Monial Cedex
72 – Sarthe	Service communal d'hygiène et de santé 10, rue Barbier, 72000 Le Mans
73 – Savoie	Service communal d'hygiène et de santé Immeuble Le Cristal 1, place du Forum, Cambéry-le-Haut, 73000 Chambéry
74 – Haute-Savoie	Centre hospitalier BP 2333, 1, avenue de Trésum, 74011 Annecy Cedex
75 – Paris	APAS 52, avenue du Général-Michel-Bizot, 75012 Paris Assistance publique - hôpitaux de Paris Hôpital Saint-Louis 1, avenue Claude-Vellefaux, 75475 Paris Cedex 10 Assistance publique - hôpitaux de Paris Hôpital Tenon 4, rue de la Chine, 75020 Paris entre médical des entreprises travaillant à l'extérieur 10, rue du Colonel-Driant, 75001 Paris Centre de santé René Laborie Mutuelle des réalisations sanitaires et sociales de la communication 29, rue de Turbigo, 75081 Paris Cedex 02 Centre de soins CIVEM (centre international de visites et d'expertises médicales) Tour Paris-Lyon 209-211, rue de Bercy, 75012 Paris Centre de vaccination Air France Aérogare des Invalides 2, rue Esnault-Pelterie, 75007 Paris Centre de vaccination de la Ville de Paris 13, rue Charles-Berteau, 75013 Paris Croix-Rouge française 22, boulevard Saint-Michel, 75006 Paris Groupe hospitalier Cochin 27, rue du Faubourg-Saint-Jacques, 75014 Paris Groupe hospitalier La Pitié-Salpêtrière Pavillon Lavéran 47, boulevard de l'Hôpital, 75634 Paris Cedex 13 Centre médical de l'Institut Pasteur 209, rue de Vaugirard, 75015 Paris Hôpital Claude Bernard Bichat 170, boulevard Ney, 75018 Paris

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-amarielle et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

	<p>Hôpital d'enfants Armand Trousseau  Centre municipal de vaccination  8 à 28, avenue du Docteur-A.-Netter, 75571 Paris Cedex 12  Hôpital Saint-Antoine  184, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75571 Paris Cedex 12  Institut Alfred Fournier  25, boulevard Saint-Jacques, 75680 Paris Cedex 14  UNESCO  Place de Fontenoy, 75007 Paris</p>
76 – Seine-Maritime	<p>Centre hospitalier universitaire  Hôpital Charles Nicolle  1, rue de Germont, 76031 Rouen Cedex  Centre hospitalier général  Pavillon René Vincent  55 bis, rue Gustave-Flaubert, 76083 Le Havre Cedex  Centre médical international des marins (centre médical François-Ier)  1, rue Voltaire, 76600 Le Havre</p>
77 – Seine-et-Marne	<p>Centre hospitalier général  Rue Fréteau-de-Pény, 77011 Melun Cedex</p>
78 – Yvelines	<p>Centre hospitalier Saint-Germain  Service de médecine  20, rue Armagis, 78104 Saint-Germain-en-Laye  Centre hospitalier François Quesnay  2, boulevard Sully, 78200 Mantes-la-Jolie</p>
79 – Deux-Sèvres	<p>Centre hospitalier Georges Renon  40, avenue Charles-de-Gaulle, 79021 Niort</p>
80 – Somme	<p>Centre hospitalier universitaire groupe Sud  Centre de médecine des voyages  80054 Amiens Cedex 1</p>
81 – Tarn	<p>Dispensaire de prévention sanitaire  Centre hospitalier général  22, boulevard Sibille, 81000 Albi</p>
82 – Tarn-et-Garonne	<p>Centre hospitalier de Montauban  100, rue Léon-Cladel, BP 765, 82013 Montauban Cedex</p>
83 – Var	<p>Hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne  2, boulevard Sainte-Anne, BP 600, 83800 Toulon Naval</p>
84 – Vaucluse	<p>Service communal d'hygiène et de santé  Service de vaccination anti-amarielle  116, rue Carreterie, 84000 Avignon</p>
85 – Vendée	<p>Service de Prévention médico-social de Vendée  101, boulevard d'Angleterre, 85000 La Roche-sur-Yon</p>

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-amariile et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

86 – Vienne	Centre hospitalier universitaire Service des maladies infectieuses Tour Jean Bernard H 1B 350, avenue Jacques-Coeur, 86021 Poitiers Cedex
87 – Haute-Vienne	Centre de vaccinations Direction environnement-santé, ville de Limoges 4, rue Jean-Pierre-Timbaud, 87100 Limoges
90 – Territoire de Belfort	Centre hospitalier Service de réanimation et maladies infectieuses 14, rue de Mulhouse, 90016 Belfort Cedex
92 – Hauts-de-Seine	American Hospital of Paris 63, boulevard Victor-Hugo, BP 109, 92202 Neuilly-sur-Seine Cedex Assistance publique-hôpitaux de Paris Centre hospitalier universitaire Louis-Mourier 178, rue des Renouillers, 92701 Colombes Cedex Axa Assistance France 26, rue Diderot, 92130 Issy-les-Moulineaux Hôpital Raymond Poincaré 104, boulevard Raymond-Poincaré, 92380 Garches Hôpital d'instruction des armées Percy 101, avenue Henri-Barbusse, 92141 Clamart Cedex Hôpital Ambroise-Paré Service de médecine interne 9, avenue Charles-de-Gaulle, 92104 Boulogne
93 – Seine-Saint-Denis	Assistance publique - hôpitaux de Paris Hôpital Avicenne 125, route de Stalingrad, 93000 Bobigny Hôpital Casanova 11, rue Danièle-Casanova, 93200 Saint-Denis
94 – Val-de-Marne	Hôpital des armées Bégin 69 Avenue de Paris, 94160 Saint-Mandé Centre hospitalier de Bicêtre 78, rue du Général-Leclerc, 94270 Le Kremlin-Bicêtre Centre hospitalier intercommunal 40, allée de la Source, 94190 Villeneuve-Saint-Georges Aéroports de Paris (ADP) Service médical, Orly Sud 103 94386 Orly Aérogare
95 – Val-d'Oise	Centre hospitalier de Gonesse 25, rue Pierre-de-Theilley, BP 71, 95503 Gonesse Cedex Aéroport Roissy - Charles-de-Gaulle Aéroports de Paris (ADP) Service médical d'urgences et de soins BP 20101, 95711 Roissy-CDG Cedex

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-typhoïdique et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

	<p>Aéroport Roissy - Charles-de-Gaulle Air France Centre de vaccinations, Roissypôle, Continental Square Immeuble Uranus 3, place de Londres, 95703 Roissy-CDG Cedex Aéroport Roissy - Charles-de-Gaulle Service médical du travail des CDR lignes/PP ZM Air France BP 10201, 95703 Roissy-CDG Cedex</p>
971 – Guadeloupe	<p>Institut Pasteur de la Guadeloupe Morne-Jolivière, BP 484, 97165 Pointe-à-Pitre Cedex</p>
972 – Martinique	<p>Aéroport international Fort-de-France Le Lamentin, BP 279, 97285 Le Lamentin Cedex 2 Centre hospitalier universitaire BP 632, 97261 Fort-de-France Cedex Centre hospitalier universitaire BP 632, 97261 Fort-de-France Cedex Laboratoire départemental d'hygiène Boulevard Pasteur, 97261 Fort-de-France Cedex</p>
973 – Guyane	<p>Centre pénitentier de Cayenne Unité de consultations et de soins ambulatoires La Matourienne, BP 150, 97354 Remire-Montjoly Centre de prévention et de vaccination Cité Mirza, 97300 Cayenne Centre de prévention et de vaccination Rue Léonce-Porré, 97354 Remire-Montjoly Centre de prévention et de vaccination Rue Jacques-Lony, 97351 Matoury Centre de santé 97317 Apatou Centre de santé 97340 Grand-Santi Centre de santé 97330 Camopi Centre de santé 97316 Papaichton Centre de santé Nouvelle Cité, lotissement Créolisia, 97350 Iracoubo Centre de prévention et de vaccination Rue Hyppolite-Létard, 97315 Sinnamary Centre de santé intégré Rue Léonard-Domerger, 97370 Maripasoula Centre de santé Digue Joinville, 97313 Saint-Georges-de-l'Oyapock Centre de prévention et de vaccination Avenue Danton, 97320 Saint-Laurent-du-Maroni</p>

**Arrêté du 5 avril 2005 fixant la liste des centres de vaccination habilités à effectuer la vaccination anti-amarile et à délivrer les certificats internationaux de vaccination contre la fièvre jaune\* (suite)**

	<p>Centre de prévention et de vaccination Allée du Bac, 97310 Kourou</p> <p>Centre de prévention et de vaccination Lot. Koulans, 97360 Mana</p> <p>Centre de prévention et de vaccination Rue Lionel-Bacé, 97355 Macouria</p> <p>Centre de santé 1, rue du Général-de-Gaulle, 97390 Regina</p>
974 – Réunion	<p>Centre hospitalier départemental Félix Guyon Bellepierre, 97405 Saint-Denis Cedex</p> <p>Centre hospitalier Sud-Réunion Service pneumologie et maladies infectieuses BP 350, 97448 Saint-Pierre Cedex</p>
975 – Saint-Pierre-et-Miquelon	<p>Centre hospitalier François Dunan 20, rue Maître-Georges-Lefevre, BP 4216, 97500 Saint-Pierre-et-Miquelon</p>
www.sante.gouv.fr	

# Annexe 2

Liste détaillée des pays pour lesquels une chimioprophylaxie est recommandée avec appartenance au groupe de résistance correspondant (source : *BEH* 2009 ; n° 23-24 : 156)

Pays <sup>(1)</sup>	Situation du paludisme 2009/chimioprophylaxie <sup>(2)</sup>	Pour un séjour de moins de 7 jours : chimioprophylaxie facultative <sup>(3)</sup>
Afghanistan	Groupe 3	Pour l'ensemble du pays
Afrique du Sud	Nord-Est : groupe 3 Ailleurs : pas de chimioprophylaxie	
Angola	Groupe 3	
Arabie Saoudite	Sud, ouest : groupe 3 Ailleurs : pas de chimioprophylaxie	Pour l'ensemble du pays
Argentine <sup>(4)</sup>	Nord : groupe 1 Ailleurs : pas de chimioprophylaxie	Pour l'ensemble du pays
Bangladesh	Dacca : pas de chimioprophylaxie Reste du pays : groupe 3	
Belize <sup>(4)</sup>	Groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Bénin	Groupe 3	
Bhoutan	Groupe 3	Pour l'ensemble du pays
Bolivie	Amazonie : groupe 3 Ailleurs <sup>(4)</sup> : groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Botswana	Groupe 3	
Bésil	Amazonie : groupe 3 Ailleurs : pas de chimioprophylaxie	
Burkina Faso	Groupe 3	
Burundi	Groupe 3	
Cambodge	Groupe 3	
Cameroun	Groupe 3	

Suite

Pays <sup>(1)</sup>	Situation du paludisme 2009/chimioprophylaxie <sup>(2)</sup>	Pour un séjour de moins de 7 jours : chimioprophylaxie facultative <sup>(3)</sup>
Chine	Yunnan et Hainan : groupe 3 Nord-Est <sup>(4)</sup> : groupe 1	Pour l'ensemble du pays, sauf Yunnan et Hainan
Colombie	Amazonie : groupe 3 Ailleurs : groupe 2	
Comores	Groupe 3	
Congo	Groupe 3	
Costa Rica <sup>(4)</sup>	Groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Côte-d'Ivoire	Groupe 3	
Djibouti	Groupe 3	
Équateur	Amazonie : groupe 3 Ailleurs : groupe 1	
Érythrée	Groupe 3	
Éthiopie	Groupe 3	
Gabon	Groupe 3	
Gambie	Groupe 3	
Ghana	Groupe 3	
Guatemala <sup>(4)</sup>	Groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Guinée	Groupe 3	
Guinée-Bissau	Groupe 3	
Guinée Équatoriale	Groupe 3	
Guyana	Groupe 3	
Guyane française	Fleuves : groupe 3 Zone côtière : pas de chimioprophylaxie	
Haïti	Groupe 1	
Honduras <sup>(4)</sup>	Groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Inde	État du Nord-Est : groupe 3 Ailleurs : groupe 2	
Indonésie	Bali : pas de chimioprophylaxie Ailleurs : groupe 3	
Iran	Sud-Est : groupe 3 Ailleurs <sup>(4)</sup> : groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Jamaïque	Groupe 1 : agglomération de Kingston et environs	
Kenya	Groupe 3	

Pays <sup>(1)</sup>	Situation du paludisme 2009/chimioprophylaxie <sup>(2)</sup>	Pour un séjour de moins de 7 jours : chimioprophylaxie facultative <sup>(3)</sup>
Laos	Groupe 3	
Liberia	Groupe 3	
Madagascar	Groupe 2	
Malaisie	Zones urbaines ou côtières : pas de chimioprophylaxie Ailleurs : groupe 3	
Malawi	Groupe 3	
Mali	Groupe 3	
Mauritanie	Groupe 3	
Mayotte (collectivité départementale)	Groupe 3	Pour l'ensemble du pays
Mexique <sup>(4)</sup>	Groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Mozambique	Groupe 3	
Myanmar (ex-Birmanie)	Groupe 3	
Namibie	Groupe 3	
Népal	Teraï : groupe 2 Ailleurs : pas de chimioprophylaxie	
Nicaragua <sup>(4)</sup>	Groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Niger	Groupe 3	
Nigeria	Groupe 3	
Ouganda	Groupe 3	
Pakistan	Groupe 3	
Panama <sup>(4)</sup>	Ouest : groupe 1 Est : groupe 3	Pour Panama oust
Papouasie-Nouvelle-Guinée	Groupe 3	
Paraguay	Est <sup>(4)</sup> : groupe 3 Ailleurs : pas de chimioprophylaxie	Pour l'ensemble du pays
Pérou	Amazonie (Loreto) : groupe 3 Ailleurs <sup>(4)</sup> : groupe 1	Pour l'ensemble du pays, sauf l'Amazonie
Philippines	Groupe 3	
République dominicaine	Groupe 1	
République centrafricaine	Groupe 3	
République démocratique du Congo (ex-Zaire)	Groupe 3	

Pays <sup>(1)</sup>	Situation du paludisme 2009/chimioprophylaxie <sup>(2)</sup>	Pour un séjour de moins de 7 jours : chimioprophylaxie facultative <sup>(3)</sup>
Rwanda	Groupe 3	
El Salvador <sup>(4)</sup>	Groupe 1	Pour l'ensemble du pays
Sao Tomé et Príncipe	Groupe 3	
Salomon (îles)	Groupe 2	
Sénégal	Groupe 3	
Sierra Leone	Groupe 3	
Somalie	Groupe 3	
Soudan	Groupe 3	
Sri Lanka <sup>(4)</sup>	Groupe 2	Pour l'ensemble du pays
Surinam	Groupe 3	
Swaziland	Groupe 3	
Tadjikistan <sup>(4)</sup>	Groupe 2	Pour l'ensemble du pays
Tanzanie	Groupe 3	
Tchad	Groupe 3	
Thaïlande	Régions frontalières avec le Cambodge, le Laos, le Myanmar et la Malaisie : groupe 3 Ailleurs : pas de chimioprophylaxie	
Timor oriental	Groupe 3	
Togo	Groupe 3	
Vanuatu	Groupe 3	
Venezuela (Amazonie)	Amazonie : groupe 3 Ailleurs <sup>(4)</sup> : groupe 1	
Vietnam	Bande côtière et deltas : pas de chimioprophylaxie Ailleurs : groupe 3	
Yemen	Groupe 3	
Zambie	Groupe 3	
Zimbabwe	Groupe 3	

<sup>(1)</sup> Certaines distinctions entre groupe 2 et 3 n'apparaissent pas dans les recommandations de l'OMS et du CDC. La classification OMS depuis 2005 définit quatre types de prévention du risque paludisme (I, II, III, IV) en combinant le risque de paludisme et le niveau de chimiorésistance. Une correspondance schématique entre les classifications OMS et française peut être établie ainsi : I = groupe 1<sup>(4)</sup> ; II = groupe 1 ; III = groupe 2 ; IV = groupe 3.

<sup>(2)</sup> Groupe 1 : chloroquine ; groupe 2 : chloroquine + proguanil ou atovaquone + proguanil ; groupe 3 : méfloquine ou atovaquone + proguanil ou doxycycline. Cf. chapitre 2, p. 12.

<sup>(3)</sup> Dans ces régions, il est licite de ne pas prendre de chimioprophylaxie pour un séjour inférieur à 7 jours, à condition d'être en mesure, dans les mois qui suivent le retour, de consulter en urgence en cas de fièvre.

<sup>(4)</sup> Essentiellement *Plasmodium vivax*.

# QCM

(Réponses p. 271.)

1. Parmi les troubles génito-urinaires suivants, quels sont ceux qui peuvent être des complications d'une infection sexuellement transmise ?
  - A. Orchépididymite
  - B. Pyélonéphrite
  - C. Sténose urétrale
  - D. Prostatite
  - E. Stérilité
  - F. Toutes les complications précédentes
2. Parmi les troubles génitaux suivants, lesquels peuvent être des complications d'une cervicite ?
  - A. Syndrome inflammatoire pelvien
  - B. Stérilité
  - C. Grossesse ectopique
  - D. Avortement, accouchement prématuré
  - E. Cancer du col de l'utérus
  - F. Ulcération du col
3. Dans un environnement isolé, et sous réserve que les médicaments soient disponibles, quel traitement est à prescrire de préférence à un patient présentant une ulcération génitale ?
  - A. Cefixime dose unique (DU) + azithromycine DU
  - B. Doxycycline × 15 jours + ciprofloxacine × 3 jours
  - C. Benzathine-pénicilline IM + azithromycine DU
  - D. Érythromycine × 15 jours
  - E. Ceftriaxone DU + métronidazole DU
4. Corréliez les tableaux cliniques suivants (de A à F) avec les maladies (de 1 à 6) auxquelles ils correspondent classiquement.
  - A. Fièvre, diarrhée, douleurs musculaires, œdèmes, hyperéosinophilie
  - B. Fièvre, douleurs abdominales, urticaire, hyperéosinophilie
  - C. Toux quinteuse depuis plus de 3 semaines, hyperéosinophilie
  - D. Douleur hypochondre droit, ictères à répétition, hyperéosinophilie modérée
  - E. Douleurs épigastriques, hyperéosinophilie cyclique
  - F. Hépatomégalie douloureuse, fièvre, hyperleucocytose
  1. Anguillulose
  2. Trichinellose
  3. Fasciolose en phase migratoire

4. Abscès amibien du foie
5. Paragonimose
6. Opisthorchiose
5. Corréliez les complications suivantes (de A à F) avec les maladies parasitaires (de 1 à 6) acquises par la nourriture qui en sont le plus souvent responsables.
  - A. Pleurésie
  - B. Méningite à éosinophiles
  - C. Cholangiocarcinome
  - D. Angiocholite
  - E. Épilepsie
  - F. Œdème cutané prurigineux récidivant
1. Angiostrongylose
2. Opisthorchiose
3. Cysticercose
4. Paragonimose
5. Gnathostomose
6. Fasciolose
6. Devant un patient apyrétique présentant une toux depuis plus de 3 semaines et des crachats hémoptoïques, quel(s) diagnostic(s) faut-il évoquer systématiquement ?
  - A. Cysticercose
  - B. Paragonimose
  - C. Rickettsiose
  - D. Tuberculose
  - E. Ascariose
  - F. Gnathostomose
7. Toutes les maladies parasitaires suivantes peuvent être traitées par le praziquantel sauf une, laquelle ?
  - A. Opisthorchiose
  - B. Fasciolose
  - C. Fasciolopsiose
  - D. Paragonimose
  - E. Cysticercose
  - F. Schistosomose
8. Toutes les maladies parasitaires suivantes peuvent être traitées par l'ivermectine sauf une, laquelle ?
  - A. Gnathostomose
  - B. Onchocercose
  - C. Scabiose
  - D. Anguillulose
  - E. Filariose lymphatique
  - F. Angiostrongylose

9. Tous les symptômes et signes suivants peuvent entrer dans le tableau clinique du typhus des broussailles (scrub typhus) sauf un, lequel ?
- A. Céphalées
  - B. Hémorragies conjonctivales
  - C. Ictère
  - D. Myalgies
  - E. Adénopathies
  - F. Escarre d'inoculation
10. Le traitement de la rage est (une seule bonne réponse) :
- A. Impossible dans tous les cas
  - B. Possible par sérothérapie vaccinale seule juste après le contact infectant
  - C. Possible par injection d'immunoglobulines spécifiques seules après le contact infectant
  - D. Possible par sérothérapie vaccinale associée à une injection d'immunoglobulines spécifiques après le contact infectant
  - E. B et C sont justes
  - F. B et D sont justes
11. Parmi les maladies suivantes, la(les)quelle(s) n(e)'est(sont) pas une(des) maladie(s) à transmission vectorielle ?
- A. Dengue
  - B. Paludisme
  - C. Leptospirose
  - D. Typhus des broussailles
12. Parmi les assertions suivantes concernant la giardiase, la(les)quelle(s) est(sont) vraie(s) ?
- A. Elle est responsable de diarrhée chronique glairo-sanglante
  - B. La mise en évidence des trophozoïtes de *Giardia* nécessite un examen parasitologique sur selles fraîchement émises
  - C. Le traitement repose sur les nitro-imidazolés
  - D. Les kystes de *Giardia* sont sensibles à la plupart des produits désinfectants de l'eau utilisés par les voyageurs
13. Quel(s) agent(s) infectieux parmi les suivants peu(ven)t donner des ulcérations cutanées ?
- A. *Bacillus anthracis*
  - B. *Histoplasma duboisii*
  - C. *Treponema pallidum*
  - D. *Leishmania braziliensis*
14. Quel(s) diagnostic(s) évoquer devant des adénopathies et une hyperéosinophilie ?
- A. Filariose lymphatique
  - B. Histoplasmosse
  - C. Loase
  - D. Syndrome d'hypersensibilité médicamenteuse

15. Laquelle des maladies infectieuses suivantes entraîne le plus souvent une paralysie faciale ?
- A. Brucellose
  - B. Borréliose de Lyme
  - C. Cysticercose
  - D. Toxoplasmose
16. Concernant la toxocarose, quelle(s) est(sont) la(les) proposition(s) exacte(s) ?
- A. Elle est transmise par l'ingestion de viande insuffisamment cuite
  - B. Elle touche les jeunes enfants de façon privilégiée
  - C. Elle est responsable d'une hyperéosinophilie souvent majeure
  - D. Elle peut être responsable de cécité
17. Quelles maladies peuvent être transmises par les poux ?
- A. Ehrlichiose
  - B. Borréliose récurrente
  - C. Typhus exanthématique
  - D. Typhus des broussailles
18. Parmi les myiases suivantes, laquelle s'avère la plus fréquente en Amérique du Sud ?
- A. Myiase à *Cordylobia anthropophaga*
  - B. Hypodermose
  - C. Myiase à *Dermatobia hominis*
  - D. « Ver de Cayor »
19. Parmi les propositions suivantes, lesquelles correspondent aux mycétomes fongiques ?
- A. Ils peuvent être consécutifs à une piqûre végétale
  - B. Ils se caractérisent par l'existence de très nombreuses fistules cutanées
  - C. Leur évolution est plus lente que les mycétomes bactériens
  - D. Ils peuvent contenir des grains rouges
20. Dans la brucellose, quel est le mode de contamination le plus habituel pour le voyageur ?
- A. Ingestion de viande de mouton insuffisamment cuite
  - B. Ingestion de fromage au lait cru
  - C. Contact direct avec du bétail
  - D. Inhalation de poussières contaminées
21. Parmi les arthropodes suivants, le(s)quel(s) transmet(tent) les borrélioses récurrentes ?
- A. Poux de corps
  - B. Phlébotomes
  - C. Réduves
  - D. Tiques du genre ornithodore
22. Quelles sont les propositions correctes concernant l'histoplasmose ?
- A. L'histoplasmose américaine est liée à *Histoplasma capsulatum*, variété *duboisii*

- B. La transmission de l'histoplasmosse américaine se fait par voie aérienne
  - C. Le réservoir d'*Histoplasma capsulatum*, variété *capsulatum*, est constitué par les chauves-souris
  - D. L'histoplasmosse africaine (*H. duboisii*) est une maladie principalement cutanée, ganglionnaire et osseuse
23. Parmi les propositions suivantes concernant les ectoparasitoses, la(les) quelle(s) est(sont) vraie(s) ?
- A. La gale se transmet par contact direct
  - B. Une éosinophilie accompagne une gale dans la majorité des cas
  - C. La puce-chique est responsable de lésions cutanées volontiers localisées aux pieds
  - D. La prévention de la tungose repose sur l'utilisation d'insecticides sur les vêtements
24. Parmi les propositions suivantes concernant l'anisakidose (anisakiase), la(les)quelle(s) est(sont) vraie(s) ?
- A. C'est une nématodose fréquente des poissons de l'Atlantique nord
  - B. Elle se traite classiquement par ivermectine
  - C. Elle peut être responsable de perforation gastrique
  - D. Elle est prévenue par le fumage traditionnel du poisson
25. Parmi les affirmations suivantes concernant l'encéphalite japonaise, quelles sont celles qui sont vraies ?
- A. Il s'agit d'une affection virale urbaine transmise un moustique du genre *Aedes*
  - B. Le développement d'une encéphalopathie après une infection est très rare
  - C. La vaccination nécessite une seule injection
  - D. Les enfants peuvent être vaccinés dès l'âge d'un an
  - E. Chez les voyageurs, la vaccination est recommandée pour les séjours en Asie de plus d'un mois pendant la saison des pluies
  - F. Dormir sous moustiquaire imprégnée d'insecticide est un moyen efficace de prévention

# Cas cliniques

(Réponses p. 272.)

## Cas n° 1

Un militaire laotien âgé de 32 ans est admis dans un hôpital de Vientiane (capitale du Laos) pour fièvre élevée, dyspnée et céphalées intenses. Son histoire a débuté il y a 10 jours par une fièvre modérée. La fièvre s'est intensifiée dans les jours suivants, associée à des céphalées. Le patient était en poste isolé dans une région forestière éloignée de La capitale. Il s'est autotraité par la chloroquine après 4 jours de fièvre. Devant la persistance de la fièvre, des céphalées et l'apparition de myalgies et de toux, le patient a été référé à Vientiane.

À son entrée, la température est à 40°, le pouls à 115/min, la TA à 90/60 mmHg. L'examen pulmonaire montre une dyspnée modérée avec un rythme respiratoire de 26 par minute. L'auscultation perçoit des râles crépitants dans les deux bases pulmonaires.

**A.** Quelles sont vos hypothèses diagnostiques ? Quels signes cliniques positifs ou négatifs devez-vous rechercher ? Quels principaux examens complémentaires devez-vous demander en première intention ?

**B.** La numération formule sanguine donne les résultats suivants : 4800 globules blancs dont 63 % de neutrophiles, 37 % de lymphocytes et 0 % d'éosinophiles ; 115 000 plaquettes.

La radiographie pulmonaire montre un aspect de pneumopathie interstitielle. Le frottis et la goutte épaisse sont négatifs. La fonction rénale est normale et les transaminases hépatiques sont discrètement augmentées.

Vers quelles étiologies vous orientez-vous ?

## Cas n° 2

Monsieur B., 46 ans, se présente pour fièvre, myalgies diffuses et œdème de la face évoluant depuis la veille, précédés par un épisode de « gastroentérite », qui a cédé récemment. Il est rentré 6 jours avant d'un périple gastronomique de 15 jours au Canada ; il vous rapporte en particulier avoir goûté la veille de son retour un steak d'ours, qu'il a lui-même jugé parfait car bien saignant. À l'examen, on retrouve en effet un œdème de la face, prédominant au niveau des paupières, une température à 39°, aucune anomalie à l'examen des cavités nasales.

**A.** Quel est le diagnostic le plus probable ?

- Staphylococcie maligne de la face
- Trichinellose
- Primo-infection de toxoplasmose
- Érysipèle du visage

- B.** Quels sont les éléments biologiques évocateurs pouvant être retrouvés ?
- Augmentation des CPK
  - Thrombopénie
  - Hyperéosinophilie sanguine
  - Hyperleucocytose à prédominance de polynucléaires neutrophiles
- C.** Comment confirmez-vous le diagnostic ?
- Biopsie cutanée
  - Examen parasitologique des selles 3 semaines après
  - Sérologie spécifique à 2 semaines d'intervalle
  - Hémocultures
- D.** Quel traitement préconisez-vous ?
- Albendazole
  - Corticoides
  - Praziquantel
  - Aucun traitement n'est efficace
- E.** Concernant cette maladie, quelles sont les assertions vraies ?
- Le cycle du parasite dans la nature est basé sur le carnivorisme
  - La prévention individuelle repose sur la cuisson suffisante de la viande
  - La prévention individuelle repose sur la congélation de la viande
  - En cas de cas groupés, il s'agit d'une maladie à déclaration obligatoire

### Cas n° 3

Monsieur F. se présente pour fièvre élevée, frissons, courbatures très intenses et céphalées apparues brutalement depuis quelques heures. Il est de retour depuis 5 jours d'un voyage en Asie du Sud-Est, où il a participé à un trek aventure de 15 jours, alliant marche, descente de rivière, VTT et diverses autres activités sportives, en milieu « relativement hostile ». À l'examen, la température est de 39,6°, l'état général est altéré, les conjonctives injectées, l'examen cutané est normal, la palpation abdominale retrouve une splénomégalie, sans hépatomégalie.

- A.** Parmi les maladies suivantes, lesquelles sont compatibles avec le délai d'incubation noté ?
- Paludisme
  - Typhus des broussailles
  - Leptospirose
  - Dengue
- B.** Des examens biologiques sont prescrits immédiatement : le frottis-goutte épaisse sanguin est négatif, la NFS retrouve une hyperleucocytose à 16 000/mm<sup>3</sup> dont 80 % de polynucléaires neutrophiles, les plaquettes sont à 150 000, les transaminases sont élevées à 3 fois la normale, la créatinine est à 120 microM (le patient pèse 78 kg). Parmi les diagnostics suivants, lequel

paraît le plus probable au vu de ces données biologiques et des données cliniques ?

- a) Dengue
  - b) Paludisme
  - c) Leptospirose
  - d) Typhus des broussailles
- C.** Parmi les anti-infectieux suivants, le(s)quel(s) est(sont) recommandé(s) en première intention pour traiter cette infection ?
- a) Pénicilline G
  - b) Quinine
  - c) Doxycycline
  - d) Aucun traitement spécifique n'est utile
- D.** En l'absence de traitement précoce, quelles sont les complications classiques possibles ?
- a) Hépatite fulminante
  - b) Hémorragie intra-alvéolaire
  - c) Syndrome de défaillance multiviscérale
  - d) Insuffisance rénale oligo-anurique

## Cas n° 4

Mademoiselle A., 26 ans, consulte pour une éruption localisée indolore de la cuisse, caractérisée par une zone érythémateuse large de dix centimètres. Elle est apyrétique et son examen est par ailleurs normal. Elle a voyagé récemment pendant une quinzaine de jours aux États-Unis, où elle a fait du camping en forêt dans le Massachusetts, et est de retour en France depuis 8 jours. À l'interrogatoire, on retrouve la notion d'une morsure de tique pendant son séjour.

- A.** Quel est votre diagnostic ?
- a) Rickettsiose à *Rickettsia conori*
  - b) Maladie de lyme
  - c) Fièvre boutonneuse des montagnes Rocheuses
  - d) Érysipèle
- B.** Concernant la confirmation du diagnostic, quelle(s) assertion(s) est(sont) vraie(s) ?
- a) La notion de morsure de tique est nécessaire pour poser le diagnostic
  - b) L'aspect clinique et le contexte épidémiologique suffisent à poser le diagnostic
  - c) La sérologie spécifique est toujours positive à ce stade
  - d) Le frottis sanguin permet de mettre en évidence le germe au direct
- C.** Quel traitement doit être instauré, sachant que M<sup>lle</sup> A. envisage une grossesse ?
- a) Amoxicilline 1 g, 3 fois/jour pendant 14 jours
  - b) Doxycycline 200 mg/j pendant 14 jours

- c) Roxithromycine 150 mg, 2 fois/j pendant 14 jours
  - d) Ceftriaxone IM 2 g/j pendant 14 jours
- D.** Quels autres agents infectieux peuvent être transmis par les tiques ?
- a) *Babesia microti*
  - b) *Ehrlichia chaffeensis*
  - c) *Borrelia recurrentis*
  - d) *Coxiella burnetii*
- E.** Quelles sont les complications les plus habituelles de la phase secondaire ?
- a) Arthrite des grosses articulations
  - b) Paralyse faciale
  - c) Endocardite
  - d) Acrodermatite atrophiante chronique

### Cas n° 5

Le jeune E., 6 ans, se présente en consultation pour des plaques d'alopecie du cuir chevelu, multiples, de petite taille, évoluant depuis quelques semaines. Il a récemment passé les deux mois des grandes vacances avec ses parents au Mali, pays d'origine de ces derniers. À l'examen, l'état général est excellent, on note juste un placard arrondi squameux du dos bordé de petites vésicules.

- A.** À quoi correspond probablement la lésion cutanée du dos ?
- a) Un pityriasis versicolor
  - b) Un herpès circiné dermatophytique
  - c) Une lésion de pian
  - d) Une candidose cutanée
- B.** Avec quel type de teigne l'aspect clinique décrit est-il le plus compatible ?
- a) Teigne tondante microsporique
  - b) Teigne favique
  - c) Teigne tondante trichophytique
  - d) Kéryon
- C.** Vous avez confirmé votre diagnostic, quel traitement allez-vous débiter ?
- a) Traitement azolé topique et griséofulvine orale
  - b) Traitement azolé topique et kétoconazole oral
  - c) Traitement azolé topique seul
  - d) Traitement par kétoconazole oral seul

### Cas n° 6

Monsieur C., 35 ans, d'origine tunisienne, consulte suite à la découverte fortuite d'une opacité ronde régulière sur le cliché thoracique demandé par la médecine du travail. Il ne fume pas, il travaille comme manutentionnaire dans une entreprise de fruits et légumes. Il est arrivé de Tunisie 5 ans auparavant. Il a vécu toute son enfance en milieu rural, son père étant berger. Il ne se plaint de rien et va

parfaitement bien. Le bilan a retrouvé une éosinophilie limitée à  $503/\text{mm}^3$ , sans aucun syndrome inflammatoire.

- A.** Parmi les pathologies suivantes, laquelle vous paraît la plus plausible ?
- Paragonimose
  - Tuberculose pulmonaire
  - Hydatidose pulmonaire
  - Histoplasmosis
- B.** Quels moyens diagnostiques vous paraissent appropriés pour confirmer le diagnostic ?
- Sérologie spécifique
  - Ponction transthoracique
  - Scanner thoracique
  - Fibroscopie bronchique avec lavage alvéolaire pour recherche du pathogène en cause
- C.** Le diagnostic est confirmé, quelles sont les options thérapeutiques si cette lésion est unique ?
- Albendazole
  - Ivermectine
  - Chirurgie d'exérèse
  - Surveillance simple
- D.** Au plan épidémiologique, quel(s) est(sont) le(s) mode(s) de transmission ?
- Consommation de viande insuffisamment cuite de mouton
  - Consommation de viande insuffisamment cuite de bœuf
  - Inhalation de poussières souillées
  - Consommation d'aliments souillés par des déjections canines

## Cas n° 7

Monsieur D., 38 ans, se présente pour une crise convulsive tonico-clonique généralisée, rapidement résolutive. L'examen clinique en post-critique est normal, ne retrouvant pas de signes de localisation neurologique. Le bilan sanguin est normal, en particulier la numération formule sanguine, la vitesse de sédimentation et la CRP. Le scanner cérébral retrouve de multiples lésions kystiques disséminées dont certaines sont calcifiées.

- A.** Sachant que Monsieur D. a habité plusieurs années au Laos en milieu rural, son retour en France remontant à 6 ans, quelle hypothèse diagnostique vous paraît la plus probable ?
- Toxoplasmose cérébrale
  - Bilharziose avec localisation ectopique cérébrale
  - Cysticercose
  - Tumeurs cérébrales

- B.** Quel(s) moyen(s) diagnostique(s) est(ont) approprié(s) pour avancer dans le diagnostic ?
- Biopsie cérébrale
  - Sérologie dans le sang et le LCR
  - Recherche d'hyperéosinophilie dans le LCR
  - Examen parasitologique des urines
- C.** Votre diagnostic est confirmé. Quels traitements peuvent être utilisés (seuls ou combinés) ?
- Anticonvulsivants
  - Albendazole
  - Praziquantel
  - Corticoïdes

## Cas n° 8

Monsieur T., 36 ans, 78 kg, sans antécédent très particulier, originaire du Sénégal vivant en France depuis 14 ans vient consulter pour de la fièvre.

Vous apprenez qu'il est revenu, il y a 15 jours, d'un séjour au Sénégal de 2 mois et qu'il a de la fièvre depuis 5 jours. Il a pris quotidiennement pendant ce séjour, peut être pas très régulièrement, 1 cp de Savarine® (association chloroquine + proguanil) qu'il prend toujours.

À l'examen Monsieur T., qui se plaint par ailleurs de céphalées et de troubles digestifs (petite diarrhée, dyspepsie), a une température à 36,8° et un abdomen normal (pas d'hépatosplénomégalie) en dehors d'un météorisme discret. Il n'y a aucun signe de gravité.

Les résultats du bilan sont les suivants (N = valeur normale) :

- NFS : leucocytes : 4200/mm<sup>3</sup> (2200 PNN, 1600 lymphocytes) ; Hémoglobine : 13,1 g/dl ; plaquettes : 133 000/mm<sup>3</sup>
- ALAT : 1,4 × N
- Créatinine, ionogramme sanguin = N
- Frottis-goutte épaisse : négatif

- A.** Parmi les attitudes suivantes, indiquez celle(s) qui vous paraî(ssen)t adapté(s) :
- Patient renvoyé chez lui avec un diagnostic de virose banale
  - Patient renvoyé chez lui avec un traitement présomptif d'infection entérique
  - Patient renvoyé chez lui avec le même bilan à refaire en cas de reprise de la fièvre
  - Patient renvoyé chez lui avec le même bilan à refaire le lendemain
  - Patient renvoyé chez lui avec un traitement oral présomptif de paludisme
  - Hospitalisation du patient pour bilan

- B.** Parmi les groupes de diagnostics présomptifs suivants auxquels on peut penser (chaque groupe est classé par ordre de priorité), quel est celui qui vous paraît le plus adapté ?
- a) Diarrhée infectieuse, grippe, paludisme
  - b) Typhoïde, grippe, arbovirose
  - c) Paludisme, diarrhée infectieuse, grippe
  - d) Arbovirose, diarrhée infectieuse, paludisme
  - e) Grippe, typhoïde, diarrhée infectieuse
- C.** L'infectiologue à qui vous demandez un avis émet l'hypothèse d'un paludisme « décapité ».
- a) Qu'est-ce qu'un paludisme « décapité » ?
  - b) Quels sont les éléments du tableau qui peuvent faire évoquer cette hypothèse ?
  - c) Quelle question apportant un élément anamnestique important pour renforcer cette hypothèse faudrait-il poser à ce patient ?
- D.** Quels sont les choix thérapeutiques actuellement disponibles en France ?
- E.** Le choix de chimioprophylaxie était-il adapté pour ce séjour ?

# Réponses

## QCM

1. A, C, D, E
2. A, B, C, D
3. C

Les traitements B et D conviennent aussi, mais il faut toujours privilégier les traitements courts pour améliorer l'observance et même, si possible, superviser sa prise. Le traitement D est à prescrire s'il s'agit d'une femme enceinte.

4. A et 2 ; B et 3 ; C et 5 ; D et 6 ; E ; 1 ; F et 4

(les tableaux présentés pourraient correspondre à d'autres diagnostics non proposés.)

5. A et 4 ; B et 1 ; C et 2 ; D et 6 ; E ; 3 ; F et 5

Une pleurésie occasionnée par une gnathostomose est aussi possible mais rare. Une méningite à éosinophiles peut aussi être due à une gnathostomose, une cysticercose et une paragonimose. Une épilepsie peut parfois être provoquée par une localisation cérébrale de la paragonimose, voire par une angiostrongylose.

6. B, D

La gnathostomose peut, dans de rares cas, provoquer une toux et des crachats hémoptoïques, mais le diagnostic n'est pas à évoquer d'emblée.

7. B

La fasciolose ou distomatose hépatique se traite par le triclabendazole, voire l'albendazole ou l'émétine, mais le praziquantel n'est pas efficace.

8. F

9. C

10. F

La rage est traitable par sérothérapie vaccinale seule si cette vaccination est entreprise rapidement après le contact infectant ou si le patient a déjà reçu une vaccination auparavant (pré-exposition). Dans les morsures graves d'un animal fortement suspect, il est recommandé d'ajouter des immunoglobulines spécifiques à la vaccination.

11. C

12. B, C

13. A, B, C, D

14. A, D

15. B

16. B, C, D

17. B, C

18. C

19. A, C

20. B

21. A, D

22. B, D

Si l'histoplasmosse américaine est en fait cosmopolite et marquée par des symptômes pulmonaires prédominants, l'histoplasmosse africaine à *H. duboisii*, beaucoup plus rare, est strictement africaine et ne touche qu'exceptionnellement le poumon.

23. A, C

24. A, C

25. B, D, E

Chez les voyageurs, la vaccination est recommandée pour les séjours en Asie de plus d'un mois pendant la saison des pluies et en zone rurale

## Cas cliniques

### Cas n° 1

**A.** Il s'agit donc d'une fièvre de durée moyenne (entre 5 et 20 jours) avec symptomatologie pulmonaire. En dehors d'une pneumopathie (cliché thoracique systématique), on doit systématiquement évoquer chez ce patient fébrile ayant séjourné dans une région forestière d'Asie du Sud-Est un paludisme, une rickettsiose et une leptospirose.

Le paludisme est cependant peu probable, les signes pulmonaires étant peu compatibles (en l'absence de forme grave). En revanche, le fait que le patient n'ait pas été amélioré cliniquement par un traitement de chloroquine n'exclut pas le paludisme car, dans cette région, de nombreuses souches de *Plasmodium falciparum* sont résistantes à la chloroquine. Un frottis-goutte épaisse doit de toute façon être systématiquement demandé.

La leptospirose comme la rickettsiose sont possibles devant l'association de syndromes infectieux, algiques et pulmonaires.

Lctère orangé, vasodilatation cutanée évoqueraient une leptospirose. Éruption cutanée maculopapulaire au 5<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> jour, des polyadénopathies et escarre d'inoculation (signe très évocateur) sont à rechercher pour une rickettsiose. Suffusion conjonctivale et syndrome méningé peuvent se retrouver dans une leptospirose ou une rickettsiose.

Des examens complémentaires simples peuvent mettre sur la voie :

- numération formule sanguine ;
- une recherche d'albuminurie et un dosage de la créatinine (atteinte rénale de la leptospirose) ;
- le dosage des transaminases hépatiques (élévation fréquente dans la rickettsiose mais également possible dans la leptospirose).

**B.** Leucopénie et thrombopénie sont en faveur d'une rickettsiose. la leptospirose provoque aussi une thrombopénie, mais la NFS montrerait une hyperleucocytose.

En fait, une escarre d'inoculation a été retrouvée sur la partie postérieure du scrotum à l'occasion d'un deuxième examen clinique minutieux. Le patient a très bien répondu au traitement par doxycycline et était apyrétique 3 jours plus tard. Il s'agissait donc d'une rickettsiose confirmée ensuite par la sérologie.

Cf. fiche *rickettsioses*, p. 211.

**Cas n° 2**

- A.** Réponse b
- B.** Réponse a et c
- C.** Réponse c (une biopsie musculaire permettrait également le diagnostic en visualisant les larves enkystée)
- D.** Réponse a et b (la réponse d serait également acceptable dans la mesure où aucun traitement antiparasitaire n'a fait la preuve de son efficacité ; les corticoïdes ont un effet purement symptomatique et sont recommandés dans les tableaux sévères)
- E.** Réponse a, b, et d.

Cf. fiche *trichinellose*, p. 231.

**Cas n° 3**

- A.** Réponse a, b, c et d
- B.** Réponse c (l'atteinte rénale et hépatique dans ce contexte épidémiologique et ce tableau clinique est très évocatrice)
- C.** Réponse a et c
- D.** Réponse b, c et d

Cf. fiche *maladies bactériennes cosmopolites–leptospirose*, p. 165.

**Cas n° 4**

- A.** Réponse b
- B.** Réponse b
- C.** Réponse a
- D.** Réponse a, b et d
- E.** Réponse a et b

Cf. fiche *maladies bactériennes cosmopolites–maladie de Lyme*, p. 160.

**Cas n° 5**

- A.** Réponse b (localisation sur la peau glabre en dehors d'un pli, bordure avec de petites vésicules, association avec une teigne)
- B.** Réponse c (lésions de petite taille et nombreuses)
- C.** Réponse a (traitement azolé topique sur les deux types de lésions ; les teignes nécessitent le plus souvent un traitement oral)

Cf. fiche *mycoses de la peau et des phanères*, p. 188.

**Cas n° 6**

- A.** Réponse c (contexte épidémiologique et découverte fortuite)
- B.** Réponse a et c (la sérologie peut être cependant négative dans les kystes anciens « exclus »)
- C.** Réponse a, c et d (l'albendazole, qui a une efficacité incontestable même si le traitement chirurgical reste le traitement de référence, est utilisé pour encadrer la chirurgie ou chez les patients inopérables ; chez les patients totalement asymptomatiques une simple surveillance est licite)

**D. Réponse d**

Cf. fiche *hydatidose*, p. 146.

**Cas n° 7**

- A.** Réponse c (séjour en zone d'endémie, consommation de viande de porc, multiples lésions, calcification)
- B.** Réponse b (la sérologie peut cependant être négative).
- C.** Réponse a, b, c et d (les corticoïdes sont recommandés pour éviter la réaction de lyse parasitaire après traitement ; albendazole ou praziquan-  
tel, un schéma avec 8 jours d'albendazole a été validé)

Cf. fiche *cysticercose*, p. 116.

**Cas n° 8**

**A.** Réponse d, e et f

**B.** Réponse c

**C.**

a: il s'agit d'un authentique paludisme dont la parasitémie est trop faible pour être détectée lors du frottis-goutte épaisse.

b: 1. éléments en faveur d'un paludisme : séjour en zone d'endémie, fièvre, autres symptômes compatibles : céphalées et troubles digestifs, anomalies biologiques : thrombopénie + +, hémoglobine « limite », absence d'hy-perleucocytose ; 2. éléments en faveur d'une « décapitation » : prise impar-faite d'une chimioprophylaxie inadaptée.

c: prise d'un autotraitement antipaludique (chloroquine ou autre, augmen-tation de la posologie de la Savarine®) à l'apparition de la fièvre.

**D.** Association atovaquone-proguanil (Malarone®), quinine orale, méfloquine, halofantrine (sous réserve d'une hospitalisation)

**E.** Non. Depuis 2005, les pays côtiers d'Afrique de l'Ouest sont passés en zone 3 où la chimioprophylaxie recommandée est atovaquone-proguanil (Malarone®), méfloquine ou cyclines

Cf. fiche *paludisme*, p. 198.

---

\* Voir détails annexe 2.

# Ouvrages et sites de référence

## Médecine des voyages

Bulletin Épidémiologique Hebdomadaire : [www.invs.sante.fr/beh/default.htm](http://www.invs.sante.fr/beh/default.htm)

Dupont H.L. Steffen R. Textbook of travel medicine and health London: B.C. Decker Inc. ; 2001

Conseils aux voyageurs : [www.diplomatie.fr/voyageurs/etrangers/avis/conseils/default2.asp](http://www.diplomatie.fr/voyageurs/etrangers/avis/conseils/default2.asp)

International Society of travel medicine : [www.istm.org](http://www.istm.org)

Maison des Français de l'étranger (vivre à l'étranger : dossiers pays, fiches pratiques) : [www.expatries.diplomatie.gouv.fr](http://www.expatries.diplomatie.gouv.fr)

Ministère des Affaires Étrangères. CIMED (fiches pays) : [www.cimed.org](http://www.cimed.org)

Santé-voyages (CHU de Rouen) : [www.chu-rouen.fr/cap/svhome.html](http://www.chu-rouen.fr/cap/svhome.html)

Société de médecine des voyages, Adimi/Edisan. Les maux du voyage. Dictionnaire de médecine des voyages. 2<sup>e</sup> édition. CD conseil ; 2003.

Société de médecine des voyages. Médecine des voyages. Guide d'information et de conseils pratiques. 7<sup>e</sup> édition. Format Utile ; 2004.

Société de médecine des voyages : [www.medecine-voyages.org](http://www.medecine-voyages.org)

OMS. Voyages internationaux et santé (conseils, vaccinations) : [www.who.int/ith/en/](http://www.who.int/ith/en/)

Santé-voyages (CHU de Rouen) : [www.chu-rouen.fr/cap/svhome.html](http://www.chu-rouen.fr/cap/svhome.html)

## Médecine tropicale

APPIT. MalinTrop Afrique. Manuel de maladies infectieuses pour l'Afrique. Paris : John Libbey Eurotext ; 2002.

Gentilini M, Caumes E. Médecine tropicale. 5<sup>e</sup> édition Paris Médecine-Sciences Flammarion ; 1993

Médecins sans frontières. Guide clinique et thérapeutique. 6<sup>e</sup> édition. Paris : Médecins sans frontières Ed. ; 2004.

## Informations sur les maladies

Cartographie : <http://globalatlas.who.int>

CDC : [www.cdc.gov/health/diseases.com](http://www.cdc.gov/health/diseases.com)

OMS : [www.who.int/health-topics/idindex.htm](http://www.who.int/health-topics/idindex.htm)

## Paludisme

Impact malaria : [www.impact-malaria.com/fr/index\\_prehome.asp](http://www.impact-malaria.com/fr/index_prehome.asp)

Roll back malaria : [www.rollbackmalaria.org](http://www.rollbackmalaria.org)

## Actualités épidémiologiques

OMS : [www.who.int/csr/don/en/](http://www.who.int/csr/don/en/)

Promed : [www.promedmail.org](http://www.promedmail.org)

# Index

## A

Abcès  
  amibien, 50, 61  
  hépatique, 47  
Acarien, 135, 213  
Accès palustre grave, 202  
Acrodermatite chronique atrophiante, 161  
Actinomycétome, 187  
Adénite, 133  
Adénopathie, 51  
*Aedes*, 103, 106, 133  
  *aegypti*, 104  
Albendazole, 98, 102, 109, 118, 132, 134,  
  138, 141, 148, 150, 218, 220, 232  
Alimentation, 7  
Alopécie, 191  
Altitude, 7  
Amibe, 34, 120  
Amibiase, 32, 83, 92  
  hépatique, 65, 93  
  intestinale, 93  
Amodiaquine, 201  
Amoebome, 93  
Amphotéricine B, 145, 153  
Anémie  
  hémolytique, 52  
  mégaloblastique, 217  
  tropicale, 69  
Angiostrongyloïdose, 95  
Angiostrongylose, 58, 95  
*Angiostrongylus cantonensis*, 95  
Anguillulose, 10, 38, 58, 61, 96, 181  
  maligne, 97  
Animaux, 8  
Anisakiase, 98  
Anisakis, 99  
Ankylostome, 35  
Ankylostomose, 10, 70, 101  
*Anophèle*, 133, 199  
Anthrax, 171  
Antimoine, 153  
Antimoniote de méglumine, 153  
Approche syndromique, 45  
Arbovirose, 37, 47, 57, 61, 103

Arenavirus, 176  
Arsobal, 235  
Artéméther–luméfantrine, 18  
Artémisinine, 201  
Artésunate, 201  
Ascabiol®, 136  
Ascariodose, 58, 61, 72, 108  
*Ascaris*, 35, 36  
  *lumbricoides*, 108  
Assurance, 21  
  rapatriement, 23  
Asthénie, 32  
Atovaquone–proguanil, 18, 202, 203, 274  
Atteinte des phanères, 41  
Avion, 8  
Azitromycine, 225

## B

*Babesia*, 204  
Babésiose, 50, 198, 204  
*Bacillus anthracis*, 171  
Bain, 9  
*Bartonella quintana*, 205  
Bartonellose, 47, 49, 53  
Béjel, 40, 226, 229, 230  
Benzoate de benzyl, 136  
Bilharziose, 9, 42, 47, 52, 58, 61, 62, 65,  
  86, 109  
Biltricide®, 112, 218  
Biopsie cutanée exsangue, 155, 196  
Blastomycose, 47, 50, 54  
*Borrelia*  
  *burgdorferi*, 161  
  *recurrentis*, 163, 205  
Borréliose, 47, 49, 62  
  récurrente, 160  
  récurrente, 163  
Bothriocéphale, 36, 216  
Bothriocéphalose, 217  
Botulisme, 62  
Bourbouille, 10, 24, 38  
Bouton pianique, 230  
Brucellose, 47, 49, 54, 62, 75, 160, 168  
  chronique, 169

*Brugia malayi*, 133  
*Burkholderia*  
 mallei, 172  
 pseudomallei, 172

**C**

Campylobacter, 120  
*Capillaria philippinensis*, 36  
 Carence en vitamine A, 56  
 CATT, 235  
 Cécité, 196, 225  
 des rivières, 195  
 Cervicite, 45  
 Chancre, 227, 230  
 Chancre mou, 45, 53  
 Charbon, 40, 53, 171  
 Chimio prophylaxie, 15, 31, 135, 203  
*Chlamydia trachomatis*, 43, 225  
*Chlamydiae*, 43  
 Chloramphénicol huileux, 183  
 Chloroquine, 18, 202, 203, 274  
 Chloroquine–proguanil, 18, 274  
 Cholangiocarcinome, 125  
 Choléra, 112  
 ChoriORétinite toxoplasmique, 222  
 Chromomycose, 40  
*Chrysops*, 156  
 Ciguatera, 7, 62  
 Cirrhose, 48, 52, 110  
 Clindamycine, 204, 224  
 Clofazimine, 155  
 Clonorchiose, 47, 125  
 Coccidioïdomycose, 47, 50, 54  
*Cochliomyia hominivorax*, 185  
 Colite amibienne  
 aiguë, 93  
 chronique, 93  
 fulminante, 93  
 Colopathie post-amibienne, 93  
 Conjonctivite, 55  
 Constipation, 35  
 Coronavirus, 177  
 Cotrimoxazole, 224  
 Coup  
 de chaleur, 11, 59  
 de soleil, 11  
*Craw-craw*, 196  
 Crise comitiale, 57  
 Cryptosporidie, 34  
*Cryptosporidium*, 120  
*Culex*, 105, 133  
 Cyanide, 62  
 Cycline, 18, 170  
*Cyclospora*, 34

Cysticercose, 62, 88, 116  
 Cystite, 42

**D**

Dapsone, 155  
 Décalage horaire, 9  
 DEET, 15, 203  
 Déficit  
 en G6PD, 70, 202  
 immunitaire, 12  
 Dengue, 10, 31, 37, 57, 65, 75, 104  
 Dermatite des nageurs, 39  
*Dermatobia hominis*, 185  
 Dermatophytie, 39, 189  
 Dermatoïse, 36  
 Dermite post-Kala-Azar, 153  
 Diabète, 24  
 Diarrhée, 113  
 aiguë, 34  
 chronique, 34  
 du voyageur, 119  
 chronique, 121  
 Diéthylcarbazine, 134, 157, 196, 221  
*Diphyllobothrium latum*, 216  
*Dipylidium caninum*, 216  
 Distomatose, 7, 47, 52, 87, 121  
 hépatique, 124  
 intestinale, 128  
 pulmonaire, 126  
 Donovanose, 45, 53  
 Dracunculose, 40, 129  
 Drépanocytose, 70, 71

**E**

Échinococcose alvéolaire, 48, 130  
*Echinococcus*  
*granulosus*, 147  
*multilocularis*, 131  
*Echinostoma* sp., 128  
 Échinostomose, 128  
 Écoulement  
 urétral, 43  
 vaginal, 43  
 Ectoparasite, 135, 205, 236  
 Eczéma marginé de Hébra, 191  
 Éflornithine, 235  
 Éléphantiasis, 134  
 Embolie pulmonaire, 9  
 Encéphalite, 209  
 à Nipah virus, 180  
 à tiques, 14, 57, 61, 105  
 filarienne, 59, 61  
 japonaise, 14, 57, 61, 105  
 vaccinale, 57

- Encéphalopathie, 157  
*Entamoeba*  
*dispar*, 92  
*histolytica*, 92  
*Enterobius vermicularis*, 197  
 Enterotoxinogène, 120  
 Entropion, 225  
 Éosinophilie pulmonaire tropicale,  
 134  
 Épididymite, 134  
 Épilepsie, 57, 196  
 Éruption cutanée, 37  
 Érysipèle, 39  
 Érythème chronique migrant, 161  
 Érythrasma, 39  
 Escarre d'inoculation, 213  
*Escherichia coli*, 120  
 Espundia, 152  
 Eumycétome, 187  
 Examen parasitologique des selles, 79  
 Expatriation, 18
- F**  
 Fasciolopsiose, 128  
*Fasciolopsis buski*, 128  
 Fasciolose, 47, 125  
 Fièvre  
 au retour, 31  
 boutonneuse africaine, 212  
 boutonneuse des montagnes Rocheuses,  
 212  
 boutonneuse méditerranéenne, 212  
 Chikungunya, 106  
 de la vallée du Rift, 107  
 de Lassa, 176  
 de Marburg, 176  
 des tranchées, 205  
 Ebola, 176  
 hémorragique à hantavirus, 177  
 hémorragique de Crimée-Congo, 106  
 hémorragique virale, 47, 75, 106, 175  
 jaune, 12, 22, 47, 107  
 Junin, 177  
 Kyasanur, 177  
 Machupo, 177  
 ondulante sudoro-algique, 169  
 Q, 47, 49  
 récurrente à poux, 163, 205  
 récurrente à tiques, 163  
 typhoïde, 49  
 West Nile, 107  
 Filaire, 133, 156, 195  
 Filariophérèse, 157  
 Filariose, 86  
 lymphatique, 54, 133  
 Filovirus, 176  
 Flubendazole, 102, 109  
 Frottis sanguin, 76, 201
- G**  
 Gale, 38, 135  
 filarienne, 196  
 norvégienne, 136  
*Giardia*, 34, 35, 120  
*intestinalis*, 137  
 Giardiase, 137  
 Glossine, 234  
*Gnathostoma spinigerum*, 139  
 Gnathostomose, 139  
 Gomme, 227  
 Gonocoque, 43  
 Goutte épaisse, 76, 201  
 Griffes cubitales, 155  
 Grippe, 14  
 à nouveau virus A/H1N1, 178  
 aviaire, 178  
 Grossesse, 12, 23, 38
- H**  
 Halfan®, 202  
 Halofantrine, 202  
 Haverhilliose, 53  
 Helminthe, 35  
 Helminthose, 37  
 Hématurie, 42  
 Héméralopie, 56  
 Hémoglobinoopathie, 52, 71  
 Hémoglobinoses  
 C, 71  
 D, 71  
 E, 71  
 Hémolyse chronique, 52  
 Hémathopathie maligne, 47, 50, 52, 53  
 Hépatite  
 A, 13, 142  
 B, 13, 142  
 C, 142  
 delta, 142  
 E, 142  
 G, 142  
 virale, 37, 47, 48, 50, 54, 141  
 Hépatocarcinome, 47  
 Hépatomégalie, 46  
 Herpès, 39, 45, 53, 57  
 Herpès  
 circiné, 39, 191  
*Heterophyes* sp., 128

Hétérophytose, 128

*Histoplasma*

*capsulatum*, 143, 144

*duboisii*, 144

Histoplasmose, 22, 39, 47, 50, 53, 54,  
75, 143

africaine, 144

américaine, 144

HTLV-1, 62, 97, 181

HTLV-2, 181

Hydatidose, 48, 53, 62, 86, 146

Hydrocèle, 134

Hydrophobie, 209

*Hymenolepis*

*diminuta*, 216

*nana*, 216

Hyperéosinophilie, 35, 58, 61, 65, 72, 96,

97, 102, 108, 111, 125, 126, 127,

134, 136, 140, 148, 150, 156, 198,

217, 220, 232

Hyperesthésie, 234

Hypertension portale, 110

Hypnozoïte, 199

## I

Icaridine, 15, 203

Impasse parasitaire, 95, 116, 131, 140,  
147, 150, 219, 222

Infection

par les virus HTLV-1 et HTLV-2, 181

sexuellement transmissible, 10, 42

urinaire, 32, 42, 110

Intertrigo, 10, 39, 191

Iséthionate de pentamidine, 235

*Iso spor a belli*, 34

Itraconazole, 145

Ivermectine, 98, 134, 137, 141, 150, 196,  
221

*Ixodes*, 105, 160

## J

Jet lag, 9

## K

Kala-Azar, 152

Kératite, 196

Kératoconjonctivite, 225

Kérion, 192

Kétoconazole, 145

## L

Lamblia, 137

Lampit, 159

Larbish, 38, 149

Lariam®, 202

*Larva currens*, 38, 97

*Larva migrans*

cutanée, 10, 38, 140, 149

viscérale, 50, 140, 219

Leishmaniose, 22, 150

cutanée, 39, 40, 151

cutanéomuqueuse, 152

viscérale, 47, 49, 75, 152

Lente, 205

Lèpre, 40, 154

lépromateuse, 154

multibacillaire, 155

paucibacillaire, 155

Léprome, 155

*Leptospira interrogans*, 166

Leptospirose, 47, 49, 160, 165

Lindane, 136

Loa loa, 156

Loase, 56, 59, 61, 156

Luméfántrine, 201

Lymphangite, 133

Lymphogranulomatose vénérienne,  
45, 53

## M

Mal

d'altitude, 7

des montagnes, 7

des transports, 27

perforant, 155

Malabsorption intestinale, 137

Maladie

de Chagas, 158

de Hansen, 154

de Lyme, 39, 160

du sommeil, 234

Malarone®, 202, 274

Marche pieds nus, 10

Mé bendazole, 221

Mectizan®, 134, 157, 196

Méduse, 9

Méfloquine, 18, 201, 202, 203

Mégacôlon, 159

Mégacœsophage, 159

Mé larsoprol, 235

Mélatonine, 9

Mélioïdose, 172

Méningite

épidémique, 182

purulente, 58

tuberculeuse, 58

## Méningocoque

- A, 182
- W135, 182
- Métronidazole, 94, 138
- Microfilaire, 133, 156, 195
- Microsporidie, 34
- Migrant, 21
- Miltéfosine, 153
- Monkeypox, 38, 180
- Morve, 172
- Mouche tsé-tsé, 234
- Moustiquaire, 10, 15, 135, 203
- Mycétoème, 40, 186
  - bactérien, 187
  - fongique, 187
- Mycobactériose cutanée, 39
- Mycobacterium*
  - leprae*, 154
  - ulcerans, 173
- Mycose
  - de la peau, 188
  - profonde, 40
- Myiase, 10, 38, 40, 184
  - des plaies, 185
  - des cavités, 185
  - furunculöide, 184
  - migratrice, 184
- Myocardite, 159

## N

- Nausée, 35
- Neurocysticercose, 117
- Neuropaludisme, 58
- Neuropathie chagastique, 159
- Neurosyphilis, 227
- Niclosamide, 218
- Nifurtimox, 159
- Nipah, 57
- Nivaquine, 202, 274
- Nodule sous-cutané, 196
- Notézine®, 134, 157, 196

## O

- Œdème de Calabar, 156
- Onchocerca volvulus*, 195
- Onchocercose, 56, 195
- Onychomycose, 41, 191
- Onyxis, 191
- Opisthorchiose, 47, 125
- Orientia*, 212
- Oseltamivir, 179
- Otite barotraumatique, 8
- Oxyure, 36
- Oxyurose, 197

## P

- Paludisme, 10, 21, 23, 24, 31, 32, 47, 49,
  - 61, 65, 69, 70, 73, 85, 198
  - cérébral, 200
  - viscéral évolutif, 49, 53, 75, 201
- Paludrine®, 274
- Paragonimose, 62, 126
- Paragonimus westermani*, 126
- Paralysie, 60, 61
  - faciale, 161
  - flasque aiguë, 207
- Paramyxovirose, 180
- Paraparésie spastique tropicale, 181
- Parasitophobie, 63
- Parésie, 60, 61
- Paromomycine, 153
- Passage oculaire de ver, 56
- Pasteurellose, 53
- Pédiculose, 41, 204
- Pediculus humanus*
  - capitis*, 204
  - corporis*, 204
- Pèlerinage à La Mecque, 13
- Penicillium marneffei*, 22
- Pentacarinate, 235
- Pentamidine, 153
- Périd fécal, 92, 97, 102, 108, 110, 113,
  - 116, 137, 207, 233, 237
- Périonyxis, 191
- Personne âgée, 22
- Peste, 53, 173
  - bubonique, 173
  - pulmonaire, 173
- Phanère, 188
- Pharmacie, 22, 26
- Phlébotome, 151
- Phtirus pubis*, 204
- Pian, 40, 226, 229, 230
- Pica, 219
- Pied
  - d'athlète, 191
  - de Madura, 187
- Piedra, 190, 192
- Pinta, 226, 229, 230
- Plasmodium*, 199
- Plasmodium*
  - falciparum*, 15, 199
  - knowlesi*, 199
  - malariae*, 199
  - ovale*, 199
  - vivax*, 199
- Poisson-pierre, 9, 63
- Poliomyélite, 61, 206

Poliovirus, 207  
 Porocéphalose, 66  
 Pou, 163, 212  
   de corps, 204  
   du pubis, 204  
   de tête, 204  
 Poxvirose, 180  
 Praziquantel, 112, 118, 123, 127, 129,  
   149, 218  
 Prévention du paludisme, 15  
 Primaquine, 202  
 Primo-infection à VIH, 37, 57  
 Programme Élargi de Vaccination, 107,  
   142, 208  
 Proguanil, 18, 203, 274  
 Prophylaxie d'exposition, 15, 203  
 Prurit, 136, 196, 198, 205  
 Puce, 173, 212  
   chique, 39, 236  
 Purpura fulminans, 37  
 Pyélonéphrite, 42  
 Pyodermite, 40  
 Pyréthrianoïde, 136  
 Pyriméthamine, 223  
 Pytiriasis versicolor, 189, 190

**Q**

Quinine, 202, 204

**R**

Rage, 8, 13, 61, 208  
 Rapatriement, 21  
 Réaction  
   d'Herxheimer, 228  
   de réversion, 154  
 Réduve, 158  
 Répulsif, 10, 15, 105, 135, 203  
 Révivescence, 199, 202  
 Ribavirine, 106, 177  
*Rickettsia*, 212  
   *prowasecki*, 205  
 Rickettsiose, 10, 37, 47, 49, 53, 211  
 Rifampicine, 155, 170  
 Rougeole, 180  
 Rouget du porc, 53

**S**

*S. haematobium*, 42, 110  
*S. intercalatum*, 110  
*S. japonicum*, 110  
*S. mansoni*, 110  
*S. mekongi*, 110  
*Salmonella*  
   *paratyphi*, 237

*typhi*, 237  
*Salmonelle*, 120  
 Salpingite, 45  
 Savarine®, 274  
*Schistosoma haematobium*, 42, 110  
 Schistosomose, 9, 58, 72, 86, 109  
 Scorpion, 8  
 Scotch-test, 198  
 Serpent, 8  
 Shigelle, 120  
 Sida, 10, 21, 42, 50, 54  
 Signe du lacet, 105  
 Simulie, 195  
 Sodoku, 53  
 Soleil, 11  
 Spiramycine, 223  
 Splénomégalie, 46  
 Splénomégalie  
   palustre hyperimmune, 201  
 Splénomégalie palustre hyperréactive, 53  
 Sporotrichose, 39  
 Sprue tropicale, 34, 71  
 SRAS, 177  
 Stéatose, 48  
 Stibiogluconate de sodium, 153  
 Stromectol®, 98, 150  
*Strongyloides stercoralis*, 97  
 Strongyloïdose, 97  
 Sulfadiazine, 223  
 Suramine, 235  
 Sycosis, 192  
 Syndrome  
   d'Ekbom, 63  
   de la classe économique, 9  
   de Loeffler, 108, 220  
   mononucléosique, 223  
 Syphilis, 38, 45, 47, 49, 53, 54, 88, 226

**T**

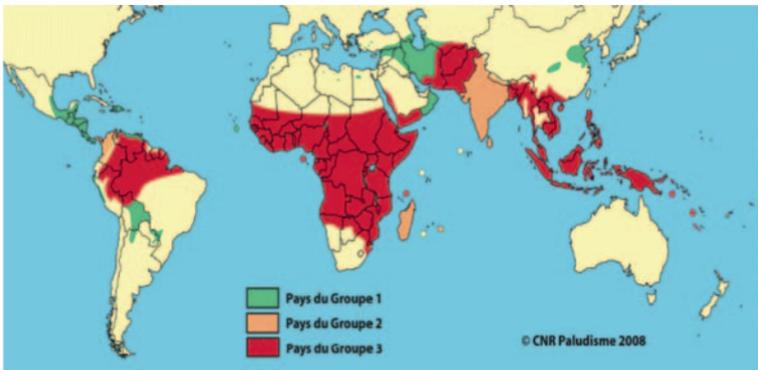
*Taenia*  
   *asiatica*, 216  
   *saginata*, 215, 216  
   *solium*, 116, 215, 216  
 Tanapox virus, 180  
 Teigne, 41, 191  
   faveuse, 192  
   tondante, 191  
 Ténia, 36  
 Téniasse, 215  
 Thalassémie, 70, 71  
 Thrombose veineuse, 8  
*Tinea nigra*, 190, 191  
 Tique, 103, 105, 106, 160, 163, 212

- Tourniquet, 105  
 Toxidermie, 37  
 Toxi-infection alimentaire collective, 233  
*Toxocara*, 219  
 Toxocarose, 47, 50, 59, 72, 88, 219  
 Toxoplasmose, 50, 54, 85, 221  
 Toxoplasmose  
   congénitale, 223  
 Trachome, 224  
 Traitement antirétroviral, 22  
 Traumatisme, 11  
 Trédémine, 218  
*Treponema pallidum*, 226  
 Tréponématose, 226  
   endémique non vénérienne, 38, 229  
   vénérienne, 226  
 Tréponème, 228  
*Trichiasis*, 225  
*Trichinella spiralis*, 231  
 Trichinellose, 58, 61, 72, 88, 231  
 Trichocéphale, 36  
 Trichocéphalose, 233  
 Trichomonas, 43  
*Trichuris trichiura*, 233  
 Triclabendazole, 123, 126  
 Trouble  
   digestif, 34  
   dyseptique, 35  
*Trypanosoma*  
   *brucei*, 234  
   *cruzi*, 158  
 Trypanosome, 158  
 Trypanosomose, 39, 47, 54, 61  
   africaine, 50, 58, 233  
   américaine, 58, 158  
 Tuberculose, 47, 49, 53, 54, 61  
 Tularémie, 40, 53  
 Tunga penetrans, 236  
 Tungose, 39, 236  
 Tuphos, 213, 238  
 Turista, 23, 119  
 Typhoïde, 13, 32, 37, 237  
 Typhus  
   des broussailles, 212  
   épidémique, 212  
   exanthématique, 205  
   murin, 212  
**U**  
 Ulcération  
   cutanée, 40  
   génitale, 45  
   tropicale, 36  
 Ulcère de Buruli, 41, 173  
 Urticaire, 97, 100  
**V**  
 Vaccination, 12  
   postexposition, 211  
   pré-exposition, 211  
 Vaginite, 45  
 Variole, 180  
*Vibrio cholerae*, 113  
 VIH, 10, 21, 42, 50, 54, 181  
 Virus  
   A/H1N1, 178  
   A/H5N1, 178  
   de l'immunodéficience humaine, 181  
   *Hendra*, 180  
   *Nipah*, 180  
 Voyage, 57  
**W**  
*Wolbachia*, 134  
*Wuchereria bancrofti*, 133  
**X**  
 Xénodiagnostic, 159  
 Xérophtalmie, 56  
**Y**  
*Yersinia pestis*, 173  
**Z**  
 Zentel®, 98, 102, 109, 134, 232

# Cahier couleur



**Figure 1.1**  
Piqûre par un poisson-pierre (nécrose locale et arthrite du pouce).  
Photo O. Bouchaud.



**Figure 3.1**  
Zone de distribution du paludisme dans le monde en fonction du niveau de résistance à la chloroquine.  
Source : Centre national de référence du paludisme.



**Figure 7.2**  
*Larva migrans* cutanée au niveau pubien.  
Photo O. Bouchaud.



**Figure 7.3**  
Gnathostomose cutanée, aspect de *larva migrans*.  
Photo É. Caumes.



**Figure 7.4**  
Dermite cercarienne.  
Photo É. Caumes.



**Figure 7.5**  
Leishmaniose cutanée (bouton d'Orient).



**Figure 7.6**  
*Tungose* (puce chique). Localisation classique sous l'ongle.  
Photo O. Bouchaud.



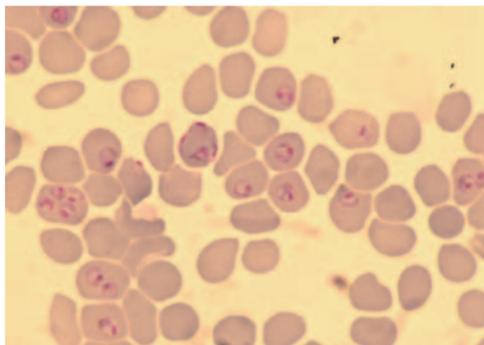
**Figure 7.7**  
Tache de lèpre : forme paucibacillaire (tuberculoïde).



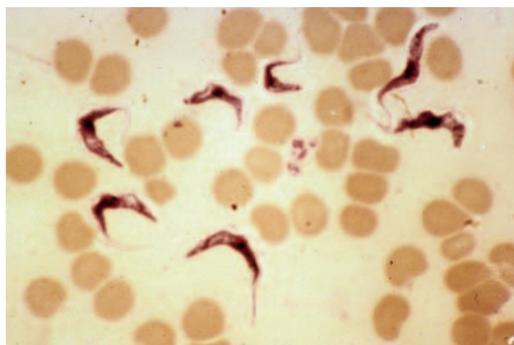
**Figure 7.8**  
Leishmaniose cutanée avec trois ulcères (Guyanne).  
Photo O. Bouchaud.



**Figure 7.9**  
Myase furonculoïde (lésions multiples).  
Photo É. Caumes.



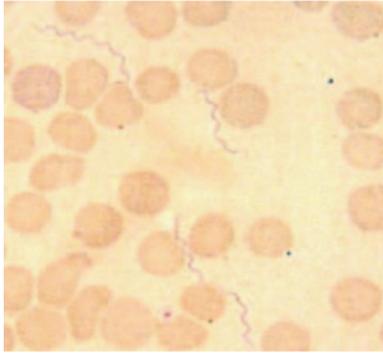
**Figure 10.2**  
*P. falciparum* sur un frottis sanguin.



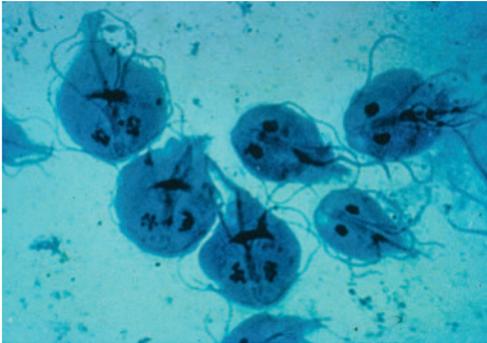
**Figure 10.3**  
Trypanosomes sur frottis sanguin (trypanosome africaine).



**Figure 10.4**  
Filariose lymphatique : microfilaire.



**Figure 10.5**  
Présence de *Borrelia* sur un frottis sanguin.



**Figure 10.6**  
*Giardia intestinalis*.



**Figure 10.7**  
Œufs de *Schistosoma haematobium*.



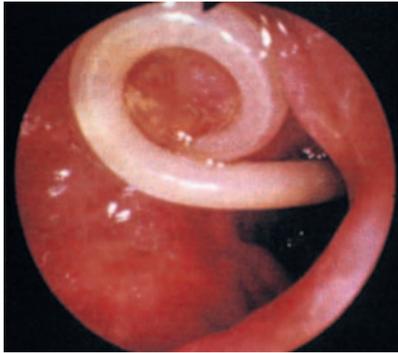
**Figure 4**  
Ankylostome fiché dans la muqueuse duodénale.



**Figure 5**  
Dengue : forme hémorragique.  
Source : OMS.



**Figure 6**  
Fièvre Chikungunya : lésions bulleuses chez un enfant.  
Photo H. Flodrops et M. Renouil.



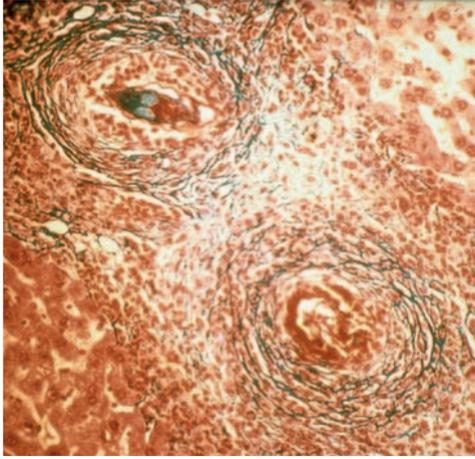
**Figure 7**  
Ascaris adulte dans le duodénum (vue endoscopique).



**Figure 8**  
Pelote d'ascaris occlusive dans le duodénum.



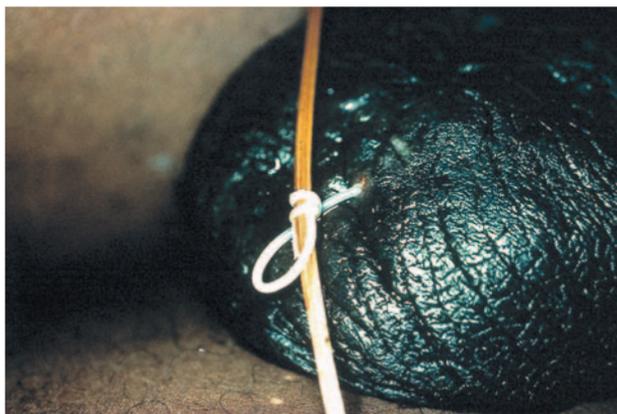
**Figure 9**  
Couple de schistosomes adultes. La femelle est lovée dans le canal gynécophore du mâle.



**Figure 10**  
Granulomes bilharziens.



**Figure 11**  
Schistosomose (bilharziose) digestive. Hépatosplénomégalie par hypertension portale chez un jeune philippin.



**Figure 15**  
Dracunculose (filare de Médine). Extraction par méthode « indigène ».



**Figure 16**  
Éléphantiasis du membre inférieur (filariose lymphatique).



**Figure 18**  
Leishmaniose cutanéomuqueuse (bouche).



**Figure 19**  
Lèpre, conséquences neurologiques : griffe cubitale.



**Figure 20**  
Lèpre, forme multibacillaire (lépromateuse) « historique ».



**Figure 22**  
Lésions cutanées de la variole.  
Source : OMS.



**Figure 23**  
Mycétome du pied.  
Photo O. Bouchaud.



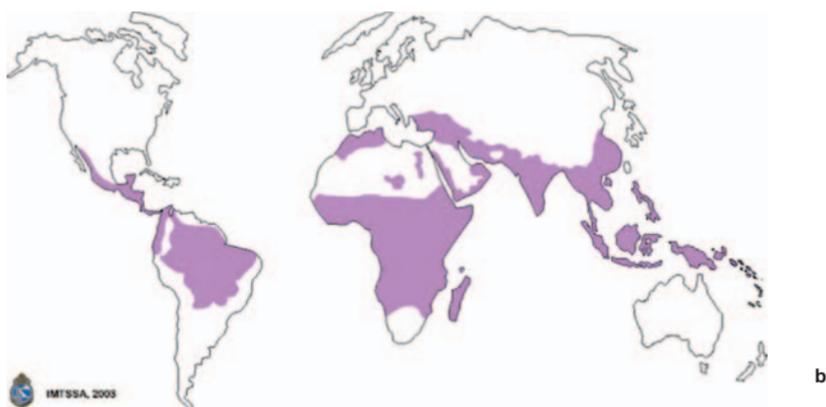
**Figure 24**  
Nodules onchocerciens.



**Figure 25**

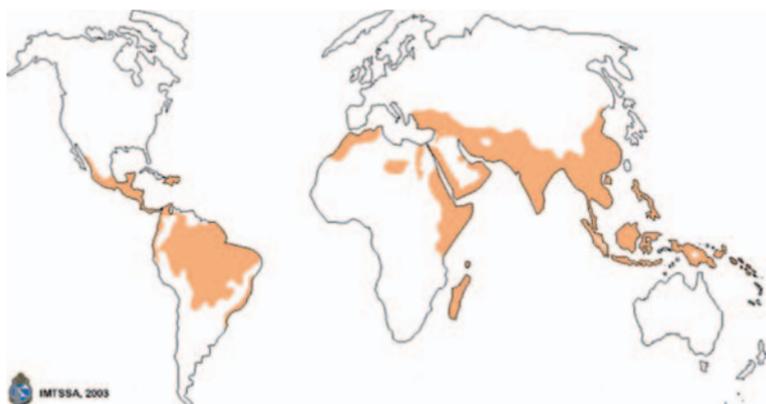
Carte de répartition de : a. *Plasmodium falciparum* ; b. *Plasmodium malariae* ; c. *Plasmodium ovale* ; d. *Plasmodium vivax*.

Source : Marc Morillon, IMTSSA.





c



d



**Figure 26**  
**Rickettsiose : escarre d'inoculation.**  
Photo O. Bouchaud.



**Figure 27**  
**Tenia saginata : ver adulte.**



**Figure 28**  
**Trypanosomose africaine : trypanide (épaule).**